ERREVRS POPVLAIRES ET PROPOS VVLGAIRES, TOVCHANT LA MEDECINE ET LE REGIME DE SANTE.

EXPLIQVEZ ET REFVTEZ

Par M. LAVR. IOVBERT, Conselher & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier docteur regeant stipandié, Chancelher & iuge de l'vniuersité an Medecine de Montpelier.

Cette-cy est de toutte l'œuure, la premiere partie: contenant cinq liures, auec l'indice des matieres, qui seront traitez ez autres.

Dumont 1579

Reueuë corrigée & augmentée presque de la moitié, & dediée au tres-renommé seigneur de Pibrac Chancelier de la tres-illustre Royne de Nauarre.

Sa nen ... mot



A BOVRDEAVX.
Par S. Millanges, imprimeur ordinaire du Roy.
AVEC PRIVILEGE.
1579.

DIVISION DE LA SEgonde partie an ses liures & chapitres.

DE LA COMPLEXION ET coutume. Liure VI.

DE LA TALHE ET L'AMBOMpoint. Liure. VII.

Si le-

DE L'AIR ET DES *vetemans. Liure.VIII.*

DE L'APPETIT ET DE *la soif. Liure. IX.*

DES REPAS ET DE LA *digestion. Liure X.*

DIVISION DE LA TROISIEME partie an ses liures & chapitres.

DV MANGER ET DES viandes. Liure XI.

DE L'APPREST ET ORDRE AN L'Vſage des viandes. Liure XII.

DES FRVIS, SALADES, ET FOVRMAge. Liure XIII.

Pourquoy

DV BOIRE. Liure XIIII.

TRAITTE DV VIN. Liure XV.

Qu'el

DIVISION DE LA QVATRIEme partie, an ses liures & chapitres.

DV COVCHER ET DORMIR.
Liure XVI.

DES CAVSES DE MALADIE. Liure XVII.

DES MALADIES.
Liure XVIII.

DES IVGEMANS ES maladies. Liure XIX.

DES

DES VIVRES AN MAladies. Liure XX.

DIVISION DE LA CINQVIEme partie, an ses liures & chapitres.

DE LA CVRACION DES MALAdies. Liure XXI.

DES ABVS ET REMEDES. *Liure XXII.*

DES MAVVAISES CVRES ET REMEdes ex trauagans. *Liure XXX.*

DES REMEDES SVPERSTICIEVS ET vains. *Liure XXIII.*

DES BONS ET VRAYS REmedes. Liure XXV.

DIVISION DE LA SISSIEme partie, an ses liures & chapitres.

DES EVACVACIONS COMMVnes. Liure XXVI.

DES PVRGACIONS OV MEDECIcines. Liure XXVII.

REGIME

REGIME DE CEVS QVE L'ON PVRge. Liure XXVIII.

DE LA SAIGNEE. Liure XXIX.

DE LA MORT. Liure. XXX.

MELANGE D'AVTRES propos vulgaires, & erreurs populaires augmanté d'vne nouuelle cruë.

a couper les cheueus.

9 S'il est vray, que la Turquoise donnée d'vn amy, sans auoir eté demandée, preserue de blessure, quand on tombe, si elle se romt.

10 Si l'Amethiste portée, garde d'anyurer.

11 Pourquoy dit on, le baalher ne peut mantir: on veut mãger, ou dormir, ou de ses amours departir.

12 S'l est vray, que l'homme tondu ait moins de force.

13 S'il est vray que de la gale, qu'on ha au pognet ou bracelet, on puisse iuger qu'il y an ha aussi aus fesses.

14 Commant est ce que du front salé, on iuge que l'anfant a des vers, & quels sont les plus certains sines de la vermine.

15 Sl c'est bien dit que les maus vienet a liures & s'an reuont a onces: ou qu'ls vienet an poste, & s'an retournet bellemant

16 Commant le malade est accusé anuers le medecin: & qu'on luy reproche tous ces excez ou defaus particulieremãt.

17 Pourquoy dit on, que ioye de courage, fait beau visage.

18 Si c'est bien dit, que qui veut estre tard vieus, le se doit faire de bonn'heure, qui veut estre bien sain, se laisser mourir de faim.

19 Si c'est bien dit, que douleur de teste veut manger, & douleur de vantre veut chier.

20 Pourquoy dit on, douleur de dant, douleur de parant: & douleur de flancs, la pierre au chams.

21 Quel anyure plus-tost, le vin vieus, ou le vin nouueau.

22 D'où vient que celuy qui est yure, s'anyure dauantage, si on le met a la fenestre

23 Commant on peut faire hayr le vin, a vne personne qui an abuse.

24 Si le dormir la teste basse fait reuer: & si le manger des chous le fait aussi.

25 Pourquoy dit on, ieune qui velhe, & vieus qui dort, ils s'acheminet a la mort.

26 Si c'est bien dit, qui tard se couche, & se leue matin, il verra tantost sa fin.

27 Pourquoy diset les bonnes gens, qui non ha lou vantre dur, non peut pas domir segur.

28 D'où procede le ronfler, & si la teste basse, ou le dormir a l'anuers, le peut causer.

29 Si on peut garder quelqu'vn de ronfler, an luy mettãt sous le cheuet

cheuet,fon foulier,fa pantoufle, fa botte ou boutine.
30 Sauoir mon,fi le ronfler eft fine de fanté comme l'on dit.
31 Commant eft ce,que les bonnes fanteurs, & chofes douces, emeuuet la matrice.
32 Pourquoy dit on,qu'vn bon rheume dure qurante iours.
33 Des malades qu'on promeine par les ruës, auec tabourins & chanfons,pour les garder de dormir.
37 Pourquoy eftime on eftre fain, de peter an piffant.
35 Superfticieufe & vaine opinion de ceus qui croyet,que fi on eft iuftemant traité à table,quelqu'vn de ceus la mourra dedans l'année.
36 Abus de ceus qui difet,qu'vne formy trouuée fur quelqu'vn finifie fuaire.
37 S'il eft vray,que le malade traualhe plus an l'agonis de la mort,s'il y a dans fon cheuet ou orelher, quelque plume de perdris.
38 S'il eft poffible de deuiner,le iour & l'heure de la mort.
39 Si le vin trampé retranche mieus la foif,que tout pur.
40 Pourquoy mãge on la falade plus fouuant au fouper,qu'au diner.
41 Pourquoy eft melheur l'exercice auant le repas, qu'apres.
42 Pourquoy dit on au matin les montaignes, & au foir les fontaines.
43 Pourquoy dit on, que le vin fert de lait aus vielhars.
44 Pourquoy touttes douleurs fent communemant plus grãdes de nuit,que de iour.
45 Pourquoy dit on,quede trop eftudier l'on deuient fol ainfi qu'affirme le fegond né d'antre les mors, & qu'il s'en eft mal trouué.
46 Eft il vray,que ceus qui viuet plus de regime,font plus dãgereus d'eftre malades.
47 S'il eft vray,que de mettre les anfans trop ieunes à l'eftude,on leur gafte l'efprit & ne peuuet croitre,& deuienet melancoliques.
48 S'il eft vray, qu'il y ait vn coup mortel au bras.
49 Pourquoy dit on, an tout ha remede,fors qu'ha la mort.
50 S'il eft vray, que ceus viuet plus longuemant, qui ont les ongles dures,ou le poil rude.
51 Des applications aus carpes, & appanfions au col.
52 Pourquoy dit on, qu'il faut prandre du poil de la befte, à
ceus

ceus qui ont fort beu.

54 Pourquoy dit on, que le premier an du mariage on est au dágier d'estre galeus, ou ialous, ou cocu.

55 Que veut dire fieure de veau, quand on tramble etant soul.

56 S'il est vray, qu'on n'ha iamais la peste, la fieure quarte, la petite verolle, la rougeolle, & la teigne, qu'vne fois en sa vie.

56 S'il est vray que la linge fait de lin, n'angeandre des pous: & qu'il n'est bon aus playes & vlceres.

57 Pourquoy sont plus malades ceus, qui le sont plus raremãt.

58 Si c'est bien dit, qu'il ne faut pas manger sur sa cholere. Et quand on ha grand faim, il ne faut guieres manger.

59 Pourquoy dit on, pain legier, & fourmage pesant.

60 Pourquoy dit on, qui ne peut manger, qu'il boiue.

61 Du vin laué: & si on le doit permettre aus febricitans.

62 Pourquoy dit on, an Italien, *qui va pian, va san.*

63 Si c'est bié dit, pain d'vn iour, farine d'vn moys, & vin d'vn an. Item de bonne heure à la pescherie, & tard à la boucherie.

64 Pourquoy dit on, bœuf saignant, mouton beellant, porc pourry, tout n'an vaut rien, s'il n'est cuit.

65 S'il faut boire au premier trait le vin plus trampé, parce qu'il va au foye.

66 Contre ceus qui tiennet, que toutte saignée affoiblit la veuë: & ceus qui diset, que le pain moysi l'eclarcit.

67 Est il bon de passer le repas sans boire, si on n'a point de soif: & de manger vne croute de pain sec le matin, contre le phlegme de l'estomoch.

68 Contre ceus qui diset, que au mãger & au chier (parlant an reuerance) l'homme se doit depecher.

69 D'ou vient que les grans mangeurs de chair, ont l'haleine puante.

70 Commant il faut antandre, que la rogne n'est que santé: & s'il vaut mieus que les apostemes suppuret & iettet, que s'ils se resoluet.

71 S'il ne faut rien faire à la petite verolle, à la rogeolle, & autres maus des anfans.

72 Commant est ce que le lire, ou ecrire tost apres le repas, nuit à la digestion, & cause des rheumes.

74 S'il est vray, que le frequant vsage des medecines anuiellit: & s'il est mauuais d'y accoutumer les anfans.

75 Superstition de ceus, qui portet du sel, quãd il leur faut pas-

ő ser quel-

fer quelque riuiere ou ruiffeau: affin que leur playe, ou vlcere, ne s'an indigne, ou reouure.

76 Pourquoy dit on, poulles mal cuittes, & veau cru, font le ci mitiere boffu.

77 Pourquoy les huitres font appetiffantes, comme les oliues.

78 Si c'eft mal fait, de chauffer l'eftomac apres le repas, cōme on dit : & de porter là-contre vne fourrure, ou des plumes d'autour.

79 Si vn trait de vin pur prins à l'antrée du repas, rand le vantre plus lache.

80 Contre ceus qui foutiennet, qu'on peut guerir vne playe, fans voir ou toucher le malade, pourueu qu'on ayt le pourpoint qu'il portoit quand il fut blecé, ou bien, de graiffer le fer duquel on l'ha blecé, pourueu qu'il ne s'anrouille.

81 Contre ceus aufquels la refolution & diffipation des apoftemes, fans qu'il vienet an auant, eft fufpecte : comme fi la matiere etoit r'antrée dans le cors.

82 Si de fe chauffer les pies, on eft plu-toft delaffé: & plu-toft raffraichi, de boire vn peu de vin pur.

83 Si les vin diuers anyuret plus.

84 Contre ceus qui panfet, que la rougeur du vifage eft tousiours à caufe du vin: & que l'eau ne l'efface pas.

85 Pourquoy dit on, la pefche ampeche, & le noyau defampefche

86 Si c'eft bien dit le beurre au matin eft or, à diner argeant, & à fouper du plomb.

87 La chair fait chair, poifon fait fon: poires font pierres, & les noix gatet les voix.

88 Contre ceus qui ne permettet, qu'on change de linge aus malades.

89 Si d'abaiffer le cheuet, hate le malade à mourir.

* *
*

* *
*

AV LECTEVR D'ESPRIT *libre & studieus.*

AMY Lecteur, i'ay eu trois principales considerations a publier & diuulguer l'indice detoutes les matieres que i'ay a discourir an mō traité des Erreurs populaires: duquel ie ne mets an lumiere pour le presāt, que les cinq premiers liures. L'vne des cōsideracions ha esté, de m'a-gager & obliger a poursuiure telles matieres, comme an ayant fait promesse. L'autre, à ce que si para-uāture quelqu'vn emeu de cet argumant, vouloit antreprandre samblables discours, au-moins il ne touche a la besogne, queie me suis talhé, & ne mette (comme on dit au prouerbe) sa faucille an ma moisson. Car ie la peus iustemant dire miene, puisque i'ay semé ces propos. La troisieme estpour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieus, a m'anuoyer des propos semblables a ceus-cy, que i'ay recuilly an lōg tams, de plusieurs personnes, an diuers païs. Ainsi i'espere receuoir de toutes pars, de ceux qui liront mon Indice des propos vulgaires touchant la Medecine & regime de sāté (car ie n'ay que faire des autres erreurs qui concernet les meurs, l'œconómie, la police, & autres accions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus a ma cognoissance. Leur adresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, a Mōpelier: ou i'ay cet honneur de presider an la plus fameuse vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison dequoi aussi i'ay eté émeu & inuité de trauailher a la correction des erreurs populairés, qui rroublet souuant les ieunes medecins, & leur donnet grand peine: d'autant quils nont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respet que le peuple leur porte, estant petite creāce au bas age, quoy qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Ce pandant tels erreurs sont pour la plus-part tres-preiudiciables a la santé & vie des hommes, & il y an ha d'autres, qui rendet les medecins fort suiets a calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus an mon indice, soint erronées. Il y an ha plusieurs vrais & certains: mais le peuple ignorant la raison de ce qu'il dit, est comme an erreur, dequoy ie le veus examter par mes discours. Il y a dōc de ces propos vulgaires, que ie recherche & recueillis, les vns totalemant faus & erronées, les autres ont leur cause incognuë du peuple, dont ils sont comprins sous le nom des Erreurs. Et voila mon subiet, mon dessain, & mon intancion: a laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque état & profession que tu sois, non opiniatre ne lourdaut, ains d'esprir libre, subtil & studieus) me vouloir assister, aider & fauorir, an contribuant de ce que tu pourras colliger de tels propos vulgaires. Et ie les rangeray selon leurs classes, pour discourir la dessus, tout ainsi que i'ay fait an cette premiere: & mesmemant si ie suis auerty & apersoy, que ce mien labeur t'ayt eté agreable, & que tu an desires la poursuitte, iusqus à l'accomplissemant de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray tout' autre besogne pour te donner ce contantemant: esperant que tu y auras an samblemant grand plaisir & proffit. A Dieu.

In L. IOVBERTVM medicum regium celeberrimm & in ſchola Monſpelienſi medicinæ profeſſorem, STEPHANVS MANIALDVS medicus Burdigalenſis.

Inuentum medicina Dei eſt, quæ porrigit horas
Viuendi, & vitæ noxia cuncta fugat:
Exanimi turba reduces quæ tradere vitas,
Quæque ſolet fatis amplificare moras,
Hanc coluit diuis propior memoranda vetuſtas,
Captaque poſteritas artis amore fuit.
Graius, Arabs, Italus, Gallus, Germanus, Iberus
Exornant, varijs irradiántq; modis.
Venerat ad ſummum laudis medicina cacumen,
Ars incrementum finieratq; ſuum.
Cuncta ſed inuertit ſæcli ſocordia languens,
Cuncta æui ſenium deteriora facit.
Sic veneranda ſuas patitur medicina ruinas,
Iámque ſalutiferæ deperit artis honos,
Vulgus & impoſtor purgamina noxia fundunt,
Atque ita languentes mors properata rapit.
Qui velit ac poſſit tales ſarcire ruinas
Rarus adeſt, morbo huic nulla medela datur.
IOVBERTVS, iubar vt radijs inſigne coruſcis
Exoritur, tantum & ſuſcipit vnus onus.
Errorum laruas reſerans, fucóſque medentum
Amiſſum reparat reſtituitque decus.
Macté animo, IOVBERTE, tuo medicina reſurget
Marte, artem ſcriptis perge beare tuis.

Εἰς τὸν λαμπρότατον ἰατρὸν, Λ. Ἰούβερτον
Στέφανος ὁ Μανιαλδός.

Εἰσὶν ἀκεσορίης τρεῖς ἥλιοι ἀνὰ Κελτοὺς,
Αὐτοὶ ἐν ἰητροῖς πλεῖστον ἔχουσι γέρας.
Φερνέλιος πολυΐστωρ πρῶτον φῶς περικαλλές.
Σύλβιος ἠπιόνης δεύτερόν ἐστι κλέος.
Ἔργα δ' Ἰούβερτος Πανάκης, σοφίην τε διδάσκων
Ὡς μέγας ἰητὴρ, νῦν τρίτον αἶνον ἔχει

Idem latinè.

Tres artis medicæ produxit Gallia ſoles,
Pæonij laudes & decora alta chori.

Doctus Fernelius censetur gloria prima,
Syluius Epiones fama secunda fuit:
Et qui nunc artis solerti mente recludit
Abdita, Iouberto tertia palma datur.

Ad IOVBERTVM medicum Regium DOMINICI REVLINI Burdegal. medici epigram.

Error sæpe decus, vitam, mentémque peremit:
Hæc seruat, qui illum detegit, atque fugat.
Ergo age, recta docens errores pellito: tutor
Nominis, ac vitæ sic eris, atque animi.
Quid posses melius populo dare? quæúe referri
Digna potest tantis gratia muneribus?

In doctissimos IVBERTI libros de popularibus in re medica erroribus.

Errorum vindex, rectique assertor & auctor,
Tam procul à vulgo, cui sua sensa manent,
Iampridem magno applausu Paradoxa dedisti,
Ecce iterum profers hoc paradoxon opus.
Quod pulsis tenebris illustret commoda vitæ,
Quodque lubens magnus scripserit Hippocrates.
Crediderim fatale tibi cognominis omen,
Vox iubare ex claro ducta IVBERTE tua est.
Nam velut auratum Solis iubar obuia quæque
Nubila per tractus dissipat aërios.
Errorum sic tu nebulas per inane vagantes
Clarus Apollinea protinus arte fugas.

IO. GVIIONII.

A M. IOVBERT SVR SES ERREVRS POPVLAIRES.
SONET.

Par l'obscur de la nuict plus belle est la lumiere:
Plus belle est la vertu par l'acte vicieus:
Le laid, plus beau le beau faict paroistre à noz yeux:
Et par le faux, du vray la gloire est plus entiere.
Si les replis nueus gros d'aqueuse matiere
Ont long tems obscurcy le iour de l'œil des cieux,
Quand d'eux il se desuoile, il est plus radieux,
Et plus ardant il flambe autour de sa carriere.

Ainsi par tant d'erreurs qu'vn peuple aueugle suit,
Ton esprit (leur Soleil qui faict iour à leur nuict
Flambe plus clairemant, & plus beau faict sa montré.
L'erreur, *Hydre fœconde vn essain d'erreurs faict.*
De toy donq leur Hercule heureux est le rancontre,
Qui combats mille erreurs, que mille ages ont faict.

P. DE-BRACH

Ioseph du Chesne, Lectorent, seigneur de Liserable, docteur en Medecine, a M. IOVBERT, iadis son precepteur,

SONET.

Le pere au chef doré, qui si fort m'espoinsonne,
Auecques l'aiguillon de sa sainctc fureur,
A tramer sur mon lut ce qu'or en ta faueur
Ma muse, ta disciple, & te voüe & te donne:
Ce mesme Delphien d'vne double coronne,
Te circuit le chef de sauoir & d'honneur:
L'vne porte son los: l'autre te rand la fleur
De tous les medecins que l'Europe enuironne.
O seul digne loyer d'vn pere fauorable.
O seul digne present d'vn filz tant admirable,
A la posterité par ses doctes labeurs.
D'vn IOVBERT, *qui maugré du sot peuple l'enuie,*
A voulu descouurir de noueau les Erreurs,
Qu'il commect au hazard de nostre pauure vie.

Si du puissant Thebain la gloire est perdurable,
Tour auoir suffoqué le serpent outrageus,
Qui pour vn chef osté en faisoit naistre deus,
Tout le terroir voysin rendaut inhabitable:
Que fera de IOVBERT *le sçauoir honorable,*
Qui coupe le abus d'vn monstre plus hydeus,
Monstre tout d'ignorance & d'erreur chassieus,
Qui hait tournellemant la chose veritable?
IOVBERT *ha donc plus fait, ne s'estant contenté*
Auec l'art d'Apollon de rendre la santé.
Aux hommes trauaillés de mainte maladie:
Ainçois pour deuancer tous les plus excellens,
Aueques les discours qui sont icy dedans,
Il ha volu guerir le peuple de folie.

PIERRE CHAMBON DE GOTZ AGENOIS.

A Monsieur IOVBERT *sur son œuvre des erreurs populaires.*

SONET.

DIVIN esprit qui aus plus serieuses
Vas mariant les choses de plaisir:
Et vas tirant ce proffit du loisir
Des accions qu'as le moins annuyeuses:
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
Tes iours, tes ans? Et émeu d'vn desir
Touiours d'aprendre, accourra te choisir
Second Oedippe es choses plus noueuses?
Le ciel iré encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachés
Dedans l'obscur du tams qui tout consume:
Sans de IOVBERT l'esprit noble & gentil,
Qui du sçauoir de son docte fusil,
Ce feu caché a nostre siecle allume.

SAL. CERTON CHASTILLONOIS.

DV MESME A LVY MESME.

Le profit, le plaisir, & la correction,
Qu'anseignant, recreant, & reprenant ansamble
Ton feu, ta gaillardise, & ta doctrine assamble
Dans l'esprit, dans le cœur, & dans l'intantion,
Rand animé, contant, & plein d'affeccion,
Le ieune, le sçauant, le peuple qui en tramble.
De l'eguillon, du ris, de l'art, dont il les amble
Par ses dis, par ses ieus, & reprehansion.
Le ieune, le sauant, le peuple, icy aprenne,
Prene contantemant, & icy se reprenne,
Plein du gain, du plaisir & de l'amandemant,
Qu'a leur profit, soulas & leur grand auantage,
Leur y donne, leur cause, & preuue euid ammant
Du tres-docte IOVBERT le celeste langage.

Du mesme, à luy mesme.

ODE MESVREE,

IOVBERT, qu'Apollon tient chery antre tous,
IOVBERT, que les cieus ont paré antre tous
D'vn subtil esprit, d'vn sça uoir grand,
Remply d'honneur a iamais te randant:
Ou soit que d'vn son plain de sçauoir, tu viens
Ton tresor an nous deplier, an tirant
Du pas de la mort, hors du sommeil
L'esprit a l'eau de Caron abayant:

Ou soit que melant d'artifice annuyeus
Moins qu'a ce premier, ton graue-dous propos,
Nous viennes ouurir maint secret grand,
Dans le profit le plaisir amassant.
Ton esprit oisif onc ne se voit: toujours
Tu vas euantant quelque sçauoir caché,
Dont puisses vn iour t'aider, & puis
Au paciant le secours a porter,
Ingrat que tu n'es, & que ne fus iamais
Du tresor exquis, dont t'a paré le ciel:
Et aussi ingrat l'age qui vient
Ton bel honneur a iamais ne téra,
Il dira ton nom, ton los il haussera
Iusqu'au plus haut ciel: les liures & le tans
Ramplira du bruit grand & exquis,
Qu'ains que mourir genereus tu t'aquis.
Et moy le sien chantre, & son auan-coureur,
Iray deuant luy, & le deuanceray,
Prechant ta splandeur: & le presant
Et l'auenir de ta gloire honorant.

LOS ME CORONANT.

Ad L. IVBERTVM illustrissimum Regis Galliarum & Poloniæ, Regísque Nauarræ medicum. S. MILLANGIVS Typographus Regius.

Tollitur Alcides meritis super æthera: mundo
Magnanimus strauit quod fera monstra prius.
Tu cæcas tenebras errorúmque horrida monstra
Doctus Apollineis artibus arte fugas.
Dignus vt ille, cani. Alcidem sic carmine tollant
Vates: te vatum cantet Apollo pater.

S. Millanges au Lecteur.

PArce que Monsieur IOVBERT parlāt aux quatre derniers liures de ceste premiere partie, de la conception, generation, enfantement, gessine, & connoissance du pucellage, a esté bien souuant cōtraint en descouurant les erreurs, qui se font en tels actes, vser de mots & parolles qui semblent estre vn peu obscenes: il sera bon que les seuls mariez lisent les beaux aduertissements, qui se font pour eux aux dicts liures. Et les religieux, religieuses, & tous ceux, qui veulent viure chastement sans se marier doiuent entierement laisser la lecture desdicts liures à ceux & celles, qui sont mariez. Quāt aux autres qui ne veulet oïr parler des parties hōteuses ils pourront passer sans lire les chap. & lieux marquez de ce signe *. Ce pendant ceux & celles qui veulent conseruer leur santé trouueront de bons & beaux aduertissements touchant cela, en l'indice, au premier liure & aux trois derniers traittez que nous auons imprimé de nouueau.



PREMIER LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVCHANT LA MEDECINE ET LES MEDECINS,

CHAPITRE PREMIER

Excellance de l'art de Medecine par dessus tous les ars humains, contre ceus, qui l'ont a vil-pris.



Ovs antandons les ars humains, tant liberaus que mecaniques, tous ceus que l'homme inspiré de Dieu, ha inuanté pour sa necessité, cõmodité, ou recreation: antre lesquels est aussi la Medecine, practique de la philosophie naturelle sur le cors humain,

pour lequel tous ars mecaniques sont inuãtés,comme les ars liberaus pour l'exercice de son esprit. Nous exceptons seulemant de toutes professions de l'homme,la sacrée sciance de Theologie: laquelle n'antandõs venir en cette comparaison, quãd nous exaltons la Medecine par dessus tous les ars humains. car elle n'est art, ains sciance, & n'est pas sciance humaine,ains puremãt diuine,non inuantée des hommes,ains infuse de Dieu, concernant les ames, & non les cors,eternelle, infallible, immüable: ayant pour obiet ou suiet le Dieu tout puissant, createur du mõde,qu'il ha fait de rien pour le seruice de l'homme. Auquel nous considerons l'ame raisonnable,le cors, les biens, qui luy sont dõnez pour l'antretiẽ de sa vie. La Theologie ha le soin principal de l'ame: & apres elle,la philosophie morale.La Iurisprudance,retrainte aus loys humaines, traite des biens & apartenances de l'homme, randant à chascun le sien. Antre deus est la Medecine,conseruant le cors an santé, chassant les maladies, & preseruant de mort, antant que Dieu le permet.Donc si l'excellance des professions est estimée des suiets, comme elle doit estre,la Medecine tiendra le se-

le secõd lieu. Car l'ame est plus que le cors, & le cors que le vetemant. Ie ne veus ici contester auec messieurs les magistratz, qui ont puissance sur les cors humains, tant de la vie, que de la mort. car leur puissance, n'est que declaracion de l'absolucion ou punicion à mort, selon le demerite. Et quant à l'absolucion, si c'est par grace (comme peut le seul prince & souuerain magistrat) c'est de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la sciance des lois: comm'est l'autre, qui declaire l'innocence du preuenu & accusé. Ce que n'est propremant sauuer ou donner la vie, d'autãt que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas loüange, au-moins qu'on doiue cõparer a la puissance de sauuer la vie: comme fait le medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs, qui sont attains de maladie mortelle, & qui mourroint sans doute, s'ilz nettoint secourus. Or si cela est faisable ou nõ, & que par l'art de Medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplemãt au chapitre suiuant. Ie veus yci mõtrer (cõm'an passant) l'excellance de l'hõme, pour confirmer l'excellance de l'art qui est dedié à sa conseruacion. La principale dignité de

l'homme,eſt an ce que Dieu l'ha daigné & honnoré de ſon image & ſemblãce, luy dõnant vn'ame immortelle,capable de la diuinité: puis,de ce qu'il ha ſommis toutes choſes pour ſa neceſſité,commodité,& recreacion: ayant fait pour ſon ſeruice le ciel, la terre, & tout ce qui eſt an iceus. Car Dieu n'ha beſoin d'aucune choſe qu'il ayt faite: tout eſt pour nottre vſage. dont il eſt aiſé à comprandre,que l'homme eſt plus digne& excellant que tout le monde. Auſſi de vray le ciel & la terre,qui ont eu cõmancemant, finiront, anuieilliſſans comme vn abilhemant: l'homme ne finira iamais, ains changera de condicion,de mortel deuenant immortel, quelque tams apres que l'ame aura fait diuorce auec ſon cors, le reprenant plus glorieus qu'au parauant & d'vne trampe, qui ne ſera plus ſuiette a corrupcion. Puis donc que l'homme eſt la choſe plus digne qui ſoit au monde, la ſciance ordõnée pour ſa perſone, eſt la plus excellante de toutes, apres celle qui concerne propremant ſon createur. Car l'hõme eſt la plus digne creature de toutes: & par conſequant l'art ou ſciance qui le maintient an vie & an ſanté, eſt le plus excellãt de tous les ars humains.

Voyla

Voyla vn fort argumant de la pręeminãce & dignité de la Medecine, ſuiuant l'excellance du ſuiet qu'elle traitte. I'an veus toucher quelques autres, qui ſont ſemblablement à ſa recommandation : comme eſt ſon ancienneté, neceſſité, & vtilité, anſamble l'autorité de ceus, qui l'ont fort priſée & reuerée pour les meſmes raiſons. Quant à 1
l'ancienneté, nul doute qu'elle ne ſoit des *Ancienneté.* la tranſgreſſion d'Adam, auſſi toſt qu'il eut peché, & par ce deuenu ſuiet a maladie. Sõ medecin etoit luy meſme, à qui Dieu auoit donné cognoiſſance de la vertu de toutes choſes, les luy faiſant nõmer ſelon leur proprieté. Les hiſtoires prophanes attribuẽt l'inuancion de la Medecine, au Dieu Apollo, qui eſt le Soleil: ſignifiãs, que de luy procede la vertu des plantes, & autres medicamans, que la terre produit. Dont ils font qu'Aeſculape (le premier qui ha fait profeſſiõ de cet art) fut ſon filz, pere de Machaon & Podalyre, medecins vulneraires (autremant dits chirurgiens) qui furẽt an la guerre de Troye: de laquelle l'hiſtoire eſt des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté eſt vne des condicions qui recommande quelque choſe, pourueu qu'elle ayt eté continuée.

car ſi n'etoit vtile ou neceſſaire, elle pourroit tãtoſt finir. Mais on void q̃ iuſques à preſãt on ha biẽ ãtretenu la Medecine, meſmes touiours an l'augmantant, ornant, & anrichiſſant dauantage : & ce par l'induſtrie des plus grans perſonages qui ayet eté, non ſeulement philoſophes de profeſſion, ains auſſi roys, princes, & autres de grand'valeur: ainſi que teſmoignet les hiſtoires, & ce qu'ilz nous ont laiſſé de leurs labeurs. Vray eſt

Pli. li. 29. chap. 1.

que les Romains s'an ſont paſſez anuiron 600. ans an ayans horreur, pour la cruauté de quelques chirurgiens venus de Grece, nacion à eus fort ſuſpecte. Mais depuis an ſa les medecins ont eté bien honnorés, reſpectés & antretenus à Rome, tenus au rans

2 Neceſſité

des nobles & cheualiers. Touchant à la neceſſité, ell'eſt ſi notoire que rien plus. Mais

Obiection.

il ſamble que cela diminuë l'excellance de l'art, puiſque il n'eſt expetible ou deſirable de ſoy, ains pour le beſoin. Tout ainſi que an philoſophie morale, on eſtime plus ce qui eſt deſirable de ſoy, comme auoir des anfans, que le deſirable pour autre reſpect, cõme auoir des biens pour ſes anfans. Ainſi la Medecine, n'etãt deſirable de ſoy, cõme eſt la Muſique, ains pour la neceſſité, elle an ſem-

ſemble moins loable : tout ainſi que les ars mecaniques, deſquelz on ne ſe peut paſſer. Toutesfois c'eſt au contraire, que tant plus neceſſaire eſt la Medecine, tant plus ell'eſt à deſirer : & l'excellance de ſon effect, la rand treſ-excellante. Et à cecy reuient l'vtilité, qui tant la recommande. car com'ainſi ſoit, qu'il n'y ayt rien plus aggreable au mõde que la ſanté, ne plus deſirable que longue vie: la Medecine pouruoyant a l'vn & a l'autre eſt la plus vtile au contantemant des hommes, que nul'autre ſciance humaine. Car par le contraire, qui n'ha ſanté eſt inutile au mõde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de proffit. Or (comme dit le pere d'eloquance) nous ne ſommes nez pour nous tant ſeulemant, ains noz parans, alliez & amis, noſtre patrie, voire tout l'vniuers, requieret de nous quelque emolumant & cõmodité.

Solucion.

3 *Vtilité.*

Reſte a confirmer touttes ces raiſons par l'autorité des grans, qui ont fort eſtimé, & exalté la Medecine, & ſes profeſſeurs, la recommandant infiniemant par leurs ecris. A ce faire ie me contenteray de l'exhortaciõ qu'en faict l'Eccleſiaſtique, & de la remontrãce de noſtre bon pere Hippocras. lequel

4 *Autorités.*

ne doit estre suspect a la matiere, pour auoir eté medecin : car il ne fut onc mercenaire, ne au seruice de personne, ains libre & tres-liberal de la professiõ. Et ce fut luy, qui premier separa la Medecine de la philosophie. Car anciennemant il n'y auoit point qui fusset medecins a-part : ains les philosophes contemploint les maladies & leurs remedes, parmy les choses natureles, pour leur vsage principalemant, comme tesmogne Celse, an ayans besoin sur tous, a cause de la foiblesse de leurs cors, abbatus de continueles cogitacions & velhez. Hippocras donc fut le premier qui separa cet art de la philosophie, & an fit profession publique: comme depuis firet Diocle, Praxagore, Chrysipe, Herophile & Erasistrate ses successeurs: qui an fin departiret la Medecine an trois, pour mieus accommoder les malades, remettant aus mecaniques l'operation manuëlle ditte chirurgie, & la preparacion des medicamans, qu'on nomme pharmacie ou apothicairie, ainsi qu'on les voit exercer ancor pour le iourdhuy. Mais c'est par gens mercenaires pour la plus part, desquelz le tesmognage an recommandacion de l'art de Medecine, ne pourroit icy auoir lieu: non pas

Au proeme du 1. liure.

pas mesmes celuy de Galien, d'autant qu'il ha eté des premiers asseruis. Dõt ie me cõtenteray de ce que le grand pere an ha ecrit: apres que i'auray recité les parolles de l'Ecclesiastique. C'est la sapiance de Iesus filz de Sirach, qui ecrit ainsi an son 38. chapitre:
„ Honore le medecin, de l'honneur qui luy
„ appartient, pour le besoin que tu en as. Car
„ le seigneur l'ha creé. La guerison vient du
„ souuerain: & le medecin sera honnoré mes-
„ mes des roys. La sciance du medecin luy
„ fait hausser la teste, & le rand admirable an-
„ tre les princes. Le seigneur ha crée les me-
„ decines de la terre, & l'homme prudant ne
les dedaigne point. L'eau n'ha elle pas ressu *Exo. 15.*
„ douceur par le bois, pour faire cognoitre sa
„ vertu à l'homme? Ainsi donc il ha donné la
„ sciance aus hommes, pour estre glorifié an
„ ses meruelhes. Par icelles il guerit l'homme,
„ & luy ote son afflicciõ. L'apoticaire fait des
„ mixtions, & toutesfois ce n'est pas luy qui
„ acheue l'œuure. Car c'est de Dieu, que vient
„ la santé sur toutte la terre. Mon anfant, quãd
„ tu seras malade, ne sois paresseus de prier
„ Dieu, & il te guerira. Reiette les offances, &
„ ayes les mains droittes & purge ton cœur
„ de ton peché. Fais ansancemant, & le me-
morial

morial de pure farine, auec vne oblacion
" grasse : car tu ne le donnes pas le premier.
" Puis donne lieu au medecin : car le seigneur
" l'ha crée. & qu'il ne bouge d'aupres de toy :
" car tu as affaire de luy. Telle heure aduient
" qu'il y a bonne yssuë an leurs antreprises : car
" aussi eus priet le seigneur, qu'il fasse prospe-
" rer le solagemant & la guerison, pour main-
" tenir la vie. Ces diuines parolles concluet suffisammāt nostre propos, de la dignité, excellāce, necessité, vtilité & prerogatiue des medecins : condamnant tous ceus, qui les ont à vil pris, & an eus mespriset la grand' bonté de Dieu, qui ha voulu donner aus hōmes vn tel soulagemant. Oyons maintenāt ce qu'an dit Hipocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint deia, que mesmes de son tams la Medecine etoit moins prisée, à cause des abus. Voyés ie vous prie, ce que peut estre au-
" iourdhuy? L'art de medecine (dit il) est des
" plus apparans de tous : mais par l'ignorance
" de ceus, qui an vset, & de ceus qui iuget de
" ses professeurs, il est ia beaucoup deuancé
" de tous les autres ars. La faute me samble
" proceder principalemant de ce, que aus vil-
" les il n'y à aucune peine ordonnée a l'art de Mede-

Medecine, comme aus autres, excepté le „
des-honneur. mais cela ne pique aſſés les „
deſalhans: leſquelz ſont ſemblables aus per- „
ſonnages d'vne tragedie, qui ont la faſſon, „
le viſage, & l'habit de ceus, qu'ilz repreſan- „
tet & contrefont. Ainſi il y a pluſieurs me- „
decins de nom & reputacion, mais peu de „
fait. Car il faut a celuy, qui doit vraye- „
mant aquerir la cognoiſſance de Medeci- „
ne, auoir ces ſis condicions: le naturel, la di- „
ſcipline, les bonnes meurs, la doctrine des „
ſon anfance, aymer la peine, & auoir le tams „
requis, etc. Auec ce il deuiendra bon me- „
decin, non ſeulemant de nom, ains auſſi de „
fait. Mais l'ignorãce eſt un mauuuais treſor, „
vne mauuaiſe bague a ceus qui l'ont, & vn „
ſonge de reuerie, etc. Pline pourſuit bien „
ce propos, taxant le vulgaire, qui ne ſait di-
ſtinguer antre le bon & mauuais medecin,
s'attandant a ceus qui ont plus de babil, qui
ſe vantet, & qui font bonne mine. Il aduiẽt *Liure 26. chap.*
(dit il) a ce ſeul art que l'on croit incontinãt „
a quiconque ſe dit medecin: ia ſoit qu'il n'y „
ayt an aucune manterie plus grand danger. „
Touttesfois on ne s'an aduiſe pas, tant eſt „
plaiſante a chacun la douceur d'experer „
bien pour ſoy. Dauantage il n'y a aucune „
loy

« loy qui puniſſe l'ignorance capitale, ou im-
« portant de la vie des hommes:il n'y a aucun
« example de vangeance. Ilz aprenet a noz
« dangiers, & font leur epreuues an tuant les
« perſonnes: & au ſeul medecin eſt grand'im-
« punité, d'auoir tué vn hõme. Qui plus eſt,
« ilz antret an reproche, & accuſet l'intem-
« perance du malade, & de gayeté on con-
« damne ceus qui ſont mors.

I'ay panſé d'alleguer ces propos, affin qu'on antande, que ce n'eſt d'auiourdhuy, que pluſieurs ayans le maſque & apparance de medecin,font pour leur abuz,que la Medecine eſt moins priſée: tout ainſi que pluſieurs autres choſes de ſoy bonnes ou neutres, ſont decriées & oyet mal, par ce que aiſement on an abuſe. Et d'autant que i'ay cy deſſus auancé,que par la Medecine on peut allonger la vie,qui eſt vn acte bien excellant, ie veus amplemant demontrer cõmant il ſe peut faire.

CHA-

CHAPITRE II.

S'il est poßible par la Medecine allonger la vie des hommes.

Cette question ha touiours samblé fort arduë, & ha fort traualhé les plus grans espris: comme celle, qui etant cachée & couuerte aus plus profondes cachettes de Nature, donne tres-grand peine a quiconque s'ingere de la rechercher. Les raisõs de ceus qui la debatēt, sont si nerueuses d'vne part & d'autre, qu'a-peine se peut on resoudre de ce qu'on an doit tenir. Car il y a plusieurs argumans, qui cõcluēt, la vie de l'hõme ne pouuoit estre prolongée par aucuns remedes & moyens de la Medecine. Au contraire les medecins soutienēt, que cela est possible. Dont pour mieus expliquer le doute ie soutiendray premieremant chacune des parties: & an fin, comme arbitre, i'an prononceray mon auis.

Que le terme soit prefis a la vie de l'hõme, & qu'il ne le puisse outre-passer par moyen que ce soit, nous auons an premier lieu, ce que an dit le tres-patiant Iob, inflammé de chap 14.

« mé de l'esprit de Dieu : Les iours de l'hom-
« me sont cours, & le nombre des moys est
« riere toy, seigneur, qui as ordonné des limi-
« tes a la vie de l'hôme, qu'il ne pourra outre
chap. 10. passer. Cela mesme affirme Aristote, au se-
gond liure de la generation & corrupcion,
« disant: Le tams & la vie de chaque chose ha
« son comte fini & determiné. car an toutte
« chose y a ordre : & tout tams & vie est me-
chap. 10. suré de periode. Et au quatrieme de la gene-
« racion des animaus: Il est raisonnable (dit il)
« qu'il y ayt des periodes & saisons, tant des
« groisses, que des generacions & vies, qui
« soint comtez par iours, mois, annees, ou au-
« tres tams, qui sont decris par ceus cy. Ce
« que explicant Auerrhois, dit, tout ce qui est,
« ha necessairemãt vie determinée. Puis dôc,
que touttes les œuures de nature, constet
necessairemant d'vn certain ordre, tellemãt
qu'elles ne peuuet estre autremant, ou estre
euitees, & que l'art est de beaucoup inferi-
eur an cela à nature (ainsi que Galen dispute
gentilemant au liure du Marasme) on peut
aisémant conclurre, que la vie ne peut estre
Liu. 1. ten. allongie par aucun artifice. A cela consant
1. doct. 3. Auicenne, la ou il cherche par expres, les
chap. 3. « causes de nottre mort ineuitable, disant : Et
c'est

c'eſt la mort naturelle a chaſque indiuidu, „
differante aus vns & autres, ſelon leur pre- „
miere complexion, iuſques au terme qu'ilz „
ont an leur puiſſance, de conſeruer leur na- „
turele humidité. Car tout ha ſon terme pre- „
fis, qui eſt diuers ez indiuidus, pour la diuer- „
ſité des trampes. Et ce ſont les termes „
naturelz. Il y an ha d'autres abregez : le tout „
ſuiuant la volonté de Dieu. &c. Si donc le „
terme de vie eſt prefis & aſſigné a vn chacun, par le mandemant de Dieu, & ſon ordonnance (c'eſt Nature, ſeruante a Dieu: ſauoir eſt, l'ordre etably ez choſes de ce monde des ſon commancemant) il ne peut eſtre outre-paſſé par aucun moyen d'hôme, ains de la ſeule grace & volonté de Dieu tout puiſſant. comme au Roy Ezechias, auquel le prophete Elie auoyt ſignifié ſa mort. Car veu ſa repantance, la vie luy fut prolongee de quinze ans, par la miſericorde de Dieu: qui auſſi promet an ſa loy vie-longue aus anfans, qui honoret leur pere & mere, & ne leurs ſont ingras.

Liur 4. des Rois, ch. 20

Maintenant voyons, ſi contre ce qu'auõs deduit, on peut etandre & prolonger les termes naturelz de la vie, par les ordonnances & remedes de notre art. Car il y a beaucoup

coup de raiſons qui perſuadet, que non ſeulemant l'ordre de nature, ains auſſi nottre induſtrie, promet vie longue. Premieremãt les aſtrologues l'affirmet, là où ilz traitet des elections, figures & images. Et cela eſt confirmé par l'experiance, du ſoin & diligẽce des medecins anuers pluſieurs perſonnes: leſquelz s'aidans de leurs remedes & bon regime, ſe maintienet an ſanté, & etans fort valetudinaires duret long tams, qui autremant mourroint bien ieunes, & ne paruiendroint a vielheſſe. Platon & Ariſtote (auteurs graues & maieurs de tout' excepcion) temognet a ce propos, qu'vn homme de lettres, nommé Herodique, le plus maladif qui fut de ſon tams, vequit neãtmoins cent ans, par grand artifice & exquiſe maniere de regime. Galen auſſi, an quelques androis cõfeſſe ſon infirmité naturelle: mais il dit l'auoir ſi bien corrigee, qu'a peine il fut iamais malade, au moins depuis qu'il ſ'adõna totallemãt a exercer la Medecine: ſinon qu'il fut attaind vne fois ou deus de fieure Ephemere (c'eſt a dire d'vn iour) ſeullemãt pour ſ'eſtre traualhé peniblemant a panſer ſes amis. Et ſi nous croyons quelques vns qui l'ont ecrit, il vequit ſet vins ans. Il n'eſt ia

beſoin

besoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remontre plusieurs fort debiles & delicas auoir longuemant vecu par le moyen de nottre art: veu que on an void tous les iours beaucoup dexperiances. Et ne faut a ceus-cy opposer quelques intamperans & dissolus, qui ont touiours meprisé le bon regime: lesquelz touttefois sans aucun moyẽ de nottre art, sont paruenus a grãd' vielhesse &age decrepit.car il est certain, que si telles personnes (bien nées, & de bonne trampe) eusset vecu de reigle, & se feusset aydes de noz moyens an leurs necessitez, ilz eusset eté plu-tard vieus, & plus long tams an vie. Ce qui est aisé a prouuer, de ce que on void le plus souuant aucuns mal sains, ou de nature, ou par accidant, qui neantmoins viuet plus lõguemãt que les robustes & galhards: d'autant que les robustes se confians trop an leur force, viuet desordonnemãt sans loy & sans regime: les autres sont sobres & cõtinans, abstenans des choses nuisantes, & obseruans certaine maniere de viure, par l'ordonnance des medecins, qui les fait viure plus longuemant. Dont est venu le prouerbe, Qu'un pot cassé dure plus long

tams que le neuf. Sur quoy Galen dit tresbiẽ, qu'il eſt croyable, ceus viure moins, qu'il ne leur eſt ordõné de Nature, leſquels ignoret ou meſpriſet la ſaine maniere de viure. Car la ſciance de Medecine, pouruoyant a la ſanté & vie des hõmes, ha telle vertu, que ſi aucun mepriſe temerairemant ſes ordonnances, il vit non ſeulemãt an miſere & toutte ſolheure de maladies, ains auſſi retranche la longueur de ſa vie, & abbrege les termes, que Nature luy auoit prefis, anticipant ſa mort, & (comm'on dit) ſe coupant la gorge. Sauoir eſt, quand vſant de mauuais regirne, il conſume ſon humeur radical plu-toſt que ne luy etoit ordonné, ou ſuffoque & etaind ſa chaleur naturele: eſquelles choſes cõſiſte la duracion de cette vie. Or ſi c'eſt la loy & le naturel des contraires, qu'ilz ſont dis d'vn meſme ſuiet, & ſi l'vn eſt, l'autre doit eſtre auſſi: il faut neceſſeremant, que ſi on peut accourcir la vie, on la peut auſſi prolonger. Et puis que il eſt notoire, que la vie humaine peut eſtre abregee par diuerſes fautes & excez, on conclud aſſez de cela, qu'elle peut eſtre alongie par bon regime & ſage conduite. Car ia ſoit que on ne puiſſe aucunemant euiter les incommoditez, qui de-

pandet des principes de noſtre generacion, comme l'effluxion & continuelle diſſipaciõ de toutte noſtre ſubſtance, qui eſt faite par la chaleur naturelle (dequoy procede la vielheſſe, a cauſe de l'exceſſiue & ineuitable exſiccacion) touttesfois cela peut eſtre retardé par nottre art, & ampeché que le dernier iour ne vienne ſi toſt, ne ſi hatiuemant. Et quoy? ne void on pas quelques vns pres a trepaſſer, qui ſont retenus quelque tams an vie, an prennant vn peu de maluaiſie, d'eau de vie, ou imperiale, de confecciõ alkermes, ou autre choſe cordiale? Le periode & derniere ligne de vie ia prochaine, n'eſt elle differée par tels moyens a vn'autre heure? Cõme on dit auſſi du riart Democrite, qui etant prié de ſes domeſtiques, a ce que ſa maiſon ne fut an dueil, durant les feſtes Theſmophories lors prochaines, d'allonger ſa vie durant ces feſtes, il le fit, moyennant l'odeur du miel, ou (comme diſet les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que noz medecins remontret, qui ha tres-grand'apparance de verité.

Nous auons debatu les deus parties, par contraires ſantances & raiſons. il faut maintenant appaiſer le debat, & reſoudre ce, qu'ã

deuons tenir. Et affin que cela ſoit fait de plus grand artifice,il conuiẽt ainſi diſtinguer les termes de la vie : que les vns ſont ſur-naturelz,les autres naturels , & les auttes accidantaires, leſquelz on appele acourcis ou abregés.Nous diſons eſtre ſur-naturels,ceus que Dieu tout-puiſſant ha ordonné, & prefis a quelques vns de ſa pure volonté : telz que nous ne pouuons inſtituer par aucun art ou conſeil.comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordõna au premier age du monde auant le deluge, pour la multiplicacion du genre humain: & meſmes a Nohé, pour la reſtauracion d'iceluy. Les naturelz ſont ceus,qui ont eté donnez a chacun, ſelõ la diuerſe trampe & batimant diuers des principes & fondemans , fors ou debiles : à raiſon deſquelz les vns doiuet viure longuemant, les autres peu de tams , ſelon l'ordre de nature:&ils attaindrõt ces termes(moyenant la grace de Dieu)ſinon qu'ils faſſet deſordre, ou quelque incõueniant leur ſuruiẽne: ce qui eſt deia des limites ou termes de la troiſieme ſorte,leſquels nous auons nommé Accidantaires , qui peuuet auenir a tout age,pour les cas fortuis & inopinez : cõme bleſſures,poiſons,brulemãs,cheutes,ruines,
nau-

naufrages, pestes, & autres maus populaires. Telz inconuenians sont le plus souuant ineuitables, & n'est à la sciance de Medecine d'y vser de precaucion, ains de guerir le mal auenu, s'il est possible. dont laissans ces termes de vie a l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piemãt, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature: cõme nous auons ansegné an quelque part) parlons seulemant du terme dit naturel, & expliquons sa fasson plus amplemant.

Apres le 7. paradox. de la 1. decade

Tous les philosophes & medecins sont d'accord, que il faut mesurer & borner la duracion de nottre vie, de ce que peuuet durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puisset durer plus longuemant an nous, nottre bonne mere Nature (comme parle Galen) ha mis an nous vne puissance meruelheuse, qui par cõtinuelle application de nourriture, defand l'ordinaire dissipacion de nottre sustance & humeur radical, antretenant la chaleur naturelle, tãt par ce moyen, que par la respiracion, & le pous des arteres. Mais telle puissance (que nous appellons Nutritiue) etant limitee & non infinie ne peut touiours defandre & conseruer ledit

humeur, an ſuggerant vn autre. Dont il aduient, que le cors peu à peu ſe deſſeiche ; & de là s'anſuit, que telle puiſſance deſormais n'eſt bien exercée, & l'affoiblit de iour an iour, tant que an fin le corps ceſſe de pouuoir eſtre nourry ſuffiſammant. Et ainſi deuenant les parties fort arides, le cors s'amaigrit & diminüe : puis an paſſant plus outre, il ſe ridde, & cette condicion eſt nommee Vielheſſe. C'eſt la principale neceſſité naturelle de corrupció & mort a tout cors angandré. car la mort eſt adonc, que l'humeur primitif, ſuſtantifique, ou radical defaud, & la chaleur naturelle s'etaind: & c'eſt la fin de la vie, que nous diſons fin naturelle. Quant à nottre art, ce n'eſt pas vn art, qui exampte de mourir (dit Auicenne) ni meſmes qui puiſſe conduire toutte perſonne, iuſques au dernier terme de la vie humaine, qui eſt de cent ou ſis vins ans. mais il aſſeure & exampte de deus choſes: l'vne de pourriture, qu'elle ne ſaiſiſſe aucunemant le cors : ſi ce n'eſt d'occaſion externe, comme peſte, ou poiſon. l'autre eſt, defandre la naturelle humidité, à ce qu'elle dure plus longuemant, & ſoit tard conſumee. Ces deus choſes ſõt au pouuoir de nottre art ; dont il peut prolonger la vie,
iuſques

iusques au tams qui luy est deu, selon la trãpe d'vn chascun.& ce par trois moyens, desquels le premier est, préoccuper la chaleur etrangiere, ampecher les opilacions, reietter les excremans, dequoy on præuient la generacion de pourriture, ou icelle angendree an est etainte. Le segond est la deüe administracion du boire & du manger, an sustance, qualité, quantité, tams & ordre. Le troisiesme, abstenir des choses qui an consumãt & puisant l'humeur radical an peu de tams, resoluet ou dissipet ansamblemant la chaleur naturelle: comme trauail excessif, vsage des choses piquantes, veilhes, soucis, & diuerses passions de l'esprit, mais sur tout, la copulation charnelle demesurée, & à heure incõmode: & autres choses samblables, qu'on peut & doit euiter, suiuant les ordonnances & regles de Medecine.

Mais (dites vous) on ne doute point de cela. car chascun accordera volõtiers, emeu des sudittes raisons, que ceus viuront plus longuement, qui seront tamperans, & aurõt soin de leur santé. Cela n'est que pouuoir attaindre le bout & terme ordonné de nature, sans l'abreger: combien que cela est fort rare. Mais on demande principalemant, si la

fin & periode naturel de la vie peut eſtre auancé & prolongé par l'art de Medecine. Ie repons, que la vie n'eſt pas ſeullemant conſeruée par nottre moyen, ains auſſi prolongee. Car il eſt raiſonnable, que ce ſoit plus affermé & auãcé, de qui les fondemãs, principes & cauſes produiſantes, peuuet eſtre continuees, etandues, & meſmes randués plus fortes. Or les principes de la vie (c'eſt la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) ſi ne peuuet eſtre reintegrez, aumoins ils peuuet eſtre reſtaurés, reparés, & rãdus plus vigoreus par nottre art: ainſi que la curacion des hectics nous le montre, & l'amandemant de chaque cõplexion, par lequel la chaleur naturelle eſt attrãpee. Donques ſi par maniere de viure humectãte, par les bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conſeruer plus longuemãt l'humide radical, qui autremant ſeroit plus-toſt conſumé: & contamperer la chaleur naturelle, tellemant qu'elle abſume plus chichemant cette ſienne pature, par defaut de laquelle vient la mort naturelle: qui eſt ce qui ne confeſſera, la vie eſtre prolõgee par nottre art, laquelle deuoit eſtre plus courte ſelon nature? Ie recognoy bien & confeſſe,

que les parties ſolides & ſpermatiques ne peuuet eſtre humectees ſuſtancialemant,& an elles meſmes: toutefois on m'accordera, qu'elles peuuet eſtre humectees parmy les eſpaces vuïdes & porres, eſquels ſ'inſinue l'humeur alimentaire, duquel eſt retardé le degaſt de l'humeur radical. Et c'eſt preſque de meſmes, que aus lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle reſiſte plus a la voracite de la flamme. Mais ancor, que les termes de la vie puiſſet eſtre allongez, on le prouuera fort bien de cet argumant. Des complexions ou trampes du cors, celle de plus grand vie eſt l'humide, ou celle qui eſt anſamblémant chaude& humide, que nous appellons vulgairemāt ſanguine. la contraire, qu'on nomme communemant melancholique, eſt de la plus courte vie. De ſorte que quand bien toutes deus vſeroint de ſamblable regime,& pareil antretiē, neantmoins la premiere ſeroit de plus longue duree, d'autāt qu'elle ha le terme de ſa vie plus elogné des principes de ſa generacion. Or la vertu de noſtre art eſt ſi grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel temperamāt froid & ſec, an ſon cōtraire. ce que Galen anſegne de faire ez deus derniers li-

ures

ures de la conſeruacion de ſanté. Ne ſanſuit il pas de cela incontinant, que auſſi le terme de la vie peut eſtre prolongé par l'art de Medecine : tellemant que vn malheureuſemant né, & obligé a courte vie, ayant chãgé de condicion, deuienne plus viuace? De ce ſeul que chacun (a mon auis) antand facilemant, qu'on aprenne les autres : c'eſt, commant on peut allonger les limites de tous ages: dõt ſanſuit, que le cours de toutte la vie ſoit allongé. Et premieremant, que la vigueur ou fleur de la ieuneſſe puiſſe eſtre conſeruée fort longuemant par l'art de Medecine, Galen le demontre ainſi. Il y a deus principaus buts an la conſeruacion de ſanté, qui ſont an nottre pouuoir : de reſtaurer la ſubſtance diſſipée, par breuuages & viãdes conuenables, & de reietter les excre-
2 mans qui an prouienet. Si on ne faut an aucun de ceus-cy, le cors ce pandant iouïra de ſanté, & ſera conſerué tres-longuemant an la force de ſa vigueur. Parelhemant & par meſme raiſon, la vielheſſe (du tout ineuitable à ceus qui doiuet mourir de mort naturele) eſt prolongée par nottre art: de faſſon que le tranſiſſemant, & comme vn retour an poudre par l'extreme vielheſſe, auiẽ
dra

dra fort tard. Dequoy anfin on conclud, que comme de tous ages (car on peut ſemblablemant, & meſmes plus facilemant, etandre les termes de l'anfance & adoleſcence) ainſi de toutte la vie, on peut allonger les termes par la Medecine, plus auant que ne ſont ordonnés de nature. Et ce ſont les limites que Dieu, principal auteur de la Medecine, ha voulu eſtre ſuiets à cet art: leſquels ſont an nottre puiſſance, tant que Dieu le permet, & ne retranche le fil du cours de nottre vie, comm'il luy plait. Tout ainſi que autres fois, par deſſus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il ſubſtante & auance la vie miraculeuſemant, ſans aucune aide medecinale, voire ſans boire & ſans manger.

CHAPITRE III.

Contre ceus, qui ont opinion, que les medecins prolonget les maus, & ne font qu'abuſer le monde.

IL n'y a aucun art tant ſuiet à calomnie, que l'art militaire, & la Medecine: qui ſ'accordet auſſi merueilheuſemant bien an pluſieurs autres choſes, cōme l'on pourra voir an plu

an plusieurs discours cy apres. Car pour expliquer familieremant le fait de la Medecine, i'ampronteray souuãt les similitudes des actions belliques : & mesmes a presant me samble que m'an pourray seruir, an ce qui est proposé. C'est, que si on ha assiegé quelque ville, & on ne l'amporte dans le terme qu'on ha promis, ou bien aussi tost que ceus qui an sont loin, iuget (sans l'auoir reconuë) qu'on la peut prandre, quoy que le capitaine y fasse tout deuoir, on le soupsonnera ou accusera de diuerses fassons de negligence, lacheté, intelligence, & corrupcion, trahison, ignorance, precipitacion, ou tardité an ses antreprises, mauuaise conduite, pusillanimité, ou autre defaut an sa charge, & le tout sera faus : mais ceux qui an iuget ainsi, ignoret la resistance que font les assiegés, les bonnes prouisions qu'ils ont, la force des gens, & toutes choses requises à se defandre plus longuemant que l'assiegeant mesmes n'auoit cuidé. lequel pourra auoir eté abusé des epiõs, & autres qui rapportet l'etat du lieu, & des samblans exterieurs, desquels on tire coniecture de ce que peut estre dedans. Ainsi le medecin qui assiege la maladie dans le cors de l'homme,
pour

pour luy faire quitter la place, eſt ſouuant abuſé des ſignes exterieurs, & beaus ſamblans:de ſorte que cuidant eſtre à la fin de ſa cure,c'eſt à recommancer.Car il y ha plus de corrupciõ & mauuais humeurs, qu'il n'auoit ſceu preuoir : le mal fait plus grand'reſiſtance, que le medecin ne cuidoit, ſe ranforceant & ramparãt tous les iours de plus an plus contre les remedes, & bon ſecours. De ſorte que la maladie ſera plus longue, que l'on n'auoit predit : & le malade ne guerira ſi toſt que le medecin auoit promis, ou que panſoint ceus qui n'an ont intellig'ance.Dont c'eſt mal fait de le ſoupſonner, ou d'ignorance, ou de neglig'ance, d'auarice, malice, ou autre vice,qui l'induiſe à faire le mal plus long qu'il ne doit eſtre. Touchant à l'ignorance,ie ſuppoſe qu'elle n'y ſoit pas, & q̃ le medecin ſoit ſauant,expert, & hõme de bien. S'il n'eſt tenu pour tel, on fait mal de l'y appeller, & de cõmettre la vie du paciant antre ſes mains : tellemant que le paciant pourroit dire comme Ieſus-Chriſt a Pilate,celuy qui m'ha deliuré à toy, ha plus failly que toy.Quant a la neglig'eance, i'accorde qu'il y a des medecins doctes,expers, & gens de bien, qui ſe paſſet aſſés de legier

à la

à la viſite & panſemant des malades:mais ie ne croyray iamais,que ce ſoit à celle fin,que le mal dure plus longuemant, ains que c'eſt vne neglig'ance d'inaduertãce,com'ils peuuet eſtre an leurs autres affaires. Et an cela y a bon remede, qui eſt de les ſoliciter de pres,& les ſtimuler a faire leur debuoir: les prier d'eſtre plus frequans,& attantifs: meſmes leur balher vn coadiuteur, qui leur ſoit cauſe de plus grand ſoin. Le plus que l'on ſe doute(a mon auis) c'eſt l'auarice. car le vulgaire panſe, que les medecins communemant prolonget les maladies & les antretienet an longueur, pour an tirer plus de profit. Parquoy ie me veus plus longuemant arreter, à refuter cette fauſſe opinion, la plus erronée de toutes. Car an premier, ie ſuppoſe que le medecin ſoit homme de bien: puis qu'il ayme ſon honneur & reputacion. Ie veus auſſi,qu'il deſire profiter an ſa profeſſion,cõme chacun veut aquerir des biens honneſtemant en ſa vocacion. S'il eſt homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à ſon eciant. ſ'il n'eſt tel, on ne le deuroit amployer, cõme deſſus eſt dit. Mais ſoit il mechant: ſi aura il ce but, d'eſtre an vogue & bõne eſtime, pour l'au-

tre

tre fin, qui eſt deuenir riche. Or ſ'il met an longueur les maus qu'il pourroit abreger, il n'eſt pas abille homme, & fait tout le contraire de ſon intãciõ. Car ſ'il guerit an moins de tams que les autres, il ſera de plus grand requeſte: il aura telle preſſe de malades, qu'il n'y pourra auenir: & on luy dõnera plus volontiers l'ecu, qu'aus autres le teſton. Car qui eſt celuy qui n'ayme mieus payer au double, voire triple ou cadruple, & eſtre biẽ toſt guery? Si on dõne aus autres medecins, qui paruienet tard a la gueriſon, dis eſcus, on ne plaindroit pas 50. eſcus à celuy, qui abregeroit le tams de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'eſt au pouuoir du medecin de faire a ſon plaiſir. Il voudroit biẽ auoir cette vertu, de guerir an touchant ou an voyãt, ou de la premiere recepte, ou ſeullemant d'vn bon regime, ou autre choſe legiere. Il auroit moins de peine, an ſeroit mieus priſé, & gagneroit infinimant dauantage. Bon Dieu que celuy ſeroit toſt riche, qui auroit cette proprieté. Donq' il ne faut pãſer, que les medecins emeus d'auarice, faſſet les maladies longues, puiſque ils gagneroint dauantage an gré, reputaciõ, & recõpanſe, ſ'ils pouuoint guerir plus toſt.
Et

Et quoy? y a il medecin qui n'ayt des parãs, alliez, & familiers amis, desquels il ne prãd rien? Les guerit il an moins de tams que les autres, desquels il prand, le mal etant pareil, & le suiet samblable? Il ne gagne rien a la longueur de telles maladies: c'est assez, qu'il ne perde le gré qu'õ luy doit sauoir, des bõs offices qu'il y apporte. Ie diray dauantage: quand luy, sa fame, ou ses ansans sont malades, c'est tout à ses depans: & n'ont ils point de longues maladies? sont ils plus-tost gueris, si tout le reste est samblable? C'est vne grand'folie, de cuider que les medecins s'oubliet tant, de prolonger les maladies à leur eciant, pour peu qu'ils ayet d'affecciõ a leur proffit & honneur. Mais il leur auient souuant, comme à ceus qui assieget vne place, qui cuidet l'anporter dans trois iours, & y sont vn moys deuant, sans qu'ils s'y feignet ou epargnet aucunemant. Ils panset qu'vne muralhe n'andurera dix coups de canon, & elle resistera à plus de cent. Ils ont opinion que les assiegés n'ont des viures, & municions que pour huit iours, & ils an auront pour deus moys. Tout ce qu'on panse, sont coniectures, prises du samblable, examples, & obseruacions, lesquelles falhet bien souuant

uant. mais il ne faut pourtant accuſer le Capitaine aſſalhant, de faire mal ſon deuoir, quand il fait tout ce que l'art demãde. Ainſi eſt il du medecin an toutes ſortes, qui eſt tres-excuſable, ſur tout quand il ſe faut à la quantité & efficace de ſes remedes. Car c'eſt ce principalemant, qui rand nottre art coniectural, comme dit Galen an pluſieurs lieux: definiſſant la coniecture, eſtre de condicion moyenne, antre parfaite ſciance, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter a bien, & prandre an bonne part, le ſucces des remedes, que le medecin docte, expert, diligent & curieux, ordonne le mieus a propos, & le plus iuſtemant qu'il luy eſt poſſible: remettant l'yſſue & euenemant à Dieu, qui donne & ote, augmante & diminuë la force aus-dis remedes, comme il luy plait: dont la maladie eſt toſt ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reſte la malice, de laquelle pourroit eſtre ſoubſonné le medecin. mais ſ'il y a la moindre occaſion de rancune, hayne & mal-veilhance, antre le medecin & le malade, ce n'eſt pas bien auiſé d'y appeller vn tel medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le medecin, & qu'il en ſoit aymé: ou ſ'ils n'ont eu au pa-

rauant cognoiſſance l'vn de l'autre, ſoit de nom ou de fait, pour lors ſe doit contracter vne etroitte amitié dedans leurs cœurs : autremẽt le malade n'aura à gré le ſecours du medecin, qui auſſi de ſon couté ne ſ'y affeccionnera pas. Quant à la malice deliberée de nuire ſecrettemant, ſi quelque medecin eſt antaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des ampoiſonneurs, & ne l'amployer aucunemant. Mais i'antans que le vulgaire prãd an autre ſans, le terme de malice an ce propos: c'eſt, que les medecins mettet fort bas les malades à leur eciant, par abſtinance & euacuacions, an danger de paſſer le pas : & ce pour oſtanter leur art, & auoir plus de reputacion, quand ils les an peuuet ſortir, ſinõ, ils ſe ſauuet & targuet du prognoſtic fait des le commancemant, que le malade eſt an dãger de mourir: mais ce ſont eus qui l'õt precipité à ce danger. Voyla (ſi ie l'ay bien cõpris) le doute que le vulgaire ha le plus ſouuant. De vray, ce ſeroit tresmalicieuſemant, traitremant & mechammant fait, ſi quelqu'vn ioüet ce tour a vn malade:ne plus ne moins, que ſ'il iettoit dans la riuiere vn qui ne ſceut nager, ſe fiant de luy ietter incontinant apres vne corde pour l'an retirer.

Car

Car peut estre, que le submerge ne saura prandre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le submergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainsi le pauure homme sera du tout noyé. Mais il n'est pas croyable, que les medecins vset de ces tours: & n'est pas vray, qu'ils mettet ainsi bas les malades par leurs remedes. lesquels ie suppose tousiours estre bien institués ainsi qu'il appartient. C'est le mal mesme, qui mine continuellemant les forces de nature, & augmãte les siennes iusques à certain point (qui est la vigueur & souuerain etat de la maladie) apres lequel, si le mal est gueriſſable, vient la declinacion ou diminuciõ de la maladie, & de tous ses accidans, le malade s'acheminant a la conualeſſance, dequoy nous traitterons plus amplemant (si plait a Dieu) au. 7. chapitre de ce liure. Il y ha des gens plus modestes, qui ne diset pas, que les medecins mettet ainsi bas les malades & an danger, mais qu'ils font les maladies plus longues, ou par leur indulgẽce (c'est an cõplaisãt trop aus malades) ou pour les obliger dauantage à eus, an les rettirãs par apres d'une longue, profonde & dangereuse maladie. Touchant a l'indulgence, il est vray

que plusieurs malades aymet mieus estre plus tard gueris, estre plus doucemant traittés. & cela excuse assez le medecin, pourueu qu'il an fasse protestacion, pour deffance de son honneur. Quant a prolonger le mal, pour an tirer plus de gré, ce seroit vne belle trahison, & mechanceté. Aussi n'est il pas croyable, si le medecin antand bien son fait, qu'il mette iamais an longueur le mal. car il ne peut mesurer cette longueur: & an l'antretenant, le mal interieur peut ampirer, qui est pis que d'estre simplemant long. Autre chose est des vlceres, qui sont traites du chirurgien. car il les peut bien antretenir, sans preiudice de la personne: voire l'interieur du cors s'an portera mieus, se purgeāt par les vlceres: & il n'y aura autre mal, que de la partie vlceree. Qu'ainsi soit, nous ordonnons bien souuant que les fistules soint antretenuës, & faisons des cabrols, ou fontanelles an plusieurs androis du cors, que nous voulons estre maintenuës ouuertes vn fort long tams. Mais les maladies internes sont d'autre concideracion, & ne doiuet iamais estre antretenuës, si on les peut guerir: ce qu'il faut faire incōtinant, ou le plus tost.

L'autre point de calomnie est, que les me-

medecins abuſet le monde: que l'on gueriroit bien ſans eus, voire mieus & plus-toſt: & qu'ils ne font que broulhaſſer. Nous auōs aſſés refuté cette folie au premier chapitre, par l'authorité de l'Eccleſiaſtique, neantmoins i'aiouteray cette ſimilitude (puiſque i'ay commancé d'accomparer nottre art au militaire) qu'il y a des places qui ſe randet a l'aſſiegeant, pour leur auoir ſeullemant retranché les viures: d'autres à la ſeule veuë du canon: d'autres au premier aſſaut. & au contraire, qu'il y an ha qui apres tout cela reſtet imprenables. Maintenant ſi on argumantoit ainſi: nous voyons iournelemant des places, qui ſe randet ſans les forcer, qu'eſt il de beſoin aſſieger, aſſallir, combatre, ruiner les muralhes, & faire autres actes d'oſtilité? Qu'eſt beſoin de faire la guerre aus villes, quand nous an voyons bien ſouuant qui ſe remettet d'elles-meſmes? Donques c'eſt vn abus, & folle depance au pays, quelque ſedicieus qu'il ſoit, d'y auoir gendarmes, artilherie, & autre attiral de guerre. Ce n'eſt que inuancion & piperie des gens, qui viuet de ce metier là: on ſ'an paſſeroit bien. Voyre, ſi touttes places etoint foibles, & qu'il n'y eut reſiſtance de gens, munis &

prouueus de courage. & autres choses requises à leur defance. Telz lieus se randet aisemant : com'aussi font les legieres maladies, qu'il n'est besoin de forcer par notables remedes, & le plus souuant passet d'elles mesmes: & mesmes les plus fortes, comme fieures ardantes, quand il n'y a grand municion dans le cors pour les antretenir, & les forces naturelles tesistet galhardemant a l'insolance du mal. Autremant il y faut du secours, amployer la batterie, & touttes sortes de remedes : ancor le plus souuant auec tout cela, on n'auance rien, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieus guery sans cela: qu'õ ha abusé le patiãt. Ce seroit vrayemant abus, si on promettoit guerison, d'vn mal qui est tenu pour incurable : dautãt qu'on ne sait aucun remede, qui soit assés fort pour le vaincre. Tout ainsi que seroit abus, d'antreprandre de forcer vne ville à coups de poins, ou abbatre les muralhes a coups d'arcbusade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrumant qui luy respondit. Voila des notables abus, samblables aus piperies : desquelles imposet au peuple ignorant, les Ampiriques charletãs,
pro-

promettans guerison de tous maus, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceus là, qu'ils abuset le monde:nõpas des medecins racionels, doctes, expers & gens de bien.

QVATRIEME CHAPITRE.

Que ce n'est peché ou mal fait d'appeller des medecins, & vser de leurs remedes, quand on est malade.

IL y a vn'autre sorte d'erreur, fondé an folle superfticion, d'aucuns idiots qui panset offancer Dieu, s'ils appellet des medecins pour guerir de leurs maus: disans, que c'est contreuenir & s'opposer à la volonté de Dieu, qui les visite de télle affliccion, que c'est pour leur bien. car an chatian le cors l'ame est purgee de ses pechés, & diset(cõme recite maistre Gui de Chauliac an son chapitre singulier) Dieu me l'ha dõné, ainsi qu'il luy ha plu: Dieu me l'otera, quand il luy plaira: le nom de Dieu soit benit Amen: & remettet leur guerison totalemant à l'intercession des Saints & saintes de Paradis, faisans des veus, aumones, prieres & oraisons. Cette opinion fort erronnee, est aisee à re-

futer, par ce que nous auons allegué au. 1. cha. du liure de l'Ecclesiastique, où il exhorte saintemant & sagemant les malades, de se reconcilier premieremant à Dieu, qu'ilz ont offancé, puis de donner lieu au medecin: lequel Dieu ha creé, & luy a donné la sciance pour estre glorifié an ses meruelhes. Il est vray, que Dieu nous anuoye les maus pour nottre chatiemant: & nous y ha rãdu suiets, à ce que nous recognoissions nottre infirmité. De luy aussi procede la guerison, par les moyens qu'il ha dressé an nature, donnant vertus aus plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies: an ordonnant la sciance de Medecine, & l'art d'apoticaire, & à cet effect: non moins que l'agriculture pour la nourriture des hõmes, a l'antretiẽ de cette vie caduque & mortelle. Dont ce sont moiens qu'il ne faut mepriser, & que l'homme prudant ne dedaignera point. Autremant c'est tanter Dieu, & vouloir follemant qu'il fasse des miracles a nottre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut q̃ ie guerisse de ce mal, i'ã gueriray biẽ sans vser de la Medecine: & si i'an dois mourir, le medecin ne me sauuera pas: c'est autant que s'il disoit, si ie dois viure ancor'vn

mois

mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans manger: dont il n'est besoin faire cette depance. Car si ie dois viure autãt, il m'est impossible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voyla vne follie, & grand' temerité, de se promettre que Dieu fera miracle, voyre de tanter cet essay, quand on ha des viures an main, ordonnés de Dieu pour la nourriture du cors. N'est ce pas tanter Dieu, de s'attandre à voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le lairra mourir de faim, auec cette follie: & le pauure idiot santira par effet, qu'il auoit mal colligé an son esprit phãtastique & brutal, que Dieu l'antretiẽdroit an vie sans boire & sans mãger. Voire, si Dieu le vouloit ainsi, il se feroit: mais nous sauons que sa volonté ordinaire porte, qu'on vse des alimãs: & là il se faut tenir, & ne s'attandre aus moyens extraordinaires, qui nous sont incognus & qui ne sont amployés a nottre fol appetit. Ainsi est il de la Medecine, ordonnee du tout puissant, pour la guerison des malades, & conseruacion de santé. Car quiconque veut guerir autremant, & a cette opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sans medecin, quoy qu'il en ayt bon moyen, celuy tante Dieu

te Dieu,& attand de voir que Dieu fasse miracle,meprisant follemant le moyen naturel qu'il ha ordonné contre les maladies. Non moins que si sa maison bruloit, & il ne vouloit qu'õ y ietta de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'etaindra biẽn autremant.

CHAPITRE CINQVIEME.

De l'ingratitude des malades auers les medecins.

L'Ingratitude est fort odieuse & a Dieu,& aus hõmes:voire on l'estime a bon droit vn si grand vice, que qni dit ingrat,dit tous les maus du monde. Or ce vice est si commun antre les hommes, a l'androit des medecins, que ie m'ebaïs souuant, qu'il y ayt aucun de cœur genereux, qui veulhe estre medecin, estant d'alleurs la profession fort suiette à calomnie, cousine germaine d'ingratitude. Mais nous auons des amys,& gẽs de raison, honestes & recognoissans, qui couuret certe facherie, & nous retienet an volonté de faire telle profession,non obstãt que plusieurs autres nous soint par trop ingras

gras. Car on an trouue de ſi courtois, qui proteſteront publiquemāt & ſouuant, qu'ils tienet la vie (apres Dieu) de tels & de telz medecins: & ayans recognu ſelō leur faculté, l'induſtrie & labeur du medecin, pour ſō antretient, neantmoins confeſſet libremāt, qu'il ne le ſauroint avoir recōpanſé de tout leur bien: com'il eſt vray de fait. Car ſ'ils doiuet la vie au ſecours du medecin, & la vie eſt de plus grand valeur que tout leur bien, il n'eſt an leur puiſſance de ſ'aquiter de ce debte, quand ilz donneroint tout leur bien. Mais le principal de la recompanſe eſt le gré qu'ilz an ſauet au medecin, ſe diſans obligés à luy & redeuables de leur vie. Et c'eſt tout ainſi, que ſi quelqu'vn auoit oté l'e pee des mains d'vn qui fut pres de vous tuer ou la corde a vn qui ſ'efforſoit de vous an etrangler: ne luy ſeries vous pas tenu de la vie? toute vottre bien ſeroit il pour le recōpanſer? Et puis on dit, i'ay bien payé mon medecin, voire ſurpayé, luy ayant dōné tant par iour. ie ne luy dois rien, ſ'il m'ha bien pāſé & ſecouru, ie l'ay bien recompanſé. Ha pauure homme: ce qu'on donne au medecin, eſt comme vne petite recognoiſſance du bien & du ſecours, que l'on an ha reſſu.

car

car de le payer ou recompanser le fruit de ſon labeur, ſ'il t'ha preserué de mort(ainſi qu'il peut faire, par la grace de Dieu, il n'eſt an ta puiſſance : ſinon que tu expoſes ta vie pour luy, quoy qu'il n'y ayt expoſé la ſienne pour te ſauuer de mort. Ainſi tu luy demeures touiours redeuable: & faut que d'vn bon gré tu le luy recognoiſſes, confeſſant ton obligation. Il y an ha qui trouueront ce propos dur, quand ie dis ſauuer la vie, & preſeruer de la mort: non obſtant que cela eſt trop euidant. Car poſons, qu'vn blecé perde ſon ſang an abondance, & que ſans doute il an moura, ſi on ne l'arreſte : celuy qui tiendra ſon doit dans la playe & retiendra le ſang, ne ſauue il pas la vie? Autāt & plus, celuy qui le retient auec medicamās, & an fin conſolide la playe, qui de ſoy ne gueriroit point. Autant celuy pui arreſte vn flus de vantre, ou vn vomiſſemant, ou autre vuidange pernicieuſe & mortelle: celuy qui ſaigne a propos vn pleuritique, ou vn que la ſquinance etouffe & etrangle : autant certes que qui retireroit du feu, vn anfant qui y ſeroit tombé, & ſe bruſleroit tout vif, ſ'il n'etoit ſecouru. Il n'an faut moins eſtimer des medecins, qui pouruoyet aus maus interieurs, & ſecou

ret nature ſecrettemant par diuers moyens, deſquels l'efficace n'apparoit que par effet: & ce ſont (comme diſoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangiers de mort, par le moyen des remedes, q̃ le medecin amploye au ſecours. N'eſt ce pas vn' œuure plus diuine qu'humaine,& qu'on ne peut aſſez recompanſer? Dont l'Eccleſiaſtique ha bien dit: La ſciance du medecin luy fait hauſſer la teſte, & le rand admirable antre les Princes. le medecin ſera honnoré,meſme des Roys.Et voila les principales recognoiſſances qu'on luy doit: ſauoir eſt, honneur & gré,pour vn' extreme obligaciõ: nompas ſe perſuader qu'il eſt aſſez recõpanſé de quelque ſomme d'argent.Mais il y an ha qui ſon pis: c'eſt qu'apres eſtre gueris, par le moyen d'vn bon & loyal ſecours, ils ne peuuet andurer qu'on les die bien redeuables au medecin: & peu ſ'an faut qu'ils ne hayſſet celuy, qui leur ha ſauué la vie.O extreme ingratitude! mais ce n'eſt pas d'auiourdhuy. Hippocras an ſon epitre à Damagete, fait ainſi parler Democrite. Ie panſe (dit il) o Hippocras,que an notre ſciance pluſieurs choſes ſont ſuiettes a calomnie & à ingratitude. Car les mala-
des

" des, s'ils echappet, rapportet leur guerison
" aus Dieus, ou à fortune, ou à leur bōne cō-
" plexion : derobbans tout l'honneur au me-
" decin: lequel souuant ils haïsset depuis, etans
" bien marris & indinés, que l'on panse qu'ils
" luy soint redeuables. Et outre ce, qu'ils ne
" veulet attester ou confesser leut obligaciō,
" ils sont bien aises que les ignorans de l'art
" (qui neantmoins an font profession) soint
" de mesme propos, eguillonnez d'anuie, &c.
Cela conuient le mieus du monde à nottre tams. car la plus part des malades tapportet totalemãt leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, a qui ils se sont voüés : & ancor bien souuant n'accōplisset leurs veus: suiuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo, poi è gabato lo Sancto*. Tout ainsi qu'ils font de grans promesses au medecin, durant le grād mal, promettans mons & meruelhes. Ils le doiuet faire tout d'or & pierres precieuses. Il doit auoir vne bonne pãsion tous les ans. brief on pretand luy faire beaucoup de biē. Mais quand on est guery, on antre an opinion, que le medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery sans luy. que c'est le vœu qu'on ha fait, d'où ha procedé la guerison: ou le bon seruice des gardes, les bons
pota

potages: ou l'apoticaire, qui voudra s'attribuer tout le ſucces:ou la bonne & forte cõplexiõ du malade,ou vn cas fortuit,comme le deſordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follemant ſa gueriſon. brief le medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur,gré,& recompanſe.Car quant aus promeſſes, l'homme etant guery,va panſer que la maladie luit coute tant,qu'il ha tant depãdu,que ce luy eſt de tant d'intereſt. Dont il oblie ſon deuoir au medecin, auquel meſme il impute vne partie de ſa depance, l'eſtimant ſuperflue: & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lit, faiſant ſon etat, qu'il an pouuoit plus-toſt releuer,& a moins de frais. Tellemant que à ſon comte,le medecin luy ſeroit redeuable: & ſ'il trouuoit des iuges à ſa poſte, qui euſſet autorité, il le feroit condanner aus depans. Voila bien recognu le bien reſſu. Y ha il pareille ingratitude? Non, ſinon que cette-cy: d'vn qui ſ'etrangleroit par deſeſpoir, ou autremant: & quelqu'vn venant au ſecours luy couppa la corde, & que puis ce pandu le fit aiourner pour luy payer ſa corde. Ou d'vn qui ſe noieroit: & celuy qui le ſauueroit,an le tirant du danger, luy dechira vn peu de ſon abilhemãt:& que
le

le noyé preſerué, an voulut la reparacion. Ainſi ceus qui nous doiuet, nous demãdet: ne nous ſauet gré ne grace, de ce que les auons bien ſecourus, & aymet mieus dire, qu'vn ignorãt valet ou chambriere eſt plus cauſe de leur gueriſon, que le bõ ſoin & induſtrie du medecin. Et c'eſt pour l'vne de deus raiſons: ou qu'ils ſont tant hebetez, & n'ont la capacité de le comprandre: ou que le ſachant bien, ils ſont honteus de n'auoir la volonté de le recognoittre & confeſſer. Comme que ce ſoit, c'eſt vn' ingratitude fort odieuſe & à Dieu & aus hommes.

CHAPITRE SISIEME.

Que le vulgaire n'eſtime rien, ſi on ne guerit contre ſon opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur : & heureus le medecin, qui vient à la declinacion du mal.

CEt erreur eſt fort conioint auec le precedant, meſmes il eſt ſouuant cauſe de la ſuditte ingratitude. Car ſi on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceus qui le viſitet, ce n'eſt rien fait: & pourtãt on n'an

fait

ſait point de gré au medecin. Or guerir cõtre l'opinion, cõtient deus parties: l'vne eſt, I.
de guerir an moins de tams, & quaſi inopinemant. comme, ſi le mal dure communemant tant d'acces,ou tãt de iours,de le guerir an beaucoup moins. Car autremant on dit, & bien la maladie ha fait ſon cours: le medecin n'y a de rien ſerui. auſſi bien fut il guery dãs ce tams là.Pauures gens, ne voyez vous pas,que de meſme eſpece de mal, les vns ſont cours,les autres longs? Il y a des fieures tierces,& des continues auſſi,qui dureront vn moys, ou deus. Vous ſuppoſez, que la tierce ne doit eſtre, pour le plus, que de ſet acces:qui ſont 14.iours: & la continue de 7. 11. ou 14. comme vous auez ouï dire aus medecins, que c'eſt le terme des fieures exquiſes. Mais vous ne ſauez pas, que de mille il n'y an ha pas deus telles,ains la plus part ſont confuſes & melées. dont leur terme eſt de beaucoup plus long,comme de toutes maladies angendrées de diuers humeurs. Croyés (& il eſt vray) que ſi la tierce finit dans trois ſemaines, ou vn moys,eſtãt combatuë de nos remedes, que ſans cela ell'eut duré parauanture deus ou trois moys, ainſi qu'on an voit pluſieurs au-

tres. N'eſt ce pas bien rabatu,& auancé be-
aucoup pour le malade? Mais on n'ha rien
fait, à ſon dire, ſi on ne fait ancor plus qu'il
n'ha pretandu. car il panſe que le medecin
peut faire du mal,comme d'vnes etriuieres,
qu'on alonge & acoutcit tout ainſi cōm'on
veut.N'eſt ce pas aſſez fait,d'an rabbatre vn
quart,vn tiers,ou la moitié: & ampecher ou
appaiſer les diuers accidans,qui commune-
mant ſuruienet à toutes ſortes de maladies,
& faire qu'on an ayt la raiſon, le melheur
2 compte qu'il eſt poſſible,& qu'on an ſorte à
quel pris que ce ſoit? C'eſt pour tōber àl'au-
tre partie de l'opinion vulgaire,qui n'eſtime
riē,ſi on ne guerit ceus q̄ l'ō tiēt pour mors.
Car quoy que le mal ſoit mortel,cōme tou-
te maladie q̄ nous appellōs aiguë (c'eſt à di-
re trāchāte, qui va vite,& ha de terribles ac-
cidans) ſi le malade,ou ſes reuiſiteurs ont o-
piniō qu'il an pourra guerir,& il an auiēt ain
ſi,ce n'eſt riē fait:ains au contraire,ſi le mala-
de an meurt,c'eſt la faute du medecin. Car
les aſſiſtans ſ'etoint perſuadez (quoy que le
medecin dit le contraire an ſon prognoſtic
(qu'il an pouuoit guerir. Mais ſi on pāſe,qu'
il doiue mourir, ou q̄ deia on le tiēne pour
mort,le medecin ha fort beau ieu. car quād
il

il ne feroit que luy ordonner ſes potages, auec quelque petite droguerie,ſur tout des reſtaurãs & choſes cordiales (ancor que ce ne fut a propos) il ha fait vn chef d'œuure. Voila vne belle cure, il ha guery vn tel,que chacun tenoit pour mort. il l'ha reſſuſcité. c'eſt vn grand perſonnage.Mais voicy la pitié. Ce meſme docteur aye an meſme tams vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que ſon mal eſt plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le randre ſalubre, & d'an venir a bout: il amploye toutte ſon induſtrie à ſauuer le paciãt,qu'il cognoit eſtre an plus grand dangier que l'on ne cuide.An fin il meurt, contre l'opinion du vulgaire. voila mon medecin qui perd ſoudain ſa reputacion: & dit on, il y ha fait trop de choſes. l'autre fut mieus gouuerné.Ainſi iamais on ne fait rien que valhe, ſi on ne guerit cõtre l'attante & eſperance du vulgaire.

L'autre erreur propoſé an ce chapitre, II
eſt,d'attribuer aus derniers remedes tout le ſucces de la curacion, comm 'auſſi on rapporte l'occaſion du mal, a la derniere choſe qu'on ha fait. Comme ſi on ha mangé quelque fruit,ſalade,ou autre choſe moins ordinaire, & que tantoſt apres on ſoit malade,

voyre d'vn mal qui dure plus d'vn moys,cela ſeul an eſt cauſe : ſans y aiouter infinis autres precedãs deſordres, qui an ont fait leur part. Car les mauuais humeurs ſe congreget de peu a peu,iuſques a certaine quantité, a laquelle ne peut plus reſiſter nature. Tout ainſi qu'vn verre ſe rãplit de pluſieurs gouttes d'eau, qu'il contient iuſques au bord: mais etant plein, il commance a verſer d'vne goutte ſeullemant· Ainſi la moindre addiciõ,an ce que nature ſupportoit ancores,la fait ſuccomber: comme vn mulet plie ſous ſa charge, pour peu qu'on aioute au fardeau ordinaire de ſa portée. Ce n'eſt donc pas le dernier morceau, ou deſordre, qui ha tout fait: les precedans y auoint fait leur part. non moins que a couper un arbre, auquel on donnera 100. coups de hache, il ſamble que c'eſt an vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vnieme coup le fait tomber. Si on diſoit, que ce ſeul coup l'eut abbatu, ne feroit on pas tort aus autres? Auſſi quãd vne tour aura ſoutenu mille volées de canõ, & au dernier coup elle tombe, le dernier y a il plus fait que le premier ? C'eſt tout de meſme qu'on iuge des remedes, qui abbatet le mal, & chaſſet la maladie du cors : le

dernier,

dernier, quel qu'il ſoit, an ha l'honneur du vulgaire mal ſanſé, qui parle ainſi: on l'auoit ſaigné, purgé, clyſteriſé, drogué de mille ſortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. An fin on luy ha donné ou appliqué telle choſe, & il eſt guery. Pauures idiots! ſi cela eut eſté fait du commancemant, il n'eut de rien ſerui: mais apres tant d'autres remedes, qui auoint affoibli le mal, ebranlé & deraciné, la moindre choſe du monde luy fait quitter la place. Cõm'aus aſſiegez, qui deia n'ă peuuet plus, ſi on leur tuë ancor vn hõme, ils ſe randet incontinant: & puis on dira, que toutte la batterie, tous les aſſaus, retranchemans de viures, & autres bons moyens de les vaincre, n'ont de rien ſeruy. celuy ſeul a tout fait, qui ha tiré la derniere arcbuſade. & toutefois il n'aura tué qu'vn des moindres ſoldats. ſ'il auoit tué le chef, ce ſeroit autre choſe. Ainſi vn breuet pandu au col, ou des drogues miſes au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui n'auoit peu guerir par tant de regime, medecines, & autres remedes. C'eſt que le mal ne tenoit plus qu'a vn filet, qui ha peu eſtre rompu de la perſuaſion & grand' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. mais ſi

on l'eut appliqué des le commancemant le malade n'an fut guery, quand il eut eu cent mille fois plus de persuasion, & imaginaciō forte. Car l'imaginacion peut quelque chose a la guerison, mais nompas tout, ny seule. Voila commant on derobe l'honneur aus vrays certains remedes, an iugeant mal du succes. par ce qu'on veut estre guery, soudain qu'on ha fait quelque chose: autremant on panse que c'est en vain, & que tout ne sert de rien. celuy seul est auteur du bien, apres lequel immediatemāt on sant la gue-
III. rison. Et pourtant on dit communemant (qui est le tiers point de ce chap.) bien heureus le medecin, qui vient a la declinaciō du mal. Car quoy qu'il fasse, la guerison etant à la porte, on luy attribue son introduccion. Et quant bien le medecin n'y auroit du tout rien fait, ny ordonné, ancor dira on, qu'il est cause de ce bon heur: & que s'il fut venu des le eommancemant, le malade fut aussi tost guery. Mais si le medecin est prudant & modeste, il ne se coiffera de cet honneur, consantant au larrecin & detraccion, qu'on fait à ceus qui ont bien traité le malade, & sont les vrais auteurs de sa guerison, ains remontrera aus assistans, que

les accidans paſſez etoint de la nature du mal,lequel ha eu tel cours:& que par le bon ordre qu'on y a mis, tout eſt remis & paſſé, a l'auantage du paciant. S'il fait autremant, & ſe veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire,il ſe fait vn grand tort: & autant luy an pand a l'aureille. Car quelque ſuffiſance & reputacion qu'il ayt, il pourra auenir, que l'on appellera ſur la fin d'vne maladie qu'il traitera, vn autre medecin: lequel luy iouëra vn meſme tour. Ainſi donc chacun ſoit auiſé,de ſe contanter honneſtemãt de l'honneur qui luy eſt deu, ſans rien derober à ſon collegue ou ſymmyſte (c'eſt a dire,compagnon de metier) randant bon & ſain teſmognage des loüables accions de chacun: ſe reputant bien heureus neantmoins de ce, qu'il eſt arriué a la declinacion du mal, pour n'auoir eu guieres de peine,& auoir bonne part au gré,qu'on doit ſauoir à tous ceus qui ſ'y ſont amployez.

CHAPITRE SETTIEME.

Qu'on iuge sinestremant du deuoir des medecins, quand aucun meurt d'vn mal, dont quelques autres sont gueris.

L'Ancien prouerbe recité de Terance est journellemãt trouué tres-veritable, Qu'il n'y a rien plus inique & plus iniuste, que l'hõme ignorãt & imperit. Ce que nous aprouuons an nottre art, plus qu'en autre affaire quel qu'il soyt: ainsi qu'on peut aisemant obseruer, mesmemant des erreurs presque infinies, qui ont donné argumant à cett'œuure. Celuy que ie touche maintenant, est fort vulgaire, & pand du precedant, que les ignorans ne priset aucune curation, sinon que le malade guerisse contre toutte esperance. Car si quelq'vn meurt d'vn flux de sang, ou de vãtre, voire disenterique, ou d'vne fieure tierce, ou autre intermittante, fieure continuë, pleuresie, & pource qu'on an void plusieurs autres gueris, on estime qu'il ya de la faute au medecin, soit d'ignorance, ou de negligeance. Ainsi oyons nous plusieurs qui murmurẽt, si quelq'vn meur d'arcbusade,

busade,ou autre playe, aus bras & aus jambes: d'autant qu'ilz estimet seulemant mortelles, celles qui sont an la teste, & au cors, c'est à dire la poitrine & vantre inferieur. Dõt si on guerit de telles playes,ils estimet infinimãt la procedure & industrie du guerisseur: comme au contraire,si on meurt des playes au bras & aus iambes,on ne s'an peut contanter.& il ya tousiours quelque regret, soit que le blecé meure de hæmorhagie (c'et à dire flus de sang)ou de Gangræne & Sphacele (qu'on appelle feu S. Anthoyne) ou autres accidans. Comme si tous maus samblables an espece, etoint de mesme particularité: & qu'il n'y eut antre les maus infinies differances,comme an l'espece de l'hõme,& de toute autre chose. Car l'homme n'est qu'vne espece d'animal:comme la playe n'est qu'vne espece de mal.mais comme des hõmes il ya infinies diuersitez, ainsi des playes an quelque lieu qu'elles soint. Ce que dis expressemant,affin qu'on ne panse, que le seul lieu fasse la differance: combien qu'il diuersifie infinimãt les maus par sa diuersité. Et quand on accorderoit bien tout estre de mesme, & le lieu, & la playe, il ya ancor mille circonstances des particularitez

particularitez au ſubiet,qui eſt le cors blecé pour ſa complexion,corpulãce,aage,force, ou reſiſtance,coutume, vie precedante ou maniere de viure preſante,comprenant l'habitacion ordinaire, le boire & le manger, le velher & dormir,le trauail & repos, la repleciõ,& vuidãge,cõme par le coït,auec les paſſiõs d'eſprit & negociaciõs. Aquoy faut aiouter la cõdicion des humeurs,cauſe principale du bien & du mal qui ſuruiẽt aus blecés. Car les cacochimes an ont touiours plus de mauuais comte. Dont ſi on ne peut trouuer deus perſõnes ſãblables de tout en tout,nõpas meſmes vn qui ſoit cõme il ha eté an autre aage,& an autre ſaiſon (veu qu'õ ſe chãge a toutte heure) commant veut on argumanter du ſamblable, qui ne ſe trouua iamais qu'en eſpece, & comm'on diroit de gros an gros, nompas exactemãt ou an indiuidu? Et il ne faut pas grand choſe pour faire trebucher ce qui balance: cõme vn dimy grain fait trebucher l'ecu. Ainſi le malade auquel on compare celuy qui eſt mort du mal qu'on dit auoir eté ſamblable, aura eté an branle de mourir, mais vn poil de melheur condicion l'aura fait pancher vers la gueriſon: où depuis qu'il aura incliné, ne

cessera de tomber à ce couté la, tãt qu'il ayt attaind le fon. & l'autre au contraire, pour vn poil de pire condicion (chose fort occulte, & de mauuais comprandre) trebuchera vers la mort,& y paruiendra,quelque secours qu'on luy sache donner, puisque vn coup il aura prins la tombée. Voila cõmant plusieurs meuret de pleuresie,& d'autres an guerissent. & vn mesme autrefois an sera gueri,lors qu'elle sambloit plus vehemante, & maintenant il mourra d'vne de moindre montre,voire de soy moins violante. Ainsi des blessures à la teste, à la poitrine & au vãtre aucuns auront eté gueris, qui depuis mourrõt des playes au bras,ou jambes,qu'õ estime le moins.Et pour oter tout regret ou replique,de dire,si vn tel l'eut pansé, il n'an fut pas mort: car on luy an ha veu guerir de plus dangereux:ce sera bien souuant le mesme chirurgien ou medecin. Mais quoy? il y aura ancores la duplique, pour vn opiniatre passionné,& malcontant outre-mesure:que le medecin ou chirurgien l'eut bien ampeché de mourir, s'il eut eté plus diligent & affectionné,ou s'il y eut auisé de plus pres,& plus sogneusemant comm'il auoit fait autresfois, qu'il etoit ou plus seruiable & officieus,

cieus,ou de plus grand loysir: & autres telles condicions requises a vn medecin, pour mieus faire son deuoir enuers le paciant. Or ie ne nie pas,que telles occasions ne puisset auoir lieu: car de fait elles sont causes le plus souuãt de ces diuers effects,que l'vn guerit, & l'autre meurt: toutesfois pour le plus ils auienet de la part du subiet,mais c'est d'vne occasion si cachée,qu'on attribue tout à celuy qui l'aura pansé.chose trop iniuste & indiscrete. Aussi, comme i'ay dit des le commancemant, il n'y à rien plus inique & deraisonnable que le iugemant des ignorans & imperites.

CHAPITRE HVITTIEME.

Contre ceus qui mepriset les medecins, pour auoir iugé du mal autremant qu'il n'est auenu: & ceus qui veulet mal de mort au medecin, qui aura iugé leur maladie mortelle. Et si c'et mal fait au medecin, d'abandõner le malade, qu'il iuge deuoir mourir.

C'Est a Dieu seul de cognoitre & preuoir certainemant l'auenir: voyre il samble que tout le reste ha eté liberalemant communi-

muniqué a l'homme, duquel l'esprit est capable de comprandre tout, hormis l'assurãce du futur: à Dieu touttes choses sont presantes. Il est bien vray, que par l'obseruacion des choses naturelles, qui souuant terminet a samblable point, on peut à peu pres deuiner ce qu'auiendra. Aussi les prudans & bien auisés preuoyet le mal, ou le bien, qui peut suiure quelque antreprise. Ainsi les laboureurs prediset vne bonne, ou mauuaise saison. Ainsi le marinier preuoit le bon & mauuais tams. Mais comme il n'y a rien d'assuré, veu l'inconstance & frequante mutacion qu'auient an ces choses corruptibles, ou par cas fortuit, ou de nottre faute, ou par les secrets incognus de nature, ou par la prouidance de Dieu, lequel an vn momant change & ranuerse l'ordinaire des effetz: il n'est possible a l'homme de preuoir l'auenir, sinõ par cõiectures, & fallibles argumans. Quãt aus maladies, on predit quelque foys la mort, d'vne grand'assurance: de la santé, on an peut moins assurer. car vn mal guerissable bien-tost deuient incurable, ou par la faute du malade, ou de ceus qui luy assistet: par ce qu'ilz n'accomplisset antieremant les bons conseils des medecins. De là vient, que

que plusieurs maladies courtes & guerissables se changet an longues & mortelles. Voyla pourquoy les medecins bien auisés, pour euiter la calomnie & reproche du populaire, & ne faillir a dire vrayemãt la cõdition du mal, aus fins que les reigles de nôttre art ne deuiennet suspectes, & soint condamnees de faus, prediset la mort ou la vie, selon qu'ilz trouuet de vertu aus malades: auec cette limitacion, qu'il n'auienne autre accidant. Nous ne pouuons aussi dire que le medecin affirmera vrayemãt vn mal etre guerissable, ou non: & vsera des remedes bons, & a propos: touttefois Dieu (qui est par dessus) permettra que celuy, qui deuoit mourir selon les lois de Nature, guerira, & au contraire. car ses iugemans ne peuuet etre comprins de l'homme. Parquoy il faut bien antandre l'opinion de Galen, qui remontre de n'ordõner rien à ceus que nous voyons mortels: affin que les remedes & l'art ne soint meprisés, ou diffamés. Car ce seroit vne grand'inhumanité, indigne d'vn medecin (qui doit etre fort secourable, plein de pieté & compassion) de ne visiter ceus qui à son iugemant ont a mourir, les abandonnãt auec vn simple prognostiq. Voyre il

re il me ſamble, que les malades an cet etat, ont plus grand beſoin de viſite, pour etre conſolés a ſupporter patiãmant le mal, qu'il leur faut andurer. Pluſieurs ſont an dangier de mort, pour ne vouloir obeyr aus medecins, ou par la faute de ceus qui leur aſſiſtet. Ie ne dy rien des complexions ſecrettes & occultes de quelques malades, qu'il eſt mal aiſé de comprandre: & ſi on ne les antand exactemant, on ne peut venir a bout de leurs maus. Dont il eſt bien neceſſaire, que les gardes n'obliet rien de ce qu'ordõnet les medecins, meſmes ez choſes qui ſamblet de peu d'importance. Il ne faut rien ajouter a leurs commandemans, ne rien diminuer, ains obſeruer le tout diligemmant, ſans faillir a choſe qu'ils ayet ordonné. Si les ſeuls medecins manioint la Medecine, & & ſ'il n'y auoit tant de ſortes de gẽs qui ſ'an meſlent, comme ſages fames, gardes, apoticaires, barbiers & vn'infinité de perſonnes ignorantes, il n'auiendroit tant de maus aus malades, & nos prognoſtics ſeroint plus veritables. Mais ie m'ebay plus des malades meſmes, qui aymet mieus (pour la plus par) ſ'accorder au conſeil des idiots, que des medecins bien fameus. Ie confeſſe que pluſi-
eurs

eurs ne font pas assés leur deuoir, ains negligeans & sans misericorde a l'androit des malades, ne tachet qu'a ramplir leur bource: n'ayans soucy de la perte d'autruy, tant que de leur proffit. ilz trottet de maison an maison, sans aucune modestie: visitet les apoticaires, pour crocheter quelque pratique: font samblant, & se vantet, de cognoitre tous maus par les vrines. Par flaterie & faintise, cauteleusemant trompet les malades & presque tout le monde, qui veut etre deceu & abusé. C'est la faute du magistrat, qui ne chastie pas les maluersations commises en la Medecine, donnant lieu autant facilemant aus ignorans & frasquets ampiriques & imposteurs, que aus doctes & gẽs de bien. Veu donc les fautes, excés du defaut, que commettet les malades & les assistans, il ne faut pas trouuer estrãge si les plus expers medecins se falhe quelque foys an leurs predictions. A quoy il faut ajouter la diuerse complexion des malades, comme dessus ha eté dit. Sur ce propos Celse dit
" tres-bien, La Medecine git an coniectures:
" & la raison de la coniecture est, que ayant
" souuant autre fois r'ancõtré, ce neant-moins
" quelque fois nous dessoit. Donques si vne
chose

choſe a-peine faut de ſucceder antre mille »
perſonnes, on n'an fait point de cas, par ce »
que an vne infinité de gens il ſera autremãt »
auenu. Ce que ie dis, ſe doit auſſi bien pran- »
dre aus maus gueriſſables, que aus mortels. »
Car l'eſperance eſt bien quelque foys faul- »
ſe: & celuy meurt, duquel le medecin an- »
premier ſe tenoit aſſuré. Dauantage les re- »
medes qu'õ ha trouués pour gueriſon, quel- »
foys cõuertiſſet l'affaire an pis. Et il n'eſt poſ »
ſible a l'homme d'euiter ces euenemãs (veu »
ſon imbecillité) an ſi grand'diuerſité de cõ- »
plexions des cors. Si eſt ce qu'il faut adjou- »
ter foy a l'art de Medecine, laquelle proufi- »
te beaucoup plus ſouuant, & a beaucoup »
plus de perſonnes, qu'elle ne faut. Et ſe reſou »
dre a ce que dit Hipocras, que le iugemant »
fait des maladies grandes & ſoudaines (qu'õ »
appelle aigues) eſt plus fallace & incertain, »
que de celles qui ont longue trainee, & ſont »
moins violantes. I'ay autres-foys predict, an
conſultãt de la maladie d'vn grand ſegneur,
mareſchal de France, des le cõmancemant,
qu'elle ſeroit longue ou mortelle. Dequoy
ie fus calomnié, d'autãt que (graces a Dieu)
il n'an mourut pas, & fut aſſés toſt guery. Où
ie panſe auoir fait vn chef d'œuure, auec

ceus qui m'assistoint, sauoir est de conuertir vn mal mortel ou long, an vn guerissable & court. Ce que le peuple n'antand, ne estime a sa dignité. Car si vous dites, que ce mal est mortel, & la mort ne s'an ansuit pas, il dit que vous auez mal iugé. Et quoy? la peste n'est elle pas vn mal mortel? touttesfois plusieurs an guerisset. Ainsi la fieure continuë, la pleuresie, la playe au trauers du cors, & plusieurs autres maladies sont dittes & iugees mortelles, nompas que tous an meuret ineuitablemant, ains pour la plus part. N'est ce pas vn'extreme insolance, de reprocher au medecin son pronostic, d'auoir predit vne fieure pestilentiale, auec le pourpre, suiuie de phrenesie, conuulsiõ, & subeth (comme fut celle dudit segneur) estre mortelle ou longue? Au contraire, il le faut infiniemant loüer, de ce que par grand diligence & obseruation, bons & vrays remedes il ha conuerty le mal mortel an guerissable, & le long an court, s'opposant a tous accidans si dextremant, qu'il n'y eut qu'vn ombrage & legiere affection de phrenesie, conuulsion & subeth: combiẽ que telz accidans soint mortelz d'eusmesmes, cõme sauet bien les plus excellans & expers medecins.

Ie

Ie viens a l'autre propos,de ceus qui veulet mal de mort au medecin, qui aura quelque fois iugé leur maladie estre mortelle. Vous diries que c'est vn preuost qui les ha autres fois condamnés a mort,auquel etant echappés, ils veulet mal de mort, & s'ilz pouuoint,le feroint volõtiers pandre. Mais le fait est fort dissamblable,veu que l'vn con damne a mort, & pretand exequuter sa cõdamnation : l'autre ne fait sinon iuger, que la maladie fera mourir le patiant: comme celuy qui void deus hommes combatre ou iouër,& iuge lequel doit etre vaincu, a son auis. Le fait il perdre pour cela?Si quelcun echappe des mains du preuost, par la grace & remission que luy an fait le prince, il est cõme celuy qui echappe d'vn mal mortel, par la grace que Dieu luy fait,par le secours du medecin.Et si on replique là dessus, que le medecin n'y ha de rien seruy, que le malade ne luy an doit sauoir gré : que son heure n'etoit pas venuë:ie diray tout de mesme, que celuy,auquel le Roy ha donné grace,ne luy an est pas redeuable, d'autant qu'il ne pouuoit mourir,son heure n'etãt pas venuë: ainsi que l'euenemant demõtre .Il faut bien parler autremant, & comparer le medecin

a vn Roy,& nompas au Preuoſt. Car tout ainſi que Dieu, ne voulant ancor retirer de ce monde, ce criminel iuſticiable a mort, met au cœur du Prince vne volonté de le ſauuer,& de luy donner grace: ainſi pour le malade attaind de mal mortel, qu'il ne veut ancor appeller,il met an l'eſprit du medecin les moyens de le guerir, & benit ſes remedes. Donc que l'on ſache touiours bon gré au medecin, d'auoir predit ce que luy ſambloit du dangier:veu qu'il vaud touiours mieus le craindre, que ſ'y fier,pour beaucoup de raiſons, deſquelles vne concerne l'heritage ou ſucceſſion aus biens, etas, & dignitez,qu'il ne faut hazarder: l'autre le deuoir du medecin,qui doit etre plus diligeant, & attantif au ſecours du malade, quand il ha preueu & predit le dangier. Touttesfois il y an ha de ſi mal auiſez, que de cela ils ſe randet plus nonchalans: parce qu'il leur ſamble, ne pouuoir ſoutenir aucun reproche, quand ils ont predit la mort. Ce qui eſt treſ-

Li.5.cha26

« mal fait. Celſe nous auertit bien mieus,que « quand le danger eſt grand, ſans toutesfois « certain deſeſpoir,qu'il le faut ſinifier aus pa- « rans du malade, affin que ſi l'art eſt vaincu « du mal, il ne ſamble qu'on l'ait ignoré ou abuſé.

busé. Mais comme cela conuient à l'homme prudant, ainsi c'est a faire a vn bateleur, d'exalter vne petite chose, affin qu'il samble auoir fait dauãtage. Aussi il est raisonnable, de s'obliger par confession de la chose prõte & aisee: acelle fin que le mal qui est de soy petit, ne deuienne plus grand par la negligeance de celuy qui le traite. voila commãt il an faut vser, & n'haïr pas le medecin qui ha sagemant auerty ceus qu'il falhoit, du dangier auquel il ha veu le malade.

Quant au troisieme point, proposé au titre de ce chapitre, ie suis touiours d'auis, qu'on n'abandonne iamais le malade, pour quelque accidant qui suruienne, iusques à l'extremité: Et comme on ne doit laisser de luy donner alimans aus heures ordinaires, tant qu'il ha vie au cors, quand on sauroit bien qu'il mourra dans vn'heure: ainsi faut il y faire touiours quelque petit remede: sans toutesfois molester le paciant de chose de grand' importance. Car plusieurs gueriſſet contre l'espoir humain, lesquels si on abandõnoit, mourroint sans doute (parlant humainemant) comme ceus qu'on anterre tous vifs, pãsant qu'ils soyet mors. Galen & Celse ne contredisen a mon propos,

qnand ils nous amonneſtet (comme cy deſſus auons dit) de ne toucher point à ceus qu'on n'eſpere de guerir: de peur que les remedes ſoint diffames, qui ont proffité a pluſieurs. Car ils antandet des remedes notables, & ſuiets a calomnie: cõme ſont la ſaignée, purgacion, inciſion, cauterizacion, & ſamblables: nõ pas des petis & legiers, qui doiuet touiours ètre continuez iuſques à la fin, ſoit elle bien ou mal heureuſe. Raiſon: Nature ha au dedans le plus ſouuant quelque vertu cachée & anſeuelhie, qui ſe demontre apres auoir ſoutenu mille aſſaus: laquelle remet tout au deſſus: comme d'vne ſcintile de feu ſ'ambraſera vne maiſon, voirre toutte vne ville. Il ne faut qu'vn brin de force qui tienne bon, & qui ſoit ſecouruë bien a propos, pour chaſſer de peu a peu le mal & remettre la ſanté en ſa poſſeſſion. Dont il ne faut iamais abandonner le malade, & pour les raiſons cy deſſus allegueées, & pour les gueriſons inopinées, qu'on obſerue iournellemant an pluſieurs, a la grand' confuſion de ceus qui les ont quittez & tenus pour morts, affirmãs opiniatremãt (ſans excepcion ou limitation aucune) qu'il etoit impoſſible de les ſauuer. Dequoy vn ignorant,

rant, ou moins ſauant, qui n'abandonne le malade, ancor qu'il n'y faſſe rien que valhe, rapportera l'honneur de l'auoir guery. Parquoy il faut etre prudant au prognoſtic, & remontrer l'etat de la maladie etre tel, que peu de gens an echappent: touttesfois que la force de Nature eſt incomprehanſible. outre ce que Dieu, qui eſt par deſſus, fait ſouuant des miracles. Quelque fois les medecins quittet bien les malades, qu'ils iugēt mortels & incurables: mais c'eſt d'autant que les parans ou aſſiſtans le croyet auſſi, & ancor plus fermemant que le medecin, dont ils ne ſe ſouciet guieres, qu'il continuë la viſitacion, pour euiter la depance: & ſur tout, quād il eſt expres an cōmiſſiō a iournees: de ſorte que ſ'il ſ'an veut aller, il ne le preſſet d'arretter, ou demeurer iuſques à la fin. Et ſ'il ſe preſantoit a le faire, ſambleroit qu'il chercha de la beſogne: meſmes que ſouuāt les parans iettet des mots an auant, que luy font antandre ſon congé aſſez honneſtemant. An tel cas le Medecin eſt excuſable: mais nompas ſ'il eſt requis de n'abandonner le malade. car il doit ce contantemant, & au patiant & aus aſſiſtans, quand il ſeroit bien aſſuré de n'auancer rien du tout.

CHAPITRE NEVVIEME.

Contre ceus qui iuget de la suffisance des medecins, par le succes, qui est souuant deu a l'heur, plus qu'au sauoir.

C'est grand cas, que la sciance de Medecine est si obscure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y ha si idiot, qui ne iuge du sauoir des medecins. Pour iuger sainemant & iustemant de la suffisance de quelqu'vn, il faut estre pour le moins de la profession, & y sauoir quelque chose. Dont c'est grand temerité, aus gens qui n'attandet rien an la Medecine, d'antreprandre à iuger qui sont les plus sauans medecins. Ils s'attandet aus succes de leurs pratiques: & si quelqu'vn guerit (mesmes inopinemant, comme dessus ha eté dit) on iuge bien souuant le medecin, ancor qu'il n'y ayt rien fait que valhe. Et au contraire, le medecin ne fait guieres, si le malade meurt, ou s'il traine longuemant du mal, que le vulgaire estime plus legier. Les modestes ne dirõt pas, qu'il est plus ou moins sauant, s'il est reputé docte antre les gens de sauoir: mais ils diront, qu'il

qu'il n'eſt pas heureus anuers ſes malades. & par conſequant, il n'eſt bon medecin, iugeans touiours par le ſucces. Il eſt vray certainemant, qu'an touttes choſes y a heur & malheur, & (comme dit l'Italien) *la buona, è la mala ſorte*. Et le bon heut au medecin eſt, de n'eſtre appellé ou amployé pour ceus qui doiuet mourir. car on n'y aquiert point de reputacion, moins de gré, ne d'amitié. neãt moins il n'y a que blamer au medecin, & pourueu qu'il ayt bien fait ſon deuoir il ne doit eſtre moins eſtimé, que ſi le malade fut echapé. Tout ainſi qu'vn capitaine, qui aura defandu vne place iuſques au dernier effort, ayant mangé tous les cheuaus, les anes, les chiẽs, rats & chats du lieu aſſiegé, cuirs, parchemins, & autres mechãtes viãdes (comm'on dit de ceus de Sanſerre, an l'an 1573. qui mangearet toutte matiere de cuir & parchemin iuſques à l'ardoiſe, de laquelle ils faiſoit du pain, je ne ſay cõmant) ayant perdu la plus part de ſes gens, la muralhe toutte briſee, & n'ayant plus dequoy ſoutenir: contraint an fin de randre la place, ne meritera moins de loüange (ſinõ d'auantage) qu'vn autre qui aura ſauué la ſienne biẽ pourueuë, & municionee de tout

tes choses requises,tellemãt qu'il l'aura preseruee sans grãd' peine,& sans malaise. Cela est bien facile à comprandre, pour peu qu'on ayt de iugemant,& qu'on ne soit trãsporté d'affeccion: comme est la plus part des hommes,qui an sont aueuglez. dont auient que ils ne se peuuet persuader, n'y auoir de la faute au medecin, quand le malade,qu'ils ont fort cher,ne guerit com'ils ont desiré & esperé. Tout ainsi que il y a touiours quelque ranqueur & mecontantemãt anuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui s'est perdu: comme de n'auoir eté assés prouoyãt aus affaires du siege,& ce an plusieurs particularités,iusques à vn feu. Et au contraire, celuy est estimé valhant (quand il seroit le plus poltron du monde) qui ha eu bõ succes an son antreprinse.C'est vraye mant vn grand bien, que d'estre heureus an ses affaires: mais l'heur n'est pas depandant du sauoir,ou de la suffisance. c'est vn don de Dieu special,que d'estre appellé au secours de ceus,qui doiuet echaper: anuers lesquels il veut continuer & effectuer la vertu donnee aus remedes: cõme aussi de n'estre appellé pour ceus qui doiuet mourir, auquels rien ne vaud ne profite. Dont c'est tres-mal

iugé

iugé de la suffisance des medecins, par le succes, qui est plus deu a l'heur, & à la grace de Dieu, que, au sauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & cõclure, que c'est tout vn, quelque medecin que l'on appelle: an disant, que si Dieu veut que le malade guerisse, il gettera sa benediction sur les remedes du plus ignorant du monde, & le randra heureus. Cela est biẽ vray: mais c'est tanter Dieu, ainsi que nous auons remontré au quatrieme chapitre. c'est comme vouloir, que des pierres il fasse du pain: d'vn remede mal à propos, vn proffitable. On dit communemant, ayde toy & Dieu t'aydera. Il faut chercher les melheurs moyens, qu'õ peut, & remettre l'issuë a Dieu, qui ha tout an sa main.

CHAPITRE DISIEME.

Contre ceus auquels tout est suspect: & calomniet les medecins, de la plus part des accidans, qui suruienet es maladies.

VNE des plus grans peines, qu'ayt le medecin genereus, & de bon cœur, est de supporter les reproches & fausses accusaci-

ons

ons des malades,ou des assistans: qui sont si deraisonnables, que tous les accidans qui suruienet au malade, ils les attribuet aus remedes: & des bôs succes, ils doutet s'ils sôt deuz au medecin. Car premieremant,quâd on voit le malade fort debile,on accuse l'abstinance & la paucité des viures, ordonnee par le medecin:ou ils reprochet la saignee, ou la purgacion, & c'est le mal qui cause la foiblesse, nompas les remedes,qui an diminuant le mal, soutienet le malade an plus grand force.Dont sans l'vsage d'iceus, il seroit ancor plus debile. Qu'ainsi soit, ne voit on pas ceus qui meptiset l'astinance, la saignee,& la purgaciô, deuenir ancor plus foibles? Si ceus qui n'vset de tels remedes, se maintenoit an plus grand force que les autres,on pourroit mieus dire, que les remedes sont cause de la foiblesse. mais au contraire,on les voit plus affoiblir,& an fin il an meurt plus que d'autres. Ainsi est il des autres accidans, que l'on impute iniustemant aus remedes. comme le vomissemant, flus de vantre,degouttemant, alteracion, douleurs,velhes,reueries,& samblables:qui suruienet a cause du mal propremant, & de la nature d'iceluy, nompas des remedes,com-

me panſet les ignorans. Car ſi apres que le malade à prins quelque choſe, par l'ordonnance du medecin,ou que ſeullemant on la luy ayt appliquée,& que tantoſt apres il aye vomiſſemant, ou flus de vantre , cela an eſt cauſe, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis cette medecine, ce ſyrop,ce reſtaurant, ce potus cordial, &c. il eſt ſi degouté que rien plus: l'alteraciō le preſſe plus qu'au parauant. Il eſt vray que c'eſt depuis, mais non a cauſe de cela. & eſt auſſi mal argué, que ſi on diſoit, depuis qu'il ha neigé, ma robbe eſt plus rompuë qu'elle n'etoit: donques la neige an eſt cauſe. ou, depuis que i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur de teſte,colique, ou flus de vantre:donques le chappon m'ha cauſé tels accidans. Pauures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui ha precedé. Ce flus de vantre,ce vomiſſemant,degoutemant,alteracion, velhe,reuerie,& ſamblables ont autres cauſes à vous incognuës, qui produiſet tels effets an leur tams: & quoy que ſache faire le medecin, rompant le cours du mal, preuenant ſes accidans,& les diminuant, an depit de luy le mal fait vne partie de ſon antreprinſe, & ſ'augmante iuſques a certain point

point, qu'ō appelle Etat de la maladie. mais cela se fait plus doucemant beaucoup, que si on le laissoit faire. Et si l'alteracion, le degoutemant, & autres accidans augmantet apres l'vsage de quelques remedes bien ordonnés, croyez que c'est du mal, qui passe outre, non obstant ces retranchemans & resistances: & que le mal seroit ancor plus furieus, & lesdis accidans moins supportables, si on n'y eut rien fait : comme l'on voit par experiance, an ceus qui mepriset tels remedes. Car s'il est vray, que plusieurs meuret a faute de secours (qui est vne maxime, ressuë de chacun) il faut bien qu'ils ayet plus d'accidans, & plus facheus, que ceus qui an echapet. Il ne faut donq' auoir suspets, ou calomnier les remedes, qui aurōt eté suiuis de quelques accidās ampirés, ou nouueaus: & dire, depuis ce frōtal il ha moins dormy, ou plus reué. car le frontal n'an est pas cause, ains le mal qui n'an ha peu estre domté. Depuis le potus cordial il ha eu le houquet, ou la disenterie, ou le spasme. Il est biē vray: mais cette queuë, n'est pas de ce veau, comme on dit an cōmun prouerbe: cecy est d'vn autre tonneau. Ie ne dis pas, que les remedes n'an soyet cause quelque fois, dà: car il y

an ha

an ha de mal ordonnés,& fort mal a propos mais ie ſuppoſe touiours que le medecin ſoit docte, diligent, & affeccionné, duquel il faut touiours bien ſantir: & puis interpreter an la melheur par ſes ordonnances,attribuant plus toſt au mal,ou à l'expres vouloir de Dieu, que aus remedes,les accidans,qui ſuruienet de noueau,ou qui ampiret. Car il y a des rancontres inopinez, & qu'on ne peut aucunemant preuoir, pour ſ'an dõner garde:comme aucune-fois d'vne fort legiere medecine,on an viendra iuſques au ſang: d'autant que l'homme etoit ſur le point d'auoir vn flus de vantre. Le medecin qui ne peut deuiner, meſmes an vn cors neutre (c'eſt à dire, qui ne ſe tient au lit,pour n'eſtre guieres mal diſpoſé) ſi nature fera quelque euacuacion d'elle meſmes,cognoiſſant qu'il an eſt beſoin,ordõne ſa medecine aſſés legiere.Il auient là deſſus,qu'apres ſon operacion,nature paſſe outre, & fait vn flus de vantre, qui continue deſordõnemant & outre meſure:d'autant que la vertu expultrice, piquée des excremans acres & mordicans, ne ſe peut retenir: & la matiere etant corroſiue,racle tellemant par où elle paſſe,que le ſang an ſort. Le medicamant ſera accuſé

de tout cela,qui neantmoins n'ha fait que deus ou trois petites selles. tout le reste est d'vn debordemant, & comme torrant des humeurs de long tams accumulez. Ainsi quelque fois,on ne fait qu'arracher vne pierre de la muralhe, & il an tombera plus de deus toises, tant ell'est ruineuse. Il faut à vn fort mur le canon, ou double canon : à vn mur foible,la piece de campagne fera grãd breche. Ainsi pour bien iuger de l'effet du medicamant, il faut sauoir sa portee, cognuë du seul medecin: & nompas iuger de l'effet. Car si durant l'operacion du medicamãt, ou par apres,on voit auenir ce qui n'est de la nature, portee, ou force du medicamant, il ne luy faut attribuer. Non moins que si vn anfant donnoit du poin a vn yurogne chancelant, & que soudain il cheut a terre. Ce n'est pas le coup de poin,qui ha eu tant de force,mais le vin qui l'auoit elourdy: dont il alloit tombant,leuant. Toutefois on pourroit repliquer de la mesme comparaison, que samblablemant a vn malade fort debile,vn legier medicamant aura la force de le faire trebucher,& aller an terre. Parquoy il vaut mieus faire c'est autre comparaison: comme si on donnoit vne chiquenaude

naude au bras d'vne fame anceinte, & que toſt apres elle auorta. Seroit ce pour la chiquenaude? Ce ha eté bien loin du vantre, & le coup eſt trop legier. Il faut donc que d'alheurs elle fut preſte & occaſionnée d'auorter. Ainſi pluſieurs choſes ſe rancontret, qui ne ſont aucunemant dependantes l'vne de l'autre, ains cas fortuis, & qui ne ſont de la cauſe pretanduë communemant.

CHAPITRE VNZIEME.

Qu'il y a plus de medecins, que d'autre ſorte de gens.

ON dit, que le Duc de Ferrare, Alphonſe d'Eſte, mit quelque fois an propos familier, de quel metier il y auoit plus de gens. L'vn diſoit, de courdoüaniers, l'autre de couturiers, vn autre de charpantiers, qui de mariniers, qui de chiquaneus, qui de laboureus. Gonnelle, fameus bouffon, dit qu'il y auoit plus de medecins, que d'autre ſorte de gens: & gage contre le Duc ſon maitre (qui reiettoit cela bien loing) qu'il le prouueroit dedans 24. heures. L'endemain matin Gõnelle ſort de ſon logis, auec

vn grand bonnet de nuit,& vn couurechief, qui luy bandoit le manton:puis vn chapeau par dessus:son manteau haussé sur les espaules. An cet equipage, il prand la route du palais de son Excellance,par la ruë des Anges. Le premier qu'il rancontre luy demande, qu'est ce qu'il ha: il repond, vne doulcur anragée dedans. Ha mon amy (dit l'autre) ie say la melheur recepte du monde contre ce mal là:& la luy dit. Gonnelle ecrit son nom an ses tablettes, faisant samblant d'ecrire la recepte. A vn pas de là il an trouue deus ou trois ansamble,qui font samblable interrogacion, & chacun luy donne vn remede. il ecrit leurs noms, comme du premier. Et ainsi poursuiuant son chemin tout bellemant, du long de cette ruë, il ne rancõtra personne qui ne luy ansegna quelque recette, differante l'vne de l'autre: chacun luy disant,que la sienne etoit biẽ eprouuée,certaine, & infallible. Il ecrit le nom de tous. Paruenu qu'il fut à la basse cour du Palais, le voyla anuironné de gens (cõm'il estoit cognu de tous) qui apres auoir antãdu son mal, luy donnaret à force receptes, que chacun disoit estre les melheures du monde. Il les remercie, & ecrit leur nom aussi. Quand il antre an la chambre du Duc,

ſon Excellance luy crie de loing, Et quas tu Gonnelle? Il repond tout piteuſement, & an marmiteus, mal de dans, le plus cruel qui fut iamais. Adonc ſon Excellance luy dit: He Gonnelle, ie ſay vne choſe qui te fera paſſer incontinant la douleur, ancor que la dant fut gatée: meſſer Antonio Muſa Braſſauolo mon medecin, n'an pratiqua iamais vne melheure. Fais cecy, & cela: incontinant tu ſeras guery. Soudain Gonnelle iette-bas ſa coiffure, & tout ſon attiral, ſ'ecriant, Et vous auſſi, Monſeigneur, eſtes medecin. Voy-cy mon rolle, combien d'autres i'an ay trouué depuis mon logis, iuſques au vottre. Il y an ha pres de deus cens, & ſi ie n'ay paſſé que par vne ruë. Ie gage d'an trouuer plus de dis mille an cette ville, ſi ie veus aller par tout. Trouuez moy autãt de perſonnes d'autre metier. Voyla bien rancontré, & a la verité. car chacun ſe melle de la Medecine, & y a peu de gens, qui ne pãſet y ſauoir beaucoup, voyre plus que les medecins. Ie laiſſe a-part quelques chirurgiens, barbiers, apoticaires, gardes ou ſeruãtes des malades, ſage-fames, charletãs, & autres ampiriq̃s iuſques aus marchãs qui pour faire q̃lque profeſſiõ d'vne partie de la

Medecine,font des maitres aliborons, cuydans sauoir plus que maitre mouche,faisans des suffisans, & se melãs de guerir plusieurs maus,auec vn' asseurance effrontée,acc<m>pagnée de grandes promesses. Ie les laisse (di-ie) iasoit qu'ils fasset vn beau nombre: car il y an ha tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque persone qui ne contre-rolle sur les ordonnances des medecins: qui ne veulhe toucher incontinant le pous du malade,& voir son vrine:qui n'an die son auis,& qui n'ordonne à faire quelque chose, au contraire de ce que le medecin aura dit. S'il y an ha qui soint mieus auisés an ce fait là, ie croy que le nombre est si petit, qu'on auroit fait beaucoup plus tost,d'ecrire ceus qui ne sont si presomptueus,que de faire vn rolle de tant d'antrepreneurs:chose presque infinie. Et combien y an ha il de si temeraires,qui opineront deuant le medecin (mesmes an sa presãce) qu'il faut saigner le malade,ou ne le faire pas: & quãd on le saigne qu'il ne faut sortir que tãt de sang: qu'il n'est pas bon de le purger, que la saison n'y est propre:qu'il le faut mieus nourrir: qu'il luy faut des restaurãs,destils,consumés, pressis, coulys, orges mondes,amandrez,&c.qu'õ permet

permet trop ses aises au malade, ou qu'on le gehenne trop? Brief le grand contrerolleur, voire le premier & principal iuge de tout, est le vulgaire ignorāt, tres-iniuste & inique: lequel (comme disoit Terance) n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Et si on ne suit son auis, il attribue la mort du malade, ou la longueur du mal, à ce qu'on a fait au-tremāt. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toutte autre procedure lui est erronée: & pourtant il blame tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié! Es autres ars, qui sont moins obscurs & difficilles, où l'on voit presque tout a l'œil, on laisse faire a l'artisan, comme il antand. An la Medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut veoir goutte, chacun veut gouuerner comme rats an paillerie. Aussi nous ne voyons guieres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus part des maladies, an personnes d'estat, qui ont grand' visite de gens. Ceus là gueriſſet mieus, desquels on fait moins de conte.

CHAPITRE DOVZIEME.

Que ce n'est le proffit des malades, d'auoir plusieurs medecins d'ordinaire: mais qu'vn medecin y doit estre fort aßidu.

CEtte propoſicion pourroit eſtre antanduë, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du medecin: mais ie l'antans icy propremant, de ceus qui ſont vrays medecins, & de ſauoir, & de profeſſion. Il eſt tres-raiſonnable & neceſſaire d'auoir l'auis de pluſieurs, ez difficultés & choſes douteuſes d'vne maladie: car (cōme on dit cōmunemant) quatre yeus voyet plus que deus: & c'eſt, an ſuppoſant que tous ſoint cler-voyans. Car l'vn ſ'auiſe d'vne choſe, & l'autre de l'autre, que l'on aſſamble & accorde au proffit du malade. Mais d'auoir pluſieurs medecins d'vn ordinaire, qui ayet egallemāt ſoin du malade, ce n'eſt pas ſon proffit. Car à tout propos ils ſe peuuet contredire d'vn rien, ou de choſe indifferante, l'vn a l'anuie de l'autre, plus pour oſtantacion, que de neceſſité. Pline ha

res-bien

tres-bien noté celà an ſon 29.liure, premier chap.où il ecrit:Il n'y a point de doute, que " ces medecins, cherchans reputacion par " quelque nouuelleté, traffiquet ſoudain noz " ames. De là ſont ces miſerables conteſtacions à l'antour des malades, nul etant de meſme auis, affin que ne ſamble redire: De là " eſt la ſuſcripcion du malheureus ſepulchre: " *Ie ſuis perdu, d'auoir eu force medecins.* Il ſignifie l'ẽpereur Adriã qui an mourãt ſ'ecria ainſi: la multitude des medecins me fait perir. Or la raiſon de ce mechef eſt diuerſe: & premieremant, de l'anuie ou ialouſie que l'vn porte à l'autre cõmunemant, ceus meſmemãt, qui ſont plus mal creés, ambicieus, & auares, outre l'ordinaire des autres artiſans. Car cela eſt commun, qu'vn potier eſt anuieus de l'autre, ioute l'ancien prouerbe: mais plus ſans cõparaiſon le medecin, d'autant qu'il voudroit, qu'on luy defera antieremant tout l'honneur d'auoir bien predit, bien ordonné, & guery le malade. Parquoy il ne ſupporte pas volontiers, qu'on an faſſe part à autruy. Ie ne parle de l'auare ambicieus, qui eſt auſſi communemant quereleus, detracteur, & inſuport able, il y en ha de fort modeſtes: mais ancor ſont ils ia-

lous de l'honneur qu'ils estimet leur estre deu:& an ce qu'ils panset pouuoir bien faire d'eus mesmes, comme choses legieres,cõmunes,& ordinaires,ils seroint bien contãs, de n'etre contredits : ce neantmoins il consantet & s'accordet au desir & plaisir du paciant, ou des siens. Mais ce n'est pas le proffit du malade,ainsi que i'ay antreprins de remonstrer. car iasoit que nous posiõs les trois ou quatre medecins,que l'õ veut assister ansamble a la cure d'vnhomme,estre tous fort modestes,paisibles, & sauans : neantmoins on ne pourra euiter la plus part des inconuenians que ie deduyray, pour les plus ordinaires. Car ie laisse à ceux qui an ont obserué d'autres,à iuger ,combien cette fasson est nuisante, ou incõmode aus pauures paciens.
1. Premieremãt, s'il n'y ha qu'vn ou deus medecins d'ordinaire, ils an seront plus sogneus,plus diligens,plus affeccionnés,pour an sortir a leur honneur : & vn qui aura toute la charge sur ses epaules, y sera ancor plus attantif,d'autant quil' ne s'en repose sur personne,& tout doit tomber sur luy. Dont s'il ha bon cœur, & est homme de bien, il s'etudiera à mieus faire, que s'il etoit accompagné:supposant touiours (com'il faut) que

an toutes difficultés, il recourra au conseil· Or l'affeccion du medecin anuers le malade n'est de petite importance, ains si grande, qu'elle merite estre mise au premier lieu. L'autre imcómodité est, que plusieurs medecins mal-aisemant se peuuet rácontrer, de 2.
visiter le malade touiours à mesme heure. car chaqu'vn ha des malades apar d'vn ordinaire, & d'autres suruenans, & autres menuz affaires: dont on est souuant contraint de fallir a l'heure designée, que tous se doiuet trouuer cheus le malade. An ce cas, le medecin plus ordinaire, ou ceus qui s'y rancontret, sont bien ampechés de dire leur auis, ou d'ordonner sur ce qui sera suruenu: craignant que l'absant ne le treuue pas bon, & que son opinion suruenante ne mette an erreur le malade, ou les assistãs: qui voudrốt sauoir par apres son auis, & le luy demanderont a-part. Quelquefois ce ne sera que d'vne cerise, ou autre petit differant, qui de soy ne vaud le parler: mais il faut que tous s'y accordet. Cela tient an peine les medecins, & souuant les malades an anduret. Cóme aussi (pour venir au troisieme point) ils 3.
anduret de plusieurs petites choses, que le medecin presant & ordinaire feroit & ordonneroit

donneroit, ſuiuant les occaſions qui ſe preſantet à tout momant (ie dis petites d'elles meſmes, toutefois reuenantes bien ſouuant a grande commodité) mais il n'oſe, craignant que les autres an ſoint mal contans. Parquoy le malade paſſe beaucoup d'ãnuis, deſquels ils pourroit eſtre axamt: comme d'andurer trop la ſoif, d'eſtre tenu trop chaudemant, trop preſſé de nourriture & de medicamans, econduit de quelque plaiſir & recreacion non preiudiciable a ſa gueriſon, & ſamblables. Ie me contanteray d'auoir deduit ces trois inconuenians, qui ſont ordinaires an la pluralité des medecins: pour montrer qu'il vaudroit ſans comparaiſon mieus, de n'auoir qu'vn medecin, & qu'il fut aſſidu. C'eſt le plus grand heur que puiſſe auoir le malade, d'auoir vn bon medecin, qui ne bouge d'aupres de luy an ſuyuant le cõſeil de la ſapiance de Ieſus Fis de Sirach, lequel nous auons recité au premier chap. de ce liure. Car d'vne viſite ou deus par iour, le malade n'eſt bien panſé, cela ſe peut dire, de gros an gros, & non exactemãt: veu que le medecin preſant obſerue pluſieurs particularitez, qui luy font changer d'auis d'heure a autre, tant ſur la norriture, que ſur autres

remedes.Parquoy Celſe dit tres-bien, où il remôtre de quelle diligêce doit vſer le medecin,pour ordõner biẽ iuſtemãt des viures quãt aus heures,& meſure d'iceus qui eſt vn des plus grãs poins an toute la curaciõ: car, cõm'il ecrit,la viãde biẽ à propos,eſt vn tres bon remede & medicamãt, il faut touiours obſeruer,& par tout,que le medecin aſſiſtãt ſ'auiſe continuellemãt des forces du malade & tant qu'elles ſerõt bõnes, il vſe d'abſtinãce,quãd il cõmãce a ſe douter de la foibleſſe,il le ſecours de viãde. Car c'eſt ſõ deuoir qu'il ne ſur-charge le malade de matiere ſuperflue,qu'il ne trahiſſe pas auſſi la foibleſſe a la faim,&c. Dequoy on peut antãdre que pluſieurs ne peuuet eſtre pãſés d'vn medecin:& q̃ celuy (ſ'il antãd biẽ ſon art) eſt biẽ propre,qui ne deſãpare guieres le malade. Mais ceus qui ſont adõnez au gain,d'autant qu'il y a plus a gagner ſur la multitude du peuple, ils ãbraſſet volõtiers les reigles qui ne requieret grãd curioſité: cõme an cecy. Car il eſt biẽ ayſé de cõter les iours,les heures,& les acces,meſmes à ceus qui ne voyet ſouuant le malade. Il faut celuy eſtre aſſidu, qui doit voir ce qui eſt ſeulemãt de beſoin, & quand le malade ſera trop foible, ſ'il ne

prãd nour-

nourriture. Voila cõmant il est de tres-grãd importance au seruice du malade, qu'il soit touiours assisté d'vn bon medecin, & pour son regime, & pour l'vsage des remedes: car etant presant, il auancera ou retardera, augmãtera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre fasson, que s'il ne voit le malade sinon par longs interualles, cõme on le pratique sur le peuple. Dont il vaudroit mieus auoir vn medecin, qui eut vn peu moins de suffisance, ou de reputation (& par cõsequãt moins de presse) qui fut plus frequant & assidu. Car la diligence, vigilance & curieuse obseruaciõ du medecin ordinaire, peut bien contrepeser vn plus grand sauoir, qui n'est pas ainsi amployé par le menu.

CHAPITRE TREZIEME

Contre ceus qui se plaignet, de la courte visitacion de quelques medecins.

NOttre vie est pleine de cõtrarietés, ainsi que Democrite remontroit à Hippocras, au deuis qu'ils euret ansamble: comme ledit Hippocras ecrit à Damagere, en ses epitres.

epitres. Car ce que nous plait maintenant, nous deplait dans vn'heure. Le laboureur veut estre soldat, & an peu de tams reiette sa premiere condicion. Le marchant fait du gentilhomme: & bien tost apres retourne à sa marchandise. Mais la cõtradicciõ est ancor plus decouuerte, quand on veut an vne mesme chose des contradictoires: comme d'estre gendarme, & n'estre tenu à la guerre: d'estre grand terrien, & n'estre suiet a proces: d'auoir beaucoup de valetz & chambrieres, & ne pouuoir estre derobbé: viure dissoluëmant, & ne venir point malade. Ainsi est il de plusieurs, qui veulet auoir des medecins les plus ampressés, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugemant, qu'ilz sont le plus sauans: cõme le plus souuant il auient, nompas touiours) & soudain ilz se plaignet de leur courte visite, & de les auoir si peu aupres d'eus. C'est vne plainte qu'on fait communemant des medecins de Paris, les plus fameus: lesquelz an si grãd ville, ont tant de malades ordinairemãt, qu'il est impossible du tout, qu'ilz puisset arreter longuemant aupres d'vn chacun. Car si vn medecin ha à voir deus fois le iour vint malades, n'est ce pas beaucoup, qu'il demeure

aupres de chacũ vn quart d'heure à chaque fois ? Il ne peut faire d'auãtage. Car au plus lõg iour, qui sera de 16. heures, ie veus qu'il cõmãce sa visite a cinq heures du matin, & la cõtinuë iusques a dis: puis recõmãce a midy, & la continuë iusques a cinq du soir. Voyla dis heures qu'il amploye à visiter. Il luy faut biẽ le reste pour sõ repos: cõme de 10. à 12: pour son diner, & raffraichissemant. de 5. à 7. de mesme au soir, & puis sõ dormir an repos: car s'il ne cesse iour & nuit, il est impossible de durer lõguemãt. Ie veus ancor dõner sis heures au matin, & sis apres diner. car l'aller d'vne maisõ a lautre, mõter & dessandre les degrés, importe bien de deus heures sur la visite de 20. malades: mesmes qu'on ne va pas an poste par ville, & qu'an æté (lors des grãs iours) la vitesse & mouuemãt est dãgereuse d'echauffemãt, sueur, alteraciõ, & autres tels accidãs. Restet donc anuirõ dis heures touttes nettes, q̃ le medecin sera aupres du lit de ses malades, pour le plus qu'il y puisse amployer. Et que reuient cela a chacũ de vint? Si ie say biẽ cõter, c'est a chacun vn quart d'heure le matin, & autãt l'apresdinée. Or il est certain q̃ les plus fameus medecins, auront tel iour à visiter plus de 30 malades: & outre

& outre ce à faire des consultations, où l'on est contraint de seiourner beaucoup plus qu'a vne simple visite. Dōt il s'ansuit necessai remāt & ineuitablemant, q̃ chacune des autres visitacions ne seront d'vn demy quart d'heure. Car il faut cōtāter chacū, & de celuy qui se depart à plusieurs, chacū an ha biē peu. Ainsi le medecin ne fait qu'ātrer & sortir, s'informe an courant de l'etat du malade, touche le pous, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire: & deuāt, à vn autre. On ne le peut redarguer iustemāt de la celerité, & sōmaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autremāt, & ceus qui les appellet, an sont biē informés. Que plus est si le medecin repōd quelque fois, qu'il n'y peut vaquer, veu le grād nōbre des malades qu'il ha à secourir, on luy replique, Mōsieur, vous n'y faires qu'ātrer & sortir: le malade pāsera estre guery seulemāt de vottre veuë. qu'il vous voye vne fois le iour an passāt, il est tout satisfait. Autāt an dit vn autre, & le tiers, & le quart, q̃ feries vous là? Mais dira quelqu'vn: si faut-il auoir regard à la qualité des personnes, & s'arrester plus longuemāt au-pres d'vn grād seigneur, euesque, abbé, conte, barron, presidant, conselher, tresorier, general des finan-

ses,

ſes,& autres gens d'hõneur,qui ont dequoy le recognoitre & recompanſer mieus que de l'ordinaire des autres. On repond à cela, qu'il faut bien faire ſon deuoir anuers tous, & ſ'aquiter fidelemant de ſa charge :& que an outre, il y àn ha de plus recommandés, comme les proches parans, les alliés,amys, familiers, & ceus auquelz on ha quelque grãd'obligation. Ceus là de vray, ſelon les ſans & iugemant humain, doiuet eſtre preferés aus autres,quelque grade& ranc qu'ils tienet: & ceus deſquelz on ne prand point d'argent, a raiſon de la ſuditte obligaciõ, requieret iuſtemant du medecin plus de ſoin & diligence, que ceus deſquelz on attand recompance. Dont ce n'eſt peu de choſe, d'auoir obligé a ſoy,& bien affectionné vn docte& prudãt medecin, qui aura touiours plus d'egard a l'amitié, qu'a la grandeur. Et quoy? la plus part de ces grans ne cognoiſſet le medecin que de renom, & ſont ancor moins cognus du medecin. N'etant la cognoiſſance reciproque, & n'y ayant familiarité,amitié,ou quelque obligaciõ mutuëlle, ce medecin ne luy ſera pas plus propre qu'vn autre, lequel ayant moins de preſſe le pourroit mieus ſecourir, & de plus pres.
Mais

Mais on eſt ainſi paſſiõné, qu'on veut celuy qui eſt plus an vogue: & chacun le voudroit tout auoir: qui eſt propremant vouloir l'impoſſible. E puis on ſe plaint de la courte viſite. Si vous dittes, ie ne ſuis pas des moindres, & i'ay auſſi bien dequoy payer qu'vn autre: il y an ha cẽt, qui dirõt tout de meſme. Que pourra faire le medecin, ſinon departir les viſitacions an tant de pieces, que chacun an ayt vn peu? Mais il reſeruera touiours les plus longues, à ceus qui l'ont obligé, & auquelz il eſt redeuable, comme la raiſon & l'humanité luy commandet. Parquoy il vaudroit mieus, que chacun fut bien auiſé de vouloir ce qu'õ peut auoir: c'eſt vn medecin aiſé a recouurer, d'antre ceus qu'õ eſtime ſauãs, & n'ont tant de beſogne, pour ce que leur ſaiſon n'eſt ancor venue, etans poſtpoſés aus autres, qui ſont de plus long tams. Et ſ'il y a quelque difficulté an la maladie, on peut faire cõſulter là deſſus. Croyés que ſi le medecin ordinaire, qui fait la conſultacion, eſt habile homme, il antandra biẽ toſt, & a peu de paroles, ce qu'il faut: puis il l'exequutera, ainſi qu'il appartient. Voila le melheur auis que puiſſe prandre vn malade, de quelque qualité qu'il ſoit, pour eſtre biẽ

ſecouru. & ſ'il ha le moyen d'antretenir pres de ſoy du tout le medecin, & qu'il n'an bouge que bien peu, ce ſera ancor mieus pour luy, ſuiuãt ce que i'ay diſcouru au precedant chapitre.

CHAPITRE QVATORSIEME

De combien ſert la confiance du malade au medecin.

QVelqu'vn pourroit auoir mal antandu, ce que i'ay deduit au prochain chapitre: comme ſi ie reprenois l'affeccion que pluſieurs ont, d'eſtre viſitez des medecins plus fameus, & qui pour leur grand' reputacion, ont plus de preſſe ez bonnes villes. Ia à Dieu ne plaiſe que ie le faſſe. ie ferois tort aus venerables & rares perſonnages, qui de leur merite ont acquis ce grand bruit: & ferois tort aus malades, ſi ie leur perſuadois de n'y auoir affecciõ, & recours a la gueriſon de leurs maus. Car au cõtraire, ſi on an peut iouïr plainemant, & tant que beſoin eſt, ils ſont les plus propres du monde. Ie n'ay taxé que la plainte vulgaire, de ceus qui à tort ſe mecõtantet d'eus, pour

n'an pouuoir iouïr com' ils voudroint. Ie dis touiours, qu'ils sont les plus propres du mõde, quant à eus, & pour leur egard. C'est, que volontiers ceus qui ont telle reputaciõ, & sont de grand' requeste, sont aussi des plus sauans & expers, heureus an leurs pratiques, & agreables aus malades. car autremant leur vogue n'est de durée, & leur reputacion mal fondée, s'an va bien tost an fumée. Ainsi quant à eus, ils sont fort propres, aptes, & idoines, a panser des plus grans maladies, & ez plus dignes personnes. Ils ont aussi par cet egard de reputacion, & premier ranc entre les medecins, plus d'heur a guerir les malades. Car l'opinion qu'on an ha conceuë, donne certaine confiance au malade de guerir mieus, & plus seuremant par leur moyen, que des autres. Dont nous disons communemant an noz ecolles, *celuy guerit plus de malades, à qui plusieurs se fiet.* Et c'est, de la forte imaginacion, qui ha tresgrand pouuoir à faire impression an nous, cõme i'ay suffisammãt demõtré a la preface du segond liure du Ris. C'est vne puissance de l'ame, qui emeut fort le sang & les espris, de sorte, que si elle marche auec vne ferme opiniõ & cõfiançe, les forces de nature s'af-

ſamblent pour combatre le mal .Et pourtãt on voit de grans changemans au malade, à la ſeulle arriuee du medecin deuotemãt a t-tandu. Car le deſir & l'eſpoir etans ſatisfais, l'ame ſe reueille,& ranforce cõtre le mal: tel lemant que bien ſouuãt nature fait quelque braue ſallie & effort,chaſſant la matiere du mal impetueuſemãt, par vne criſe qu'on appelle. Au contraire, ſi le medecin n'eſt fort agreable au malade,lequel ne ſe voit ſecouru ainſi qu'il deſireroit, tel medecin n'auancera pas guieres: & le malade ſe contriſtant & decourageant,deuiẽdra plus debile qu'il ne feroit. car ſes eſpris etonnés, n'ont point de vigueur, pour la crainte & defiance qui ha ſaiſi le cœur.Il y a vn autre bien,qui reuient au malade, d'auoir vn medecin à ſa deuociõ,a ſon gré,& ſouhait,duquel il eſpere grand ſecours. c'eſt, qu'il ſ'accommode volontiers a tout ce que luy eſt ordonné auec vne fiance que tout le doit guerir & ſolager. Comme au cõtraire,il prand d'vn autre medecin tout à dedain, & a regret:dont il luy proffite peu,ou rien. Car quand ce ſeroit la melheur & plus delicate choſe du monde, ſi on n'an ha bonne opinion,l'eſtomach ſ'an fache,& n'an fait ſi bien ſon proffit,que ſi elle etoit

etoit prise auec gayëté de cœur. Le vin,le boulhõ de chappon,la chair de perdris,sont tres-bons alimans, delicas & frians : mais si quelqu'vn an vsoit a regret, auec mauuaise opinion du sommelier,ou du cuisinier, qui ne fusset agreables, cela ne feroit point de bien an vsant contre cœur. Que sera ce des choses qui sont de soy mal plaisãtes, & qu'õ abhorre naturellemãt,cõme les medecines, & autres drogueries? Il faut an outre,que le malade andure plusieurs facheries,esquelles il sera beaucoup plus impaciant à son preiudice,s'il n'ha grand'opinion du medecin, & confiance an luy. Car il fera pour vn tel,ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est an vain, que les pauures malades requieret ceus qui ont grand reputatiõ,& desquels communemãt on ha bõne opinion. car tels ont plus d'efficace an leurs procedures & ordonnances. Mais il ne se faut tant affeccionner à ceus qu'on ne peut auoir, qu'on n'ayt point d'affeccion aus autres : ains il an faut choisir pour segond & troisiesme lieu,auquels on s'addresse à faute des premiers.Et lors qu'õ appelle quelqv'vn de ceus-ci,il faut remettre toute sa fiance,esperance,& affeccion an eus, sans plus desi-

rer les autres : & esperer sur tout an Dieu, qui donne vertu aus remedes selon son bon plaisir. Tout ainsi qu'an mariage, les filles souhaittet estre logées an grans maisons. Si elles n'y peuuet auenir, il faut que se cõtentet des moyennes: & que mettet desormais tout leur amour & affeccion, au mary qui leur echet. Et Dieu leur peut donner autãt ou plus de bien & contantemant, auec les petis compagnons, qu'auec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon menage: autremant rien que valhe : cõme le medecin a l'ãdroit du malade, qui n'y a point d'affeccion, & an desire vn autre,

CHAPITRE QVINSIESME.

Contre ceus qui veulet des medecins, & ne font ce qu'ils ordonnet.

DEs malades qui appellet le medecin a leur secours, il ya diuers humeurs. Les vns veulet force remedes & an grãd diuersité: iamais ne sont assez drogués. les autres au contraire n'an veulet point, mais seulemant vn bon regime, & estre bien nourris. Il y an ha d'antre deus, qui refuset touttes choses par dedans, & ne s'accordet que aus applications tant qu'on voudra. Aucuns acceptet tout, excepte les clysteres. I'ay veu, quelquefois à Narbonne vn gentilhomme

Venicien,ambaſſadeur de la Seigneurie:qui diſoit a propos des medecins, que quand il eſt malade, il les croyt bien aus negatiues, mais nompas aus affirmatiues. C'etoit vn bon velhard,galhard & ioyeus,qui reuenoit d'Eſpagne,ayant accomply le terme de ſa legacion aupres du Roy Philippe. Il interpretoit les negatiues, ce que les medecins prohibet: comme ne boire point de vin,ne manger du fruict,ne ſ'euâter,& ſemblables. Et les affirmatiues,comme de prandre medecine,clyſteres, iuleps, & autres choſes qu'on ordonne. Voila vne belle propoſiciō, laquelle pluſieurs pratiquet a leur tteſ-grād dōmage. Car ils veulet bien des medecins, mais cherchés qui ſera ce qu'ilz ordonnet. A peine ſe cōtienet ils dās les bornes de ce Venicien,qui a u-moins veut abſtenir dece qu'ō luy defād: & la plus part de noz malades veulet tout le cōtraire: q̄ ſert il d'auoir le medecin,ſi on n'eſt reſolu d'accōplir & ex equuter ſon cōſeil,pour la deffâce de ſa vie? Quel ſecours peut il dōner,ſi on ne veut qu' il vie de ſes armes? C'eſt cōmevn qui ſeroit tōbé dans vne foſſe,& implorāt voſtre aide, vous tiēdroit les mains liées, ou ne permettroit qu'elles fuſſet amployées a ſō ſecours. Aucuns repondet, que la preſance du

medecin les conſole, reiouyt, & donne plus de courage: dont ils ſantet le mal amoindrir, & leurs forces augmanter. Il y an ha qui diſet, ie fais quelque choſe de ce que le medecin me conſeille, au-moins des viures & du regime : mais des drogues, ie n'an puis ouïr parler, C'eſt tout de meſmes, que ſi les gens d'vne ville aſſiegee appelloient quelque bõ capitaine à leur ſecours & defance : auquel etant venu, ils ne voluſſet obeïr, ny accõplir ſes ordonances: diſans, qu'ils ſe contantet de ſa preſance, & qu'ils an ſont fortifiés : ce leur ſuffit, qu'il donne ordre aus viures, & a la police. car quant à combatre, & tirer arcbuſades, ils n'y veulet antandre. Et qu'eſt cela, ſinon ſe moquer du metier (cõme l'on dit) & ſe perdre a credit? Ie n'oſerois pas dire
chap.38. que c'eſt vne folie, ſi l'Eccleſiaſtique ne me
" l'auoit anſegné, diſant, que l'homme ſage
" n'aura la Medecine an horreur. Mais cela eſt tant facheus à prandre? Il eſt vray, & Dieu l'ha ordõné ainſi pour combatre le mal. Car comme la ſanté eſt agreable, on la traite de meſme, de choſes agreables: & cõme le mal eſt facheus, on le traite de choſes facheuſes. Il eſt bien vray, qu'il faut eſtre gracieux aus malades, & ne les traiter rudemant, ou
(com-

(comm'on dit) rhabarbatiuemant. Car le mal est si ennuyeus, qu'il fait refuser beaucoup de choses:& on peut dispanser de plusieurs, ou les diuersifier an formes plus aggreables. Peut etre que le mal an sera plus long: mais la plus part des malades ayme mieus cela que d'estre fort pressé & comme importuné de remedes. Quelques vns diset au Medecins à ce propos:ayes patiance, ie l'ay biẽ. Et de fait plusieurs aymet mieus etre gueris an plus long tams par medicamans,que par chirurgie an peu de iours. Et Galẽ nous cõselhe, de le proposer au chois des patiãs.Touttesfois, an ce qu'on ne peut dispanser, & qu'il n'y ha autre remede qui puisse etre amployé bien a propos, & mesmes que l'occasion fort soudaine le requiert il faut protester contre le malade, des incõueniãs qui an pourroint auenir: affin que ne soit reprochee au medecin,vne indulgence dommageable,ou ignorance, ou infidelite. Dõques ce n'est pas sagemãt fait,de ne s'accommoder à tout ce que le medecin ordõne, sans mespriser aucune chose. Car bien souuant a faute d'vne obseruacion, qui samblera petite,le mal ampire iusquesa la mort. Tout ainsi qu'vne ville se perdra quelque-

fois

fois, à faute d'vne ſantinelle, ou par le moyẽ d'vn petit trou, qui ſambloit n'eſtre point d'importance. Faut il plus qu'vne ſcintille de feu, pour anflammer tout vn pallier, & de là toutte la maiſon, & d'vne maiſon tout le bourg? D'vne petite faute, ſoit an exces, ou an defaut, il ſ'anſuit bien ſouuaut vn grãd deſordre. Et que auiendra il à ceus qui meſpriſet le conſeil du medecin, quand nous auons ſouuãt beaucoup à faire de ſauuer ceus qui font tout ce que nous voulons? Ils me font ſouuenir de ce que Celſe ecrit: Les hõmes intamperans (dit-il) donnet aus medecins les heures du manger: les autres au cõtraire, ranuoyet les heures aus medecins an don, ſe reſeruans la quantité à eus-meſmes. Ceus panſet faire bien liberalemant, qui delaiſſans au vouloir des medecins les autres choſes, ſont libres en l'eſpece des viandes. Comme ſi on demandoit, qu'eſt-ce qui eſt permis au medecin: & nompas, qui eſt ſalutaire au malade: auquel il nuiſt grandemant, toutes & quantesfois on peche au tams, ou an la quantité, ou an l'eſpece de ce qu'on prand. Et de fait il vaudroit preſque autant, n'vſer point de la Medecine, ſi on ne veut faire tout ce qu'il appartiẽt. Car beau-

coup

coup de remedes peuuet nuire, ſi on n'vſe tout le reſte qu'ordonne le medecin. Il aduient communemant à ceux, qui ſont tant difficilés, qu'à la fin ils veulet tout, lors que les moyens ne ſont plus de ſaiſon, & ne les peuuet ampecher de mourir, comme ils euſſet bien fait au parauant, moyenant la grace de Dieu. Tout ainſi que les aſſiegés, qui ont eté frois d'ampremier à ſe bien defandre, & amployer tous leurs moyens, epargnans leurs coittres, balles de laine, caiſſes, & autres meubles a ramparer, leurs viures & argent à bien traitter les ſoldats, leurs armes & perſonnes à combatre valhammant: an fin quand ſe voyet forcés, ils preſantet ſaques & bagues, iuſques à leurs antralhes, pour ſe ſauuer; mais il n'y a plus remede qui leur ſerue, trop tard ſ'auiſet les Phryges, comme dit le prouerbe. Pource donc chacun ſe propoſe des le commancemant, de faire volontiers ce que le medecin conſeillera, & ordonnera, ſans aucune reſtriccion ou diſtinccion d'affirmatifs, & negatifs: & ancor pour Dieu ſoit, ſi on en echappe à tel marché.

CHA-

SEIZIEME CHAPITRE.

Contre l'absur de ignorance de ceus, qui croyet tout au medecin, fors an la quantite des viures.

IE ne puis assez m'esbayr, commãt le vulgaire est si stupide & fad, qu'il croit les medecins, & se remet du tout a eus en choses plus difficiles, & de tres-grand importance: & leur est retif ou cõtredisant ez choses fort aysees & plus legieres. Car s'il est question de la saignee, ou de la purgatiõ, & (que plus est) des incisions, cauteres & autres grands remedes (voyre extirper quelque mambre) on y consant, & pour soy & pour les siens, sans resister aucunemant a ce qui an est auisé par vn ou plusieurs medecins. Mais quãt aus alimans, il y a bien a contester, nompas touchant la qualité (qui est ancor le plus important & difficile: dequoy toutesfois le vulgaire n'entreprant contre, ou par dessus le medecin) ains la quantite: de laquelle les idiots se font acroyre, & an sont maitres, an depit du medecin. Car a leur dire, les malades ne sont iamais suffisammant nouris, &

meuret

meuret preſque tous de faim. Il eſt biẽ vray, que ſ'ils mangeoint touſiours, ils ne mourroint iamays : mais le manger trop ſouuant & trop a la foys, an tuë la plus part. Quant ie dis manger, i'antãs prandre nourriture, ſoyt an machãt, ſoit an humant, ce m'eſt tout vn, pourueu que nourriture antre dans l'eſtomac. Et n'eſt ce pas grand pitie, que les medecins ne ſoint crus an cela, qui eſt le plus ayſe a antandre, auquels on accorde tous au tres poins? S'ils prenoint a panſion les malades, on pouroit ſoupſonner, qu'ils les nourriſſet a la legiere, pour epargner, & gagner dauãtage. Mais puisque il ne coute rien aus medecins, que leur importe il ſi le malade mange tous les iours dix chapons, ou an prenne la ſubſtance? ſinon que cela reuenant au dommage du patiãt, ils an ſont marris, ne deſirans rien plus que d'auoir hõneur an leur procedure. Panſes vous que le Medecin, qui antant tous les poins de la curacion, iuſques aus plus difficiles, n'antãde auſſi la quantite conuenable des alimans? Pour quoy ne l'an croit on? Si on ha opinion qu'il ne l'antand pas bien, on ne le deuroit croire aus choſes plus abſtruſes & ardues, ains le rejetter comme ignorant, & qui ſait moins
que

que les fames. Encor plus, si on cuide qu'il entand bien la deuë quantité, mais que a son eciant il affoiblit le malade, ou pour le tenir plus long tams (& par consequant an tirer dauãtage) ou pour se faire plus estimer, quãd il l'aura depuis releué de fort bas. Car il seroit fort mechant de hazader ainsi la vie du malade, comme i'ay remontré au troisiesme chapitre: & j'estimerois bien fol, quiconque ayant telle opinion de luy, l'amployeroit à son secours, & des siens. Mais au cõtraire, ie suis bien assuré, qu'il n'y a medecin au monde, qui ne fut tres-joyeux que ses malades guerisset dans trois jours, voire aussi tost qu'il les auroit touchés ou regardés: & qu'il peut remedier à tous maus par la seule nourriture & grãd' chere, epargnãt toutes drogues. Bon Dieu que tel medecin auroit de presse! il gagneroit plus an vn jour, que les autres an tout vn an, quand on sauroit qu'il guerist plu-tost, & que les cuisiniers, sont ses apoticaires. Donques c'est vn grand abus, d'antreprandre a contester ou resister au medecin, qu'on estime sauant, prudant, diligeant, & de bonne consciance, qui an outre ayme le proffit du malade,

lade, & desire auoir honneur an son fait: ie dis contester & controroller, tant an autres affaires, que an la quantité des viures, qu'il doit sauoir estimer selon la grandeur du mal, & la force du patiant. A quoy le vulgaire n'antand rien, & neantmoins ontrecuidé panse mieus sauoir que tous les medecins du monde, combien de fois le jour, & a quelles heures, & combien à chaque fois il conuient donner au malade. De tout le reste, on croit assés le medecin. On ne me peut icy obiecter, sinon que le medecin n'est pas toujours presant: dont il ne se peut aduiser si bien que les assistans, de la foiblesse du malade, requerant nourriture & refection. Laquelle obiection auroit quelque lieu, si on n'importunoit de mesme contradiction les medecins presans & Cliniques (c'est à dire, qui ne partet d'aupres du lit) expres & ordinaires à vn certain malade, cõme quand on est aus champs an pratique, logé cheus le malade, qu'ils voyet tout le long du jour, & plusieurs fois la nuit, s'il est de besoin: auquels touttesfois on ne fait moins de instãce, que aus autres: mesmes ils sont pressés

& so-

& ſolicités a toutt' heure d'accorder du boulhon, orgemonde, coulys, reſtaurant, diſtil, &c. pour ne laiſſer iamais l'eſtomac en repos. Quant aus autres, qui ne viſitet le malade, que deus ou trois fois le jour pour le plus, il eſt certain qu'ils ne peuuet ſi iuſtemant limiter la quantité des viures, & les heures des repas. C'eſt propremant é celuy

liu.3 ch 4. qui aſſiſte, ainſi que Celſe amoneſte tres-
" bien, diſant: Il faut toujours & partout obſeruer, que le medecin aſſiſtãt regarde coup a coup aux forces du malade: & tant qu'elles ſeront puiſſantes, combatre le mal par abſtinance. s'il commance a craindre la foibleſſe, qu'il luy ſubuienne de viures. De quoy on peut antãdre, que pluſieurs ne peuuet eſtre penſés d'vn medecin: & que celuy (ſachant ſon art) eſt propre, qui ne s'elogne guieres du malade. Mais ceus qui ſeruet au gain, par ce qu'il eſt plus grand du peuple, ambraſſent volõtiers les preceptes, qui ne requieret ſedulité, comme an ce fait icy. Car de comter les jours, ou les acces, il eſt aiſé meſmes à ceux qui voyet peu ſouuant le malade. Il eſt neceſſaire que celuy ſoit aſſiſtant, qui doit voir ce qui eſt ſeulemant requis, quand il ſeroit trop foible s'il ne

prand

prand nourriture. Mais comme que ce soit, le prudant & sauant medecin, qui visite vne ou deus fois le iour ses malades, considerāt bien la nature du mal, & les forces du patiant, ordonnera beaucoup mieus la qualité des viures, que la plus sauāte (ou pour mieus dire) la plus outrecuidée & presumptueuse, simple fame du monde. Et s'il auient ou echet quelque incidant incognu au medecin, qui semble requerir plus grand'nourriture qu'il n'a ordonné, il ne faut que l'an auertir & il y pouruoyrra. Ou bien si on ha outrepassé son ordonnance, pansant mieus faire pour quelque occasion, au moins qu'ō ne le cele au medecin, pour antādre de luy, si an semblable cas on doit continuër, ou bien faire autremant. Car si le medecin ignore quelque chose de ce qu'on ha faict au malade, sa procedure n'aura si bō succés, d'autāt qu'il tire d'vn couté & les autres d'vn autre. qui est souuant la cause, que le medecin est frustré de l'esperance qu'il ha eu, & donné au malade ou a ses familiers. Car les fames bien souuant nourrisset au desceu du medecin autrement qu'il ne conselhe ou cuide, & non seulement an quantité, ains aussi an qualité. Et puis, si la guerison s'an

anſuit, elles gazoulhet faut pas dire commãt,& ſe vantet ſans vergogne, q̃ le malade fut mort, ſi elles euſſet creu le medecin. Les pauures ſottes & folles temerayres, ne cognoiſſet pas que le malade an fut plu-toſt guery: & qu'elles l'ont mis an danger de mourir: tellemant que ſi Nature n'eut eté aſſez forte, pour reſiſter a leur deſordre, le patiant fut demouré ſous la charge. leur importunité eſt cauſe, pour certain, de la longueur de pluſieurs maladies (ie ne dis pas de la mort de pluſieurs, pour ne les dire homicides) de ce qu'il faut tant ſovuant repurger. Car ceus qu'õ nourrit trop, accumulet force excremans, qui mettet les maladies an longueur, & cõtraignet les medecins a frequante purgacion. Elles panſet fortifier les malades par beaucoup de nourriture: & notre Hippocras leur dit, tant plus on nourrit vn cors mal net, tant plus on l'offance: & que la viãde a celuy qui ha fieure induit foibleſſe. Mais quoy! elles cuident ſauoir plus an cela, que tous les medecins qui furet iamais: & quand Aeſculape reuiuroyt, on le croyroyt de tout, ſinon de la quantité & des heures de la nourriture. dequoy les fames ont vſurpé la cognoiſſance, haute iuriſdiction, &

Liu. 2. Aph. 11.
Liu. 7. Aph. 69.

on, & dernier reſſort. Dont qui leur veut eſtre agreable, & attirer force pratiques a ſoy, il faut que ſoit auocat ou procureur de leur Cour, & qui plaide toujours pour les depans. Tels medecins fort populaires, ſont eſtimez les plus ſuffiſans, & renommez pour amys de Nature, n'etans iamais ſoupſonnez de la mort du paciant. Car le vulgaire ha moins de regret, a la mort de ceus qui ont eté amplemant nouris, & fort potagés: comme ſi c'etoit le ſeul, ou principal moyen, d'arreter l'ame dans le cors. Auſſi quand on leur parle de faire des conſommez, coulys, preſſis, gelée, deſtils, ou eau de chair, reſtaurans, & autres choſes bien nourriſſantes (incognuës ou inuſitées aus anciens, touttes-fois peres de la Medeçine) elles dreſſet l'orelhe, & ſont fort promptes a l'exequucion. Mais de malheur, elles ne ſe contantet d'auoir an main des alimãs ſi ayſes & delicats, qui an petite quãtite nourriſſet & ſubſtãtet ineſtimablemãt la perſonne debile & qui digere mal. Elles veulet outre ce, que le malade an prẽne a toutes heures, & bonne quantité: de ſorte que dans

vint & quatre heures on luy donnera toutte la ſubſtance de trois ou quatre chapons. N'eſt-ce pas vn grand exces, & euydant abus de telle nourriture, laquelle on ha inuanté pour ceus qui ont l'eſtomac fort debile,& auquelz il ne traualhe moins a digerer ce peu de conſommé, coulys, preſſis,& cet. qu'il faiſoit an ſanté a digerer viandes ſolides an bonne quantité? Dont il n'en faut donner beaucoup a la fois,ne ſi ſouuēt, affin que l'eſtomac an faſſe ſon proffit.autremant tout ſe corrompt par ce qu'il y an ha trop, ou a faute de loiſir. Et ainſi le cors fruſtré de bonne nourriture, ſ'affoiblit touiours dauantage,&le mal gagne le deſſus. Tout vn chapon, auec vne ruelle de veau, ou braſſet de mouton,eſt reduit a vn' ecullée de boulhon conſommé ou d'vn diſtil. Le malade fort delicat & foible, n'ha il pas aſſez de la moitié pour vne fois,& de la a ſix heures de l'autre? N'eſt-ce pas autant que ſ'il mãgeoit a chaque fois demy chapon, & du veau ou mouton an proporcion? Il n'y a rien a dire, que le marc ou traſſe de la chair,qui deuiendroit fiante,& yroit au retrait. Cela an eſt rabbatu & ſeparé, pour ne traualher : qui ne reſſoit an cette procedure que le ſuc nourriſſant

rissant, & qui se doit conuertir an louables humenrs, pour alimant de tout le cors. duquel suc touttesfois, il n'est pour lors moins ampeché a le bien digerer, qu'il seroit an sa pleine force a cuire la chair d'vn dimy chapon. Voyla pourquoy il luy conuient donner tel loisir a proffiter cela, que requiert sa foiblesse. Autremant il se traualhe an vain, & la viande ainsi delicate se conuertit a ce excremãt par crudité. dequoy le mal est antretenu, & il ne faut iamais faire autre chose que purger & repurger le cors. Donques les fames soint aduerties pour vne bonne fois, de croire & obeyr aus medecins, non moins an la quantité des viures, que an la qualité, & tous autres chefz de la curacion: veu que c'est vn point que le medecin ne peut ignorer, pour peu qu'il antande an son art. & il n'y a medecin si frasqueus & malheureus, qui ne veulhe auoir honneur a ce qu'il antreprend.

CHAP. DIS ET SETTIEME.

De ceus qui an leurs maus ne veulet aucun medecin ou remede, ſinon contre les douleurs.

J'Ay retenu ce propos d'vn gentilhomme de Viuares, qui aymoit fort ſes plaiſirs. Il ne faiſoit grand comte des maus, qui etoint ſans douleur : & eſtimoit que les remedes y ſeruoint de bien peu, ou rien, cõme ſ'il etoit neceſſaire, que le mal fit ſon cours: & quoy qu'on y fit, la maladie paſſeroit ſes quatre tams, ſi ell' etoit gueriſſable : & ſi ell' etoit mortelle, il n'y auoit aucun remede, qui ſont propos erronées, fondés ſur des erreurs cy deuant refutés. An ſomme, il ne vouloit point de medecin, ny de medicamans, que pour luy oter les douleurs. Mais ſ'il fut tombé an paralyſie, qui eſt mal ſans douleur, ie croy qu'il eut bien voulu y remedier par medecine. Et quant aus maus douloreus, il faut antandre, que la douleur n'y eſt le principal (ia ſoit que de grand' importance) & qu'il faut oter le mal d'où la douleur procede, ſi on veut bien faire beſognes. Car ſi on

ſamuſe

ſamuſe ſimplemant à la douleur, & ſa cauſe eſt meſpriſée (qui eſt le mal,ſource, racine, &mere de la douleur) il n'y a que deus moyens. l'vn par medicamans anodyns, qui diminuët la douleur aucunemant, & font que la partie ſupporte le reſte plus paciãmant. l'autre par medicamans narcotics, c'eſt a dire ſtupefians, qui endormet le mambre, an etonnant la chaleur naturelle. dont il n'an faut vſer qu'a vne extreme neceſſité, & prudammant. Mais tant les vns que les autres, ne font paſſer ou amoindrir la douleur, que pour un tams. Il faut toujours reuenir a la curacion du principal : autremant c'eſt a recommancer. Et que noz remedes ne ſeruet a oter le mal, qui eſt ſans douleur, ou qui cauſe douleur, c'eſt la plus grãd'fauſſeté du mõde: comme i'ay ſuffiſammant remoutré cy deſſus, ou i'ay ranuerſé ce propos, que les medecins ſont inutiles, & ne font qu'abuſer le monde. Si on me replique ancor, que pluſieurs gueriſſet bien ſans medecin & ſans medicamans: ie repliqueray de meſme, que auſſi pluſieurs perdet leurs douleurs ſãs medecin, & ſans aucuns remedes : tellemant que telle propoſicion ſe confond d'elle meſme.

CHAP. DIS ET HVITIEME.

Que les ſuiets a maladies,ſont ſuiets a la Medecine,les autres non.

PLuſieurs redarguët ceus qui obſeruet quelque regime,& ſ'aſſuietiſſet a certains remedes,pour ſe maintenir an ſanté, & preuenir les maus auquelz ilz ſont ſuiets. Ceus qui reprenet telz moyens,ſont volontiers bien ſains, & de bonne complexion. dont pour leur regard, la propoſicion eſt bien vraye,ſuiuãt ce qui eſt dit en l'ecriture ſainte, Au iuſte n'eſt donnée la Loy:& plus expres
Matth.9 quand il dit, Il ne faut point de medecin, a ceus qui ſe portet bien.Mais ce propos auſſi confirme le contraire:c'eſt,que les perſonnes mal ſaines ont beſoin de medecin:& qui eſt ſuiet à quelque mal eſt ſuiet a quelque reigle. Tout ainſi que nous etans ſuietes a peché, ſommes ſuietz à la Loy. I'accorderay toujours, auec le tres-eloquant
Li,1,ch,1 Celſe,que l'homme ſain,durant qu'il ſe porte bien, & eſt à ſoy, ne ſe doit obliger a aucune loy,ou regime, ny amployer le mede-

cin. Il faut qu'il aye diuerſe maniere de viure : maintenant eſtre aus chams, maintenant an la ville, mais plus ſouuant aus chãs, nauiguer, chaſſer, eſtre an repos quelque fois, mais ſ'exercer le plus ſouuant. Car l'oiſiueté & pareſſe rand le cors hebeté : le trauail l'affermit. celle là hate la vielheſſe. cettuy cy fait durer l'adoleſſance. Il eſt bon auſſi quelque fois de ſe baigner, quelqne fois vſer des eaus froides : ores ſe oindre, ores le meſpriſer, ne craindre aucune ſorte de viande qui ſoit vſitée du peuple. quelquefois eſtre an feſtin, quelquefois ſ'an retirer : maintenãt mãger outre meſure, maintenant ſobremãt: faire deus repas le iour, plus ſouuant qu'vn: & touiours bien manger, tant qu'on peut digerer. &c. Quant a la copulation charnelle, il ne la faut trop deſirer, ny trop craindre auſſi. Celle qui eſt rare, excite le cors: la frequante, le reſout. &c. Cecy doit eſtre obſerué, de ceus qui ont la ſanté ferme: & ſe garder, que les remedes du mauuais port ne ſoint conſumés ou amployez au bon. Ainſi donc les perſonnes bien ſaines, doiuet eſtre indifferantes à tout, &ne ſ'aſſuiettir a rien, lors qu'elles ſe portet bien, & leur ſanté eſt ferme, comme Celſe limite. car on ſe feroit grand

tort, de ſe randre delicat & tandre, amolliſſant & eneruant ſa bonne & forte complexion : laquelle ſe ranforce toujours plus an ſ'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal ſains, & ſuiets a quelques maladies, cõme elpilepſie(qu'on appelle mal de S. Ian) migraine, rheume, catharre, courte haleine, mal d'eſtomach, oppilacion de foye ou de rattelle, colique vanteuſe ou pierreuſe, gouttes, & ſemblables maus(deſquels la plus part eſt hereditaire auſſi biẽ que la ladrerie) qui doutte que telz ne doiuet viure de reigle, ſ'ilz veulet eſtre a leur aiſe, & viure longuemant? Ceus auſſi qui ſ'adonnet a l'etude, ou a charges publiques, d'autant qu'ils ſont ſuiets à beaucoup de neceſſités, doiuet eſtre reiglez, autremant ilz tombet ſouuant an maladie. Car ilz ſe contraignet à beaucoup de choſes, qui leur ſont nuiſantes. Et Celſe au propos allegué ſuppoſe que l'homme ſain, ſoit auſſi tout à ſoy. Or an la propoſiciõ que nous diſons, *ſuietz à maladie* nous antandons vne particuliere ſubieccion & aptitude. Car tous les hommes du monde, ſont ſuiets a toutes ſortes de maus, comm'ils ſont tous ſuiets a la mort. mais nous diſons, aucuns y etre ſuietz particulieremant, qui ont vne

vne inclinacion & diſpoſicion à quelque mal, duquel la ſemance ou le rudimant eſt an eus: non qu'ils ſoint de fait malades, mais pour peu de choſes ilz tombet an maladie. & pourtant ilz ſe doiuet bien contregarder: à l'exemple de celuy, que nous auons allegué au ſecond chapitre de ce liure, qui etāt le plus maladif de ſon tams, neantmoins vequit cent ans, par grand artifice, & exquiſe maniere de viure.

CHAP. DIS ET NEVVIEME.

Que ceus qui ſauet quelque peu de la Medecine, ſont plus mal aupres des malades, que ceus qui ne ſauet rien du tout.

CEtt'erreur deuoit eſtre deduite apres celle du neuuieme chapitre, ou i'ay remontré, qu'il y a plus de medecins, que d'autre ſorte de gens. mais craignant d'offancer les perſonnes qui ſont fort ſecourables, i'ay eté long tams an ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprādre ainſi publquemāt. An fin i'ay eté perſuadé a paſſer outre, ſachāt qu'il y a plus de dāgier que l'on ne cuide, an ceus qui ſauet quelque choſe, & panſet tout

ſauoir

ſauoir. Car de celà, outre-cuidés, preſumet & antreprenet des plus grans choſes: ou biẽ reſiſtet & ampeçhet, que les medecins n'ãployet leurs principaus remedes, qui ſeroint neceſſaires a la prompte & ſeure gueriſon. mais ces contrerolleurs les tienet angagez de crainte, tellemant qu'ils n'oſet, & font alto. Il y ha des perſõnes, qui ne ſauet de tout rien an Medecine, quant au diſcours ou raiſon (comme ſont fames ignorantes) qui meſmes ne ſauet lire, ne ecrire: mais ont q̃lques obſeruacions & reigles, ſachans bien faire vn potage, vn colis, reſtaurãt, orge mõdé, qui font bien vn lit, coiffet bien le malade, ſauet quelques petis remedes cõtre la rogne, la bruleure, la violette abbaiſſée, les vers, la ſuffocacion de matrice, &c. De cela ils panſet tout ſauoir, & font pluſieurs choſes de leur ſicap ou phantaſie, au deſceu du medecin: & ſ'il ſuccede mal, ils n'ont garde de ſ'an vanter. la grand robbe du medecin couure tout cela. Il ſeroit bon & expediãt, que les aſſiſtans ne ſceuſſet du tout rien, ſinon obeyr aus ordonnances du medecin. C'eſt vn ſauoir fort profitable au malade: car qui ne preſume rien de ſoy, n'antreprandra iamais que d'exequuter ce que luy eſt

preſcrit,

prescrit,ordonné & commandé. Les autres qui pāset sauoir,y aioutet, diminuet,alteret, ou n'an font du tout rien. comme les mauuais apoticaires,qui exequutet a leur plaisir les ordonnances des medecins : pansant de sauoir mieus la portée du malade, ou la nature du mal : anyurez de quelque opinion d'eus,pour auoir veu plusieurs telles maladies, hanté diuers medecins, & obserué le succes de samblables receptes. O dangereuse outrecuydance! voyla que ruyne la plus par des malades. Il vaudroit beaucup mieus, de par Dieu, ne sauoir du tout rien, que sauoir ainsi an anpirique. O quel malheur, pour la vie du paciant, & l'honneur du medecin,que d'auoir vn apoticaire ainsi outrecuydé, temeraire, & antreprenneur. An Italie & an Espagne aussi (comme i'an tans) les malades sont bien mieus seruis, car l'apoticaire ne va point voir le malade, si ce n'est de courtoysie & amitié,non comme apoticaire. & les medecins n'ecriuet point au pied de leurs receptes, a quoy faire sont les remedes, tellemāt que l'apoticaire sait aussi peu l'intancion du medecin,que s'il n'an voyoit rien.Par ce moyen,il ne peut abuser des ordonnances du medecin, ou

beaucoup

beaucoup moins que noz apoticaires, auquels tout est communiqué trop familieremant. Apres les apoticaires (ie parle des mauuais, & non des bons, prudans, modestes, & gens de bien, qui ne se melet que de faire leur metier) les plus dangereuses sont les gardes ou seruãtes des malades, qui panset plus sauoir que le medecin (mesmes si elles sont vieilhes au metier) touchant la nourriture principalemant, quoy qu'elle soit d'inestimable importance, pour sa qualité, heure & mesure. Vray est que de la qualité, elles an croyet assés le medecin : mais de l'heure & mesure, elles an font a leur plaisir. Ie laisse a-part la droguerie qu'elles vset a cachettes, & l'omission qu'elles font de nos ordonnances. Brief elles dispanset de tout, & an vset a leur phantasie, si elles rancontret le malade de mesme. Telles personnes sont fort dangereuses: & vaudroit beaucoup mieus auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne sauet autre lesson que de l'obeissance.

CHAPITRE VINTIEME.
contenant quinze erreurs.

De l'ingratitude des malades anuers les apoticaires: & d'où vient qu'ils sont le plus souuant mal payez.

L'Ingratitude des malades anuers les apoticaires, n'est pas de mesme sujet qu'ãuers les Medecins, il s'an faut beaucoup: & mesmes il n'y a point de iuste comparaison. d'autant que les vns ne peuuet estre payez, a parler propremant, ainsi que i'ay deduit au cinquiéme chapitre, les autres le peuuet estre. Car ce qu'on doit a l'apoticaire, est marchandise & seruice, qu'on peut estimer an argeant, & payer raisonnablemant, sans que l'apoticaire an puisse pretãdre autre recognoissãce ou deuoir. sauf le gré qu'õ doit toujours a vn seruiteur public, qui s'est aquiquité fidelemãt de sa charge an son metier. Cõme aussi a vn seruiteur domestique, qui ha biẽ & loyaumãt seruy, on an fait bõ gré, outre ce qu'on l'hà bien payé de ses gages. Autremãt le maitre est ingrat & mecognoissant,

ſant à la verité. Car l'homme,etant libre de nature,ne doit pas ſeruir pour gagner ſeulemant de l'argeant, ains ſ'il eſt de bon cœur, il ſe propoſe de gagner outre ce, le cœur, l'amitié & bonne grace de celuy, auquel il ſert: & doit eſtimer plus cela,que tout autre bien qu'il an peut receuoir.Et ainſi reciproquemant, le maiſtre doit toujours aymer celuy qui l'ha bien ſerui,& le tenir toujours pour domeſtique, ayant l'antrée de ſa maiſon tant qu'il viura. Or l'ingratitude de pluſieurs anuers les apoticaires,eſt communemant de tant plus grande, que ces pauures gens auront plus fourny & ſeruy. Car on ſe fache de payer vne ſi grand' ſomme, qu'on doit: & puis,on dit:ce ne ſont que herbes & racines, leſquelles l'apoticaire ha prins an noz jardins,prés,vignes, chams, ou landes. Il a eu vn peu de peine à les cuillir: il ha depandu vn peu de bois,ou charbon a les cuire.& voila tout. il m'ha baillé quelques clyſteres : il ha velhé deus ou trois nuis: on l'ha fait leuer cinq ou ſis fois du lit. Et que peut valoir tout cela? Il demande cent liures de deus ou trois ſemaines,que i'ay eté malade. Aurois-ie bien depandu cinq ou ſix liures par jour an ces potringues? Et puis,i'ay tant
depan

depandu an chappons & autres viādes. I'ay tant donné aus medecins, & au chirurgien. la garde ou ſeruiciau me coute tant. Quoy? cette maladie me reuiēdroit a plus de cent ecus. Mais c'eſt bien pis, ſi le malade vient a mourir. Car celuy qui doit payer, antrera volontiers an reproche, diſant, que les drogues de l'apoticaire ne valoint rien: qu'elles etoint vielhes. & que ſi le malade eut eté bien & fidellemant ſecouru, il n'an fut pas mort. tellemant que l'apoticaire eſt pluſtoſt redeuable, que creancier. Il y an ha de ſi mal auiſés, qui diront: le medecin & l'apoticaire ſauoit & voyoit bien, qu'il n'an pouuoit pas guerir: qu'il etoit ineuitablemant mort. Pourquoy eſt-ce, que on la fait conſumer en depance? C'eſt vn affront & piperie. l'apoticaire deuroit perdre cela, comme celuy qui fournit de l'argeant ou de marchādiſe à vn anfant perdu. He pauures gēs: quand vous ſauries de vray, que ce malade mouroit dans trois ou quatre jours, lairries vous pourtant de le nourrir? Trouués vous bon que l'on abandonne vn malade, veu le grand nombre de ceus qui echapet contre toutt' eſperance? Il eſt certain (mon amy) que les maus coutet plus qu'ils ne valet: ou-

tre ce qu'ilz ruinet le cors.mais le recouuremãt de santé,ne peut estre estimé a pris d'argeant:ainsi que i'ay remontré au cinquieme chapitre. Vray est,que l'apoticaire & la garde peuuet estre bien payés,comme aussi les vandeurs de poulalhe, & autres viandes, & comme les autres seruiteurs & chambrieres : mais cette marchandise & ce seruice de l'apoticaire doiuet estre payez plus liberalemant ,veu la necessité,& la pei ne facheuse que donne le malade extraordinairemant. Il y a des plaisirs & seruices,qui doiuet estre achettez au double des autres: par ce que ils sont fais auec quelque dãgier, ou grand incõmodité , de ceus qui les font: ou a telle necessité , de celuy qui les ressoit, que la recompanse an doit multiplier. Ne dõnerez vous pas volũtiers d'vn verre d'eau fraiche,etant sur les chams fort alteré , plus que d'vne pinte de vin,etant au lieu de commodité. C'est, que vous estimez beaucoup dauautage , ce que vous sert au besoin,pour faire passer vne grand'facherie. Aussi quand on est malade on n'estime rien la valeur & & cherté des drogues: on veut que tout soit amployé pour telle necessité:mais au payer, on cognoit l'ingratitude. Tant s'an faut qu'on

qu'on ſurpaye, qu'a peine l'apoticaire an peut retirer ſon cabal. Car on ſait bien, qu'il amploye, outre les herbes & racines du terroir où il habite, pluſieurs drogues apportées du Leuant, & du Ponant, regions fort lointaines, drogues bien cheres, & ſur leſquelles ſouuant il perd: comme il auient aus autres marchans de perdre ſur ce qu'ils achettet pour reuandre. Et quand l'apoticaire n'y perdroit rien, ce n'eſt pas aſſez. Ne faut il pas qu'il gagne de ſon induſtrie, a la compoſicion & adminiſtracion des medicamans? Il deuroit être plus riche qu'vn groſſier, tant pour tant: car le groſſier vand les choſes comme il les achete, ſans leur donner aucune forme ou preparacion. L'apoticaire ha la peine de les accommoder an mille ſortes, & randre propres aus malades. Tout ainſi que les charpantiers & menuſiers faſſonnet le bois & l'accommodet an batimans & meubles. Le radelier le vand tout rude & ſans forme. Que vaut plus (a vottre auis) vn gros tronc de noyer ou les tables, chaires, & litz qui an ſont faitz? Ces meubles valet plus cinq ou ſis fois que leur matiere, pour le labeur

& l'induſtrie qu'on a amployé à les faſſonner,& randre vtiles au ſeruice de l'homme. Ainſi les drogues que le groſſier ha fourny à l'apoticaire, étant accommodées ſuiuant l'ordonnance du medecin, valet cinq ou ſis fois plus qu'elles n'ont couté. Et toutesfois on veut, que l'apoticaire n'an ayt rien plus que le groſſier. Vne liure de rhab-barbe coutera neuf ou dis liures, autant du plus que du moins. Et ie ſay bien, que ſi l'apoticaire n'an fait plus de cinquante liures, il ne
1 *Erreur populaire.* gagnera pas aſſés. Et puis on veut, qu'il le donne pour le pris qu'il luy ha couté: comme qui voudroit les meubles, pour le pris que coute le boys. Il feroit bon voir qu'on eſtima ainſi vn' epinette, vn lut, vn' harpe,& autres inſtrumans de muſique, ſeulemant autant que vaud le boys: vne clef & vne ſerrure, nomplus que le fer ſans faſſon: & vn horologe, autant que peut couter ſa matiere: vne peinture, à la valeur des couleurs qu'on y a mis. Et l'apoticaire qui fait des ouurages plus excellans, & plus vtilles ſans comparaiſon, n'aura il rien de ſon induſtrie, & de la faſſon de ſes drogues, mais on luy payera autant qu'elles ont couté an gros? Voila bien antandu. Quand

on

on eſt de fait malade, on ha bien autre auis. il ſamble qu'on ne ſauroit aſſés payer les remedes, & le ſeruice de l'apoticaire. Mais quand on eſt guery, il an faut rabbattre la cinquieme partie ou la quatrieme : quelques vns ont cette coutume d'an rabbattre le tiers, & les autres font par moitié. An quoy ils ſ'abuſet trop lourdemant, panſans d'an auoir melheur conte. II *Erreur populaire.* Car ſi c'eſt la coutume de la ville, ou de la maiſon, & (comme vous diriés) vn ordinaire & pacte reſſu de la part des apoticaires, ils font que tout reuient à vn. Car ſi vottre coutume eſt, & etes ainſi d'accord, qu'on an rabbatra toujours le quart, l'apoticaire qui pretand qu'il luy ſoit juſtemant du, quarante ſis liures, cinq ſols, trois deniers, il fera reuenir ſes parties à la ſomme de ſoixante & vne liure, treze ſols, huit deniers: ſachant que vous an rabbatres quinze liures, huit ſols, cinq deniers, qui eſt le quart. & ainſi luy reſteront quarante & ſis liures, cinq ſols, trois deniers, qu'il pretand luy eſtre juſtemant dus. Les autres font taxer les parties aus medecins. III *Erreur populaire.* Et que ſauet les medecins combien valet

les drogues de l'apoticaire, ſinon par ſon rapport meſme? va-il aus foires acheter le rhabarbe, la caſſe, la manne, le gaiac, l'argeant vif, le muſc, l'ambre, & autres marchandiſes. Il n'an ſait autremant le pris, que de l'ouïr dire à l'apoticaire: lequel vous an dira bien autant: & puis vous n'an ſaurés pas moins que le medecin. Dauantage les marchandiſes changet ſouuant de pris. dont le medecin qui ſe tiendroit toujours à vn taus, feroit tort à l'apoticaire, ou à celuy qui le doit payer. Ne void on pas, comme le ſuccre hauſſe & baiſſe fort ſouuant an valeur: & la cire, & le couton, & le ſaffran, & autres marchandiſes qu'on nomme Latines, aſſés impropremant: d'autant que on les demande an

IIII Erreur populaire.

François, & nompas an Latin, comme nous faiſons les drogues des malades. Car touttes nos receptes & ordonnances ſont an Latin: & toutesfois on ne les appelle pas, marchandiſe Latine. Puis donc que tout change de pris, an moins de quatre ou cinq ans, comme auſſi le bled, le vin, l'huille, le linge, les draps de laine & de ſoye, le plomb, le cuiure, l'or, l'argeant, & cæt. commant

mant voulés vous qu'vn medecin taxe bien la marchandise d'vn apoticaire:& que toujours il estime vn clystere sept sols & demy, vn potus cordial vint sols, vne medecine de rhabarbe trante solz &c. sans faire tort au marchant,ou au payeur? Et que faut il tant barguigner.s'il vous ha bien & fidelemant seruy(comm'il faut presuposer) payez le liberalemant : & il sera toujours plus affectionné à vous seruir loyaumant & diligemmant. Mais on fait bien pis, que sans payer le premier,a vn autre besoin on se retire a vn autre , & volontiers c'est a vn nouueau venu (sous couleur que ses drogues doiuet estre plus fraiches) lequel pour auoir chalandise , ressoit volontiers tout le monde.Et puis quãd cevient à payer,pour la premiere fois , on y trouue melheur marché. mais quand cetuy-cy est assés achalandé, & qu'il demande autant comme vn autre , on se remue à vn troisiesme. Voila le vray signe d'vn mauuais payeur. Et sauroit on mieus amployer son biẽ, an quelque marchandise que ce soit,ou qui valhe plus,q̃ les remedes a recouurer la santé : lesquelles a bon droit Herophile apelloit,mains de Dieu?&n'esti-

V Erreur.

més vous rien le plaisir que vous ha faict l'apoticaire, de vous auancer son bien, & vous secourir a telle necessité? Si quelque prest merite vsure (qu'on dit plus honnestemant, interest ou proffit) c"est celuy-là. Ancor se fait on tirer l'oreille d'an payer le principal. O vilaine & mesquine ingratitude! Ie m'ebay commant (pour reuenir a ma comparaison, des grossiers & des apoticaires) il y a beaucoup plus d'apoticaires que de grossiers: veu que ceus-cy gagnet bien dauantage, sans tant de peine & facherie: outre ce que leur gain est liquide & assuré. Mais d'ou pansez vous que procede la faute, & que noz apoticaires sõt si mal payés? C'est pour leur outrecuidance le plus souuant: & de ce qu'ils veulet tout ambrasser. Il leur samble que cela fait a leur reputacion, d'auoir plus de chalans que les autres: & qu'ils se montret sauoir autãt qu'vn medecin. Voila deus folies qui les font perdre, de par Dieu. Voi-
VI Erreur. la leur grand' ruine. Et premieremant, quãt a vouloir tout ambrasser, pour estre an plus grande reputacion, cela leur cause de mauuais debtes. Car ils n'oset refuser a personne, pour n'an exclurre les autres: nompas mesmes ceus qu'ils sauet bien auoir quitté leur

ſeur apoticaire, pour eſtre mauuais payeurs, comme i'ay dit. C'eſt tres-bien fait, de n'e cōduire les pauures. Ils doiuet eſtre an principale recommandacion, & bien ſecourus par charité, voire ſans an pretandre aucun ſalaire ou proffit, leur donnant meſmes le cabal, an aumone charitable. Mais des riches, c'eſt vn autre partie. Ils ont bien dequoy payer tout contant, pour la plus part: & on leur fait plus de credit que aus pauures, affin de les antretenir, & ſe maintenir an reputaciou, d'eſtre apoticaire de touttes les meilheurs maiſons, ou de la plus part: leſquelles an fin ne payet qu'an bonnadies, ou an outrages & reproches: quelques-fois an menaces ou baſtonnades. pour le moins il y faut des proces, auquels les auocas gagnet plus que le marchant. Son dam. il ha voulu auoir cette reputacion: ou pour ne perdre quelque peu que luy etoit du, il y eſt voulu antrer plus auan, craignant que ſ'il ne continuoit d'auancer, vn autre print la chalandiſe & partant il ſ'y anfonce iuſques aus oreilles, a ſon grand preiudice. Le ſegōd point d'outrecuidance eſt, quand l'apoticaire veut faire du ſuffiſant, hors de ſon metier & vocacion, an contrefaiſant le medecin, duquel il veut *VII Erreur.*

veut estre dit compagnon, sinon majtre & superieur. Car il samble a quelques apoticaires, sauoir plus que les plus sauans docteurs, par ce que ils ont veu force malades, & obserué les receptes de plusieurs & diuers medecins, qui ont eté de leur tams an reputacion. dont ils panset auoir aquis par experiance, vn sauoir plus solide & asseuré, que les modernes qui ordonnet pour le presant. Et de cela outrecuidez, oset bien antreprandre, d'ordonner plus souuant de leur phantasie, aussi a-propos comme est *manificat* a matines, suiuant le commum prouerbe. Grosses bestes, & plus dangereuses que les sauuages! les medecins qui sont consumez en leur sciance, y sont bien ampechés. & ces galans icy n'y treuuet point de difficulté. On leur fait trop d'honneur, de les appeller Ampiriques, si on prand ce mot propremant. Car les Ampiriques ont eté gens doctes, faisans vne troisieme secte an la Medecine, non moins que les Methodiques & les Dogmatiques. lesquelles trois Galen ha bien voulu sauoir: & puis se tenir a la Dogmatique ou racionelle, qui est fondée an raison naturelle, sur la parfaite cognoissance de l'anatomie, des elemans, des complexi-

complexions, vertus ou facultez, actions naturelles, vitales & animales: Itē des vrayes causes & signes des maladies, de leur essance & diuers accidans. Ce que ignoret les presumptueus charletans, outrrecuidés vanteurs & dangereus antrepreneurs: qui n'ont rien que des receptes. C'est bien assez qu'ils antandet leur metier, & qu'ils l'exercet fidelemant, suiuant les ordōnances & mandemans des medecins, sans y ajouter ou an rabatre vn grain. Car cela est trop dāgereus. Qu'ils se souuiennet, de ce que racōte leur Saladin an sa premiere particule, des interrogaciōs qu'on doit faire a l'apoticaire: où il fait māciō d'vn qui etoit au tresillustre Roy d'Arragon, lequel fut aigremāt puny & hōteusemāt cōdamné a Naples par ledit Roy, de ce que les medecins de sa magesté ayans ordōné vn electuaire cordial, auquel antroit du coral blanc: ledit apoticaire n'an ayant point, brula du coral rouge, qui an deuient blanc. Cela etāt venu a la notice du Roy, il condāna son apoticaire a neuf mille ducas. (Nicolas preuost recitant cette histoire, ne dit que mille ducas) & de là an hors ne s'an voulut plus seruir. C'est vn bel example aus antrepreneurs, qui n'ōt seulemant font des medecins, a ordōner touttes sortes de reme-

VIII. Erreur.

des, ains aussi contreroller & font autremãt les receptes, qu'il ne leur est commandé, qui est vne fausseté, beaucoup plus dangereuse que de falsifier la mõnoye. Dont ils ne meriteroit moins d'estre brulez tous vifs dans l'huille bouillant, ou tenalhez, tout ainsi que les assassins seruiteurs domestiques qui egorget leurs maitres. Feu monsieur Torrilhon, lieutenãt principal au gouuernemãt & siege presidial de Monpelier, quand on luy parloit de la reformatiõ des apoticaires, racontoit voluntiers, d'vn de Paris, qui le ser uit anvne grand maladie aus faus-bourgs S. Germain: etant pansé d'vn des plus sauãs medecins de la ville. Quand il fut guery, il paye liberalemant ses parties a l'apoticaire, sans an vouloir rien rabbatre, cõme on fait communemant. L'apoticaire voyant son honnesteté, luy dit: vraiemant, (monsieur) i'ay bien merité cet argeant: & il vous ha bien fait besoin, que ie vous soys eté amy. Car si i'eusse fait tout ainsi que le medecin ordonnoit, vous fussies mort, ou tard guery. Lors ledit Sieur Torrilhon, an s'ecrian- luy dit, Ha mechant homme! Voyla pouquoy i'ay ete si longuement malade. Si vous eussiez fait comme le medecin ordonnoit, ie

fusse

fusse plus-tost guary. Ainsi cet outrecuidé presumptueus, pansant qu'il luy an sauroit plus de gré, perdit celuy qui luy pouuoit estre du, s'il eut fait son deuoir. Ne meritoit il pas de perdre aussi l'argeant de ses parties (comme la fausse mõnoye est confisquée) & outre ce, puny au cors? Car quiconque vse de ces tours, met le malade an danger de mort, ou bien le fait plus long tams andurer a la ruyne de son cors & de ses biens. Et *IX. Erreur.*
puis, ils sont si aueugles de vaine gloire & fausse persuasion, qu'ils s'an oset bien vanter apres que le malade est guery: c'est a dire, quand il n'est peu mourir de leur mechante & deloyalle procedure. De laquelle s'il fust mort, l'apoticaire n'auroit garde de se vãter, d'auoir fait autremant que le medecin ordonnoit. O extreme infidelité, & trahison detestable! C'est vne des raisons (a mon auis) pourquoy ils sont si mal payez. Car Dieu ne veut pas qu'ils ayet proffit de leur abus, ains tout mescontantemant, n'etans payez pour la plus part, qu'a force de chicanerie. Ancor est ce trop, pour ceus qui vset de qui pro quo, ou qui font des medecins. Mais (dira quelqu'vn) tous ne sont pas de cet humeur, & n'abuset ainsi de leur metier.

metier. Il faudroit au-moins que ceus-cy fusset bien payés. Cela est vray : mais sou uant le bon andure pour le mauuais. Le nombre des loyaus & fidelles est si petit, que pour eus on ne fait exception. tout passe sous vne generale condamnacion, pour les frequans abus de la plus grand partie. & jusques à tant qu'ils soint tous bien reformés, ils seront tous mal payés. Aussi plusieurs qui sont bien consciancieus, qui dispanset tres-fidellemant les ordonnances des medecins, & n'antreprenet rien d'eus-mesmes, falhet d'vne autre sorte: dont il leur auient d'estre mal payés. C'est, qu'ils sont trop faciles & volontaires, faisans credit plus long tams qu'ils ne deuroint, à gens riches & aisés, craignans plus de leur deplaire, que de les perdre. Trop de bonté nuit bien souuant, & (comme on dit communemant) tourne an fadaize. Il est raisonnable & honneste de faire plaisir, mais il ne faut pas que il reuienne à son dommage, sans aucune necessité. Bien seruir, & vouloir estre bien payé, sont choses legitimes, & bien correspondantes. Dont qui ne sert bien, ne merite d'estre payé : & qui ne paye bien (ayant le dequoy, cela s'antand

x *Erreur.*

tand) ne merite d'estre seruy. Il y ha eu à Lyon vn apoticaire, qui se faisoit payer tout contant & auant la main, ce que montoit les receptes qu'on luy balhoit à dispanser & exequuter. Il n'an faisoit rien autremant, quand ce eut eté le plus honnorable de la ville. dont il fut surnommé, le grand vilain. Auoit-il moins de pratique pour cela? Au contraire, si grande presse, qu'à peine y pouuoit il auenir, auec set ou huit seruiteurs. Car on etoit assuré, d'estre bien seruy, an bien payant. Ie ne donne point de conseil là dessus: mais il me samble, que si tous les apoticaires faisoint de mesmes, anuers ceus qui ont dequoy payer contant, ils les pourroint mieus seruir: & si demeureroint an melheur grace auec eus. Car quand il faut an fin debourcer vne grand somme, c'est vne grand facherie. XI Erreur.

Il y a vn autre abus, duquel les apoticaires se font grand tort, & non-moins aux malades. C'est, qu'ils ne font tout le jour que trotter a visiter les pacians, & laisset faire à leurs seruiteurs les ordonnances des medecins, comme bon leur samble: tellemant qu'ils seruet a credit les

malades. Ne voudroit il pas mieus de tenir pié a sa boutique, & traualher an ce qu'il peut, voyant ce que font ses seruiteurs, que de se promener ainsi de maison an maison? An Italie & an Espagne, comme i'ay remõtré au precedant chap. les apoticaires ne bouget de leur boutique, & ne vont voir aucũs malades, si ne sont leurs parans & familiers amis, lesquelz ilz ne visitet point cõme apoticaires. Car ilz ne leur aportet pas ce que les medecins ont ordonné, & ne l'appliquet pas aussi. Il ne sauet ce qu'on an veut faire. On vient querir les remedes, de cheus le malade: & les gardes les aministret, ainsi que le medecin leur ha dit. Les barbiers ballet les clisteres. les gardes appliquet tout le reste. Les malades an sont ilz moins biẽ seruis? Cent fois mieus que an France. car le maitre apoticaire s'attandant à sa besogne, & voyant ce que font ses seruiteurs fournit plus promptemant & plus fidelemant ce que le medecin a ordonné, sans perdre tams à vagabonder: & ne sachant à qui doiuet seruir les receptes des medecins. Car on n'ecrit iamais a la fin, la maniere d'an vser, ilz n'an deuienet pas ampiriques, & ne sont outrecuidez a contrefaire les medecins. Cela

eſt mauuais, dira quelqu'vn: d'autant que le malade eſt fort conſolé, d'eſtre viſité ſouuãt de ſon apoticaire,& qu'il ſache quelque peu an l'art de medecine. C'eſt la commune erreur de ce royaume,& double abus tres-preiudiciable aus malades. Car quant a ſauoir quelque peu i'ay remontré au precedant chapitre, que cela eſt dangereus pour les malades. Il vaut mieus qu'il ſoit aſſiſtez & ſeruis de perſonnes qui ne ſachet,ſinõ obeyr au medecin. & quãt à la viſite qu'on eſtime ſeruir a cõſolaciõ, il ya ancor double erreur: l'vn que l'apoticaire ſe detourne mal a propos,du ptincipal ſeruice du malade:pour lequel il vaut trop mieus qu'il ne bouge de ſa boutique, comme dit eſt: & que tout ſoit preſt aus heures que le medecin ha ordonné.L'autre,que les malades ſ'abuſet grandemant an cela,tenans les apoticaires pour dimy-medecins, ou commme vicaires des medecins. Ie n'oſe pas dire(car i'an ay trop grand honte) que pluſieurs ſe fiet plus de certains apoticaires, que des melheurs medecins du monde. I'antans fier, nompas an ce que concerne le preudhomme, de faire bien & fidelemant ſon deuoir(comme a ne balher de la poiſon, an lieu d'vn remede ſa-

XII. *Erreur.*

lubre) ains de la ſuffiſance an l'art de medecine, pour quelque pretandue experiance
XIII. Erreur. & obſeruacion. Quelle folie? De là procede, que le plus ſouuant l'apoticaire ha la premiere cognoiſſãce du mal, & eſt le premier appellé, donne premier ſon decret: fait ou applique quelques petis remedes. puis ſ'il an eſt d'auis, on appelle le medecin. C'eſt le plus grand abus du monde, lequel ie refute alheurs, montrant le dangier, que paſſe vn malade, de ſ'adreſſer plus-toſt a l'apoticaire que au medecin, & luy donner la premiere cognoiſſance de ſa maladie, comme a vn iuge ordinaire & ſubalterne pour inſtruire le proces qui doit aller plus auant. Mais c'eſt comme ſi on plaidoit deuant des greffiers ou procureurs, qui n'ont cognoiſſance de cauſe: & ne ſont que officiers ou miniſtres de la juſtice. Touchant a l'autre confiance que le malade ha a ſon apoticaire, de ne le trõper ou trahir an ce qu'il fournit & adminiſtre, elle eſt treſ-raiſonnable. Dont il faut que l'apoticaire ſoit fort homme de bien, de bonne conſciance & grand integrité. car la vie du malade eſt plus antre ſes mains, que du medecin. Touttesfois il ne ſ'an doit pas orgueillir, comme font quelques vns: diſans,

disans, que les malades leur sont plus redeuables que aus medecins, d'autāt qu'ils peuuet plus faire de biē & de mal, etant en leur pouuoir de balher de la poison au lieu d'vn restaurant. Mes amys: n'vsez jamais de telles vanteries: & pour cela n'estimés pas que les malades vous soit plus redeuables, qu'aus medecins. Car autant an dira bien vn cuisinier, vn bolanger, somelier, patissier, vn meunier, bouchier, jardinier, frommagier, poissonnier, poulalier, & tout autre qui fourni tou prepare les viures, ou an public, ou an priué: iusques au valet ou chambriere qui tire l'eau du puis, ou la va querir a là fontaine. N'ont ils pas tous moyen d'ampoysonner? & s'ils ne le font pas, meritet ils plus de gré ou recompanse, plus d'honneur & de bien, ue les magistr as & autres sur-intandans a a police: que les majtres d'hotel, ou que les medecins? C'est bien fait d'abstenir du mal: & l'homme de bien an abstient, non pour crainte de punicion, ains par ce qu'il hait le mal, & cherit le bien. mais cela ne merite, sinon vne commune reputacion d'homme de bien. Car celuy qui abstient du meurtre qu'il pourroit faire, n'est pas tenu pour auoir sauué la vie. au-

XIIII. Erreur.

tremant, nous ſerions redeuables de nottre vie à toutte perſonne qui nous eſt pres, d'autant qu'il eſt biẽ an ſa puiſſance de nous couper la gorge quand nous dormons. Vn coup de piſtolle eſt aiſé a donner. Tout valet & chambriere nous peut empoiſõner. Et pour ce qu'il ne le font pas, leur ſommes nous redeuables de noz vies? Il eſt bien vray, que l'apoticaire le peut faire plus ſecrettemant, & de ſorte que la mort procedée de ſa poiſon, ne luy ſera attribuée, ains a la maladie. Dont ne feſant point ce tort au malade, cõme il pourroit bien faire, il ſera ſimplemant reputé homme de bien, comm'il doit eſtre antieremãt: mais nompas que le malade luy ſoit tenu de ſa vie, ſ'il ha eſté an dangier de mort: comm'il an eſt redeuable au medecin: ainſi que i'ay amplemant demontré au cinquieme chapitre de ce liure. L'apoticaire ne ſe peut de rien plus vanter, que la garde, ou le cuiſinier, qui ont fait les potages, orgemõdés, conſumés, & apreſte autres viandes: nõplus q̃ ceus, qui luy dõnoint a boire: voire q̃ ceus qui le pouuoint tuer an dormant où an velhant, & ont abſtenu de telle mechãceté. Et pourtant, que les apoticaires ne ſe vantet point de cela, cõme ayant plus merité du mala-

de,que autre perſonne. Car il n'ya point de comparaiſon de luy au medecin: lequel ne peut eſtre payé, comme i'ay aſſez prouué au ſudit chapitre: & l'apoticaire peut eſtre ſurpayé. Dont il ſe doit contanter d'vn gain honneſte & raiſonnable: nompas eſtre exceſſif:&ſe faire bien payer ce que luy eſt du. Mais la plus-part oſe bien encores ſe comparer au medecin, & dire: quoy? Le medecin aura pour le cours d'vne maladie, vint cinq ou trante eſcus, ou ie n'auray que vint ou trante liures. Il ne fourniſt rien: & i'amploye mon bien, outre mon induſtrie. & ſi ie traualhe beaucoup plus que le medecin. Mon amy,il ne faut pas conter ainſi.le medecin ha ſõ cabal an l'eſprit,qu'il a aquis par long etude, & non a petis frais. C'eſt vn cabal ſpirituel, qu'il diſpance par le menu aus vns & autres ſelon leur neceſſité,ſans toutef fois rien diminuer. tout ainſi que pluſieurs chandelles prenet lumiere d'vne flamme, qui n'an diminuë point. Ce cabal eſt plus digne & excellant que touttes les marchãdiſes du mõde: dont il ne peut eſtre payé ou recognu ſuffiſammant par argeant, comme i'ay deduit au ſudit chapitre.Mais ton cabal peut eſtre bien payé & ſurpayé.Et quant au XV. Erreur.

labeur,ie veus que l'apoticaire traualhe plus ſon cors,& (ſi voulez) ancor ſon eſprit, a faire & exequuter bien ce qui luy eſt commandé. Pour cela merite il plus de recompãce que le medecin? Les maſſons, & charpantiers, qui beſognet ſous vn architecte, ont bien plus de peine que luy: & toutesfois ils ſont aſſez payés, & ſe contantet de dis ou douze ſolz pour iour, où l'architecte ha vn eſcu: Le patron d'vn nauire traualhe moins,que les vogueurs, & ſi eſt ce qu'il gagne dauãtage. Le laboureur n'ha il pas plus de peine,traualhant pour nottre nourriture, que vn paintre qui repreſante biẽ au vif vne perſonne? touttesfois le laboureur, ja ſoit qu'il ſ'occupe an choſe tres-neceſſaire, ne gagnera pas dans huit jours quatre liures:& le paintre aura de ſon labeur,ſ'il eſt des melheurs,vint cinq ou trante eſcus.Ainſi le medecin, ja ſoit qu'il traualhe moins, il merite dauantage ſans comparaiſon.car ſon labeur eſt plus digne, & tel qu'on ne peut aſſez recognoiſtre, quand il eſt bien a propos. Il feroit bon voir, qu'vn ſoldat voulut auoir cent liures d'etat par moys, vojre plus que ſon cappitaine, diſant qu'il ha plus de peine & paſſe plus de dangiers: qu'il luy faut faire

ſanti-

ſantinelle, ou eſtre au cors de garde, lors que le capitaine eſt bien a ſon aiſe dans vn bon lit: qu'il luy faut aller a des eſcarmouches plus ſouuant que ſon capitaine. qu'il luy faut porter ſes armes alant a pied, & le capitaine ha charroy. dont il merite auoir plus de gages, que le capitaine. Ainſi le ragaſſe pourroit bien dire, qu'il merite plus que ſon majtre, d'autant qu'il ha plus de peine, & qu'il porte le plus ſouuant ſes armes. Et pour reuenir aus nottres, la garde ſe plaidra d'auoir beaucoup plus de peine que l'apoticaire, & toutesfois elle gagne moins. Brief, il n'y a pas le moindre, qui ne ſ'eſtime meriter plus, que ceus qui ont les principales charges & ſuperintandances: etas fort dangereus, & moins paiſibles & aſſurez que les plus petis & abjets. Le medecin ha toutte la charge du malade (qui eſt fort peſante) ſur ſon dos. les autres qui excequutet ſes commandemans, ont bon tams aupris de luy, ſ'ils le ſauoit comprandre. Dont il eſt bien raiſonnable qu'il ſoit plus honnoré, reſpecté & recognu ſans aucune comparaiſon. Or ſus donc, que les apoticaires ſe contantet de leur vocaciõ, & du gré qui eſt du a leur fidelité, cõ-

me bons seruiteurs publics : qu'ils tachet a bien faire leur deuoir anuers les malades, suiuant les ordõnances des medecins: qu'ils n'antreprenet riẽ, qui ne soit de leur metier: ne soint point soucieus d'auoir grand presse, ains de seruir loyaumant & diligemmant ceus qui les an requieret : se contantās d'vn honneste proffit, etans bien assidus an leurs boutiques, & auises au prest & auancemant qu'ils font: Dieu permetra qu'ils serōt mieus payez de leur cabal, industrie, & labeur.

FIN DV PREMIER LIVRE.



SEGONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIRES,

touchant la Medecine & le regime de ſanté, refutés ou expliqués

PAR

M. LAVR. IOVBERT, CONSELHER & Medecin ordinaire du Roy, & du roy de Nauarre, premier docteur regeant, Chancelier & Iuge de l'Vniuerſité an Medecine de Mompellier.

AVEC DEVS CATALOGVES DE PLVSIEVRS AVTRES ERREVRS ou propos vulgaires, qui n'ont eté mancionnés an la premiere & ſegonde edition de la premiere partie.

ITEM.

DEVS AVTRES PETIS TRAITES, concernans les Erreurs populaires, auec deus Paradoxes du maime auteur.

PLVS

L'APOLOGIE DE SON ORtographie, diuiſee an quatre Dialogues.

Le tout nouuellemant imprimé.

A PARIS,

Pour Lucas Breyer, tenant ſa boutique au ſegond pillier de la grand' ſalle du Palais.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A
MON TRES-HONNORE

SEIGNEVR, MONSEIGNEVR *de Neufuille, Seigneur de Villeroy, conseiller & secretaire d'estat du Roy, grand tresorier general de l'ordre de sa Majesté, Berthelemy Cabrol, son tres-humble seruiteur, Salut.*



Onseigneur i'ay eu mon refuge à vous, pour me sauluer du mescontẽtemẽt que M. IOVBERT a receu de moy : à raison d'vne seconde partie de ses Erreurs populaires, que ie faisois imprimer, cõ-

me a la desrobee, voyant sa resolution de n'en mettre plus en lumiere. Il m'a surpris cheus l'imprimeur, fort indigné de mon entreprise. Touttesfois, quand il ha entendu, que ie vous en voulois faire vn present, il ha eté tellement satisfait, que sur le champ il ha permis a Lucas Breyer, marchant libraire (auquel ie m'en etois adressé) de passer outre : luy donnant ancor deux beaux discours, traduits de ses Paradoxes latins, par Isaac Ioubert son fils aisné. En quoy i'ay cogneu par effect, le grãd respect qu'il vous porte, & la venerable autorité que vo⁹ auez gagné sur luy, par voz bienfaicts & merites en son endroit: ainsi qu'il proteste souuent & en priué & en public, vous estimant l'vn des meilleurs seigneurs & amys qu'il

ayt en Frãce. Pour ce (dit il) que sãs vous auoir iamais faict aulcun seruice, ne aus vostres, luy aues toujours en tous ses affaires esté si gracieulx, bening & fauorable, qu'il ne pourroit rien plus attendre d'vn auquel il eut seruy toutte sa vie. C'est vostre grãdeur, Monseigneur, de faire ainsi acquisition d'vn grãd nombre de seruiteurs bien affectiõnez, & tels que ie cognois ledict sieur IOVBERT: lequel ne s'epargnera iamais a rendre le debuoir, au moindre qui l'ayt obligé. L'vn de ses moyens est (qui n'est a mespriser) d'honnorer la memoire de ses bien-faicteurs par ses escripts. Dõt ie m'assure, que s'il eut de soy mis cet' œuure en auant, il la vous eust donnee, plus-tost qu'a autre que ie sache. Ell'est dõc vostre de bõ droit

& meſmes veu la permiſſiõ de l'auteur: qui eſt vn expres conſentemẽt comme s'il la vous donnoit, & que ie la vous preſentaſſe de ſa part. En quoy vo⁹ plaira auſſi cõſiderer, l'extreme deſir que i'ay d'eſtre cognu de vo⁹, m'inſinuãt par ce moyen en vos graces, & me preſentant à vous faire treſ-humble ſeruice, quand il vous plaira m'honnorer de voz commandements. Monſeigneur, vous me cognoitrés en cela de ſi ardente affection, que vous le pourriez deſirer du plus confident & aſſeuré ſeruiteur que vous ayez eu iamais: emeu à cela, tant des propos de mondict ſieur IOVBERT, que de la commune reputation de voz rares & excellentes vertus, qui vous ont rendu treſ-aggreable au

Roy noſtre ſire, & aus autres princes de ce royaume, maniant les plus grans & importans affaires de la Couronne, autant heureuſement que prudẽment, auec vne merueilleuſe dexterité, accompagnee de ſinguliere confidence & diſcretiõ, loyauté, rondeur, integrité, ſyncerité & preud'hommie, diligence, patience, vigilance, promptitude, hõneſteté, gentilleſſe, grace, bõté, doulceur, humanité, benignité, courtoiſie, modeſtie, generoſité, conſtance, magnanimité, liberalité, excellente memoire, ſubtile iuuentiõ, profõd & ſain iugement, diſcours ſolide & graue, & tres-bon auis & conſeil & toutte autre vertu requiſe à voſtre eſtat, condiciõ, & charge. O qu'vn grand Roy eſt heureux, d'auoir vn tel conſeiller aupres de ſa perſonne.

O infinimãt heureux le monarque, qui en auroit autant qu'il ya de grains envne belle grenade, comme le grand Roy Darius souhaittoit autant de Zopyres! Heureuse la patrie, heureux le peuple, qui a telle addresse, pour obtenir de son Roy ce qu'il en peut requerir iustement, ou an attendre fauorablement: addresse tant facile, tant seure, & veritable, qu'õ ayt iamais eu en Frãce. Monseigneur, ie serois trop prolixe (ie le voy bien) si ie voulois racõter seulement la disiesme partie des louables actions qu'on rapporte publiquemẽt de vous: outre ce que ie ne m'en sçaurois dignemẽt acquiter. Aussi ie pense, qu'il vous sera plus aggreable, de ietter incontinent voz yeulx, sur les beaux & plaisants discours de M. IOVBERT,
sca-

ſçachãt que vous aues par cy-deuãt prins grãd plaiſir à la premiere partie, que luy-meſme fit publier y ha vn an. Ie croy q̃ vous ne l'aurez pas moindre de cette-cy : mais quoy que ce ſoit, vous plairra interpreter en mieux mon hardieſſe, & aggreer le preſent que ie vous fais en toutte reuerance & humilité: en vous baiſant les mains, & priant Dieu que vous doint, Mõſegneur, le comble de voz meilleurs deſirs, en parfaicte ſanté, treſ-longue & heureuſe vie. De Paris ce 3. de Feburier, 1579.

EPISTRE
DE B. CABROL, MAISTRE IVRE EN LA FAculté de Chirurgie, de l'Vniuersité, Cité, & Ville de Montpellier, Chirurgien ordinaire du Roy.

REPVLSIVE
DES ENVIEVX ET VENIMEVX PROPOS TENVS CONTRE L'AVteur *des erreurs populaires.*

ADDRESSEE AV TRES VERTVEVX, MAGNIFIQVE ET GENEREVX SEIGNEVR, M. ANTOINE DE CLERMONT, Baron de MONTOISON, & gentilhomme de la chambre du Roy.



N dit bien vray communement, *qu'*Enuie ne mourra iamais. *Car elle fut engendree de Lucifer, dez le commencement du monde: & n'aura iamais fin, nomplus que les diables d'enfer, peres de*

calomnie & detractiõ, dont ils portent le nom. Ie l'ay quelquefois ſentie bien piquante, & faſcheuſe en mon endroict: mais ie me ſuis touſiours conſolé, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en telle affliction, compagnon des plus gens de bien, des plus vertueux, ſtudieux, & ſçauans qui ſoient au monde: Et de ce que i'ay touſiours ouy dire, qu'il n'y a perſonne exempt d'Enuie, que le miſerable : & qu'il vaut mieux eſtre ſubiect à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay ſenty en moy de ſes piqueures & morſures, n'eſt riẽ au prix des aſſaulx & alarmes qu'elle a donné à M. IOVBERT*, dez qu'il a commencé de paroiſtre, auoir reputation, & eſtre tenu entre les plus doctes & rares perſonnages de ſa profeſſion. Ce fut premierement, quand on eut publié la premiere Decade de ſes Paradoxes, ſãs qu'il en ſceuſt rien: & plus encores, apres que l'ayant recognuë & aduouëe, il l'a feiſt reimprimer, y adiouſtant la ſeconde. Bon Dieu, quelles detractions & calomnies luy excita Enuie, à l'occaſion de ceſte œuure là! Ie le ſçay bien, pour l'auoir veu, au grand deſplaiſir de ſes amys, & de tous ceux qui cognoiſſent ſa vertu, valeur, & preud'hommie. Cela neantmoins luy ſucceda treſ-bien, & luy*

donna grand bruict : tout ainſi que la palme ſe rehaulſe & releue, contre le fardeau qui la preſſe, & taſche à la deprimer. Tellemant que pour le iourd'huy ſes Paradoxes ſont en telle vogue, & en tel prix, que iuſqu'au plus profond d'Alemagne on les desbat, & ſouſtient: comme l'on void par les eſcripts des plus ſçauants de ce tẽps. Touttesfois ledict Sieur IOVBERT, *ayant promis vng grand nombre de tels Paradoxes (ſuiuant le roolle qui eſt à la fin de ſa premiere Decade, en la ſegonde & troiſieme edition) n'ha pas voullu pourſuiure ceſt argument, comme deſdaigné & iuſtement courroucé des meſchancetes que l'Enuie luy auoit ſuſcité. Vray eſt que en diuerſes œuures, comme il luy vient à propos, il deſduit ſes autres Paradoxes : mais ce n'eſt qu'ẽ paſſant, & nompas a plein fond: dequoy les ſtudieux ſont fort marrys. Ainſi eſt-il aduenu (de mal-heur) à l'vne de ſes dernieres œuures, qui ſont les Erreurs populaires & Propos vulgaires, par luy expliques & corriges, iuſques au nombre de ſoixante chapitres: en promettant encor plus de trois cens, comme il appert du Catalogue, qu'il a faict quant-&-quant publier. Mais ayãt entendu par vrays rapports, qu'il en ſoubſtenoit grand'*

cause de l'hernie, ne peuuent depuis angeandrer,

122. Pourquoy dit on qui ne peut mãger qu'il boyue.

123. Et-il vray, que les bains naturels ne valet rien, ou qu'ils sont dommageables, à ceus qui ont ù la verolle.

CATALANS.

1. *Qui mingeo porc, mingeo sa mort.*
2. *Dono e capon, es touiours de seson.*
3. *Qui non ha lou ventre dur, non pot dormir segur.*
4. *Entre lo merdo, & lou pis, se nourris lou bel fils.*
5. *Non faïs iamais Kiou, de ta bouco.*
6. *Assaïs fay, qui ren non fay.*
7. *Qui non flouris, non grano.*
8. *Qui se vay dormir en sed, se leuo en santad.*
9. *En iun, & en iulhet, ne fenno ne caulet.*

ESPAGNOLS.

Vna azeituna es de oro, la dos es de plata, la terzera es de plomo, la quarta es de hierro.

ITALIENS.

1. *Salata ben salata, poco aceto, & bien ogliata.*
2. *Vesti caldo, mangia poco, beue assai, & viueray.*

3.*Veghiar à la Luna, & dormir al Sole, non fa ne pro, ne honore.*

4.*Per tutto April, ne te descuprir.*

5.*Da sancto Luca, metti la man in bocca.*

6.*Bon vino, cattiua testa, & fauola longa.*

7.*Vin di fiasco, la matina buono, la sera guasto:*

8.*El pescé guasta l'acqua, la carne l'acconcia.*

9.*Chi non se gouuerna vn anno, é cinbue anni dapoi senza allegressa.*

10.*Chi mal cena, peggio inghiotisse.*

11.*Chi non fa come fa l'occa, la sua vita é triste & poca.*

12.*Fremmaggio, pere, & pan, sonno pasto da vilan: frommaggio, pan & pere, son paste da cauagliere*

13.*Bisogna vn matto, e vn sauio, a tagliar del frommaggie.*

14.*El pan sutto, fa diuentar muto.*

15.*El vino alla sauor, & il pan al color.*

16.*Chi mangia el cauolo, e lascia il brodo, piglio il cattiuo, e lascia il buono.*

16.*Tre cose buone fa la Zouppa: fa patire, fa dormire, & fa la gangia rossa.*

18.*Chi vuol esser bene vna settimana, laue se la testa: chi vn mese, amazze el porco: chi vn anno, tolga moglie: chi sempre mai, se faccia prete,*

19.*A mal mortal ne medico, ne medicina val.*

20.*Ad ogni cosa remedio, excetto a la morte.*

21.*Chi va piano, va sano: & chi e sano, va lontano.*

22.*La mano al petto, la gamba al letto.*

23. *El maggior fastidio ch'habbia vn vecchio, é di non cagar tenero.*
24. *Chi va al letto senza tena, tutta la notte si dimena.*
25. *Vn paste buono, vn triste, e vn mezano, mantiene l'huomo sano.*
26. *Chi fa quel fatto troppo, scola i fageoli: & chi nol fa, non ha figliuoli.*
27. *Chi lo fa quanto ei puol, nol fa quando ei vuol: & chi piu lo fa, manco lo fa.*
28. *Chi mangi a carne e pesce, la vita gli rincresce.*
29. *Vino amaro, tien lo cara.*
30. *A tauola non s'inuecchia.*

LATINS.

1. *A pane biscosto, à medico indocto, à fulgure & tempestate, defende nos Domine.*
2. *Casseus laudatur non albus, nec argus, nec Magdalenus.*
3. *A la mala, coxa noxa, cropion dibium, collum remota pelle bonum.*
4. *Vinum lymphatum, cito potatum, generat lepram.*
5. *Summa medicina est, nunquam vti medicina.*

6 de caseo Barcam, de pane Bartolomæam

L'IMRIMEVR AV LECTEVR DE bonn' ame.

AMY Lecteur, ie dois bien estre excusé enuers toy, atendu ma bonne volunté, si i'ay en plusieurs endroicts fally contre l'ortographie de M. IOVBERT, *d'autant qu'elle m'ha esté fort nouuelle a ceste foys, & difficile à imiter.* Dequoy *ie t'ay bien voulu aduertir, affin que tu n'imputes à l'auteur, quelque deffaut en l'obseruation de ses reigles, ou de n'estre par tout semblable à soy. I'espere de faire mieux vne autre fois, si i'ay cest honner d'imprimer encores de ses œuures françoises: te priant ce pandant de corriger toy-mesme les fautes plus notables, & qui peuuet troubler le sens (lesquelles me sont eschappees) comme s'ensuit.*

COR-

CORRECTION DES.
fautes plus notables.

Pag.3. ligne.3. lasciuité: 6.27.simplemant.7. 23. souuenir.8.au marge,li.1.de la fac.des simpl.med.ch.29. Pag. 9.li.1.cause la digestion.10.15. meprise.27.16. du sang. & 18.finification. 28. 30. 8.Nous.39.8.cetuy-cy. & 18. qui tachet.46. 11. qu'ils les vantet. 47.23. portrait. 57. 26.il s'y faut.59. 20.il le faudra.61.18.les fieureus.63.18. de complaire.64.29.moy,cognoissant. 65.21.gonde et presque.22.faim, & sont.66.au marge, Parad. 8.67.28. nottre orge.74. 1. interrupcion soit.74. 25. Condrieu. 86.20.Mesme appareil.87.3.effaces depuis,ie ne le voy iusques a le sang des porceaus. 91. 25. veu sa grande. 92.18. menstrual. 93. 4. n'an peut consumer. 96.4. l'ha mal.102.4.vne fieure.105.5.guidee de.113.7.S'ils eusset. & 29. manne, syrop. 122.20.casse, manne. 125.9. selon qu'elle: & 26.quelle heuré.126. 25.quelle.128.16.resserrer.& 19.et fort rompu.129.7.anuiron.132.21.m'ha fallu.133.6. mesaraïques.141.2.qu'on la.142.28. passer tel morf.148:26.Autãt. 154.6.on les pourra. 157.14.l'heur, que.183.29.bouche de.189.21. coit. & 25. D'où vient. 200.8.aura il pardonné.202.16.veut dire.206.1. ayant recouuert. 213.3. ie loue leur condicion. 215.22. qu il deuint. 219.19.produiset.223.7.ancor mieus la.231.25. etoilles a cinq rayons: & 26. lueur: ia-soit que.244.13. La reuerie.245.21.infecte.252.29.aguisans.256.18. qui la propose.257.1 ressoiuet.267.3. Car si le besoin. & 8. n'ont aucun.269.10.s'exerceant.281.28.donné totalemant.

ADVERTISSEMENT SVR L'ORTHOGRAPHIE de M. IOVBERT.

IL retrenche tant qu'il peut touttes lettres ſuperflues: c'et à dire, celles qui ne ſont prononcees au langage François: entendant par *François*, nompas touttes les langues auſquelles commande le treſ-Chreſtien Roy de France (à qui Dieu doint bonne vie & longue) ains la Courtiſane, ou des lieux eſquels on parle mieus. Car leſdittes lettres ne ſōt point ſuperflues en quelques prouinces du grand Royaume de France, qui les prononcēt en leur parler vernacule. Exemple, le, *E*, ſuperflu en ces mots *Lieüe* & *Eaue*, pour dire *lieu* ou *luë*, & *eau*, eſt bien prononcé en Poiteuin. Le, *S*, qui et ſuperflu an dis mille mots François, eſt prononcé en Gaſcon, Languedogeois, & Prouenſal. Ainſi preſque de touttes lettres que le François omet & taiſe en ſon parler, vous les oyez prononcer en diuerſes prouinces de ce Royaume. La où *G* doit ſonner, comme *I* conſonante, deuant vn A, ou vn O, il entremet vn *E*, ou il ecrit le mot par vn j longuet, ſignifiant conſone. De cetuy-cy, vous en aues l'exemple au mot *jans*, au lieu de *gens*: affin que ſ'il e-

eriuoit *geans*, comme il ecrit *mangeans*, on n'entẽdit les grans hõmes dits *gigantes* en Latin. On ne trouuera pas etrange qu'il ecriue *mangeoit*, mot dissyllable, veu que tous escriuẽt *George*, aussi de deus syllabes, où le *E* n'et point ouy. Il escriroit bien *manjoit* par j long & consonant: mais on pourroit equiuoquer, & prendre ce mot pour celuy qui signifie tenir en main, ou toucher de la main. Il escrit par *lh* les mots esquels on prononce *L* liquide, comme s'il y auoit *li*. Exemple *filhe*, *galharde*, comme s'il y auoit *filie*, *galiarde*: mais il ne faut faire que vne syllabe du *ie* & *ia*. Ce que l'etranger ne comprendra si bien, que d'etre vne fois auerty, que *lh* et vn *l* liquide ou coulant, tout ainsi que s'il y auoit vn *I* apres. Il faict escrire *fou*, *cou*, *mou*, *sou* (au lieu de *fol*, *col*, *mol*, *saoul*) ainsi qu'on les prononce. Il retrenche les *E* des tierces personnes plurielles *tienent*, *dirent*, *firent*: & tant d'autres, comme on peut voir en l'Apologie de son orthographie cõposee par ses anfans. Enquoy certainement il y a grand'epargne de lettres: & par consequent proffit à la Republique, entant que les liures imprimez de cette façon, seront à meilleur marché, aumoins de la dizieme part. Car il y a bien autant de lettres abbatuës. Ce qui et fort considerable, attẽdu la multiplicité des liures qu'on ha pour le iourdhuy, par benefice de l'impri-

merie:lesquels il feroit bon de reduire en plus petit volume, & imprimer en moins de lettres qu'on pourroit, voire qu'vne finifiast tout vn mot, ou vne sentence: à l'imitation des lettres Hieroglophyques des Ægyptiens (chose bien inuentee) affin qu'on en peust iouyr à meilleur marché. Outre ce, qu'vn gros liure desplaist, & donne pensement à celuy qui en desire la lecture: car on n'ha pas plu-tost commencé vn liure, qu'on en voudroit voir la fin. Vous verrez bien d'autres raisons en la suditte Apologie (œuure non moins vtile, que gentile & delectable) & en la declaration des abus que l'on commet en ecriuant, mise en lumiere par tresexcellent personnage, maistre Honorat Rambaud, homme tres-digne de louange immortelle, pour l'extreme desir & ardente affection qu'il a de proffiter au public, plus sans comparaison que a son particulier. Son liure est nouuellement imprimé à Lyon, par Ian de Tournes. Quand M. IOVBERT en parle, il dit qu'on ne le pourroit assez estimer: tant est de bonne grace, & preignant de raisons, le discours de ce bon homme, lequel il cognoit familierement & aime extremement.

Κεκροπίδας νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον ἄλγος,
Ἐξεσάωσε κακοῦ Κῶος Ἱπποκράτης.
Ἀγνοίῃ νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον ἡμᾶς,
Σῶσεν ΙΟΥΒΕΡΤΟΣ δεύτερος Ἱπποκράτης.

Ἰοσήπου Σκαλανοῦ.

ILludit miseris varius mortalibus error:
Et nullum errores non genus artis habet.
Sed non, quàm medica, damnosior error in arte:
Vnde salus doctis, mors rudibusque venit.
Non ducis indocti duplex datur error in armis:
Cui semel erranti tota caterua perit.
Non sibi commisso medicus bis aberrat in ægro:
Errorem cuius mors aliena luit.
Ergò magna tuis, decus ô IOBERTE *medentum,*
Gratia debetur tempus in omne libris.
Qui non contentus præcepta docere medendi,
Quæ schola doctorum, Regis & aula probet:
Errores etiam, quos ignorantia vanis
Inuexit populis in sua damna, doces.
Quòd pietas est siqua viam monstrare vaganti,
Quam pius arte tuâ est vita tuenda labor.

IO. AVRATVS Poëta Regius.

MAius Io captas nostris IOBERTE *camœnis,*
Io triumphe, fas Io.
Aut (clari soboles patris) è styge Mæona solue,
Aut monstra clauâ figere
Desine: vel fuerit tantis ingrata tropæis
Nostri camœna seculi.
Monstra quidem Alcides stupido metuenda popello,
Partu deorum discidit.
Monstra sed errorum tu Coa cuspide scindis,
Turbæ timenda Delphicæ.
Ergo tuis vt Io par sit IOBERTE *triumphis,*
Emitte Plutus è fauis
Mæoniden: patris solium vel Apollinis, aulam
Stellis coruscam scandito.

IO. EDOARDVS *du Monin, Burg.*

CHacun monstre sa faute, vn monstre à faire mieux.
Infinis sont de mal, vn chemin de bien faire.
De IOVBERT *& l'auis, & l'exēple à mieux faire,*
Tance de faire mal, aprend à faire mieux.
C'est bien faire, auertir l'egaré d'aller mieux.
Le remettre au chemin, est encore mieux faire.
Auiser l'homme cheu de sa cheute, est bien faire:
Et luy tendre la main, est faire encore mieux.
Tant de lampes estaindre, Apollon n'a que faire,
Menteuses es couleurs, aprises de les faire
Pallir aux yeux trompez, sinon qu'il luyse mieux.
En vain l'homme deffend, & reprend de mal-faire,
Sinō qu'ē faisant mieux, il ensegne à mieux faire.
Bien faict qui bien reprend, & mieux faict qui faict mieux.

DV PERRON.



Le peinctre & le graueur representent fort bien
De ta face les traicts : mais tu sçais encor mieux
Par ta plume exprimer & mettre sous noz yeux
L'image de ton ame, où il ne manque rien.

I. GVICHARD DOCT. MED. DE MOMP.



LA SEGONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLgaires, touchant diuerses matieres.

PREMIER CHAPITRE.

Que l'on se peut & doit souuant passer du vin: dont il n'est tant necessaire, que cuide le vulgaire.



SANS doute le vin est tref-bon alimant, qui nō seulemant angeandre de soy beaucoup de sang, ains aussi fait mieus digerer les autres viures, reuient tost les espris, suscite la chaleur naturelle & luy donne vigueur, antretient l'humeur radical, epurge les excremans liquides par sueurs

& vrines, diſſipant an fumee les plus ſutils, qu'on nomme fuligineus. Brief, il eſt infinimãt proffitable, à qui an vſe moderemant & à propos. Mais ſi on abuſe de ſa bonté, an le prenãt plus pour plaiſir, que par neceſſité, il fait tout le contraire, angeandrãt mille maus au cors & à l'eſprit: qui ont pour leurs cauſes prochaines, des crudites, phlegmes, froideurs, oppilacions, & autres indiſpoſitions totallemant contraires aus qualites du vin. L'experiance le demoutre ſuffiſammant, quãd nous voions que les yurognes ſont fort ſujets à catarrhes, mal caduc, apoplexie, ſubeth, ſtupeur, paralyſie, tramblemant, gouttes froides, hydropiſies, & ſamblables. Il faut donc vſer du vin auec diſcretion, accommodant le naturel de ſes proprietes, au beſoin que nous an auõs. Et premieremant les anfans qui ſont bien nés, an doiuet abſtenir: parce qu'ils ont naturellemant ſi grand chaleur & humidité, qu'on ne leur peut augmanter ces qualitez, ſans euidant preiudice de leur ſanté. Outre ce que le vin rãplit fort la teſte de vapeurs: dõt echauffant leur ceruelle boulhante, il andommage l'eſprit. Paſſés les dis & huit ans, il eſt permis an bien petite quantité, & plus aus filhes que aus garſons, contre l'opinion vulgaire: & il le faut augmanter de peu à peu, iuſques au quarantieme an. Ie dis de peu a peu: car autre-
mant

mant il trable l'antandemant, & l'elourdit ou rand fueus, prouoquãt la ieunesse à cholere, luxure & toute lasciueté. Aus vielhars il est fort prore, & leur est comme le lait aus anfans: Mesme Platon (diuin philosophe) disoit, que Deu l'auoit donné aus hommes, pour remed contre l'apreté de la vielhesse, medecine bien salutaire. Car il les fait raieunnir, hoblier le annuis, soucis, soupsons, & chagrins, les randnt plus maniables, an remollissant leur rude & dure condiciõ: tout ainsi que le feu attandri & rand malliable le fer. De ce propos on peu antandre, que le vin n'et pas tant necessaire, que plusieurs ne s'an puisset bien passer, noi seulemãt etans malades, ains aussi an pleine santé. Car aus complexions chaudes nommemant, & aus ages de mesme, il est nuisant: parcequ'il augmante leur chaleur outre sa deuë proportion, an danger d'y mettre le feu, qui brulera tout l'edifice. Mais laissant à-part telles raisons: ie veus moutrer par vne anquete, que l'on vit commodemant, sainemant, & longuemant, voire an tout age, an tout lieu, & toute saison, auec l'abstinance du vin. Le monde est d'ancienneté diuisé an trois parties (auiourd'huy on y aioute la quatriesme, & la cinquieme) desquelles l'Europe que nous habitons, est selon les Cosmographes, si petite à l'egard des autres parties, que si tout

le monde n'etoit qu'vne cité, come Paris, l'Europe de sa part n'y auroit qu'vne maison où deus: l'Asie, l'Afrique & l'Amerique separtiroint le reste. Or ce peu de terroir, est l'androit où il se boit plus de vin. Car aus autres pays, où il n'y croit point de vines, ou les ians s'abstienet de ce breuuage (si ce n'est à cachettes) par l'ordõnance de Maommet: duquel la secte ha prins telle etaduë, que les Chretiens ne sont qu'vne pogne de jans, cõparés a si grande trouppe. An sont ils plus mal sains, foibles ou delicas? Non: ans au contraire, nous admirons leur force. Ne dit on pas, il est fort comme vn Turc? Quant a l'agilité, adresse, viuacité, & autres vertus corporelles, ils ne cedet point aus Chretiens, s'ils n'an amportet le pris, outre ce qu'ils viuet sainemãt, & paruiennet à grand' vielhesse. Si on dit, que l'Afrique & l'Amerique sont pays trop chaus pour l'vsage du vin, mais que aus lieus frois ou tamperes, on ne peut biẽ viure sans tel breuuage, je repondray qu'vne part de l'Asie est egallemant tamperee, & sous le melheur climat, de l'opinion des plus renommes Geographes. Ce qui est vers le Septentrion, gele de froid: ce neantmoins le vin par tout est incognu, & par tout on vit commodemant. Que dirons nous, si an notre Europe Chretienne aussi on trouue infinies personnes qui n'an

beuret iamais? & d'autres qui n'an boyuet guieres ſouuant, comme ez pays Septentrionaus & frois, où il ne ſ'an recueilt point: & apporté d'alheurs il eſt ſi cher, que les pauures jans n'an tatet ſinon les bonnes feſtes? car leur ordinaire eſt de l'eau pure, ou de la biere, ceruoiſe, citre, poyré, pommé, & autres breuuages artificiellemant preparés de grains, ou de fruis. Ils ne viuet pas moins pour cela que les riches. ils ſont autant ſains & galhars, ſauf le plus. An noz mõtaignes (i'antans de celles qui ſont vn peu loin des coſtaus & des plaines qui produiſet le vin) les pauures ne boiuet que de l'eau pure, & ſi viuet plus lõguemant, etans moins ſouuant malades, que ceus du bon pays: auquel ſe trouuet ancores pluſieurs qui, ou de natiuité hayſſet le vin, & l'abhorret etrangemant, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré, ayans egard a leur ſanté: comme pour euiter les rheumes, catarrhes & gouttes. Tellemant que ſi nous colligeons de cete diuiſion, le nõbre des vin-beuueurs, nous le trouuerons ſi petit, que du monde party an mille, a peine les dis an feront. On n'oit pas dire pourtant, que nous viuiõs plus long tams, ou plus ſainemant a tout notre vin, que les autres des regiõs plus chaudes, plus froides, ou tamperees. Ce neantmoins le vulgaire ignorant, & ſur tout le payſant, ha telle affection au vin, que ſans luy il ne

panseroit viure. Sain & malade il an veut toujours, mesmes etant malade de fieure ardante. Si on le luy defand, par ce qu'il augmante euidammant la brulante chaleur, & redouble l'excessiue alteracio͂, la douleur de teste & des reins, mettant le patiant an dangier de frenesie, il ha opinion qu'on le veut mettre bas & affoiblir, à ce que le mal dure plus longuemant. Ces pauures ians cuidet parfaitemant, que le seul vin soutiét toutte la force. Do͂t pour chasser la maladie, ils cherchet à boire du melheur. Il me souuient d'auoyr pansé y à vint & cinq ans, vn gentilhomme pres d'Aubenas an Viuarez, qui me vouloit prouuer, que luy ayant grand' fieure & continuë, à raison d'vne vraye pleuresie, n'an deuoyt abstenir: disant, que le Vin ha prins son nom de Vie, comme s'il etoit de son essance. Et quand i'auoys refuté cela, il me repliquoit ainsi: Commant est-il possible, que le vin, si bon & gracieus à touttes personnes, iusques aus plus incognus, fit mal à moy qui toutte ma vie l'ay aymé & caressé extrememant? Ne seroit il pas bien mechant, & no͂ pas bo͂, comme chacu͂ l'estime? Voila les beaus propos que tienet les plus abilles d'antre les idiots, qui ne suiuet qu'vn appetit sansuël & brutal. Les autres cuidet simplemant de faire leur proffit, n'etans emeus d'aucune volupté, nompas mesmes trouuans pour lors bon goust

au vin,nõplus qu'à vne medecine:dont ils meritet de leur naïue simplicité,qu'on les oste de cet erreur. Qu'ils sachet donc, que les Medecins interdiset le vin an deus causes principalemant:l'vne,quand le mal est de grãd' chaleur par tout le cors,ou an quelque partie.Ne santes vous pas euidammant que le vin echauffe? Si vous plaignes d'etre comme dans vn feu, n'vses rien de ce qui peut augmanter la chaleur. Quelqu'vn me repondra, qu'on le trampe, ou (comme on dit)laue si bien, qu'il n'ha plus gout de vin. Et dequoy sert il donc, si l'eau abbat totallemant sa force?Vous dires, qu'il corrige l'eau de sa qualité, & le peu de substance qui est parmy, recree & maintient la vertu du patiant. Il faut donc que ce peu de vin retienne son naturel, an proporcion de sa quantité: dont il nuïra toujours quelque peu. C'est parler à toutte rigueur: nompas an Medecin dous, humain & amy de nature: lequel outre les sudittes consideracions, doyt auoyr egard à la coutume, & cupidité du malade: & se souuanir de la santance du bõ vielhard,qui dit si sagemant, le boyre & le manger vn peu pires,mays,plus agreables, doi-uet etre preferes à leurs cõtraires.Et luy mesme dõne ez maladies aiguës, qui sont auec fieure cõtinuë,du petit vin,qu'õ nõme Oligophore, lequel nous pouuons cõtrefaire auec force

» Hipoc. » Aph. 3. » Liur. 2.

eau & peu de vin. Ie diray bien d'auãtage, que le vin fort trãpé desaltere mieus, raffraichit & humecte plus que l'eau pure, ainsi que Galen remoutre de l'oxycrat, an ceus qui ont grand' soif. Car le vin, & le vinaigre fait plus auant penetrer l'eau, qui raffraichit & humecte: dõt il s'ansuit, qu'on s'an desaltere mieus. Et de fait, si ie ne craignois l'abus & l'importunité (car si on an permet vn doit auiourd'huy, demain on an veut deus) & le reproche qu'on an peut ancourir, ou pour le moins la suspiciõ d'auoir mal procedé, quand apres suruient quelque accidant de la nature ouordinaire de la maladie (lequel on raportera à vne goutte de vin) i'an permettrois quelque peu aus febricitans qui en ont grand desir: & ie m'assure qu'ils s'an porteroyt mieus. Mais nous craignons tãt de choses, que nous aymons mieus que le malade andure quelque desplaisir, que si l'honneur du medecin an etoit interessé. Car on abuse facilemant de ce qui est plaisant: & si on permet quelque chose qui soit vn peu suspecte au vulgaire, tout est calomnié. Outre ce qu'il y a beaucoup d'autres moyens de sustanter vn malade fort debile, exans de tout dangier ou soupson: comme sõt potages, consumés, coulis, pressis, destils, eau de chair, œufs frais & moulets, qui nourrisset bien plus qu'vn peu de vin. Vray est que le

Liu. de la facult. des simpl. med. cha.

vin cause mal digestion, & facile distribution des autres choses qu'on prand: il recree, reiouït, fait mieus dormir, & si desaltere mieus etant bien trampé, que ne fait l'eau pure, ou auec du sirop. Seulemant ie remoutre, de ne s'y affectionner tant, qu'on an veulhe boire comme que ce soit, & mesmes qu'il sante au vin, quand les medecins le desandet, ou (que pis est) d'an boire a la derobbee, comme pour nous trōper. Nous essayons par tous moyens, de retirer le bois qui brule, & oter les charbons, pour etaindre ce feu: & eus au contraire, y verset de l'huille. Ils ont egard a la foiblesse: mais commant est ce qu'on remettra la force au cors, si la chaleur que le vin augmante est-ce qui l'affoiblit? On void que la chaleur de l'æté, du bain, ou de l'etuue nous rand tous laches, vains & abbatus. La fieure cause samblable effet, plus de sa simple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si an meprisant noz raisons, ils vouloint a tout le moins antandre aus auertissemans que nature leur donne, ils s'y porteroyt plus sagemant qu'ils ne font. Car cōme l'estomac etant plain d'humeur, le plus souuant nous perdons l'appetit (ce q̃ denote qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'an soit hors) aussi quand le vin nous samble amer, ou d'autre mauuais gout, comme il aduient presque an toutes fieures, il

faut soupsonner, que pour lors il n'et pas profitable, & que le cors n'an ha besoin. Car Nature ha balhé vne rude cognoissance à l'estomac, & à sa bouche (qu'on appelle vulgairemant le cœur, à l'imitaciō des anciens Grecs) de ce que nous est conuenable, auec l'appetit qui nous an auertit, affin que nous regis par elle, si nous etions bien sages & hobeissans, d'vn instint qu'elle donne, sachions nous gouuerner sains & malades. Mais l'intemperance des hommes est telle, que nonobstant ces admonitions, ils veulet suiure vn autre desir. Ie tiens cela pour ordinaire, que quiconque etant malade (sur tout ayant fieure) sant le vin de mauuais gout, il m'eprise & offance nature, s'il antreprand d'an vser. Mais ie ne dis pas au contraire, qu'on an puisse boyre, si on le troue bon. Car la segonde occasion qui nous cōtraint à le defandre, ne luy fait pas toujours perdre sa friande saueur. C'est le rheume ou catarrhe, lequel lors qu'il est loin de la bouche, n'y peut imprimer mauuaise qualité: ceneantmoins le vin et a bon droit prohibé an telle affeccion, pource que les humeurs fondus, subtiliés, & echauffés de la chaleur du vin, deffluet plus aisemant: & que la mesme qualité elargit les passages, an dilatant les pores & conduis. Outre ce que le vin et si fort penetrant, que nous le santons quelquefois ius-

ques

ques aus ongles, aussi tost qu'on l'ha beu. Dõt rancontrant par chemin des humeurs gros, pesans & tardifs à se mouuoyr, il les pousse, agite & rand fluides. Pour ces raisons, nous conselhons aus rheumatics, catarrheus & goutteus, d'an abstenir. Ce n'et pas pour nottre plaisir, comme si nous delections à gehenner les personnes, & à les traiter rudemant. c'et le mal qui nous moutre dequoy il s'agrandit, & nous le remoutrons aus malades. N'est ce pas vne lourde faute, de balher au mal les armes, desquelles il vous battra? Doncques il conuient se ranger à cette conclusion, que le vin n'est pas tant propre à l'homme, qu'il ne s'an doiue souuant passer, an santé & an maladie: veu mesmes qu'il y a infinité de ians, qui n'an buret iamais, & ils n'an viuet moins sainemẽt. C'et vne grand' erreur, de l'estimer si conuenable à soutenir noz forces, que nuisant de sa qualité, on ne le veulhe pas quitter. On fait des boissons delicates pour les plus delicas, an lieu du vin: comme et l'hippocras d'eau (nommé Bouchet) & l'eau de coriandre. La ptisane & l'hydromel seront pour le commun.

Contre ceus qui panset, toute fieure estre de froid, hor-mis celle qu'on nomme chaude. D'où procede le frisson, & le retour des fieures terminees.



L'ABVS que l'on commet du vin es fieures, comme nous venons de moutrer, n'est pas seulemãt fondé sur l'antretien de la force, ains sur vn autre erreur du vulgaire, qui pãse que la fieure soit maladie froide. Sa raison est (à mõ auis) que ce mal est causé de froid, & viẽt auecques froid: sinó (parauãture) la fieure cõtinuë, qu'õ nomme pour ce respect fieure chaude. Car volontiers apres vn grand traual ou exercice, qui ha fort echauffé le cors, si on est surpris de froid, il y a danger de fieure. Et de fait le peuple ne ressoit guieres autre cause du mal, qu'il appelle Morfondemant. Si la fieure est terminee, comme la quarte, tierce, ou quotidienne, soit simple, soit double ou composee, parce que l'acces commance par frisson, rigueur, tramblemant, ou horripilacion, il cuide propremant, que le mal soit la froideur anclose dans le cors, laquelle il faut vaincre par chaleur, nature luy anseignant qu'vn contraire repousse l'autre. Doncques ces bonnes ians

ont opinion, que la fieure ſoit ce grand froid cauſé de froid. Tellemant que ſi on leur demande apres l'acces, ſ'il ha gueres duré, ils repondront, vn' heure ou deus pour le plus: n'eſtimans que la chaleur qui vient apres le froid, ſoit du conte. Voila pourquoy tout leur desſain eſt a ſe rechauffer : dõt ils ſe couuret fort, chauffet des pierres & tuilles pour les pies, boiuet de bon vin pur, humet des boulhons epiſſés, ſaffranez, auec du frõmage fort vieus, & piquant comme poyure. Brief ils n'eſſaiet que à ſurmonter le froid, & prouoquer bon-gré maugré la ſueur : comme ſi le mal etoit d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre & conuertir an eau. Auſſi quand ils commancet de ſantir la chaleur, ils eſtimet que la fieure eſt paſſee, & ne faut plus qu'attandre la ſueur. Parquoy les mieus auiſés d'antr'eus, anduret patiammant la gehenne d'eſtre presque etouffes de couuertures durant la grand chaleur, pour epraindre l'humeur, tout ainſi qu'on preſſe vn eponge a deus mains. Ils panſet, que l'importune chaleur qui tant & ſi longuemant les annuïe, apres le friſſon peu durable, n'eſt que de leur procedure & gouuert: ayans par tous moyens voulu ſubiuguer le froid, qu'ils tiennet ſeul pour eſſance du mal. Dont depuis ils nourriſſet la chaleur ardante le mieus qu'il leur eſt poſſible, iuſques a la

ſueur. Il ne ſe faut donc ebahir s'ils vſet de l'epicerie,puiſq'ilz ont telle opinion.Mais les pauurets ſont an treſgrãd' erreur,quant à l'eſſance de leur mal: & de là pullulet ces fautes. Car ils ne ſauet pas,que la fieure ſoit l'ardante chaleur, & le froid ſon precurſeur, ou le trompette qui ſignifie ſa venuë: ce que ie leur feray antandre bien ayſémant par ce diſcours, an remoutrãt la cauſe de ſi diuers effais. Nottre peau eſt toutte percee de petits trous, leſquels on ne peut aperceuoir, ſi ce n'et par la ſueur qui an ſort, & du poil qui an occuppe la plus grãd part. Nature bien auiſee l'ha fait ainſi, pour donner libre paſſage aus fumees excitees de nottre chaleur, leſquelles ſans cela l'etouferoient, comme on voit mourir le feu a faute d'etre euanté. Ces fumees ſont ſamblables à ſuye, noires, graſſes, de matiere brulee, inuiſibles de leur ſubtilité, ſi ce n'et par effait, qui et la ſaleté, noirceur, & graiſſe qu'elles rendet à noz chemiſes & autres vetemans. Auſſi an hyuer, pource que le froid ſerre & condanſe la peau des mains (qui ſont plus decouuertes pour notre vſage, qu'autre partie du cors) et rude & noire dudit excremant retenu. Car il ne ſe vuide pas bien, quand le cuir eſt cõſtipé. C'et donc l'vſage, & dequoy nous ſeruet les pertuis de la peau; ſauoir eſt, de donner lieu aus fumees, vapeurs & exhala-

cions

cions cōtinuëlles de la chaleur, qui toujours traualhe au cors ſur les humeurs, les apretant à nourriture. Si ces trous deuienet bouchés, ou tant ſerrés que la ſuye y demeure, ne pouuant paſſer à trauers, nottre chaleur deuiant aigre, piquante, forte & brulante outre meſure, comme le feu couuert de ſandre : & ſ'il dure longuemant ainſi, ces excremans l'etouffet & accablet. Or quand nous auons traualhé, la chaleur augmantee echauſant les humeurs, excite & pouſſe dehors beaucoup d'exhalacions; deſquelles les humides ſouuant deuienet eau, & font la ſueur ; les ſeiches ſ'an vōt an fumee. Lors il eſt de beſoin, que les pores (ainſi appellons nous les pertuys de la peau) ſoint ouuers à commandemant. Car ſi le froid les ſurprand & conſtipe, l'echauffemant conceu & permanant fera de la chaleur naturelle (qui et douce, benigne, & molle) vn feu corrompant les humeurs. De cela procede la fieure continuë (que le vulgaire appelle Chaude) quand le deſordre imprimé aus humeurs, perſeuere quelques iours ſans intermiſſion, ne ceſſant pas auſſi toſt que ſa cauſe eſt abolie. Car les exhalaciōs ſuſcitees à grand tas, requieret d'etre vuidees: & le ſang trop echauffé demande rafraichiſſemāt. Quelq̄ fois la matiere corrompuë du feu

allumé par la cõstipation du cuir, se perd à vn acces de fieure, qui termine an sueur: mais certaine portion de chaleur etrangiere, (qu'on peut dire empireume, comme trace & vestige du feu) restee du premier desordre, apres vn laps de tams renouuelle semblable inflammation & corruption d'humeurs. Ce que fait les fieures intermittantes de sis heures, d'vn iour, ou deus: qui ne faillet d'auoir leur retour ordinaire, iusques a tant que la mauuaise qualité imprimee du premier echauffemant au cœur, soit antieremant etainte & abolie. Voila commant le froid exterieur cause les fieures, d'vne forte chaleur, qui ambrasee dans les humeurs perseuere bien longuemant. Ainsi d'vn contraire nait l'autre, par accidant. Car la froidure serrant le cuir, ampeche la trãspiration, qui doit antretenir la chaleur naturelle an deuë mediocrité. Il ne faut donc panser, que la fieure soit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu mesmemant qu'il y ha prou d'autres causes, que le peuple soupsonne abõ droit & ressoit antre les occasions de la fieure: cõme quelques viandes mauuaises, la cholere, la tristesse, les vers, la chaleur du Soleil, & samblables, qu'on ne sauroit faire auenir au vulgaire Morfondemant. Outre lesquelles la crudité, oppilacion, pourriture, apostemeinterne, chaleur de l'air alterante, le mouuemant excessif,

veiller

le veilher trop lõguemãt,&autres causes incognuës au peuple,n'an font pas moins. Touttes reuienet a ce point,d'ágeádrer beaucoup d'exhalaciõs,an corrõpât les humeurs:ou d'echauffer par trop le sang, les espris, ou parties solides,d'vne chaleur pernicieuse,qui et la propre essance de la fieure. Elle ne sera pas donc froide, comm' on l'estime de ce que le froid exterieur quelque fois an est cause, puis que nous la voyons plus souuant prouenir d'vn autre moyen.Mais commant seroit il possible (dires vous) que la maladie etant chaude, soit auec horripilacion, rigueur,frisson, & tramblemãt, iusques a clyqueter des dans? Cecy est l'autre cause d'erreur aus idiots, qui ne voyans d'ou procede vn si etrange accidant, qu'ils estimet plus facheus que tout le demeurant,s'y arrettet antieremant, & le nommet la fieure.Parquoy il leur faut ansegner,qu'est ce qui meut tel accidant, & qu'il signifie, pour abolir les fautes que les pauures jans y commettet imprudammant.Le commun des medecins(duquel ie ne me veus departir pour maintenant,n'ayant affaire qu'au vulgaire) tient, que des fieures intermittantes(qu'on appelle vulgairemant,terminees) la chaude qualité fieureuse corromt l'humeur contenu dans les vaisseaus: & quand il est si difforme & gaté,que nature l'ha an horreur, les veines le iettet dehors d'vne grand'

ſecouſſe, & le repandet parmy la chair, les nerfs, peaus ou membranes, & autres parties ſanſibles. Cette matiere et ſi cuiſante, & ſe meut ſi roidemant, que les androis où elle paſſe an ont telle douleur, qu'il ſamble qu'on les pique, dechire, detranche ou ecorche. Il ne faut pas trouuer etrange, qu'vn humeur chaud de pourriture ou autremant, cauſe friſſon & rigueur : car l'eau boulhante iettee a l'impourueu ſur vn cors nud, le fait trambler auſſi bien que la froide. Les ſcintilles du feu an font de meſme, & ſi on et piqué ſeulemant d'vne eguille bien viuemant, tout le cors ſe retire. Ainſi les parties ſanſibles irritees de l'humeur cuiſant & brulant, ſecouët toutte la perſonne, quand elles tachet an s'epraignant de reietter ce que leur eſt mis ſus. De là vient le bailher, l'etiremant ou pandiculation, & la tous, qui preſignifiet l'aces: lequel dure apres tels accidans, iuſques a ce que la matiere ſoit conſumee & diſſipee an ſueur ou fumee. Car le froid n'et, ſinon tandis que l'humeur et pouſſé d'vn lieu a autre violammant, & qu'il commence mieus a pourrir an lieus etrois. Car depuis que les mambres l'ont ja accouſtumé, vn peu apres ſa venuë qu'ils refuſoient, ils n'an ſont plus tãt offancés. Et quand la matiere eſt plus inflãmee, ſa chaleur pourſuit tout le cors,

apres

apres auoyr gagné le cœur. Ce desordre continuë touiours an augmantant, iusques a l'extreme corruption de l'humeur: lequel subtilié de la chaleur, se perd an fin, partie visiblemant, partie inuisiblemant, quand la declinacion approche. Donques le mal de fieure terminee, n'et sinon d'humeur pourri & corrompu de mauuaise chaleur: dont il deuient brulant, & brule si longuemant qu'il soit aneanti. Le frisson qui precede, et la moutre ou arriuee des matieres qui font l'acces. Tellemant que c'et grand erreur, de tenir le frisson pour essance de fieure, nompas l'ardeur qui s'an ansuit: veu mesmes que le nom denote euidammãt, auquel des deus il la faut assigner, Car fieure n'et ainsi nõmee de la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des latins, qui la deduiset d'ebullicion, comme les grecs de feu.

Ie panse auoyr suffisammant ansegne, que la fieure d'où qu'elle procede, & de quelque espece que ce soit, et toutte fondee an chaleur: tellemãt q̃ les pauures idiots abuset de l'echauffemant, gehẽnet leur cors an vain, ampiret leur mal, & se tuet souuant a force d'espisserie, vin pur, & couuertures. Ils cuidet tout etre de froid & qu'il ne faut que bien suër. La fieure continuë & ardante, qui n'ha point de frissons, ils l'appellet fieure chaude: comme s'il y an auoit de froides, ne sachans pas ce que le mot,

de fieure importe. Et ſi on me demande, pourquoy donc les continuës n'ont aucun tramblemant? ie repondray ce que tient nottre ecolle, que ſa matiere eſt corrompuë toute dedãs les veines, & ne ſort pas aus mambres plus ſanſibles, ſinon quelque foys a l'antiere terminaciõ, qui eſt auſſi ſuiuie d'vne rigueur. Reſte d'antandre (comme pluſieurs ſont curieus de le ſauoyr) d'où vient que les fieures intermittãtes ont leur retour a meſme heure, l'vne tous les iours, l'autre de deus an deus, & l'autre an trois iours vne foys. Ie ſuis contant de leur an dire l'auis commun des medecins. C'et, que nottre cors ayant beſoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il ha fort diſſamblables, il an angeandre plus d'vn que d'autre, ſelon qu'il leur appartient. Tellemant qu'il fait grand' quãtité de ſang, & moins de phlegme, beaucoup plus touttefois que de cholere, & plus de cette-cy que de melancholie. Or ſ'il auient que le phlegme pourriſſe, etant corrompu de la chaleur fieureuſe, tous les iours ce mal reuiẽdra. Car le phlegme ſ'angeãdre aiſemant an peu de tams, dont il et fort copieus. Nous n'auons pas tant de cholere, & ancor moins d'humeur melancholique, pour faire ſi promtemant reuenir les acces: il faut plus grand ſeiour pour an aſſambler quantité. Poſons le cas (par maniere d'example) que tous
acces

acces requieret vn' once de matiere. Au premier, ce qui l'auoyt prouoqué eſt deja conſumé: Le ſegond ne peut reuenir, que l'humeur ne ſoit de nouueau amaſſé, an telle porciō que puiſſe moleſter nature, ſauoyr eſt (cōme nous ſuppoſons) quand l'once y ſera toutte. car la dimye, ne les trois quars, ne peuuet exciter ce feu. Le phlegme dans ſis heures deuient ſi abondant, qu'à peine le reſte du iour occupé de l'acces quotidien, an peut venir a-bout. Il faut plus de trāte heures a faire l'once de cholere, requiſe aus acces de la tierce: & deus iours pour renouueller ce peu d'humeur melancholique, cauſant la fieure quarte. Car on croid, que les humeurs ſe corrompet & deuienet febrifiques de peu a peu, nompas tout a-coup: & que durant les intermiſſions, il ſ'an vicie autāt de l'amas qui et de long tams au cors, qu'il an faut pour vn acces, ſ'il ne ſ'angeandre nouuellemant tout deprauė, pādant les treuues paroxymiques. Parquoy ſi l'once et touiours preſte a meſme heure, la fieure reuiēdra touiours a meſme point, & ſera de mauuays guerir, cōme dit Hippocras. Or bien ſouuant ell' et retardee ou deuancee, parce que nottre cors andure mille changemās des choſes que nous faiſons, vuidons, y receuons, ou appliquōs: de ſorte que la ſimple quarte peut par vn grand deſordre deuenir double, & triple: c'et ſi on an-

Hypoc. Aphor.30 Liur.4.

geandre tel amas de melancholie, que l'once y ſoit antiere tous les deus iours, tout ainſi qu'an la tierce: ou chaque iour, comme an la quotidienne. Car l'eſſance des fieures (ſinon des ſimples) n'et pas touiours conforme a leur appellacion: & nous n'eſtimons tierce, toutte fieure qui reuient le troiſieme iour, ne quotidienne celle qui et ordinaire. Mais i'antre vn peu trop auant aus difficultes, & plus que n'ha beſoin le populaire: lequel ſe contantera biẽ de ſauoyr, que les acces des fieures terminees ſuiuet la quantité de l'humeur qui les cauſe, ainſi que no⁹ auõs deduit. Ie pourrois alleguer pluſieurs autres raiſons, ſi mõ diſcours etoit pour medecins. Ie m'an paſſe fort de legier, & ne recherche les grans ſubtilites que meriteroit la diſpute. Si ie vouloys mieus ſonder ces propos, il faudroit mettre an doute, tout ce que nous auons dit des cauſes du friſſon, qui preuient la chaleur. Car c'et la commune opinion, laquelle nous refutõs an noz Paradoxes: comme auſſi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. An quoy ie ſuis treſ bien ſoutenu par maitre Simon Simonee, treſ-docte & ſubtil philoſophe-medecin, qui ha excellammãt elaboré le ſuiet que i'auois ſeulemant ebauché.

Il eſt tams de conclurre, qu'il ne faut plus diſtinguer la fieure an froide & chaude, veu

que

que le mot de fieure importe ebullicion. C'et vn ardeur & inflammacion, qui ne peut andurer le mot de froide pour ſurnom : & ce mot chaude y eſt ſuperflu : car il n'y an ha point d'autre. La chaleur, & nompas le froid, eſt le vray mal auquel il faut remedier.

TROISIEME CHAPITRE.

Du Morfondemant & Larfondemant: & commant le peuple ſ'abuſe, cuidant que tous les maus des traualheurs, (ou la plus part) ſoit de Morfondemant.



POurce que nous auons cydeſſus mancionné vne cauſe de mal, qu'on appelle Morfondemant, auquel le vulgaire rapporte preſque touttes ſes maladies, & principalemant la fieure : ce ſera bien a propos de remoutrer que c'et, & qu'il ne le faut pas eſtimer ſi commun. A ce que ie puis comprandre des remedes que y font les payſans, & des propos qu'ils an tienet, Le Morfondemant eſt, quand apres vn grand traual, echauffant tout le cors i'uſqu'a ſuer, on eſt ſurpris de froid. La fieure an prouient bien ay-

ſemant, à ceus qui ſont replets & abondet an excremans, ſi leur cuir eſt aiſé a conſtiper, par les cauſes deuant dittes. Aus autres, les chairs an deulet iuſques aus os,comme ſi on auoit tout briſé : il y a laſſitude & peſanteur auec peine de reſpirer. Cecy et le plus ordinaire au mal de Morfondemant: & auient, de ce que les vapeurs emeuës par la chaleur, ne pouuãt trauerſer la peau reſſerree du froid, demeuret parmy les nerfs, muſcles, & tandons qui font le mouuemant: dont ramplis& ampechés, ils manquet a leur office. La douleur qui ſ'an anſuit, et comme ſi toute la chair etoit piquee d'epines, ou ecorchee, ou pleine d'apoſtemes, anflee ou tanduë, ſelon la qualité des exhalacions, vapeurs & fumees. La difficille reſpiracion prouient, de ce que le poumon eſt ſurpris de l'air froid apres l'echauffemãt. car ſes tuïaus ſ'anroydiſſet, de ſorte qu'on ne les peut ayſemant dilater ainſi que de coutume : & pource les morfondus an deuienet pouſſifs. Autreſfois les pores du cuir ſont tant ouuers, que le froid penetre iuſqu'au dedans, ſaiſit & aſſiege les veines: leſquelles il peut non moins boucher ou oppiler, que le petit froid conſtipe les trous du cuir. Et cela donne commancemant aus fieures, qui ſont d'obſtruccion interne, par la ſeule conſtricion. Quelque fois il les anroydit, de ſorte que quand ez violans effors elles

elles ne peuuet conſantir, ſ'antr'ouuret par le bout,ou ſcreuet an quelque androit.Ainſi le ſang verſe & coule an quelque cauité, où il ſe calhe & deuient noyr. Ce qui auient communemant au poumon & au vantricule. De là s'anſuit,qu'on crache, ou vomit du ſang an l'eſpece du Morfondemant,que le vulgaire craind le plus. Car il panſe,qu'il ſort ainſi noir & calhé des veines,où le froid penetrant l'ha congelé. Mais c'et vn erreur bien facile à reprouuer:premieremant de ce qu'il ne pourroit paſſer l'etroit du bout des veines, quand il ſeroit deja calhé:& faudroit vne grand'rōpure aus gros lopins qu'on an vuide. D'auantage,il et impoſſible que le ſang gele dans les veines pour la froideur:autremant, quand on ha les parties extremes,piès & mains frois cōme glace,nous pourrions croire que le ſang y et figé:Ancores plus facilemant ſe calheroit il au cors des trepaſſes, où toutesfois il demeure toujours liquide:comme nous voyons par les anatomies,au bout des dis ou douze iours. Ce n'et pas la tiedeur des veines(quoy que die Ariſtote)qui garde le ſang de calher. Car tout le cors et aſſez chaud, & neantmoins an nul autre lieu,que dans ſes vaiſſeaus, le ſang peut eſtre gardé qu'il ne ſoit pris. C'et vne proprieté & naturelle condicion qui rand les veines ainſi conuenables a conſeruer le ſang.

Dez auſſi toſt qu'il an et hors,an quelque lieu qu'il tombe, il ſe calhe neceſſairemant: & ſi c'et dedans nottre cors,il fait mille maus ſamblables à ceus du venin. Donques il ſaut bien ampeſcher que ce malheur n'auiene; & quand on le peut ſoupſonner, il conuient faire par tous moyens que le ſang demeure fluide, ou qu'il ſe degele,comme pretand le populaire.
Qu'ainſi ſoit, incontinant qu'il ſe trouue vn peu mal,apres s'etre echauffé & ſoudain raffraichi trop viſte,ſe doutant que ſon ſang ne commance a calher,ou qu'il ſoit deja pris, il vſe de la mumie, de la pois, du perſil, d'eau de nois, d'eau ardant, moutarde antiere auec du vin pur,du ſouffre,ou du ſaffran, de la ſariete an poudre,ou du ſuc de berles, & ſamblables choſes qui peuuet fondre le ſang: ou d'eau de pate, auec du mithridat,ou du chardon benit, & des fleurs de geneſte,pour exciter la ſueur. les autres boiuet d'eau ſel an faſſon d'eau benite, ou de l'eau ſandree comme lexiue.Il y a pluſieurs autres grans ſecrets, pratiqués antre les pauures jans:deſquels le but n'et autre,que d'echauffer & degeler le ſang, qu'ils ſoupſonnet toujours etre calhé par leur Morfondemát,ſoit il auec fieure, ou ſans elle.Car il peut cauſer ces deus maus anſamble,ou ſepares.

De ces propos ie veus conclurre,que le propre du Morfődre eſt,de refroidir le ſang dedás

les

les veines.Ie dis que c'et vne proprieté dōnee a cette cause, & q̄ peu ou point d'autres maus font la mesme congelacion. Car il faut que la peau,& tout le cors soit bien ouuert: tellemāt que le froid n'y treuue aucun ampechemant. Ce qui auient propremant par l'occasion suditte. Et voila que i'estime vn vray Morfondemant, auquel peuuet proffiter les remedes que fait le populaire.Car quant aus fieures,elles ont tant d'autres moyens qui les produiset (comme nous auons dit au precedant chapitre)que c'et vn grand abus au peuple, d'alleguer toujours cetuy-cy d'vn ordinaire. La fieure et plus souuant d'alheurs,que de Morfondemāt,& luy seul peut causer le calhemāt d'u sang; hor-mis la cheute: mais c'et d'vne autre fasson.Parquoy il faut vser de ce mot an la plus propre sigification, & ne l'accommoder ainsi communemant a toutte occasion de fieure. Car le Morfondemant peut causer deus sortes de maus:l'vn desquels ne prouient d'autre chose,& l'autre et commū a plusieurs. Donques les jans abuset fort de son appellacion, & se trompet lourdemant, quand ils rapportet là touttes fieures, & plusieurs autres maus, qui ne prouiennet aucunemant de froid,interne ou externe.

Il ya vn autre mal ou accidant, qu'on nõme Larfondemant,an quelques lieusoù i'ay eté.& diset etre Larfondu,celuy qui an ses excremans (comme vrine& fiante)rand la graisse fondue,tout ainsi que du Lard, d'oùvient l'appellation.Cela et aus fieures ardantes, que les Medecins appellet colliquantes : parce que l'extreme chaleur dissipe les mambres solides, & les amoindrit peu a peu, les acheminant a l'hectique.Lors que le peuple les cognoit Larfondus,il n'an espere plus de guerison.& pansse que l'occasion de ce desordre, nommé Larfondemant,est exces an choses trop echauffantes,ou de matiere venimeuse.Tellemant qu'il y a notable differance du Morfondu, au Larfondu,mesmes selon le vulgaire, qui et l'inuãteur de ces noms.

C'et bien asses discouru,pour moutrer l'erreur de ceus qui preschet tant leur! Morfondemant,& ne sauet qu'il signifie : neantmoins ils luy referet la source de tous maus, ou peu s'an faut.I'ay dit,que c'et le froit surprenant la chaleur emeuë du traual, comme le vulgaire l'antand. Mais si c'etoit apres le bain , le courrous,ou autre echauffemant , il ne changeroit pourtant de nom:car nous auons egard a la seule chaleur,d'ou qu'elle procede & viẽne.

Pour

Pourquoy ordonne l'on de boire du vin pur, a ceus qui sont fort echauffés: & de pisser auant que se mettre an repos, quand on ha fort traualhé.

A Ceus qui ont fort traualhé on donne a boyre du vin pur, voulant (a mon auis) ampecher & detourner la cause du Morfondemant, laquelle on constitue an froid soudain surprenant la chaleur, dont le sang se congele. Leur intancion est bône, & ils font mieus qu'ils ne repondet. Car ils diset que cela raffraichit, & garde qu'on ne se morfonde. Premieremant, le vin echauffe euidammant. Commant peut il donc raffraichir? S'il le fait, c'est par accidât: tout ainsi que si on disoit, que le feu refroidit nottre cors; parce que nous deuenons plus frois, apres que nous y sommes chauffés, quand depuis nous sortons a l'air froid. La raison est, que les pores ouuers à cause de la chaleur, donnet antree a son contraire, plus facile qu'au parauant. Ainsi le vin peut raffrichir, an estaignant de sa grâde chaleur, la moindre qui est prouenuë du traual, & antretenant la naturelle an sa condicion. Nous pouuons aussi dire, que la fraicheur est causee du vin pur, s'il ampesche que 2.

le froid ſurprenant la chaleur, n'angeandre
3. la fieure, qui bruleroit le cors. Tiercemant il
raffraichit auſſi,quand il fait qúe l'emocion,&
la chaleur imprimee,s'appaiſe petit a petit, &
nom pas tout a-coup. Ce qu'apporteroit vn
grand dangier,comme fait toute mutacion vite
& ſoudaine.Car nature ne la peut ándurer,
ſans offance & deplaiſir.Nons pouuons auſſi
4. dire,que ſi on boit de l'eau quand on eſt fort
echauffé, il y a dangier d'hydropiſie,comme
dit Galen. Ce que le vin ampeche de
ſa chaleur potentielle, qui antretient la naturelle
du foye & de l'eſtomac: neantmoins
les raffraichiſſant de ſon actuelle froideur,
5. quand il eſt prins de meſme. D'auantage,
le rafraichiſſemant quelques fois ſignifie,
nouuelle prouiſion de viures, & quelque
reparacion. Car on dit propremant rafraichir,
pour auitalher, ou renouueller les munitions.
Item il ſignifie racoutrer & ajancer
le vieus: comme quand on dit, rafraichir
le bord d'vne robbe. Or telle ſignificacion
conuient bien a nottre propos. Car
le trauail fait grand' diſſipacion des eſpris &
vapeurs du ſang:dont les eſpris qui reſtet antiers,
ſont las & deſſeches. Le vin pouruoit
a tous ces maus, recreant les eſpris, reparant
leur dõmage, & an angeandrant de noueaus,
etant ſubtil & vaporeus. Voila commant

mant il rafraichit le cors, l'auitalhant d'espris, esquels nottre force consiste. Donques par touttes ces raisons, le vulgaire dit bien mieus qu'il ne panse: & fait ancor plus sagemant, d'ordonner le vin pur aus echaufés. Le segond point de leur reponce est, qu'ils pretandet d'ampecher qu'on ne deuiéne Morfondu. Il y a double Morfondemant, comme i'ay dit par cy deuant. L'vn, quand on est surpris de froid, constipant nottre peau, & augmantant la grand' chaleur ardante, de sorte que la fieure s'an ansuit. L'autre calhe le sang, nompas dedans les veines (comme le peuple croid) ains celuy qui se verse & s'epand dans l'estomac, les boyaus, ou alheurs. Car il est impossible (sinon, parauanture, par quelque rare & secrette occasion de mal) que le sang vienne a se congeler dedans ses vaisseaus naturels. Mais hors d'yceus, tout incontinant, ou bien tost apres il se calhe. A ces deus especes de Morfondemant, conuient propremant le vin, etant sutil, penetrant, & echaufant, comme le desordre requiert. Car la penetracion conduisant' la chaleur, tiét les pores ouuers contre le froid, iusques a tant q̃ la vapeur emeuë ayt passé sõ exhalaciõ, & q̃ la fumee du sãg echaufé ne soit point retenuë. Par ce moyẽ la fieure est detournee, quand il n'y a point de cõstipacion, ne dedãs ne dehors.

Quant a la calheure du ſang, le meſme vin l'ampeche d'vne chaleur ſutile, qui antretient l'humeur an ſon etat rouge & liquide. Car ſi le froid l'ha vne fois ſurpris, il deuient noyr, etant comme amortie ſa vermeilhe viuacité: & il ſ'amaſſe tout-an calhas, qu'on ha grand' peine a diſſoudre: leſquels ſont ſi dangereus, & cauſet de tels accidãs, qu'on les met au ranc des venins. Car le cors an deuiét froid & quaſi mort, le pous debile & comme nul: foibleſſe ſaiſit le cœur d'euanouïſſemant, accompagné de ſueur froide, & cæt. Parquoy c'eſt bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le ſang peut ſortir des veines (ou par leur dilatacion & rarité, compagnes de l'echauffemant, ou par leur dechiremant & rompure, quand le froit les ha anroidies) qu'il ne ſoit congelé. A ce danger le vulgaire oppoſe les remedes que nous auons produits au chapitre du Morfondemant, mais il n'an ſait pas dextremant vſer. On y a recours des auſſi toſt qu'on ſe reſſant du Morfondemant: & le Vin y eſt ordonné, auant que ſantir aucun mal. C'eſt treſbien fait d'an balher aus perſonnes, leſquelles du long & penible trauail ou exercice ſont echauffés, auant qu'ils ſe repoſet. Le peuple n'ha pas inuanté ce bon remede: C'eſt du conſeil des medecins qui l'ont autresfois anſegné, & comme bien facile les jans l'ont retenu,

nu, pratiqué, & continué iusques a nottre tãs. Plusieurs ne sauet pas aquoy cela proffite, les autres n'antandet point commant cela peut faire ce qu'ils pretandet. Ils parlet de rafraîchir, & du Morfondemant, sans sauoir qu'et ce, ne l'vn ne l'autre. Ils verront maintenant plus clair an leur besogne, & y seront tant assurés, cognoissant par raison le fruit qui an reuient, qu'ils pourront beaucoup mieus vser de ce preseruatif. Mais a propos de ce mal, auquel tous les maus des laboureurs & autres traualheurs sont rapportés, il me souuient d'vn qui disoit, Tous maus sont de Morfondemant, parlant de toutes maladies an general: vn bon homme luy repondit an son patoys, non és pas l'escaudadure: c'est a dire, la bruleure; comme du feu, de l'eau boulhante, & samblables. Car il est bien certain, que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy il est ordonné de pisser, auant que se mettre an repos. Quand on ha traualhé, ou de cheminer longuemant, ou de courir & tracasser, les bonnes jans conselhet de pisser auant que se reposer. Ce qui est fort bien auisé; & croy aussi qu'ils tienet ce regime de leurs grans peres, qui l'auoint eu des anciens medecins, comme tout ce qu'on fait de bien ancores pour le iourdhuy a l'antretenemant de santé. On l'ha

ressu de pere a fis, d'vn si long tams, qu'on ne sait plus d'où ce peut etre vênu : touttesfois il est fort vraysamblable, que les vieus Medecins l'ont ansegné. Mais le vulgaire n'antand pas la rayson de ce qu'il fait, & ansuit toujours vne coutume, soit bonne, soit mauuaise. Cette-cy est des plus louables: dont ie veus remoutrer, dequoy elle peut etre proffitable. Quant nottre cors est echauffé, les humeurs deuienet piquans & fors, de la chaleur qui les rand plus subtils. Et de là vient, qu'on sant comme des epines dans tout le cors, apres vn grand trauail, pour peu qu'on soit de complexion chaude. L'vrine par consequant an est plus cuisante; ce qu'on apersoyt bien an pissant. Car elle chatoulhe plus aigremant son passage, & fait certaine horreur comme frisson au cors, mesmemant sur ses dernieres gouttes. Etant ainsi mordicante, elle pourroit andommager la vescie, si on la retenoit plus longuemant, & par laps de tams l'ecorcher (mesmes ez cors mollets & tandres, comme ceus des anfans) y causant vn vlcere. C'est donc bien fait de vuider soudain la vescie, sans attandre qu'elle an soit plus sollicitee. Car on ne sant pas finemant ce que peut nuyre a nottre cors, quand il est echauffé. I'ay vne autre raison, qui n'est guieres de moindre pois: c'est qu'on doit

doit craindre durant l'echauffemant, que l'vrine ja defsanduë an son vaisseau, ne soit retiree des autres parties, & nuise au cors, de sa mauuaise qualité. Car les mambres vuides, & eschauffés du traual, attiret de tous coutés les humeurs quels qu'ils soint. Les parties voisines de la vescie, an peuuet retirer quelque porcion, conuertie an vapeur, laquelle trauerse les pores fort dilates. Or c'est vne mesme matiere, de la sueur & de l'vrine: dont quand on ha fort perdu de la sueur, il est a craindre que pour ramplir le vuide, l'vrine n'alhe de suitte. Et si elle se repand par le cors, elle l'abreuue mal, comm'etant humeur du tout inutile & superflu, qui absoluëmant ha titre d'excremant. Il la faut dõc vuider incontinant. Et ce faisant on euitera deus maus: l'vn est, le dangier qui prouient de sa piquante forteur: & l'autre, de ce qu'elle pourroit estre reprise du cors. Le peuple sauoit bien, qu'il se faut ainsi gouuerner: main tenant qu'il an saura la cause, il le fera mieus obseruer au siens. Outre les sudittes raysons, nous an pouuons alleguer vn autre, qui est de grand' importance: car ce regime preserue de la pierre. Quãd le cors est biẽ echauffé, tous les cõduis sõt si ouuers, q̃ la grosse matiere y passe car la chaleur dilate meruelheusemant. Or les

passages & tuyaus de l'vrine etans fort elargis grande matiere epaisse vient auec elle dans la vescie. Ce sont les phlegmes visqueus, & la crasse ou lie de la cholere; dequoy se font les pierres, moyennant la chaleur dessechante : tout ainsi que la fange est andurcie par le Soleil, quand son humeur an est ebeu. Durant l'agitacion & mouuemant du cors, parmy l'vrine sont portés, & penetret a la vescie, ces gros humeurs: lesquels se departet & separet de la porcion aigueuse, lors qu'ō se vient a reposer, & que l'vrine aussi se pose. Car la pesanteur de la matiere fait, que le plus epais tombe au fond de peu a peu: & ainsi par apres la propre sustance de l'vrine est vuidee, laissant dans la vescie les crasses qu'elle y ha conduit: lesquelles y sont retenuës de leur viscosité, outre le pois qui les y arrete. Si cela reuient souuant, qu'on trauualhe mal a propos (sur tout bien tost apres auoir mangé) & qu'on laisse an repos l'vrine ainsi confuse, an peu de tams il y a l'ettoffe & asses dequoy faire vne pierre. Car auiourdhuy il s'an amasse le gros d'vne lantilhe, demain autant, & ainsi d'ordinaire: de sorte que tantost y an ha asses pour faire vn grād ampechemāt. Donques il faut randre l'vrine quand on est echauffé, auant que le seiour donne loisir aus gros humeurs de pouuoir estre sequestres,

& re-

& reduis au fond du vaiſſeau. Si on piſſe incontinant, on void l'vrine trouble du melange des ſudittes matieres. Et ſi on la met dans vn verre, laditte ſeparacion faite on verra, qu'il demeure au fond vne epaiſſeur, ſamblable a celle que nous diſons reſter dās la veſcie, ſi on differe d'vriner. Par ce diſcours il eſt facile d'antandre, combien ſert aus anfans, de ne tenir leur vrine (meſmes quand ils ont tracaſſé, ſur tout apres le repas) pour les preſeruer de la pierre: a quoy ils ſont plus ſuiets que les grans (i'antans de celle qui vient a la veſcie) a raiſon de leur inſatiable voracité, & du traual deſordonné a heures deconuenables.
Des trois raiſons que i'ay randu, de l'inſtitucion vulgaire a faire piſſer ceus qui ſont echauffés, meſmemant les anfans quand ils ont traualhé, celle cy eſt la plus vrgeante. La ſegonde ha quelque apparance: & la premiere ancore plus. Quoy que ce ſoit, la coutume an eſt fort louable, & doit eſtre bien obſeruee de tous ceus qui ſont curieus & ſoigneus de leur ſanté. Ie peus ancor aiouter vn'autre raiſon, qui ne ſera des moindres, 4.
a mon auis. C'eſt, que l'vrine contenuë dans la veſcie, depuis qu'elle eſt echauffee, rand chaleur au cors. Dont pour ſe rafraichir bien & ſainemant, il eſt bon de la vuider. Et quoy?

nous' vuidons & versons vne partie du sang echauffé par la fieure, pour rafraichir le cors: tout ainsi que nature d'elle mesme souuant decharge la teste boulhante d'vne porcion de sang qui fluë par le nez: dont s'ansuit vn grand soulagemant & refraichissemãt. Il n'an faut moins panser de l'vrine, laquelle on ne plaind de vuider & reiettter.

CINQVIEME CHAP.

Qu'il faut souuant changer de linge aus Febricitans.

NOTTRE chaleur naturelle (principal instrumant de touttes accions requises a soutenir la vie) fondée an humidité, iamais ne cesse d'ouurer, preparant nourriture au cors, cuisant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon est appliqué aus mãmbres qu'il faut alimanter :le mauuais est reietté aus lieus ordonnés pour receuoir les excremans, desquels y an ha plusieurs sortes,& diuers re-

ce-

ceptacles. Les plus deliés & subtils (qui seruet a mon propos) n'ont autre vaisseau que la peau: & ne sont que fumees ou vapeurs, eleuees des matieres que nottre chaleur elabore. La legereté les porte du plus profond au cuir qui antourne le cors, comme touttes exhalacions gagnet le haut. Or le cuir antre ses vsages, ha c'etuy-cy bien propre & necessaire, d'admetre sans contredit ces menuës superfluites, qui luy sont anuoyees de touttes pars: & an les receuant comme rare, cler, ouuert, & spongieus, il leur donne passage tout outre parmy ses pores & meats inuisibles, affin qu'elles se dissipet an l'air. Si ce n'et la porcion plus gluante & epaisse, qui s'ampeche an ses detrois, & par succession deuient poil. Tels excremans font la sueur, & les fumees qui attachet nos chemises & autres vetemans, d'vne salete noyre, grasse, & visqueuse. Ils sont fort copieus an ceus qui ont la chaleur piquante, pour la seicheresse de leur cors: a raison qu'elle brulle beaucoup plus que l'humide: par ce que l'ardeur seiche conuertit beaucoup de matiere an sueur & an vapeur fumeuse. La chaleur moite, an resoud dauantage. Mais ce n'est que vne exhalation dou-

ce,ſuaue,& tant ſutile qu'elle ſe perd iuuiſible mant, comme les fumees de l'eau chaude. Le bois rand vn feu plus ardant que la chaleur de l'eau,& iette vne fumee ſi epaiſſe, qu'elle fait de la ſuye bien ſolide: & de ſa ſubſtance brulee,les charbons an fin deuienet ſandre.
Telles ſuperfluités abondet an l'age de virilité:les fames & les anfans, comme etans plus mols,an ont beaucoup moins: dont ils ne ſantet ainſi au bouquin,ou a l'epaule de mouton, quand ils ſont echaufés. Car telle puanteur vient de ces excremans ſecs, qui (pour les ſudites raiſons) ſont fort copieus an æté, & ez hommes paſſé l'adoleſſance. Si dōc la chaleur ſeiche produit grand amas de ſuye (vapeur noire, graſſe & puante) les fieures ſont fort propres al'augmāter an grande quantité. Auſſi de fait nous voyons, que les chemiſes & linceus des febricitans ſont ſales incōtinant: parce que leur mal eſt de chaleur naturelle conuertie an feu ſec & ardant. Or ces fumees ſont mieus par nous dehors que dedās nottre cors: & pourtant Nature tres-ſogneuſe de nottre bien,voulant purifier le ſang, fait que cette infeccion ſe vuide auſſi toſt qu'ell'et nee. Et a ces fins,ell'ha donné aus arteres deus mouuemās: l'vn pour reietter & pouſſer hors, cōme an s'epraignant, les ſuperfluités de la bruleure: l'au-

l'autre, pour receuoir de la fraicheur an s'elargissant. Car rië ne cõserue mieus la chaleur naturelle, que de vuider les fumees, qui la pourroint etouffer: & d'euanter le sang, qui est son domicile. Puis qu'ainsi est, & que ces excremans doiuet etre vuidés, pour la pureté des humeurs & espris qui an seroint troubles, il faut antretenir le passage du cuir net & ouuert, an gardant tres-sogneusemant qu'il ne soit ampeché. A quoy seruoint propremant les friccions & bains, que les anciens Grecs & Romains vsoint communemant. Dauantage, il faut auiser, que ce qui nous antourne, comme le linge & tout abilhemant, soit bien net: afin que les ordures, que le cors y a ia transmis an s'epurgeant, n'an soyet retirees par l'ouuerture des arteres, qui succet indifferammant tout ce qui se presante. Elles ont reietté ces immõdes fumees, par leur contraccion. Si vous andures que la peau ayt touiours ce fumier aupres d'elle, certainemãt les arteres le reprãdrõt. car elles tiret de tous coutés l'air, soit bõ, soit mauuays, suaue ou puant, net ou infait. Donc il fait bon changer de linge apres auoyr sué, de peur que l'humeur superflu ne soit ebu du cors, qui s'an est vn coup dèchargé: cõme le linge noyr & sale nous rand ce qu'il an ha pris. Puis donc qu'il et tant necessayre, que ces matieres se vuidet pour raffraichir nottre chaleur; il et

fort dommageable qu'elles retournet au dedans. N'et ce pas grand sottise, de sauoyr qu'il et proffitable que touttes telles immondices soint poussees dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puisset aysemãt r'antrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe de sa puãte qualité, l'air qui et antre nos linges, & le cors. Les arteres an s'ouurant l'attiret tel qu'il s'y rencontre: & introduiset, quant & luy pesle-mesle ce que s'y trouue mixtioné bien subtil. Qu'ainsi soit, sortant nud de l'etuue, mettes vous an lieu plein de poussiere emeuë. Vous santires tantost quelque chose vous piquer, comme epines ou egulhes, par tout le cors. C'et le plus menu de la poudre, que les arteres an succeans l'air, attiret par les pores bien ouuers. Donques il faut etre bien sogneus de la condicion de l'air qui nous touche, comme de ce qui ha trafic auec nottre chaleur, & nourrit noz espris: Or l'air qui adhere aus drapeaus sales, ne peut etre bien net. Et si les arteres le remettet dans le cors, c'et vn erreur pire que le premier. Il faut donc bien souuant renouueller le linge qui nous touche, pour reieter ce que y est posé: & non seulemant an prandre souuant d'autre blanc & net, ains aussi qui soit bien odorant. Car cela rand l'air ambiant aggreable a nos espris, lesquels se delectet & restauret de bõnes odeurs, tellemant que si on y prand

prand garde, vous verres qu'on et tout récree, reiouy, & ranforcé d'auoyr changé de linge & d'habillemans: comme si cela renouuelloit noz espris, & la chaleur naturelle, que l'infeccion retenuë randoit acroupis, etonnes, confus, broulhes, troubles & mal a leur aise. Car ils requieret vn extreme pureté, netteté, & synceri-té (cõme ils sont celestes & diuins) pour mieus fayre leur deuoir & moutrer leur puissance. D'où et venu donc la sotte opinion du vulgaire, qui n'ose changer de linge aus malades, & les contraint andurer bien long tams vn orde puanteur, comme porceaus se veautrans dans la bouë? Parauanture qu'il fût quelquefois deffandu, de les remuër fort souuant durant les fieures, de peur qu'ils n'eusset froid. depuis les bonnes jans antandet, que le linge blanc leur soit dommageable. O grand erreur, duquel procède la cruauté & barbare tyrannie qu'on vse anuers les pauures malades! Il n'y a rien qui les reuiene plu-tost, & qui augmante mieus la force naturelle, que de les tenir nets par tous les moyens qu'il et possible: & que leurs draps soint de suaue odeur, & icelle raffraichissante pour les fieureus, comme de roses & samblables. Touttes les fois qu'on refait le lit, de celuy qui ha fieure, il seroit expediant qu'on luy changeat de linge, linceus & chemise. Car la fieure an seroit plus

courte, & le mal plus ayſé. Nous voulons purger les humeurs par medecine, affin d'etaindre la chaleur qui les brule. Il ne faut donc etre moins curieus, d'epurger les fumees & ſutils excremans, qui antretienet vn tel feu. Et quoy? ſans auoyr aucun mal, il peut auenir que de coucher dans les linceus d'vn febricitant, on an prandra la fieure, pour peu qu'on y fut preparé. C'et a cauſe que noz arteres an attirāt l'air, mettet dans nottre cors la qualité mauuaiſe des excremans imprimee aus linceus: dont la chaleur naturelle an deuient febrile. Feront ils moins de mal à celuy qui les ha ſalis? Aumoins ils antretiendront le deſordre ia auenu. Sus donc que l'on change d'auis, & que les malades ne ſoint plus moleſtes de cette facherie, d'etre confis & comme anſeuelis dans leurs ordures & immōdices, puiſque cela ne leur profſite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut ſouuant changer de linge aus febricitans, & autres malades, quand il et ſale: & panſer que les pauures patians ne doiuet moins etre commodemant, que les ſains, ſauf le plus. car il les faut traiter mignardemāt, affin qu'ils puiſſet mieus ſoutenir & ſupporter la facherie de leur mal.

SISIEME

Que les fames tuet les febricitans d'abstinance de boyre, abondãce de viures, & annuyeuse couuerture. Et quel regime il conuient obseruer au febricitant.

AYant decouuert & corrigé l'erreur de ceus qui s'echauffet par trop ez fieures, par l'vsage du vin, de l'epicerie, & force couuertures, pansans tout leur mal etre vn Morfondemãt: & de ceus qui ne veulet permettre, qu'on leur change de linge, pour conclurre ce propos, il sera bon de remoutrer aussi aus importunes fames, les troys notables fautes qu'elles y font, an gehenant les malades d'abstinance de boyre, contrainte de manger, & & grand fardeau de couuerture. Le populaire an general tient cett' opinion, & vse de tel regime: mays sur tout les fames vienet à vn exces qui et insuportable, & traualhet plus les patians, que ne font le reste du peuple. Cela prouient d'vne condicion naturelle, qui les meut a outrepasser les bornes de mediocrité, & etre toujours excessiues plus que les hommes, an leurs affeccions & œuures. Car si elles aymet, c'ẽt an perfeccion, comme elles hayset mortellemant. Si elles s'addonnet a l'auarice, ell' eſt extreme: si a folle depance, c'et la

mesme prodigalité. An douceur mansuetude & bonne grace, si elles veulet, sont excellantes : tout ainsi que an colere & an depit, montret vne grand rage. Ie ne le dis pas pour les blamer (comme la plus part des hommes se delecte a medire du sexe feminin, qui et le raffrai chissemant & vraye consolacion de ce monde) ains pour declarer la cause de leurs abus. Mesmes ie feray bien antandre a ceus qui an detractet, & amenet telles raysons pour moutrer l'imperfeccion des fames, qu'ils vantet ignoramment. Car ces affeccions extremes, ne procedet que d'vn esprit sutil, penetrant, & abille, anchassé dans vn cors mol, delicat, & biẽ purifié. Qu'ainsi soit, nous voyons d'autres matieres aysemant andurer diuerses qualites & mutations, a rayson de leur syncerité. Le seul blanc receura touttes couleurs an sa perfeccion, comme la fame ressoit indifferantes meurs. Et tout ainsi que l'eau est iugee tresbonne de sa legereté, laquelle on estime d'vne facilité a etre soudain boulhante ou refroidie: ainsi i'affirme, que la complexion des personnes qui se changet promptemant, & soudain passetd'vn extremité a l'autre, est simple, pure, & nette. Car le contrayre vient d'vne pesanteur, epesseur & crasse, qui fait la contumace & immobilite. Les fames sont d'vne sustance tant deliee, clere, & syncere (temognee de leur mol-

molleſſe, tandreur, beauté, & delicateſſe) que elles ont grande promptitude, & excedet les hommes tant an ſoudaine apprehenſion, que an ſuperlatiue affeccion. Parquoy elles ont moins d'arret an leurs propos & deliberacions, a raiſon de la mobilité, qui procede d'vne legiereté, ſuiuant la pure ſimplicité, de laquelle auſſi eſt doué le ciel par deſſus tous les autres cors. Auſſi la viteſſe de leur antandemant a comprãdre touttes difficultes & les reſoudre, eſt telle, que les hommes n'y peuuet auenir. Et pourtant on mepriſe leur reponce ſi ell' eſt premeditee: & dit on, qu'il faut prandre le premier conſeil d'vne fame, auant qu'elle y ait panſé. Car elles ont cette perfeccion, d'etre promptes & fort ſutiles: dont elles peuuet incontinant reſoudre vn fait. Si elles y panſet a loyſir, font mille diſcours variables & diuers: parce que leur eſprit aigu & penetrant, ne ſe contante ſoymeſmes, & toujours voudroit mieus aiancer la beſogne, de ſorte qu'il broulhe & gate tout. Ainſi vn bon paintre, qui a le cerueau galhard, fera vn beau portait a ſon premier deſſain, qui contantera les jans. Si on ne le luy ote ſoudain, il y trouuera quelques trais a refayre, & ne ceſſera point qu'il n'ayt ampiré ſon ouurage. C'et donc grande loüange aus fames, d'etre ſi promptes & abilles, puis que cela prouient de leur ma-

tiere fort futile, qui les fait appeller volages. Mais ce n'et pas vitupere, d'auoyr vne si excel lante legereté. Elles ne s'arrettet gueres auant que d'etre aus extremites, où les hommes ampeches de leur pesanteur ne paruienet si aysemant. Voyla pourquoy nous trouuons les fames tant excessiues de nature, non seulemant quant a leurs meurs ou affecciõs, ains au seruice des malades, où ie m'arrete pour le presant. Car si nous ordonnons vn bain chaud, elles feront qu'il brulera. Nous antandons que la chaleur soit tiede, & il suffit que l'on n'y sante froid: Elles panset, puis que la chaleur y et requise, tant plus il y an aura, tant plus il proufitera. & de fait vous diries, que c'et pour peler vn cochon. Si nous defandons aus malades le boyre demesuré, s'il et seruy de fames, il mourra de soif. On dira, nourrisses-le bien: c'et asses dit, il sera tout farcy de viandes. Commandes vous qu'il soit couuert? vous le verres desormais etouffé. Ainsi presque an toutes choses elles passet nottre ordonnance, tirant a superfluité, ne pouuant tenir le milieu. Il leur faut remoutrer ces fautes, affin qu'elles an abstiennet. Le Theologiẽ & le Philosophe moral precheront contre les meurs, & dirõt que les extremes sont vicieus, la vertu consiste au milieu. Le medecin fera cognoitre les maus qui suiuet leurs exces, comme i'ay proposé de fayre an ce lieu.

lieu. Ie ne parle qu'aus ignorantes, & a celles qui vset de telles procedures : dont les plus saũtes n'an serõt offancees. Il suffit que i'ay biẽ excusé le naturel de touttes: ie ne reprans que les erreurs, & qui ne s'an tiendra coupable, n'a rien a voyr an ce discours. Mais retournons au chemin, duq̃l ie me suis vn peu detourné, pour fayre antãdre aus fames, que ie ne blame point leur sexe (lequel m'et tres-agreable) ains pour le rãdre plus parfait, ie veus essayer de luy faire perdre ce qu'on y peut calomnier.

Prenant garde à la fasson de seruir les malades, i'ay colligé des poins notables, où les idiots erret communemant, & sur tout aus Febricitans: comme quant a changer de linge, & a vser du vin, dequoy i'ay fait deus chapitres a-part. Quant au manger, boyre, & couurir, les fames antr'autres y sont tant abusees, que an pansant bien soulager, sustanter & guerir tost leurs patians, elles les gehenet, accablet, estouffet, & randet souuant incurables. A leur dire toujours ils boiuet trop, ne manget rien, ne sont ia mais prou couuers. I'espere qu'elles perdront cet erreur, qui les aueugle, apres auoir leu mes raisons. Mais parce que ie veus, outre la remoutrance que i'an feray, donner au vulgaire vn petit regime, commant il se faut conduire ez fieures, le melheur sera de mettre tout ansamble, pour ne faire si long propos, qui pourroit

annuyer. Ioint que anſegnant le deuoir qu'on doit aus fieureus, on pourra bien cognoitre l'ignorance du peuple. car le droit nous moutre le tort. Donc an bailhãt les memoires de ſe biẽ gouuerner ez fieures, ie m'aquiteray par meſme moyen de ma promeſſe, & taxeray modeſtemant ceus qui ſont autremant.

Ie ſuppoſe toujours, qu'vn Medecin ordõne, ainſi que preſant il voyt an etre de beſoin, les purgacions, la ſaignee, & autres remedes qu'il faut approprier aus maus particuliers, aus qualites des perſonnes, humeurs, ages, lieus, ſaiſons, & cæt. Mon intanciõ n'et, que de diſcourir ſur le traitemant du malade, an ce que nous commettons le plus ſouuant aus ſames qui les doiuet ſeruir. C'et anſegnemant leur ſera proffitable, ſi le veulet bien apprandre, releueront les medecins de la peine qu'ils ont a le redire tous les iours, & ſuppleront a ce que les medecins peuuet quelque fois oblyer, ayant diuers malades a panſer. La fieure eſt vn mal chaud, comme ſignifie le nom, lequel i'ay deduit par cy deuant du mot feu, ou ferueur. Elle tient tout le cors vniuerſellemãt, apres auoir ſaiſy le cœur, ſource de la chaleur naturelle, qui pour lors deuient ſi ardante, de ſa qualité augmãtee, qu'on an brule etrangemant. Le cœur de ſa nature et echauffé plus, ſans comparaiſon, que nulle autre partie du cors. Dont les arteres ne

le

le peuuet raffraichir ſuffiſammant de leur ſeule operation. Il ha fallu que nature l'antourna de poumons, a mode d'euantoirs ou ſoufflets, qui luy communiquet l'air frais, & ſoudain le vuidet etant echauffé, auec ſes fumées. Or quand cette ardeur et plus grande que de coutume, il faut halener plus ſouuant, & haleter pour ſuuenir à la neceſſité du raffraichiſſemant, & chercher l'air plus froid. car autremant on ne peut amortir l'exces de la chaleur. Si donc ez fieures tout le cors brule, & le feu procede du cœur, on ha grãd beſoin de fraicheur an l'air de nottre demeure, tout ainſi que l'on et cõtraint de reſpirer fort menu. Les ignorãs qui panſet tous leurs maus prouenir de Morfondemant, & que la fieure ſoit de froideur, chauffet la chambre tant qu'il leur et poſſible, fermans touttes les ouuertures, & allumans gros feu, aupres duquel ils loget leurs malades, comme pour les rotir. Tellemant que l'air tiré de leurs poumõs echauffe dauãtage leur cœur, augmãte le mal, & ſouuãt d'vne fieure terminee ils an font naitre la fieure continuë. Nous ſuppoſons icy, la ſaiſon de l'æte, an laquelle les fieures ſont plus frequantes: & meſmes que la ſaiſon ſoit fort ardante, comme durant les iours Caniculiers. Autremant il faut rabbatre an proporcion, vne partie de ce que nous dirons pour bien raffraichir l'air. Nous donques anſuiuant

les raisons precedantes, ordonnons que le Febricitant soit an vne chambre spacieuse & euâtee, de sorte que l'air y soit fort a commandemant. Aus cabinets & garderobbes on ha tantost echauffé l'air anclos, & si on y demeure lõg tâs, il faut reprãdre les fumees que nottre poumon y ha vuidé. Les sales sont plus propres a nottre intanciõ: les lieus bas & an voute (pourueu que l'etage soit sec) ancore plus cõmodes. Le lieu etãt bien choysi, il faut ampecher tout ce qui le peut echauffer. Qu'on ne permette dõc y antrer multitude de jans, ne aucun chiẽ: car leur haleine rand grand chaleur. Qu'il n'y ayt point de feu, nompas mesmes de la chãdelle alumee, si on s'an peut passer. Que les rayõs du Soleil n'y antret aucunemãt, voyre que par dehors ils ne touchet pas aus vitres. Le melheur seroit, qu'au lieu ou repose nottre malade, y eut des fenestres de deus ou trois coutes: affin que quand le Soleil donne a l'vne, on tiẽne les autres ouuertes, pour auoir toujours la fraicheur: de laq̃lle il faut etre sogneus, & mesmes d'an faire toujours prouisiõ dez le matin. Le soir redonne samblablemant du frais, qu'il ne faut mepriser. S'il y a quelque porte d'où vienne vn ioly vant, elle doit toujours etre ouuerte, mais a-demy, pour randre le vant plus fort. Et si cela ne suffit, il faut vser d'euantoirs, & agiter l'air de la chambre, cõme on fait d'vn
sac

ſac moulhé, qui toujours ebranlé de ſecouſſe, rand l'air mobile & bien frais. Le mouuemãt y eſt requis d'alheurs: c'eſt affin que l'air qui touche le malade, ſoit continuëllemãt repouſſé de telle agitació, & qu'vn autre plus frais luy ſuccede. Outre l'emoció (qui raffraichit euidammant, comme il appert des vans) on vſera de diuers artifices à meſme fin. Prenes de l'eau du puis bien froide, & qu'on la verſe continuëllemant d'vn ſeau a l'autre, an la renouuellant de coup a coup. Cela bat l'air, l'humecte, & refroidit: & le bruit venãt aus oreilhes du malade qui ne peut dormir, quelque fois l'induit a ſõmeilher. Il faut auſſi moulher d'eau froide le paué a touttes heures, l'arrouſant par deſſus de bon vinaigre. Les plus riches y repandront du vinaigre roſat, d'eau roſe, ou d'eau de viollettes de Mars. car l'odeur fraiche mitigue la chaleur, & reuient les eſpris. Le parterre ſoit tout ſemé de roſes, violettes, pampins de vigne, laitues, feuilles & fleurs de Nenuphar, qui aurõt trampé an l'eau bien froide, eau roſe, & vinaigre roſat. La chambre ſoit garnie de ramee, meſmemant des branches de ſaule toujours fraiches: car elles venant a ſecher, nuiſet. Le lit ordonné au malade (poſé au lieu plus frais & obſcur de la chãbre) ſoit grand & ſpacieus, affin qu'il ſ'y pourmene a l'ayſe, an muant ſouuant de place, comme l'on et contraint de faire. Outre ceil faut

vne couchette pour raffraichiſſemant, quand le lit et tout echauffé d'vne longue demeure: auſſi pour le refaire commodemant. car les malades doyuet etre tenus fort propremant: ancor tout leur deplait, du mal qui les rand difficiles. C'et auſſi pourquoy il leur faut vne grãde netteté, qu'ils ne ſantet rien de puant, que les couuertures ſoint fort molles & douces, ſans ordures & ſans rudeſſe : les linceus bien deliés, bien blancs, & de ſuaue odeur, leſquels il faut renouueller tous les iours, ſi le malade ha grand' fieure, ou s'il ſuë abondãmant. De coucher ſur la plume, c'et bien folie a ceus qui ſe plaignet de la chaleur, veu qu'elle echauffe euidammant. I'accorde qu'il et neceſſaire, que les fieureus ayet quelque lit mol, pource que ils ſont prou caſſés & rompus de la maladie: mais il faut que ce ſoit de choſe moins echauffante, comme et le couton, la layne ou bourre, dequoy on fait des mattelas qui ſont bien fort doulhets. Il y ha matiere plus fraiche an la bale ou balouſſe & pouſſiere d'auoyne, d'orge, milhet, & autres. Ie coucheroys volontiers ſur la pailhe fraiche, pour etre mieus a mon ayſe. Quelques vns mettet ſur la coëtre leur mattelas, pour coucher plus fraichemant & mollemant: mais ie ne voudrois point de plume, an ſorte que ce ſoit, pource que la chaleur penetrant iuſques là, y et longuemant antretenuë.

Deſ-

Deſſous le linceul il fait bon mettre a l'androit des reins du malade, vne piece de camelot a ondes, ou vne peau de marroquin, ou d'a faire vn carreau fort plat, a demy plei de balloffe, pour ſe coucher deſſus. Plutarque dit, qu'an Babylone les plus riches dormoynt, pour grand delicateſſe, ſur des ſacs de cuir pleins d'eau, aus grã des chaleurs de læté. Telle froideur nous et vn peu ſuſpecte ez fieures: & il vaudroit mieus (parauanture) ramplir ces ſacs de vant, a mode de ballon, comme i'antans qu'an Italie quelques ſeigueurs ont de tels lits. Mais ce ſõt choſes rares, deſquelles on ſe paſſe fort ayſemant. I'eſtime bien vn lit pandu a cordes, pour deus commodites qu'on ha d'etre branlé: l'vne et, qu'il dõne vãt & raffraichit, pour les cauſes ſudittes, l'autre, que l'agitaciõ ſert a les andormir, cõme dans vn berceau. Le ciel du lit ſoit vn peu haut, affin qu'on ayt plus d'air. Les lits de camp qui ont leur pauilhon fort bas, preſſet tant vn malade, qu'il n'y peut halener. Si les fenetres ou les portes iettet du vãt droit contre le lit, lors qu'on veut raffraichir la chambre, il faut tirer les rideaus (qui autremant ne ſeruet de rien) de peur que le froid ainſi roide ne ſurprenne le cuir, & conſtipe le pores, d'où il faut que ſortet les fumees de l'ardante chaleur. Car nous ne voulons pas refroidir par dehors: cela ne feroit que augmanter le feu interieur.

Nous demãdons l'air frais pour le poumõ, qui euante le cœur embrasé de la fieure. Parquoy tout le cors, hor-mis le visage, doit etre couuert selon la qualité de l'air, affin que la peau soit toujours bien ouuerte. Il ne faut pas aussi accabler les patiãs d'vn fais de couuerture: car ce tourmant ne sert de rien, & les altere dauãtage. Suffit qu'ils soint autant couuers, que la constipacion du cuir an soit ampechee, & soit gardé libre passage aus vapeurs & fumees: & non moins a la sueur, quand elle veut sortir. Donques ils ont asses du linceul, a la grande ardeur: sur la declinacion, quand ils commãcet a santir la moiteur, (laquelle sinifie la sueur etre pres) il les faut biẽ couurir dauãtage, pour ayder a la chaleur au vuidange de cet humeur: nonobstant la facherie d'andurer ce tourmãt. Mais on doit estimer, que c'et le reste des matieres qui ont fait le paroxysme: & que si on an retiẽt quelque porcion, on sera beaucoup plus long-tams a etre biẽ net de fieure. car tãt qu'il y an demeure vne goutte, le cors an et emeu. Donc se persuadãt, que c'et la vraye terminacion, il faut supporter patiãmant l'annuy, & ne se decouurir point. Car si le cuir et constipé, la sueur retenuë, l'acces dure plus longuemant: & est quelque fois dangereus, que vne fieure terminee deuiene continuë, par la retancion des excremans, & constipacion de la peau.

C'et

C'et donq' alors que les couuertures sont a propos,quand on et pres de la sueur, nompas durant l'acces & brulante chaleur, comme an disposet les importunes fames. Car pourueu que le cors ne sante par dehors la fraicheur de la chambre,& qu'on soit vn peu couuert,tout hor-mis le seul visage, on s'an doit contanter, sans gehenner ainsi les malades. Au commancemant de l'acces,quand ils santet frisson, rigueur, & horripilacion, on les doit tant couurir qu'ils veullet: & an cela faut suiure leur desir,echauffer les piés auec drapeaus,tuylles, & pierres,fayre par tous moyens de couuerture & applicacion (nompas de breuuage echauffant, comme fait le vulgaire. car ils ne sont que trop chaus au dedans, qui les rād fort alteres)que ce facheus tremblemāt passe viste. Quand le chaut commāce a regner au dehors, & que les couuertures annuyet, il an faut oter de peu a peu, mettant le malade a son ayse le mieus qu'il et possible,iusques à ne laisser que vn linceul dessus luy. Voyla commant il se faut conduyre ez fieures terminees. Touchant aus continues, qui ont toujours samblable chaleur, ou peu s'an faut, & dure tant qu'ils soint gueris du tout;il si faut gouuerner selon sa qualité,& couurir si peu les malades qu'ils n'ā soint pas plus alterés,leur laissant iustemāt ce qui est requis pour ampecher la surprinse

du cuir. Donques ſi le chaud et ardant, on ne les couurira nomplus qu'au milieu des acces des fieures terminees; & il ne faut pas ſuiure l'auis des fames. Car iamais les malades n'ont prou de couuerture a leur gré. Mais il faut bie̅ noter les reigles qui ſ'anſuiuet, pour antandre quand, commant, & combien nous deuons rafraichir l'air, & moderer la couuerture. D'autant que la ſaiſon, l'heure, & l'eſpece du mal (ou giſt grande varieté) font qu'a tout propos et requiſe bonne diſcrecion: parce qu'on ne peut limiter iuſtemant par ecrit la quantité des remedes, & il y faut vne grande obſeruacion, comme nous deduirons preſantemant.

An ce fait noſtre but n'et autre, que d'antretenir l'ouuerture des pores, & permettre aus poumons iouyr de la fraicheur. Dont ſi c'et an hyuer, il nous faut etre plus couuers, de peur que la peau ne ſe ſerre: & ne ſommes pas an peine de rafraichir nottre air, ains tachons a le tiedir, affin que quand l'impatiant malade ſe tourne dans le lit, l'air qui y antre, ne ſurprene le cuir de ſa froideur gelee. Il ne faut pas auſſi, que le malade ſoit mis aupres du feu, comme an vſet les païſans: c'et aſſes que l'air de la chambre ne ſoit pas autant froid, que porte la ſaiſon. An æté il et bien difficile, de le refroidir tāt qu'il puiſſe cōſtiper la peau, (ſi on

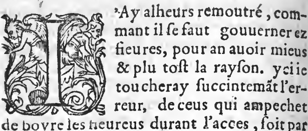
(ſi on et couuert d'vn linceul) durant la grand chaleur. Or an cecy il faut bien conſiderer la grandeur du chaud qu'andure le malade, & de l'air qui l'antourne. Car ſi l'ardeur de la fieure eſt extreme, nous randrons l'air tant frais qu'il nous ſera poſſible : ſi ell'eſt moindre, nous y traualherons moins, obſeruant la deuë proporcion a l'oppoſicion des contraires. Quand la chaleur de l'air et moderee, peu de choſe ſuffit a l'amortir: ſi ell'et exceſſiue, il la faut cõbatre de pluſieurs ſortes. Donques ſi la chaleur de la fieure, & de l'air, ſont de meſme brulantes, il ne faut rien oblier de ce qui les peut raffraichir: ſi ſont moindres, an proporcion. Car on doit comparer les choſes preſantes, & egaler les remedes aus maus, ſans ſe tenir toujours a certain point. Nous ne ferons donc an ſoucy de raffraichir nottre air, ſinon l'æté : & alors plus ou moins, ſelon ſa qualité. An hyuer il ſe faudra moyennemant echauffer. Le primtams & l'automne il et aſſes moderé : dequoy nous deuons contanter. Car tel a nottre egard et nommé frais, treſconuenable a noz fieures. Ainſi et il des couuertures, qu'il faut accommoder aus condicions de l'air: c'eſt que an æté il an faut moins, an hyuer dauantage: la ſaiſon tãperee tiẽt le milieu. La nuit auſſi et d'ordinaire plus fraiche, que le iour: dõt il faut etre mieus couuert, tãt pour tãt, la nuit q̃ le iour.

Et quant on dort, parce que les mambres exterieurs se refroidisset, il faut auoir plus de couuertures quelque heure que ce soit: mais bien peu dauantage, si elles annuyet le malade fort echauffé du mal. Pour mieus faire, il faudroit attandre que le malade fut andormy, & adonc luy ietter quelque chose par dessus: car si on le couure auant qu'il antre au sommeil, quelquesfois cela le fache tant, qu'il an pert tout moyen de reposer. Moyennant la discrecion, dressee d'vn bon sans, par ces limitaciós on pourra disposer & ordonner facillemant des couuertures, & du rafraichissemant, an toutes les especes de fieures, a tout'heure & toute saison. A quoy il faut aiouter la complexion des jans, l'age & le sexe, qui suiuet le tẽperamant. Car d'vne mesme fieure, les vns seront plus echauffés, les autres moins, selon que leur chaleur auant la fieure etoit grande ou petite. Ceus qui l'ont douce, & fort suaue, cõme les fames & les anfans, ne santet pas telle ardeur que les ieunes de trante ans, desquels le cors et de soymesme plus ardant. Et de ceus cy les sanguins ou cholerics, surpasset les autres an chaleur. Les vieus sont frois, dont ils ne peuuet auoir les fieures si ardantes, comme dit
Apho.14. liu.1. Hippocras. Outre ce, a raison de la seicheresse leur cuir et fort serré: aus fames & aus anfans, la grand mollesse ampeche les pores d'etre ouuers

uers. Les ieunes tiennet le milieu:dont il et mal aysé de constiper leur peau. Par ces deus raisons il ne faut pas tant craindre de raffraichir bien l'air, quand vn ieune homme de cõplexion fort chaude (& qui an santé mesme samble tout feu) ha fieure, comme s'il etoit d'autre temperamant; ne qu'a vn bõ vielhard, ou ieune anfant, ou bien a vne fame. An cecy il ya ancores plusieurs distinccions: car toutes fames, tous vieus, & tous anfans, ne sont pas d'vne condicion : les vns sont plus chaus que les autres. Ainsi et il (pour faire brief) de toutes limitacions, où il faut auoir egard d'approcher le plus pres qu'on peut, de la portee d'vn chacun. Car il n'et pas possible de mettre an reigle ces particularites. Il suffit bien qu'on sache an general les condicions necessaires, a bien conduire les fieures. Quant et de l'air & couuertures, ie l'ay deduit si amplemant, que le discours an et prolixe. Mais ie seray plus brief a poursuyure le demeurant, auquel pour ront seruir les raysons dessus alleguées, pour peu qu'on ayt d'inuancion a les sauoir accommoder.

Ce chapitre n'a point eté acheué, mais les deus ou trois qui s'ansuiuet, y peuuet seruir, & estre accommodes.

Contre ceus qui ne permettet aus Febricitans, de boyre durant leur acces: & les autres qui veulet qu'ils boiuet chaud, pour ſuer plu toſt & mieus.



J'Ay alheurs remoutré, commant il ſe faut gouuerner ez fieures, pour an auoir mieus & plu toſt la rayſon. yci ie toucheray ſuccintemãt l'erreur, de ceus qui ampechet de boyre les fieureus durant l'acces, ſoit par force, ou par leurs remoutrances. Nottre Hip
Aph. 11. liu. 1. pocras dit bien an ſes aphoriſmes, qu'ez acces il faut abſtenir: mais c'et des ſorbicions, & autres viandes. Car il aioute, qu'il et nuiſible d'aminiſtrer pour lors de la viãde. Mais quãt au boyre, il et treſneceſſaire pour amortir la fieure, quand ell'et an ſa grand vigueur: &
Li. 9. de meth. cha. 5. lameſmes Galen ordonne de boyre grand quantité d'eau froide, au plus haut de la fieure ardante, & des fieures ſynoches. Or l'etat d'vn acces, repond a l'etat de toutte la fieure continuë. Et quel dangier y ha il, de boire vn bon trait, quand l'acces et an ſa vigueur? Mais au contraire, cela proffite grandemant, & amortit plu-toſt la fieure, comme quand on iette force eau au feu. Ancor faut il auiſer, que le breuuage du Febricitant ſoit bien froid (nom-

(nompas chaud,ainſi que pluſieurs veulet)afſin que le malade an ſuë plu-toſt. Car ceus qui l'ordonnet chaud, s'abuſet doublemant: c'eſt, q̃ de boyre chaud,on ne deſaltere point: & que le boyre froid emeut autant ou plus la ſueur,que feroit le chaud. Ce que chacũ peut eprouuer a part ſoy, ſ'il an doute: & il verra que etant bien echauffë & alteré,ſ'il boit bien frais,la ſueur luy an viendra au front, quand bien ce ſeroit an hyuer. Dont puis que il y a & plaiſir& proffit,nous permettons aus malades qu'ils boyuet le plus frais qu'ils pourront: & vn grand trait ou deus,ſelon que l'acces durera. Le vulgaire ha cela de mauuais, que cõme tout luy et ſuſpet, a cauſe de ſon ignorance, & qu'il craind meſme ez choſes où il ya toutte aſſurance,ainſi ne peut il accorder aucun plaiſir aus malades, craignant de complaia leur volonté, comme ſi elle eſtoit toujours deraiſonnable.

HVITTIEME CHAP.

Des boulhons & orgemondés qu'on balhe à minuit, ou le matin,fort indiſcrettemant.

Des boulhons & orgemondés le plus ſouuant on importune les malades, qui n'y prenet aucũ plaiſir:& quelque fois on romt fort indiſcrettemant leur ſommeil, par l'aminiſtration de telle nourriture, ou a minuit, ou ſur le matin: laquelle ne peut tant valoir, qu'vn bon

dormir. Voila commant le vulgaire est iniuste an deus sortes: l'vne, quand il ne permet au fieureus de boire raisonnablemant: & lautre, quād il le presse de viures mal apropos.

Certainemant il n'y a rien de si bien ordōné, qu'on n'an abuse facilemant: & surtout, quand c'et de chose qui plait aucunemant. Mais ancor plus, si cela mesme ha quelque espece d'alimant. Car le propos des viures, et si plausible & aggreable, que le vulgaire l'ambrasse tres-volontiers: le nom des drogues luy et fort odieus & horrible, mesmes tout ce qui vient de chez l'apoticaire, sinon le sucre, l'ipocras, les biscuiteaus, le pignolat, les tartres de Massepā, cōfitures, & autres friandises. Dequoy ie ne m'esbays pas, ne le reprans aussi. Car cela et fort naturel. Ie suis hōmme, & ressans l'infirmité commune: Ie ne suis etrangier ou alienė d'aucune humanité. Ie say que les medicamans sont contraires & annemys du bon naturel: & que s'ils etoint familiers ou amys de Nature, ils ne feroint tels effets, ains surmontés de nostre cors, seroint conuertis an sa sustance. Dont l'horreur que nous an auons, et chose fort naturelle, & non reprehāsible. Ce que i'ay dit, et comme an passant, affin qu'on ne m'estime Rhabarbatif & facheus droguiste, veu mesmes que i'an vse bien souuant pour moy, & cognoissant le besoin que

i'an

i'an ay. I'ay voulu seulemãt toucher ce point, tãt pour excuser le commun anuers quelques medecins, qui n'ont grand pitié de ceus qui ne se peuuet accommoder aus medecines: que pour accuser les delicas outre mesure, qui ne voudroint que des boulhons ou orges-mondés, pour se guerir, ou preuenir le mal. Ancores n'an vset ils ainsi qu'il apartient. Car pour vn tel dejeuner, ils ne rabbatet des autres repas ordinaires. C'est ce que ie veus reprandre, & leur remoutrer commant les medecins l'antandet (au moins ceus qui l'ont premieremant institué) & commant ie l'ordonne.

Ces boulhons & orge-mondés de la minuit, ou du matin, sont pour triple occasion. L'vne, an faueur de ceus qui ont faute d'appetit, & ne peuuet guieres manger a diner, ou a soupper: mais sur tout a soupper: auquels pour recompance on donne quelque chose a la minuit, ou le matin ansuiuant. La segonde & presque samblable, de ceus qui ont grand faim, est sont presque insatiables, comme au releuer d'vne grand' maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuet tant digerer, qu'ils pourroint bien manger a vne fois, on leur conselhe de partir les repas. & parce que la nuit (a cause du dormir, qui retarde la coccion de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous ordõnons qu'ils

souppet legieremant: & pour recompance, nous leur donnons sur le matin vn boulhon: comme si on gardoit le potage du soupper, qu'on an auroit rabbatu, au landemain matin, apres qu'ils ont dormy. Ce que ie dis, que le dormir retarde la coccion de l'estomach, est
Decad 1. Parad. suffisammant prouué an mes paradoxes, par viues raisons: desquelles i'an toucheray vne, pour autant qu'elle sert a ce propos. C'est, que du diner au souper, communemant il n'y a que huit heures: & du souper au diner suiuant, il y an ha seize: sans qu'on ayt plus de faim apres, qu'apres lesdittes huit heures: suppose ancores, que ces deus repas soint de mesme an qualité, & quantité, du manger & du boyre. brief qu'il n'y ayt autre differance, sinon que l'vn de ces repas est suyui de la nuit & du sommeil: & l'autre non. La troisiesme occasiõ est, pour alterer ou preparer le cors par ce moyẽ delicat: sauoyr est, le raffraichir, ou humecter, inciser & attenuer les humeurs, desoppiler, faire vuider le grauier & pierrettes des reims, prouoquer les sueurs, ou menstrues, & autres petits menus affaires, de moindre importance qu'il falhe mettre an besogne les remedes plus forts & mal playsans. Dequoy vous verres vser infinies personnes au primtams, mesmemant ez moys d'Auril & de May, mais auec telle indiscrecion, qu'il leur fait plus mal que bien

bien. Dont i'ay esté contraint, de remoutrer cette faute, suiuant le deuoir de ma charge. La faute est principalemant an ce, qu'ils ne rabbatet rien du dîner & souper ordinaires, pour ces boulhôs & orge-mondés. Car s'ils dinet & soupet autant que de coutume, il est certain, que l'endemain matin l'estomach n'est pas vuide: & par consequant le boulhon rãcontre des matieres cruës, qu'il recrudit ancore d'auantage: & l'arrete pour se digerer aussi, iusques a la venuë du diner; lequel se melant parmy cela, prand le vice & contagion de crudité. Ce qui est derechief rancontré du soupper. Tellemãt qu'il n'y a point de fin a tel desordre generatif de phlegme, si aucun le fut iamais. Si le boulhon est de choses aperitiues, incisiues & attenuatiues, prouocatiues d'aucune excrecion, il fait bien pis. Car il pousse, anfonce & precipite les restes du souper crud dans les veines & arteres, où elles font des oppilacions, & causet des catarrhes, fieures, & autres mille maus, qui est bien pire, que si les humeurs crus seiournet ou croupisset dans l'estomach & les boyaus, où ils causet la colique, des tranchees & bruit devantre, dedain, mal de cœur, vomissemant, & samblables. Donc, quiconques voudra vser de ces boulhons alteratifs ou preparatifs (comme est aussi tost l'orge-môde) pour biẽ faire, qu'il souppe legieremãt, a ce q̃

l'estomach ayt digeré plu-tost que de coutume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire, comme si on gardoit vne partie de son souper, pour landemain matin. Et quand on dineroit apres, vn peu moins que de coutume, ce seroit le mieus fait du monde. Voyla commant il se faut gouuerner an ce fait, pour an santir proffit, & non dommage, comme il auient a la plus part de ceus qui an abuset. Aucuns s'an trouuet bien, a cause que par faute d'appetit, ils ne manget guieres a diner, ny a soupper: qui est la premiere occasion cy dessus expliquee. Et ie ne doute point, que les premiers auteurs de ce regime, ne l'ayet ainsi antandu & pratiqué. De cela mesmes on peut apprandre, que quand on ha a prandre landemain quelque Iulep, Apozeme ou Sirop (choses preparatiues, pour la plus part) il faut auoyr legieremant souppe, affin qu'elles rancôtret l'estomach vuide. Autremant si ce sont choses aperitiues, elles precipitet les crudités aus veines & arteres, an augmantant la cause du mal, que nous voulons combatre. Et quand cet inconueniant cesseroit, d'autant que toutes telles drogues ne sont penetratiues, il ne faut pas qu'elles rancontret quelque chose dans l'estomach. Car cela romt la force du remede, le detrampant mal a propos. Ie remoutreray alheurs, combien il est requis d'a-

d'auoir l'estomac vuide, lors qu'on prand medecine: & que plusieurs font mal, de manger & boyre le soyr auparauant, de tout a leur plaisir, esperans que la medecine amportera touttes les superfluités. Tels propos se peuuet aysemant accómoder a cetuy cy. Car quoy que ce soit, boulhon, orge monde, l'ait d'anesse, ou d'autre animal, Iulep ou autre droguerie, s'il ne trouue l'estomac vuide, & dechargé de la viande du souper precedant, ou il ne fait guieres de bien, ou il apporte grand detrimant. Si on me demande, que sert il dauantage de prandre les boulhons, alteratifs & les orgemondés, au matin sans autre chose, que a disner ou a souper auec les autres viandes, veu que tout est alimant, qui se peut accorder auec le reste: ie repons, comme par cy deuant, que si telles choses se melet auec des autres, ou leur vertu se diminuë, ou (si elles sont aperitiues) conduiset la viande auant sa meure concoction, hors l'estomac, & font plus de mal que de bien. Dont il vaut mieus, que chaque chose soit prise a part, & de ne confondre les viandes auec ce qui est medecinal.

Si c'est mal faict de boyre a l'heure de coucher.



LA coutume est an France (au moins es meilheurs maisons) d'auoir toujours le vin de la colacion, & n'etre iamais la nuit sans vin a la chambre: cōbien que plusieurs abstiennet volontiers de cette buuette: les autres boyuet quelques fois, les autres d'vn ordinaire, à l'instant qu'ils se veulet mettre au lit, plus par coutume, que contrains de la soif. Le vulgaire de Lāguedoc ha vn cōmū prouerbe, cōtraire a cela, q̄ qui se va coucher an soif se leue an santé. A quoy il samble q̄ Hippocras s'accorde bien, disant an ses Aphorismes, ceus qui la nuit ont appetit de boyre, si ayans grand soif ils s'andormet la dessus, ils sōt bien. Mais on pourroit interpreter son dire, de ceus qui s'euelhet an soif, nompas des autres qui ont soif auant que dormir. Car il y a plus d'apparāce, de ne permettre de boyre sur nuit & au premier reueil, que auant le dormir. Et quant a moy, ie ne trouue pas fort mauuais, que ceus qui ont accoutumé de boyre a leur coucher, le continuet : ainsi que i'ay veu faire a feu mon pere, plus de vint ans. Et i'ay ouy dire qu'vne des plus nobles & illustres maisons

ſons de France, le pratique ordinairemant; ayant cette opinion,que cela fait a la ſanté:de ſorte que ſes anfans y ſont nourris.Il eſt vray que la coutume eſt vn tiran, ha grand' force, & bien ſouuant plus de pouuoir ſur nous, que la Nature meſme.Combien que cette-cy eſt legitime gouuernãte,& l'autre par vſurpaciõ. Touttesfois il ne faut pas mepriſer la coutume,a cauſe du pié & auantage qu'elle ha gagné ſur nous. Ioint que (comme dit Galien) ceus qui s'acoutumet a quelque choſe, pour la plus part eliſet vne coutume conuenable a leur naturel:d'autãt que offancés coup a coup de ce qui ne leur cõuient,ils le repudiet.Touttesfois quelques vns,ou vaincus de la volupté & douceur, ou ne ſantans par grãd' folie d'an eſtre offancés,continuet an mauuaiſes coutumes.Mais il y an ha peu de ceus cy:il y an ha plus qui n'y perſeuerẽt point.Et an vn autre paſſage.Il n'y a perſonne ſi ſtupide (dit il) que etãt offãce grandemãt deboyre de l'eau froide veulhe tirer cela an lõg vſage.Car an etãt offãcé,& malade euidãmãt,il an abſtiẽdra totallemãt.On pourra biẽ repõdre,qu'il ya fort peu de jãs qui veulhet cõmãder à leurs appetis, voire qui veulhet abſtenir de choſe que ce ſoit, ſi les medecins ne la leur deffandet expreſſemant, & meſmes que ce ſoit par ecrit. Autremant il leur ſamble n'y etre pas tenus.

Li.5.de la conſ. de ſante.

Li.9.de la meth. cha.16.

Voyla vne grande reuerie : ne vouloir abstenir de ce qu'on eprouue & confesse estre nuisant a son naturel, sinon que le medecin l'ayt expressemant deffandu: ancor y a il bien affaire a le persuader. Vne sage personne & tamperante, luy mesmes se fera aysemant vn regime de santé, sur ces experiances & obseruacions,an la qualité & quantité de touttes choses, plus assuré que le plus sauant medecin du monde, s'il y veut antãdre sans se flatter aucunemant. Mais laissons apart la coutume , & mesme la nourriture dez l'anfance : voyons s'il ya quelque apparance de raison, qui persuade ou permette de boyre quand on se va coucher. Il me samble qu'on peut deffandre telle procedure, an faueur de ceus qui y prennet grand plaisir, & le font volontiers. Car, comme dit Hippocras du boyre & du manger, ce qui est vn peu pire, mays plus aggreable, est melheur que le contraire. D'auantage, suppose qu'il y ayt grand trait depuis le soupper iusques au coucher, comme de trois heures pour le moins, la digestion est a demy faite. Dõt il n'est pas mal fait de prandre vn peu de vin. Car il s'accorde & accõmode biẽ auec ce qui est a demy-cuit, le vin n'ayãt besoĩ de lõg seiour a etre digeré: veu que c'est vne liqueur facile a transmuer, & qui parfait la digestion.

Apho. 38. liu. 2.

Ainsi

Ainſi il ne retarde pas ce qui eſt ja fort auancé, ains ſera auſſi toſt preſt a ſortir de l'eſtomach, que l'autre,a qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant:de ſorte que le chyle an penetrera mieus au foye. Auſſi les plus auiſes de ceus qui vſet d'vn tel regime,le font(cõme i'ay antandu)pour cet egard, que la diſtribucion ſe faſſe plus ſoudain , & le foye an ſoit humecté.Dequoy il ſ'anſuit(a leur auis) qu'on an repoſe mieus, & le dormir eſt plus plaiſant. A cela fait auſſi la douce vapeur du vin,laquel le humectant le cerueau, andort plus fermemant:par quel moyen,la ſegonde digeſtion eſt heureuſemant accomplie,& il ſ'an anſuit quantité de bon ſang.On ne peut icy obiecter que crudité,qui eſt à craindre pour l'interrupcion de la coccion que l'eſtomach ha bien auancé. Mais ce n'eſt pas du boyre (& meſmemant du vin) comme d'vn autre choſe qui ſeroit de lõgue cuitte,ou qui epaiſſiroit d'auãtage le chyle: lequel a raiſon de ce,pourroit trop ſeiourner,& etre mal ayſé a diſtribuer.Le vin qu'on boit,et comme l'eau qu'on aioute a vne ſouppe epaiſſe , qui autremant bruleroit dans le pot. Et pour n'interompre ſa cuitte , les bons cuiſiniers la detrampet auec du boulhon chaud , ou l'eau boulhante. A quoy repond le vin, qui de ſa chaleur naturelle antretient & fait mieus continuër la digeſtion, ſans que tel-

le interpretacion soit de duree,ou preiudiciable. Car soudain apres,la cuite recommãce de plus belle, & est parfaite plus aysemant: l'estomach se vuide mieus,quand son chyle est plus liquide, & le foye an ha melheure part. De cecy on peut colliger & cõclurre,que cette collacion ne peut conuenir,sinon a ceus qui boyuet peu a leurs repas,& sur tout au souper,lesquels mangeans bien,ne sont pas alteres. Tels ne sont pas mal de boyre quelques heures apres,& ie panse qu'il leur est sain. Toutesfois ie n'ecris cecy, pour persuader a aucun de receuoir cette coutume:moins voudrois-ie aquerir telle reputacion,d'auoir par mes raisons introduit pour vn regime de santé,le boire apres souper, comme auocat des collacions nocturnes,(aussi vaud il mieus de beaucoup, boyre a ses repas competammant , & a proporcion de ce qu'on mange) mais ie remoutre par ce discours,que ceus qui ont telle coutume,sont fõdes an quelque raison : & s'ils y sont nourris d'anfance, ils le peuuet sainement antretenir. Aussi , qu'il ne faut s'ebair de ce qu'ils ne s'an trouuet mal. I'auoisvne tante,seur de mõ pere, mariee a Condrieu,an la maison des villars,qui mourut fort agee. Elle ne falhoit iamais de boyre s'allant coucher,vn grãd trait d'eau, dãs laquelle auoit trampé vn gros quignõ de pain, anuiron vn heure au parauant.Et continua ce-

la

la plus de quarante ans, toujours se portāt biē. On dit pourtant, qu'an fin elle mourut hydropique, ce que luy pouuoit estre auenu d'autre occasion. Mais ie n'aprouue pas ce boyre d'eau a l'heure du coucher: & moins ancor ce que fōt plusieurs filhes & fames, trop suiettes a leurs appetis & fantasies: qui ne font difficulté de boire deus ou trois grans verres d'eau pure, simple, & froide, a l'heure du coucher. Elles s'an vantet quelque fois : mais il n'y ha pas toujours dequoy s'an rire, mesmemant quand de ce desordre, elles ont andepuis vn mauuais estomach, le foye & la rate pleins d'oppilacions: d'où procede: les palles & vilaines couleurs, courte haleine, battemant de cœur, suffocacion de matrice, & a aucunes le vice de sterilité.

DISIEME CHAPITRE.

S'il faut boyre aussi chaud qu'on ha le sang, mesmemāt an æté: & s'il est mauuais de raffraichir le vin.



LA pluspart des opinions vulgaires, sont doctrine de vielhes gens, qui ayans vecu longuemāt, & veu beaucoup de choses, veulet tout reformer, & ranger les autres a leurs appetis sans distinguer des ages. Ainsi d'autāt qu'ils sont tous

morfondus & frilheus. ils voudroint que chacun se vetit & couurit de mesme eus, & abstint de mille choses qu'ils santet nuisibles a leurs personnes: comme le boyre frais an æté. & diset, que chacun doit boyre aussi chaud qu'et son sang. Laquelle proposicion i'accorde pour leur respet seulemant. car ayans le sang froid, comme aussi tout le cors, ils n'ont besoin de grand' fraicheur. Mais le ieune homme qui ha le sang boulhant, ne seroit iamais desalteré s'il beuuoyt ainsi chaud, nompas mesmes ainsi tiede qu'est le sang tamperé an æté. Car la soif est vn appetit de froid & humide: & est causee non naturellemant de tout ce qui echauffe, ou qui desseiche. Commant donc la peut on appaiser, sans fraicheur humectante? L'experiance demoutre asses euidammant, que si on boit chaud, c'est a recommancer: parce que on ne se desaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray ancores ce mot, que s'il etoit sain de boire autant chaud qu'on ha le sang, les vielhes jans auroint à boyre beaucoup plus frais que les ieunes: chose par trop absurde, & ridicule. Il y a vn autre opinion plus commune & d'apparance, de ceus qui aprouuet bien le boyre frais, tel qu'il sort de la caue ou du tonneau, & l'eau venant du puis, ou de la fontaine: mais nompas que l'vn ou l'autre soit raffraichy. Donques on sera commandé de la dispo-

po-

posicion des caues, selliers, puis, & fontaines: tellemãt que qui les aura fraiches, il an aura le plaisir: & les autres soutiendront grand' facherie pour leur santé, quãd ils n'oserõt raffraichir le vin, l'eau, ou tous deus. Mais (ie vous prie) qu'importe il de mal, q̃ le breuuage soit frais, ou de l'air qui le cõtient, ou de l'eau dãs laquelle il trampe? Si l'eau n'est mal saine de sa froideur, quãd elle sort du puis, de la fontaine, citerne, ou riuiere, elle ne randra pire le vin qui an sera alteré & raffraichy. Ie suis contant qu'il ne soit pas si sauoureus, mais il ne sera pas moins sain, que celuy qui sortira frais d'vne caue bien froide: veu que le raffraichissemant ne luy peut apporter mauuaise qualité. Reste que ce soit la seule froideur que l'on decrie tant, d'où que elle procede. Mais quoy? il y a du vin raffraichy, qui est moins froid qu'vn autre sortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie l'on ancor plus, du boyre glacé qu'on fait an hyuer? Est il possible de boyre si froid an æté, qu'il gele ainsi les dans, & souuant ampeche de boire si long trait qu'on voudroit bien? Toutesfois vous n'oyes personne, qui vulgayremant reprouue cela: ains au cõtraire, la plus-part trouue mauuais, que an hyuer on echauffe le vin, ou l'eau. Sont ce pas des jans du tout contraires à Nature, qui la veulet forcer a mode de

geans? Noz cors an æté ſont boulhans, brulés & asseiches,nous ne boyrons pas frais, & abōdammant,pour reſiſter a l'intemperature& inclemance de l'air, qui conuertit noz humeurs dous an amertume,qu'on appelle cholere:dequoy procedet les fieures tierces & ardātes,les dyſſateries,& autres diuers maus qui regnet an æté ? Et an hyuer, que nous ſommes tranſis & contrains de froid,tous rheumatiques & morfondus,nous boyrons de la glace? Les appetis, non recherches, ains ſpontances, ſont pour la plus part conduis de Nature, a laquelle ils appartienet. Dont il leur faut complaire auec raiſon & meſure:comme de reſiſter au froid, par la chaleur,& au chaud par ſon contraire. Autremant,les ſaiſons de l'annee nous cauſet mille maus,par l'alteraciō de l'air:leſquels on peut preuenir, par le droit vſage des choſes q̄ Dieu nous donne an tams opportun, & lors qu'elles conuienet.Eſt ce an vain,ou d'vne grand' prouidance de Nature, que les puis,fontaines, & caues ſont plus fraiches an æté, plus chaudes an hyuer?Et qui n'ha telle commodité de ſoy, ne la doit il pas contrefaire par artifice? Eſt ce an vain,que les fruis humides & frois,ſont produis an æté,& lors qu'ils nous ſont neceſſaires, an hyuer point:& que adonc le vin commance d'etre an ſa force, venant biē a propos pour nous armer contre le froid? La ramee faiſant vmbrage

ymbrage nous defand du Soleil an æté, qui ne ſeroit propre an hyuer : auſſi ne l'auons nous pas naturellemant. Qui n'ha de l'ombre an æté, au moyen des boccages, tonnes & treilhes, fait il mal de la cõtrefaire d'vne freſcade? Certainemant comme il eſt proffitable, d'vſer an æté de ce qui raffraichit, & an hyuer de tout ce qui echauffe, ſuiuant la raiſon naturelle, & l'auis des plus ſages (qui ſont les plus ſauans) auſſi eſt il bien proffitable, d'amployer ce qui ha de fait les qualites requiſes. Mais que faut il tant ſ'arreter a impugner des erreurs ſi groſſieres, & des perſonnes qui n'ont propoſicions, certaines ou repondantes l'vne a l'autre, ainſi qu'il appartient a vne vraye doctrine? Car an ſamblable fait, telles jans ſe contrediſet fort lourdemãt, cõme des fruis qu'on mãge pour ſe raffraichir. Y a il perſonne, qui ne trouue mauuais, qu'on mãge des ceriſes, prunes, figues, raiſins, melons, & ſamblables, tandis qu'ils ſont chaus du Soleli? On les fait raffraichir, les vns dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et pourquoy ne boira on auſſi du raffraichi pour ſe deſalterer? Il y a bien des artifices qui peuuet etre ſuſpects, comme de mettre dans le vin ou de la glace, ou de la neige: item de tramper lesboutelhes dans l'eau qui ayt du ſalpetre, cõbiẽ que le ſalpetre ne ſoit tel, qu'on n'an puiſſe biẽ aualler ſans dãgier. Mais de trãper les bou-

telhes an eau ſimple,qui ſoit bõne a boire,quel mal y a il, puiſque on boit biẽ d'ycelle meſme eau,& ſeule,& auec du vin? Ou quel dangier y peut il auoir,que le vin & l'eau ſoint raffraichis an l'air du puis? Quelcũ pourroit icy obietter laColique. & biẽ,ceus qui y ſont ſuiets,ou qui ſe trouuet autremant offancés de boyre froid, qu'ils abſtiennet non ſeulemant du refroidy, ains auſſi de celuy qui eſt frais de ſoy-meſme. Car c'eſt le deuoir, & vne grand ſageſſe, de n'vſer choſe qu'on ayt quelque foys eprouué nuiſante a ſon naturel:mais d'y ranger les autres,il n'y a point de raiſon. Ou il faudroit, que le fourmage fut du tout condamné,pource qu'il nuit aus graueleus: & que chacun abſtint du vin,parce que il fait mal aus goutteus. Y ha il rien plus iniuſte & tyrannique, que de vouloir aſſuietir a ſes appetis ou ſantimans,les autres qui ſont de differante complexion ? A cela vienet les bonnes jans, qui reprouuet le boire frais, & conſelhet a tous de boyre autant chaud qu'on ha le ſang.

ONZIEME CHAPITRE.

Contre ceus qui se plaignet an æté de la chaleur desnuis, & ce pandant ils couchet sur la plume, les fenetres fermees.



OVS oyons plaindre ordinairemant les jans an æté, de l'extreme chaleur de la nuit, plus que du iour, an vn mesme lieu, comme dans la maison, & mesmemant ez chambres où l'on couche. Lesquelles, si on considere, sont comme des fours, ayans l'air etouffé, a faute de les euanter souuant, & tenir tout ouuert aus heures que le Soleil n'y donne point, & de les raffraichir souuant d'eau bien froide, auec vn peu de vinaigre, & force feulhes a qui an ha la cōmodité. Car de laysser les chambres durant l'æté, an mesme etat que ez autres saisons, il ne se faut pas ebayr si on y brule. Que pis est, la plus part des jans couchet sus la plume, tout ainsi qu'an hyuer: & ne font differance des lis, sinon quant a la couuerture, qu'ils prenet plus legiere an æté. Rien ne sert de m'alleguer, que tous n'ont le moyen d'auoir des matelas à part les coittres. car il vaudroit ancor mieus, coucher dessus la palhe, ou dessus la poussiere du bled, ou de l'auoyne (chose fort delicate) qu'on nō,

me autremãt Balouffe. On y et vn peu pl' dur, q̃ ſur la plume, mais la fraicheur & l'ayſe qu'õ an reſſoyt, recõpance bien cela: meſmes que le ſommel y et plus gracieus, ſuaue & paiſible, ſãs cõparaiſon. Et an touttes choſes il n'y ha que l'accoutumãce. Que la palhaſſe ſoit biẽ plaine, & la palhe biẽ remuee, on y et aſſes mollemãt: & au reſte biẽ fraichemãt, auec vn plaiſir nõpareil du plaiſant dormir qu'on y prand. Vn autre erreur non moindre et, de tenir les fenetres fermees toutte la nuit, meſmes quand on ha commodité de rideaus, ou de pauilhon, qui defandet du vant, ſi parauanture il ſ'eleuoyt tandis qu'on dort. Car quant au froid ſimple, il ne le faut ainſi craindre, veu que il n'et iamais ſi froid an æté, les fenetres etans ouuertes, qu'il et an hyuer tout etant bien fermé, meſmes auecques des chaſſis, dans vne chambre nattee & tapiſſee, an laquelle tout le iour y ayt eu bon feu. Qu'ainſi ſoit, il vous faudra ancor plus de couuerture etant au lit (ſur peine de ſantir froid) qu'il ne faut an æté, les fenetres etant ouuertes. Si on ne craind pas vn tel froid de la chambre an hyuer, pourquoy le craind on an æté: lors meſmes qu'il ne peut etre dit propremant froid, ains tiede & tamperé? De craindre le ſerain ſous vn couuert, & lit ancortiné, c'eſt abus: comme on peut ayſemant cõprandre du diſcours que i'an ay fait alheurs.

Car

Car il n'y a aucune mauuaise qualité an l'air exterieur du serain, dont il le falhe ampecher d'antrer aus chambres. Il n'y a que la fraicheur ou qualité fraiche, bien requise au repos & dormir plaisammant. Et qui et celuy, qui ayāt a choisir an æté de deus chambres, l'vne bien chaude, l'autre bien fraiche, etans sur vn mesme plancher, ne choysit plutost la fraiche? dōc si on peut commodemant rafraichir celle qui est chaude, comme an tenant les fenetres ouuertes, depuis le Soleil couché, iusques au matin, quel mal y aura il? supposé, que l'air libre de la ruë ne soit pire (sinon melheur) que celuy de la maison anclos & etouffé. Ceus qui couchet aus chams, gardans le betal, ou les fruis, & les soldas an campagne a l'ansegne des etoiles, & de la Lune, contre vne haye, ou sous vn arbre, ou an des petites loges & cabanes, pour se garantir seulemant de la rosee, & du vant, dormet sans comparaison plus sainemant (outre le plaisir inestimable) que ceus qui s'anferment dās les maisōs. I'experimāte le semblable, auec toutte ma familhe, & les habitans de ma maison, y ayāt mis la coutume, de laisser ouuertes les fenetres de toutes les chambres, au gros de l'æté, durāt la nuit: & les tenir bien closes, auec des cōtrefenestres, tout le iour. Si on craīd d'etre surpris la nuit de quelque santimant de froid, qu'on ayt au pié du lit vn autre couuer-

ture de ſecours. Et combien de fois auient il de meſmes an hyuer, qu'on ſ'euelhe pour le froid que l'ont ſant extraordinaiꝛemant ſuruenu, a quoy on remedie de meſme ſorte, ſans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il eſt pire an æté, d'autant que les pores ſont plus ouuers de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, a ſe couurir dauantage dez l'antree du lit. Car il et raiſonnable, que l'on ſe couure plus ou moins, ſelon la fraicheur de la chambre. Ce pandant on ha cette recreacion & proffit, que l'air qu'ō inſpire et frais, & non etouffant: ce qu'il faut principalemant rechercher. Car nous ne voulons pas, que le froid touche le reſte du cors echauffé: ains ſeulemant le viſage, pour la bouche & le nez, par ou nous reſpirons. Auſſi c'et le vray moyen de raffraichir tout le cors, an raffraichiſſant le cœur, le poumon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid ſurprenant par dehors la ſuperficie du cors, an conſtipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malayſe, alteracion, inquietude, laſſitude, & autres facheus accidans, à cauſe de laditte chaleur, conceuë & aus antralhes & aus iointures.

Que

DOVZIEME CHAPITRE.

Que les boudins ne valet rien gardes : & que de la est venuë la coutume d'an faire des presans.



E sang et estimé mauuaise viãde, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'aprete: parce que tout incõtinant qu'il est hors de son lieu, (ce sont les veines, & arteres qui seules ont pouuoir de le contregarder an son integrité)il cõmance a se corrompre & gater. Dont qui an veut vser, il ne doit attandre longuemant. Car toujours il deuient pire. La friandise ha mis beaucoup de viandes a l'vsage de l'homme, qui font mauuaise nourriture. La chichette & pauurette an ha introduit d'autres, qui font autant pernicieuses. Le sang de beuf est bien de celles, qu'on vse plus par grand necessité, que par delicatesse, veu le peu de gout qu'il y ha. Celuy des moutons vaut bien mieus, comme leur chair est plus friande. Mais de vray, le melheur ne vaut rien a manger, & seroit bon qu'on les ietta, a la mode de France, où le sang de tels animaus n'est point ressu antre les alimans, ains reputé poison ou excremant. Des brebis il est pire que des moutõs, tout ainsi que leur chair. Quant a celuy des boucs, ie ne panse pas qu'on

an vsé, sinon an Medecine, pour dissoudre les pierres de la vescie: a quoy il et estimé propre, etant bien preparé, Le sang des chieures ha eté de requete & prisé de l'ancienneté (comme temogne Homere) estimé friandise. On y meloit beaucoup de graisse, & de cela on ramplissoit les boyaus ou le vantre de tels animaus: d'où ie panse que noz boudins ayet leur origine. Mais il ne se faut prandre au gout, & moins au iugemãt des ians de ce tams la, qui ne cognoissoint pas ancores les viandes plus suaues, & de facile digestion, comme dit Galien. Auiourdhuy on ressoit ledit sang, & melé de persil, ou autres menuës herbes, auec le gras du lard, il et estimé de bõne sorte, plus q̃ les desudis, auquels on n'antremele rien. Le sang des agneaus & cheureaus est appreté, comme le precedant: & est d'autant plus delicat, que leur chair est friande: dont celuy du cheureau precede l'autre. Mesmes appareil sert au sãg des poullets, poulles, & chappons · lequel et prisé sur tous autres, de nottre tams. An Italie on ne saigne point la poulalhe, ains on leur romt le cou, où s'amasse beaucoup de sang, & fait comme vn boudin, qu'ils estimet fort sauoureus. Et de vray il an et bien melheur, que si l'air y auoit touché: car la peau du cou le conserue & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du sang des lieures, ou leuraus: mesmes au

Liur. de la fac. des alim. chap.

tams

tams de Galien, tel sang etoit le plus recommandé, & comme viande tres-delicate : qu'ils faisoint cuire auec son foye. Ie ne le voys pas an vsage, mais ie croy qu'il seroit melheur que d'autre bete. Ie dis melheur, nompas simplemant bon : car pour an faire vne reigle, tout sang angeandre mauuais humeur, & et de male digestion. Le sang des porceaus auiourdhuy ha les plus grans honneurs, veu qu'il et departy & presanté aus plus prochains amys, an forme de boudins. Le peuple ha obserué de longue-main telle coutume, ne sachant bonnemãt pourquoy il le faut ainsi faire. Il le prand comme symbole de beneuolance & amytié: ou parce qu'on an ha beaucoup, on an veut faire part aus autres, attandant mesme gratuité. Ce que sert d'an auoir long tams de frais, quand chacun a son tour veut randre la pareille. La premiere cause et hõneste. car aussi pour faire presant de boudins, qui soit plus honnorable, on y aioute vne penne de foye, & aus vns la ratelle, aus autres vn des filets, ou bien des hautes coutes : les moindres sont, où il y a du rognon, ou du poumon. Tout cela est couuert de la coiffe ou crepine, laquelle on talhe an autant de pars, qu'on veut ordonner de presans. Touttes ces pieces sont l'ãrichissemãt de noz boudins: lesquels principalemant signifiet (si on le veut ainsi prãdre) quelque affectiõ

cordiale,& cherie,comme le ſang. Lequel denote auſſi l'amour:parce qu'il ſort du foye, où Platon luy ha donne ſiege. Donques on veut moutrer vn ſigne d'amytie, quand on anuoye du ſang: meſmes tel qu'on eſtime & ſain & delicat. L'autre raiſon ha lieu,àntre ceus qui eſtimet l'antretien de ſanté, & obſeruet diligemmant la qualité des viandes. Car le ſang quel qu'il ſoit, ne peut guieres durer ſans etre corrompu de l'air. Et pourtãt on ha auiſé, de mettre celuy des pourceaus, (qu'on eſtime ſi delicat)dans les boyaus,qui de leur epaiſſeur le cõtregardet mieus. Dont les melheurs boudins, ſont ceus qu'on fait le ſang etant ancores tiede. Depuis on le fait parboulir, tant affin qu'il ſe garde mieus(cõme la viande cuite)que pour le pouuoir departir cõmodemant. On met parmy le ſang, pour le preſeruer plus long tams, du ſel, du thym & ſerpoulet. Aucuns y aioutet du fenouil, les autres vſet de mariolayne, perſil,hyſop,& autres herbes menuës de bonne odeur,excepte la fariete,parce que le peuple eſtime fauſſemant, qu'elle peut ampecher, que le ſang ne ſ'epaiſſiſſe quand on le cuit, veu qu'on le donne aus malades, pour diſſoudre le ſang calhé. La graiſſe n'y et hobliee an bonne quantité,ſinon des chiches fames, leſquelles on taxe honnetemant, an les nommãt bonnes menageres,quand elles y ont bien e-

pargné la graiſſe. Mais ſi les boudins ne ſont gras,ils ſont mal ſains, d'autant qu'ils ſeiournet long tams a l'eſtomach, & ſont tard digeres a cauſe de leur apreté, & ſeichereſſe. La graiſſe les fait mieus gliſſer: dont ils an ſont moins dangereus. Comme les autres viandes mauuaiſes, quand elles n'arretet guieres au cors. Quoy qu'on y faſſe, le melheur et d'an abſtenir du tout,ou an vſer fort ſobremant,& que les boudins n'ayet paſſé vn iour,ou deus, pour le plus tard. Voyla pourquoy l'inſtitucion eſt bonne,de les diſtribuer. Car de les garder longuemant,ils deuiennet tant pernicieus qu'on les peut bien nommer poiſon. Vne fame de Mompelier iadis an moutra l'example, comme l'on dit. C'et , qu'elle mourut ſuffoquee, pour auoir mangé des boudins gardes, panſant bien menager de n'an donner a perſõne,& ne manger autre viande tant qu'ils pourroint durer. A peine les eut elle acheué, qu'elle mourut,de meme qu'on meurt ampoiſonné.

Contre ceus qui craignet par trop la ſaignee, & ont opinion que la premiere ſauue la vie.



D'Autant que le ſang et le treſor de nature, alimant des eſpris, & le ſujet de la chaleur naturelle (qui gouuerne le cors an touttes ſes operaciõs) on fait bien de l'auoir chez, & le garder ſogneuſemant, comme etant neceſſaire a lantretien de noz forces, & conſeruacion de ſanté: dont il ne le faut laiſſer perdre facillemant, an faiſant peu de comte. Mais auſſi on doit obſeruer deus choſes principalemãt: l'vne, qu'il ſoit bien pur & net de toutes immondices: l'autre, qu'il n'abonde rien trop, ancor qu'il ſoit bon an toutte perfeccion. Parce q̃ s'il et depraué, immõde, & laid, il nuit plus qu'il ne proffite. S'il et demeſuré, il met ſes vaiſſeaus an dãger de creuer, & la chaleur de ſ'etaindre. Parquoy il ne faut riẽ craindre quãd il et ſi copieus, d'ã vuider vne partie, pour fayre place au nouueau qui ſ'ẽgeandre inceſsãmant. Auſſi quãd il et eſchauffé & boulhãt, a cauſe de la fieure, ſi on ne luy fait ouuerture pour expirer (cõme on donne vant au vin nouueau) il met la perſonne an grand dangier, & la tourmante etrãgemant. Quand il eſt corrompu des mau-

mauuaises humeurs, & an grand quantité, auāt qu'il soit du tout gaté, on an vuide quelque porciō, affin de nettoyer plus aysemāt le reste par medecines: lesquelles separet & triet parmy le sang lesdits humeurs, & les chasset dehors: dequoy elles meritet le nō de purgatiues Il ne faut dōc pas decrier simplemāt la saignee comme annemie de nature, & l'auoir an telle horreur q̄ plusieurs l'ōt (suiuās Erasistrate, qui appelloit sanguinaires & estimoit meurtriers ceus qui la cōselhoint) puisque vn grād nōbre de maladies qui procedet des sudittes causes, ne peut etre aboly, sans recourir à ce remede. Quād la fieure est fort vehemāte, le visage inflāmé, & les veines anflees, la saignee n'et elle pas requise? Si on et etrāglé d'vne Squināce, ou suffoqué d'vne inflāmacion de poumō, ou d'vne vraye pleuresie, il n'y a riē qui secoure plutost, & interrompe si promptemāt le mal, que la prompte saignee: laquelle generallemāt conuient a tous desordres fais d'abōdance & surcharge de sang, quel qu'il soit, bō ou mauuais. Ie m'ebays de quelques vns, qui prādrōt pl⁹ volontiers vint medecines, que d'ādurer vne saignee leur etāt necessaire, veu si grande cōmodité, & nō moindre facilité. Car on y peut obseruer iustemāt la mesure qu'il nous plait de vuider: on l'arreste quād on veut, & elle peut etre reiteree pour n'affoiblir le malade a vn coup. La medecine n'et pas de mesmes.

Car bien souuát elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas a nottre puissance dela faire cesser quand il nous plait. Ce sont de grandes incommodités, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsions de vantre, qu'elle donne leplus souuant. Or quãd on et phlebotome, si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le melheur demeure dãs le cors: & se reiouïr de telle vuidange. Si le vuidé est beau, croyes que le demeurant est ancore plus louable, & que cela y estoit superflu. Quelqu'vn pourroit iuger, que ce moyen de curacion et contre le deuoir de natúre, laquelle ha soin de conseruer le sang, comme vn sien tresor. Auquel nous repondrons, que c'et elle mesme qui nous ha ansegné, qu'il faut an plusieurs maus vser de ce remede. Car le flus de sang mestrual aus femelles, nous moutre euidammant, que l'abondance peut etre dommageable, si elle n'et tãtost euacuée. Et pourtant Nature mesme luy ordonne passage nompas vne fois l'an, mays tous les mois. Et si pour quelque ampechemant ce sang est reteuu, la fame s'an trouue mal. C'et vne reuerie de panser, qu'il doit etre vuidé comme etant du tout inutile, mauuais, & venimeus, veu que vn anfant an et fort bié nourry dedans le vantre de sa mere. Autremant, pourquoy seroit il supprime durant la

groisse

groiſſe,pouuant bien etre mis dehors ſans toucher a l'anfant ? C'eſt par les veines du col de l'amarry,par où ſe purget celles, qui ont ancor plus de ſang, que leur fruit n'an conſume. Pline raconte, que les herbes touchees de tel ſang meuret,& le fruit choit des arbres ſur leſquels mōte la fame menſtrueuſe: que l'yuoire an perd ſa lueur, & le fer ſon tranchant: que les chiens pour an auoir gouté deuiennet anragés,& s'ils mordet quelqu'vn apres, il n'ā guerira iamais. Les autres diſet, que le ſang des ladres n'et pas pire que cetuy-là. Ie ne croy rien de tout cela : car il faudroit que les femelles euſſet de plus eſtranges maus, qu'elles n'anduret par la ſuppreſſion de leurs menſtrues:outre ce que l'āfant an ſeroit mal nourri. Il eſt donques plus ſuperflu de quantité, que de mauuaiſe qualité,ſi ce n'et d'eſtre cru & phlegmatique. Celuy qui ſort par les hæmorrhoides et ſouuant plus mauuais, que le ſang menſtrual: car c'et de la melancholie, le pire des humeurs, & qui verſe a terre la fait boulhir comme le fort vinaigre. Mais il et raremant ſyncere & pur. Car tout le plus gros ſang aborde aus veines hæmorrhoidales, pour etre mis dehors, quand Nature l'ha ainſi ordonné,au grand profit de tout le cors. Voila deus ſortes de vuidange de ſang, faites par Nature:qui montret bien euidammant,ce que

nous deuons faire, quand nous cognoiſſons le beſoin, & que Nature n'y peut pas auenir. Et ſi on dit, que ez cas propoſés le ſang et vuidé, a raiſon de ſon vice tant ſeulemant, on accorde par là, q̃ la ſaignee eſt proffitable, quand le ſang et anſamblemant vicieus & an grand abondance. Car s'il n'et que vicieus, il et retenu au cors pour la prouiſion de ſa nourriture, & n'et point reietté. Mais que dires vous, de ce que bien ſouuant le ſang n'etant pas corrompu, Nature an met dehors vne porcion, pour ſoulager les veines qu'il anfle outre meſure, & alleger le cors d'vne grieue peſanteur? C'et le proffit que pluſieurs ſantet de ſaigner par le nez. Dont ſi nous voulons ampecher & deſaccoutumer Nature de ce paſſage là, il luy faut donner autre yſſue par certains laps de tams, ainſi que nous le voyons abonder. Car autremant, d'auoir clos le paſſage, ſ'anſuiuroint pluſieurs maus: comme des veines qui ſe creueroint dans l'eſtomach, au poumon, ou alheurs: dequoy procedet le cracher & vomir de ſang à quelques vns. Quoy? pluſieurs maladies, autremant dangereuſes, gueriſſet par grande effuſion de ſang au iour critique, & le mal de tete ſouuãt ſe perd, apres qu'on ha ſaigné du nez. Tous ces examples moutret bien, que ſuiuant l'œuure de nature, les medecins (qui ne ſont que ſes miniſtres)

doiuet quelq̃ fois amoindrir la quãtité du sãg, qui menace diuers maus, ou les cauſe de fait. Serons nous moins dociles, q̃ les betes deraysonnables, leſquelles apriſes de nature cognoiſſent l'vtilité de la ſaignee? Pline ecrit, q̃ l'Hippopotame ſe ſantant fort replet, cherche des cannes talhees fraîchemant, & trouuant vne bonne pointe, il la preſſe contre ſa cuiſſe, pour ouurir la veine : par ce moyen allegeant ſon cors, qui ſans cela deuiendroit toſt malade. La chieure ayãt la veuë trouble, ſe bleſſe an l'œil d'vn ionc poinctu, voulant decharger cette partie d'vne porcion de ſang: ainſi que le meſme auteur recite. Il y a beaucoup de perſõnes, qui ne reprenet la ſaignee, ſinon pour autant qu'ils ont veu mourir des jans, apres qu'on les auoyt ſaigné. Mais leur argumãt ſamblera fort legier (ou plu-toſt ridicule) ſi nous ſommes perſuades (comme il et vray) que touttes maladies ne ſont pas gueriſſables, pour le regard du ſuiet. Et q̃ celles qui ſont neceſſairemãt mortelles, mepriſet tous remedes: dont la ſaignee, bien qu'elle ſoit ſagemãt ordõnee, ny peut de rien ſeruir, comme l'effect temogne. Mais qui veut neãtmoins attribuer l'occaſiõ de mort a la phlebotomie, pource que la mort l'ha ſuiuy, on luy pourra dire par ſãblable rayſon, q̃ les jans meuret pour auoir diné, ſouppé, ou dormy, d'autant qu'ils meuret tantoſt apres.

Si on voyoit mourir vn homme ce pandant qu'on le saigne, il y auroit grand apparance, que tel remede n'y conuenoit pas, ou qu'on la mal aministré. Touttesfois il faut tousiours prandre an la melheur partie, ce que nous est incertain, & n'accuser legieremant de faute le medecin qui ha ordonné la saignee, biẽ que le mal n'ayt prins fin a l'auantage du patiant: & panser que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede, anichilant ses forces, l'ha precipité a la mort. I'accorde bien, que plusieurs foys on saigne mal a propos & que les medecins ignares y commettet de lourdes fautes: touttesfois le vulgaire n'á peut ne doit iuger. Ou il fera souuant grand tort aus plus sauans. Car de tous indifferammant, il an dira autant. I'an oy d'autres qui disent, ne se vouloir accoutumer a cette fasson de remede, le reseruant a quelque grand & extreme besoin, comme pour l'imminant danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere saignee sauue la vie infalliblemant. Il est bien vray (& il faut ainsi parler) qu'on ne meurt iamais de la premiere. car si on mouroit cette fois là, on né seroit plus saigné: & par consequant, telle saignee ne seroit propremãt ditte premiere, ains vnique: d'autant que premier et relatif au segond, & aus autres ansuiuans. Mais que la premiere sauue la vie, com-

me

me ayant plus de proprieté,c'et vn erreur deja fort decouuert par longue experiance, qui ansegne le contraire. Car on an voit tous les iours mourir de diuers accidans, auquels la premiere saignee n'ha pu remedier, & mille personnes gueriſſet de fort etranges maladies par la phlebotomie, qui ont souuant vsé de ce remede. Cette opinion est par trop dangereuse & preiudiciable, d'autant que les maus sont petis a leur commancemant : & pour lors peu de malades se defient de la guerison. Or ceus qui suiuet telle fantasie, refuset la saignee aus premiers iours, la voulans reseruer a plus grand' maladie, & a l'extreme necessité. Ce pandant l'occasion (que Hippocras a bon droit appelle soudaine & prompte) nous echappe: & puis quand le paciant, santant l'extremité, cõmance de s'y accorder, il n'et plus a propos. Touchant a l'accoutumance, tant s'an faut qu'elle puiſſe porter dommage, que plu-tost elle nous y sert de beaucoup. Car celuy qui et coutumier a se faire tirer du sang, (pourueu que sa force n'an soit euidammant diminuee) il l'andurera plus gayemant qu'vn autre: tout ainsi que les maus ordinaires & ia accoutumés, sont moins facheus : suiuãt l'Aphorisme d'Hippocras, que ceus qui ont acoutumé des trauaus, combien qu'ils soint foibles & vieus, ils les portet mieus que les robustes &

Aph.1. li.1.

Ap.49. li. 2.

ieunes. Donques il ne faut pas tant priſer la premiere ſaignee: & la ſaignee an general ne doit etre ainſi ſuſpecte au peuple, quant vn ſauant & ſage medecin l'ordonne, puiſq̃ ce remede nous eſt anſegné de Nature, & eſt ſort ayſé, ſeur, & proffitable a pluſieurs ſortes de maus.

QVATORZIEME CHAP.

Qu'on peut ſaigner les fames groſſes, les anfans & les vieus.



E peuple ha ſu quelque fois des medecins, qu'il et dangereus de ſaigner les fames anceintes, les anfans, & les vieus. Maintenant ſi le medecin le veut faire, on eſtime que ce ſoit vn acte nouueau, temeraire, & hazardeus: & ſ'il auient que le malade meure, ce remede ſera non ſeulemant reprouué, ains reproche bien aigremant: nonobſtant que le mal, & nompas le remede, ayt fait mourir le malade. Si on s'an trouue bien, c'et (à leur dire) plus de cas fortuit que de bõne cõduitte. Dequoy il ne ſe faut ebayr, puiſque noz peres ont eu cette meſme opiniõ, & l'ont perſuadé au peuple. Ie dis, noz peres les

les medecins, qui ont eté depuis deus ou trois sans ans. Ils antandoint, que Hippocras & les autres anciens, auoient ansegné, que c'ettoit vne grand' faute: & combien que souuant la saignee leur samblat necessaire, ils ne l'osoint pas ordonner. Mais s'ils eusset bien leu les liures, de ceus qui ont de plus pres suiuy les premiers Medecins, & sont presque au millieu d'Hippocras & de nous (quãt au tams de leur vie) grecs & latins, jans rares an sauoir, & consommés an methodique experiance, ils eusset mieus antandu l'auis de noz bons auteurs, qui souloint an peu de parolles creuëmant ecrire leurs reigles. Car pour signifier, que la force du patiant est sur tout requise au fait de la saignee, ils ont dit, que les velhars & les petis anfans, an doiuet etre exans: & ont ancor de plus pres limité l'age qui la peut andurer, de quatorze iusques à soissante ans: pource que ceus qui demeuret dessous ce terme, ou qui le surpasset, communemãt n'ont pas les condicions que y sont requises. L'ordonnance et an general: de laquelle on peut dispanser & disposer particulieremant, sans contreuenir a l'intention de ses auteurs, comme si on rancontre (ce qui auient bien souuant) vn anfant de bonne charnure, ferme & epaisse, etant fort & vigoureus, ou vn vielhard robuste, lesquels ayet grand besoin de saignee, a canse de leur mal.

Galen nous a fait antandre, qu'il ne se faut tant arreter au nõbre des annees, qu'a la vertu: laquelle on peut comprãdre du pous egal, vehemant, & grand, comme d'vn signe tresueritable, & qui ne faut iamais de temogner assuremãt la force. Et pourtant aus septuagenaires qui ont sãblablespous, il permet la saignee, si le mal la requiert: pource (dit il) qu'il y an ha d'aucuns fort sanguins & robustes an l'age de septante ans, comme il y an ha d'autres a soissante qui ne la pourroint supporter. Quant aus anfans, il n'ha iamais permis qu'on les phlebotomat: nompas craignant de leur foiblesse (car ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils n'auront a vint ou a trante ans) ains pour l'aisee dissipacion de leur sustance, etans de matiere ancor tandre, molle, rare, & fort resoluble. Touttesfois on ha eprouué, que souuant la saignee leur et proffitable, voire aus moindres de sis ans, comme plusieurs temognet, & nous l'auons quelquesfois heureusemant eprouué. Auenzoar ecrit, auoir fait saigner son fis qui n'auoit pas trois ans, dont il se trouua bien. Et pourquoy an seroint ils du tout forclos, si mesmes etant a la mamelle, quelques foys ils saignet fort du nez, sans qu'il leur an prenne mal? Si nature de son mouuemant se decharge quelque foys du sang aus anfans, le medecin qui n'et q̃ son ministre & imitateur, ne

Li. de la cur. par phlebo. chap.

ne l'oſera il antreprandre ? Vn ieune anfant ſaignera plus d'vn coup de poin au nez, que nous n'á tirerons du bras a vne fois: car il faut auoyr egard ſur tout a la quantité, & auiſer de ne leur an oter beaucoup. Dont a bon droit on pourra excuſer nottre Galen, qui ne leur permet la ſaignee: pource que de ſon tams ils la faiſoint fort grande. Car pour vn iour on eut tiré quatre liures de ſang, & il dit an auoir veu ſortir iuſqu'a ſis liures, au proffit du malade. Auiourd'huy c'et beaucoup d'an auoir trois ou quatre paletes (qui ſont dis ou douze onces) d'vn ieune homme qui ſoit robuſte: & des anfans, an proporcion. Ancor antandons nous, qu'ils ſoint habitués de la charnure deſſus mancionnee: outre ce que leur mal an doit faire inſtance. Touchant aus fames grouſſes, Hippocras ha ecrit, que la ſaignee les met an dangier, nompas de leur perſonne, ains d'auortiſſemant, meſmes ſi l'anfant eſt grãdet: pource que il et fruſtré de nourriture. Ainſi dit il eſtre impoſſible, que le fruit ſoit biẽ ſain, quãd la mere ha ſes fleurs an bonne quantité, durant la groiſſe. Mais quãd on voit, que la replecion outree, cauſee de grand' oiſiuetè, auec abondance de viures, & bonte de nature, menaſſe d'etouffer l'anfant, ou le contraindre a deplacer) comme il auient à quelques vnes, que a faute d'etre ſaignees, paſſes les trois ou quatre

Aph. 31. li. 5.

Aph. 61. li. 5.

premiers mois, s'affoulet de leur vãtree, pourquoy n'otera l'on du ſang, qui et trop abõdant & dõmageable. Si la meſme abõdãce, ou bien moindre, par vne fieure ardante et echauffee outre meſure, & cõmãce à boulir, faiſant preſq̃ rõpre les veines, n'oſerons nous (pour reſpet de la groiſſe) vuider vn peu de ſãg, & euanter la veine, quand la fame groſſe brule de fieure?

Aph. 30. liu. 5. Hippocras dit, qu'vn mal aigu, tel q̃ i'ay propoſé, eſt mortel an la fame anceinte. La raiſon et qu'il y faut faire grand' abſtinance, laquelle tuera l'anfant: ou ſi on luy permet grand nourriture, la fieure s'augmãtera, pour les faire tous deus mourir. La ſaignee ne fait pas plus de mal, que la grand' abſtinãce: & ne peut cauſer que l'auortiſſemãt, cõme deſſus et dit. Or il eſt moins mal d'ã perdre vn, q̃ deus: mais le plus ſouuãt tout et preſerué, Dieu mercy. Et cõmant pourroit eſtre ſain l'anfant, dans le braſier de ſa mere? Quel alimant luy donnera

Aph. 1. li. 4. & Aph. 29. li. 5. le ſang qui boult? Il faut par tous moyens etaindre ce grãd feu, pour ſoulager la mere & l'ãfant. Hippocras no⁹ permet, de purger vne fame grouſſe, depuis le quatrieme mois iuſq' au ſettieme: a quoy tous noz docteurs cõſantet. Si dõc la fame anceinte peut, ſans aucũ dõmage, andurer la purgaciõ, laquelle agite, trouble, & ebranle le cors ſans cõparaiſõ plus q̃ la phlebotomie (meſmemãt les fortes medecines, deſquelles vſoit Hippocras) pourquoy n'oſerons

rôs nous vſer de la ſaignee, quand il an ſera de beſoin, meſmes cõſideré, q̃ c'et vn des remedes le plus ſeur & ayſé? Car on ſort tant de ſãg qu'on veut, & nõplus: cõm'etãt an nottre puiſſance de l'arreter à chaque goutte. ce que ne pouuons pas des medecines, quãd elles vuidet plus q̃ nous ne voulons. Mais que repondres vous a ce, q̃ pluſieurs fames cõtinuet d'auoir leurs fleurs, durãt toutte la groiſſe, ſans qu'elles ou leur fruit an valhe moins? Outre ce no⁹ voyõs ſouuãt, qu'vne fame grouſſe, ſaignera beaucoup du nez, ou d'vne playe, ſans auorter ou an rapporter aucũ mal. Ce sõt experiãces qui auiẽnet iournellemãt, deſquelles on pourroit meshuy cõclurre, q̃ la ſaignee n'et pas ſi dõmageable aus fames grouſſes, qu'õ ha parcy deuãt cuidé. Touttesfois affin qu'õ ne pãce, q̃ cette opiniõ ſoit nouuelle, & des ;ãs d'auiourd'huy, Celſe (qui fut du tãs d'Auguſte, il ya pl⁹ de mille & cinq ſans ans) ha fort biẽ remoutré, qu'il ne faut rien plus cõſiderer, q̃ la vertu de ceus qu'õ doit ſaigner, diſãt: de tirer du sãg aus fames qui ne sõt pas anceïtes, & aus ieunes perſõnes, cela eſt vieus: d'eprouuer le meſme aus « anfãs, aus velhars & aus fames grouſſes, il et « nouueau Car les anciẽs ont eſtimé, q̃ le pre- « mier & dernier age ne pouuoit andurer tel re- « mede: & s'etoint perſuades, q̃ la fame auorti- « roit d'etre ainſi traitee durant ſa groiſſe. «

„ Depuis l'vſage ha demoutré, que ces reigles
„ ne ſont pas generales & ſans excepcion, ains
„ qu'il y faut aiouter quelques melheures ob-
„ ſeruacions, auquelles ſoit adreſſé le iugemãt
„ du gueriſſeur. Car il ne ſe faut pas arreter a
„ l'age, ne a ce qu'on porte, mais aus forces tant
„ ſeulemant. Donques ſi la perſonne ieune ſe
„ trouue foible, ou la fame qui n'et pas grouſſe
„ ha peu de force, on fait mal de leur tirer du
„ ſang: parce que la vertu qui reſte, an languit
„ & ſe meurt. Mais vn anfant bien ferme, vn viel
„ hard fort robuſte, & la galharde fame ancein-
„ te, an peuent ſeuremant guerir. Touttesfois,
„ an ce cas l'ignorant medecin peut ayſemant
„ falhir, d'autant qu'il y ha volontiers moins de
„ force an ces ages là: & que la fame grouſſe ha
„ beſoin de ſa force, apres la gueriſon, non ſeule
„ mant pour ſoy, ains auſſi pour l'anfant. Par-
„ quoy le principal de l'artifice, requerant diſ-
„ cours & prudance, git an cela, de ne conter
„ point les annees, & de ne regarder à la ſeule
„ concepcion, ains eſtimer la force, & d'icelle
„ cõprandre s'il an pourra ſouurer pour ſoute-
nir l'anfant, le vieus, ou anſamble deus cors an
vne fame. Par ces doctes propos on peut an-
tandre facilemãt, an quel erreur ont verſé nos
peres depuis anuiron trois cens ans, iuſques a
nottre tams, q̃ les ſciances ont reprins leur an-
cienne dignité, par l'ouuerture des bons li-
ures

ures, que l'ignorance auoit tenus caches. Et pouuons dire comme Celſe,que noz anceſtres ont fruſtré de la ſaignee les fames grouſſes, les anfans,& les vieus, ſans aucune diſtinction : depuis l'experiance guide de rayſon, ha fait connoitre aus plus ſuffiſans de cet age, qu'on les peut bien ſaigner,quand le mal le requiert, & on le peut ſupporter. Donc, que le populayre, qui ha eté mal inſtruit, ceſſe meſhuy de fauſſemant calomnier les bons & ſages medecins,qui auec grand reſpect & meure deliberacion, amployet ce remede, quand il an et beſoin.

QVINZIEME CHAPITRE.

Contre ceus qui temerairemant & trop ſouuant vſet de la ſaignee.

CE que ie viens de remoutrer au precedant chapitre, pourroit antretenir l'erreur de ceus qui trop volontiers vſet de la ſaignee, ſans aucune diſcrecion. I'an voy pluſieurs, qui pour peu de mal qu'ils ſe ſantet, ſoudain veulet etre ſaignes: & il y a des barbiers outrecuides, qui ſans auis de medecin, vſurpet ce remede a tout propos. Il et fort ſingulier quand on le ſait accommoder:mais le ſeul medecin (comprenant ſous ce nom,le docte chirurgien)an doit auoir la char-

ge. Car il faut eſtimer la force du malade, & la grandeur du mal, preſant ou auenir: qui ſont les deus condicions concluantes à la ſaignee. Or c'et vn grand dommage, de ſaigner indiſcrettemant & ſans beſoin: parce que a la neceſſité on n'y peut recourrir, le cors etant plus epuiſé qu'il ne deuroit: & affoibly par le gaſt des eſpris, qui ſe perdet & verſet an quantité notable, quand on vuide beaucoup de ſang. Dont il auient, que le cors etant refroidy, les operaciōs naturelles ſont mal exequutees. Parquoy Galen diſoit bien, qu'il n'et expediant de ſaigner pluſieurs fois l'annee. Celſe parlant an general, donne ce conſeil, qu'on doit etre auiſé, de ne conſumer an ſanté les remedes qui apartienet aus maladies. Ainſi an tams de pais il ne faut gater les prouiſions & municions de la guerre, de peur d'an auoir faute au beſoin. Le ſang et treſor de Nature, lequel on ne doit ietter hors, que pour ſauuer le demeurant, cōme quand le mal et ſi grād & impetueus, qu'il peut tout faire perdre. Ainſi les marchans an l'extreme fureur de la tempeſte & des orages ſumergeās, ne fōt pas difficulté de perdre leurs richeſſes pour alleger la nef, & ſauuer leurs perſonnes. Il n'et pas permis de ſaigner, que la grādeur du mal preſant, ou auenir (comme nous auons dit) ne le ſuade: & que la force y cōſante, etant ſuffiſante a ſoutenir le cors apres la phleboto-

Liur. 1. ch. 1.

boto-

botomie. Si l'vn des deus y manque, ç'et mal fait de ſaigner: veu meſmemant que la ſeule replecion & abõdance de ſang (ſinon qu'elle menaſſat de quelque facheus accidant) ne ſuffit a perſuader ce remede. Car a vn cors autremant ſain, l'abſtinance, le flus de vantre, le bain ſouuant reiteré, la grande friction, ou le ſeul exercice, y peut aſſes remedier, cõme Galen ha biẽ deduit an ſon liure de la raiſon de curer par phlebot. De ſaigner vne perſõne, pour la ſeule chaleur exceſſiue du foye, ce n'et pas toujours a propos: veu qu'il y a prou de maus cauſés de chaleur, eſquels l'vſage des choſes froides conuiẽt trop mieus, que la phlebotomie. Outre les deus ſudittes condiciõs (qui ſeules indiquet la ſaignee) il y a pluſieurs egars particuliers qui nous ſeruet de circonſtances, & ſont comprins ſous la force de celuy qu'on veut ſaigner: leſquels il faut diligeammant obſeruer, & ne tirer du ſang indiſcrettemant a touttes perſonnes, an touttes regiõs, & an toutte ſaiſon: ce que le peuple n'antãd pas. Les jans maigres a groſſes veines, ont beaucoup plus de ſang que les gras, qui par conſequant ne ſupportet ſi ayſemant la ſeignee. Ez pays frois les jans ſont grans mãgeurs & beuueurs: meſmemant de chair & de vin) abondans an nourriture: dont il auiẽt qu'ils angeandret beaucoup de ſang, & peuuet ſupporter la ſaignee, plusq̃ ceus des regions cõtraires.

Car la chaleur dissout l'vnion de noz forces,& alanguit le cors: outre ce qu'elle dissipe nottre substāce,& ne permet faire prouision de beaucoup d'humeur. Voyla pourquoy les jans sont fort petis & grailes ez regions plus chaudes,& ne peuuet (sans preiudice de leur sāte) andurer la saignee, ny beaucoup, ny souuāt. Touchant
Aph. 55. Liur. 7. a la saison, si c'et pour preuenir les maus, Hippocras nous ansegne, qu'on doit saigner au printams: parce que adonc le sang abonde, & la force est plus grāde, a cause de l'air tamperé. Mais si an autre tams on ha besoin de saignee, il n'an faut faire difficulte: pourueu qu'on ayt ce respect, d'y estre plus chiche, & sur tout an æté. Anquoy se falhet lourdemant les Ampiriques, qui sans discrecion saignet prodigalemāt ez fieures ardantes, qui regnet sous la Canicule. Ie diray ancor cela pour conclusion, qu'il ne faut moins de iugemant & suffisance a bien ordonner la saignee, que la purgaciō: veu mesmemant que la purgacion affoiblit moins le cors, quand la vertu de la medecine, & la force du patiant, sont bien cognuës, & les humeurs bien preparés. Car les fautes qui an peuuet auenir, ne sont de telle importance, que celles de la saignee. Aussi faut il qu'elle soit diligeammant obseruee, & prudammant dispancee, comme plus grand remede que la purgacion. Car Galen an priue les anfans, auquels

quels touttesfois il permet les medecines. Dõques il n'an faut vſer ſi familieremant, comme i'an voys pluſieurs, qui ſe font ſaigner comme par gayeté de cœur: & le Magiſtrat deuroit interdire aus barbiers, d'executer cela ſans l'ordonnance des medecins.

SEIZIEME CHAPITRE.

Que la purgacion peut conuenir a toutte ſaiſon, voire durant les iours Caniculiers.



LE peuple ayant ouy ſouuant mancionner aus medecins, les iours caniculiers, pour ſuſpets, facheus & ineptes à la purgaciõ, ſuiuant l'opinion des anciens, cuide parfaitemãt que c'et mal antrepris, de donner aucune medecine durant telle ſaiſon, nonobſtant qu'elle ſoit autremant neceſſaire. Noz preceſſeurs ont mal fait, de leur alleguer telles raiſons, qui meritet grande diſtinction. Car les idiots ayans retenu la reigle ainſi pure & ſimple, comme leur ha eté pronõcee, ſans la ſauoir limiter, auiourdhuy veulet debatre contre les Medecins, de ne purger durant la Canicule: au moins ils trouuet fort etrãge, & an murmuret, ſi quelqu'vn l'antreprand. Pour les oter de cet erreur, nous ſerons con-

trains de leur interpreter l'aphorisme d'Hippocras, où et le fondemant de ce propos. Il dit, que l'vsage des medicamans laxatifs et moleste & difficil', dessous & anuirō la Canicule: signifiant, qu'il y a des autres tams plus cōuenables, & que cetui-cy et le pire. Qui sainemant antādra ces paroles, il ne cōclurra pas tout soudain, que le purger soit condamné & banny de telle saison, tellemāt qu'on ne le puisse quelque fois introduire, quand il et de besoin: ains qu'il apporte plus d'incommodites, & fache dauātage, que deuant ou apres la Canicule: & c'est a cause de l'air inflāmé. Car durāt la Canicule, nottre cors brule, & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ont certaine forteur (mesmemant celles des anciens, violantes extrememant) qu'il n'et possible d'andurer, sans deplaisir & grād peine, outre le dangier qu'il y a d'allumer vn plus apre feu. Dōt il auient, que pour etre purges inconsiderемant durant telle saison, plusieurs tombet an fieure, comme dit Galen. Outre ce, nottre force deja foible & abbatuë par la chaleur de l'air, deuient ancor plus lache par les medicamans. De sorte que nous pouuons dire, tel tams etre peu conuenable a purger nottre cors: & qu'il ne le faut antreprādre, sans q̄ le mal nous y cōtraigne. Car qui auroit a prandre medecine vne fois l'an (comme doiuet faire ceus, qui ordinairemact apres vn grand

Aph. 5. Liur. 4.

Au cōm. du sudit aph.

grand amas d'humeur pernicieus, tombet an quelque maladie) il feroit mal de choiſir ou attádre les iours Caniculiers. Le prim-tams y et plus propre, ou bien l'automne, ſelon que ces maus coutumiers ſont familiers au tams d'hyuer, ou à l'æté. Quand c'et pour la precaution (c'et a dire pour preuenir aus maladies) & nompas pour guerir le mal preſant, nous vuidons la matiere long tams au parauant, & eliſons le moys, le iour, & l'heure qui mieus ſ'accordet a nottre intancion : c'et que le ciel ſe trouue clair & ſerain, l'air tampere, & le tams frais. Mais quand on et de fait malade, & la purgation y eſt requiſe, il ne faut rien differer, ne regarder a autre choſe, que à la force du paciant, & à la ſorte des medecines. La vertu et plus forte aus premiers iours du mal: l'occaſion qui ſe preſante a noz remedes, eſt fort ſoudaine, & il la faut prandre par le front (comme on dit an commun prouerbe) où elle ha des cheueus. Ceus qui attandet a l'andemain an touttes deliberacions, vienet ſouuant mal a propos, augmãtet par accidant le deſordre, & cauſet vne grand ruine. Donques ſi la neceſſité requiert & demande inſtammant vne purgacion, nous ne deuons auoir egard au tams, ſinon pour y approprier la medecine. Car ſi c'et an tams d'æté, il la faut plus benigne, & ſur tout quand l'air brule deſſous la Canicule. L'hyuer ſuppor-

te mieus les fortes, le tams moyen, demande les moyennes. Auec cette limitacion, nous faisons auenir noz drogues a touttes les saisons de l'an, au proffit des malades. Parquoy il ne faut plus abuser de la santance d'Hippocras, laquelle sera toujours veritable : c'est, que durant les iours Caniculiers noz cors supportet moins facilemant d'etre purges, qu'an autre tams: & pource les medicamans doiuet etre fort benins, quand l'espece du mal an requiert l'vsage. Et quoy? si i'ay besoin de vuider la cholere, qui fait la fieure tierce, ou l'ardante fort dangereuse, voyant que nous sommes dessous la Canicule, faudra il que i'attande melheur saison? Si on ne purge l'humeur, la maladie fera rage de tourmanter le cors, il abbatra de sorte les forces de nature (asses affoiblie de la saison) qu'elle ne pourra rien vuider de la matiere, qui an fin l'accablera. Lairrons nous mourir le malade, a faute d'vn peu d'ayde, alleguans l'incommodité des iours Caniculiers? Ancores si c'etoit vn mal qu'on peut trainer hors de ce tams là, Il y auroit quelque couleur d'impetrer vn delay. Mais quand il faut, ou guerir, ou mourir dedans ce terme, si on void que la purgacion soit a propos, il n'an faut faire difficulté: & si le malade meurt, c'et du mal violant, & nompas du remede. Qui ordonneroit la medecine autant forte, qu'aus saisons les

plus

plus propres a ſupporter les laxatifs, leſquels arrachet de tous coutes & deracinet la matiere qu'ils ont choyſie, il ſe trouueroit fruſtré de ſon intancion, & le dommage qu'il cauſeroit, paſſeroit de biẽ loin la commodité pretanduë. Car Hippocras tient pour ſuſpectes les medecines, durãt la Canicule, à rayſon de leur vehemance, n'ayant eu le bon homme an vſage, que celles dont nous faiſons auiourdhuy doute d'vſer, meſmes an hyuer, & an perſonnes fort robuſtes. Qui voudroit interpreter ſon aphoriſme, des medecines qu'il vſoit, nous pourriõs bien tenir ancores cette concluſion, qu'il ne faut du tout rien purger deſſous la Canicule. Car noz cors ſont deuenus de peu a peu ſi delicas & foibles, que nous ne ſommes que d'anfans aupres des hommes du tams paſſé. Qui de nous pourroit andurer la ſaignee iuſqu'a ſis liures, pour vne fois, comme ha veu Galen an ceus de ſon age: qui toutesfois n'etoint plus tãt robuſtes, que du tams d'Hippocras? Leurs medecines an proporcion etoint ſi violantes, qu'il nous font preſque horreur d'an ouyr parler, tant ſ'an faud que nous les accommodions aus iours Caniculiers. Ancor ne les defandet ils pas totallemant: car ils diſet ſeulemant, que la purgacion et pour lors mal ayſee. S'il euſſet eu l'vſage de nottre caſſe, du ſené, rhabarbe, mauue, ſyrop roſat, & autres legieres medeci-

nes qui ne font point de violance, ils n'eusset pas troué mauuais de purger durant les grans chaleurs, quand les maus nous an solicitet & importunet. Il faut donc ainsi dire, concluant à la verité, q̃ pour double raison la santãce dõnee par Hippocras, ne fait point contre ceus qui purget auiourd'huy regnant la Canicule: veu qu'il ne defand pas absoluëmant la medecine laxatiue, ains remoutre seulemant qu'il an faut sobremant vser, & que nous abstenons des siennes, confessans que ce seroit mal fait de les exhiber a noz malades, ez iours Caniculiers.

I'aiouteray icy pour le playsir des fames, qui contrerollet plus cela, que les hommes, antreprenãt de remoutrer aus Medecins, qu'ils ne doiuet purger durant la Canicule, vn conseil tres-proffitable a la santé de leurs maris, C'et, que la copulacion charnelle, n'est moins suspecte durant la chaleur de læté, que la purgacion. Que plus et, le ieu d'amours doit ettre suspandu antieremant, où la medecine ha souuant lieu. Car on purge pour recouurer santé, & venus la ruine. Celse dit, que an æté (s'il est possible) il an faut du tout abstenir, & le commun prouerbe ansuit telle opinion, disant qu'an æté on doit moulher le bec, & auoir le mambre sec. Les autres diset, tous les mois qui n'ont point de R, laisse la fame & prans le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureus : ie n'or-

Leuit. 1. ch. 3.

donne que certains iours ſuſpets à la beſogne, Ce ſont leſdis Caniculiers, qui conſumet aſſes le cors, le laſſet & eneruet prou, ſans qu'on trauaílhe dauantage a l'appetit des fames. Ils commancet anuiron le vintieme de Iulhet, & duret quarante iours. C'et le careſme ou quarantaine des mariés, qui doiuet lors abſtenir totallemant de l'œuure de la chair. Et voyla ce que les fames ont principallemant a ſoigner (faiſant reffus de leurs perſonnes, ſi elles ſ'an peuuet deffandre) & nompas contredire aus medecins touchant la purgaciõ, ou autres remedes qu'ils ſauet bien accommoder a la ſaiſon, pour peu qu'ils ayet de iugemant.

DIS ET SETTIEME CHAPITRE.

Commant il ſe faut gouuerner le iour qu'on prand medecine. Si on peut dormir apres: De l'heure du boulhon lauatif: Des repas qui conuienet a ce iour là: & pourquoy on ne doit ſortir de la chambre.



IL me ſamble que ce ſera bien fait d'inſtruire le vulgaire, cõmant il ſe doit gouuerner le iour qu'il prand medecine, ſur tout an etat neutre, quand il n'et pas malade au lit, & an plein pouuoir du Medecin: lequel an ce

cas le doit conduire de point an point comme il cognoit etre de besoin, selon la nature du mal,& la condicion du malade. Car ie ne veus mettre ma faucilhe an la moisson d'autruy. Ie n'antans parler que à ceus,qui n'ont aupres d'eus que leurs seruans ordinaires, & qui ne sauet commant il se faut traiter ou conduire,quand il leur conuient prandre, ou que ils ont pris medecine. Or tels soint auertis, qu'il faut auoir legieremant souppé le soir au parauant, affin que sur le matin, apres auoir bien dormy,l'estomach se treuue vuide. Autremant, la vertu de la medecine, detrampee de la viande ancores indigeste, se romt & affoiblit. Ainsi l'on dit vulgairemant, que le iour de la medecine est vne grande feste: parce qu'il faut ieuner la veilhe. Pour la prandre plus aysemant, & sans guieres aperceuoir sa mauuaise saueur, il est bon de macher au parauant vn peu d'ecorce de citron, ou d'orange,ou vn peu de girofle: dequoy la bouche etant preoccupee & echauffee, n'apersoit tant le gout du medicamant.Et pour ne santir l'horrible odeur, il faut bien couurir le verre ou le gobelet,d'vn linge trampé an bon vinaigre rosat: lequel sera melheur etant musqué, si on ha le dequoy, & que ce ne soit vne fame subiette à la matrice.Pour ampecher le vomissemant,il n'y a rien de melheur, que soudain apres auoir bien

bien rincé la bouche de vin trampé, ou autre liqueur agreable, humer vne gorgee dudit vin, ou de l'orge mondé, ou de la ptisane, du bouchet, ou quelque boulhon. Car par ce moyen, on laue le gosier & l'œsophague (c'est le canal de la viande & du breuuage, depuis la bouche iusques a l'estomach) où la trace & impression de la medecine s'arrete fort long-tams, & se represante a la bouche. Dont et causé vn dedain, & le vomissemant: nommemant si l'orifice superieur de l'estomach (qu'on appelle le cœur) n'et, laué & nettoyé de la qualité odieuse du medicamant. Car de là il se ranuerse a vomir. C'et ainsi que ie le pratique, anuers ceus qui craignet de reietter la medecine, comme ils ont de coutume: & peus bien asseurer, qu'a peine an ay-ie veu de sant vn, qui ce faisant l'ayt vomy. Il ne me chaud quelle liqueur ce soit, pourueu qu'elle s'accorde auec la medecine, comme les su-nômees, esquelles on ne feroit difficulté detramper vn laxatif, quand il seroit ainsi plus aggreable a la personne. Il y a d'autres remedes pour ampecher le vomir: comme de macher vne pomme, poire, ou autre fruit, & an aualler vn peu du suc: flairer du vinaigre, tramper les mains dans l'eau froide an vn bassin, ou les couurir d'vn drap mouillé de vinaigre trampé, qu'on appelle oxycrat: Ne parler, ne cracher, ou toussir, ne

autremant agiter le cors : & se tenir an son seant quelque tams, & puis se promener. Vn des melheurs remedes et aussi, d'anuelopper le cou d'vn linge bien chaud. Et voyla commant on peut euiter le vomissemant : qui et trop odieus, tant parce qu'on ha double peine, l'vne à prandre la medecine, l'autre a la randre :& de ce qu'on n'ha rien auancé, car il faudra recommancer, si on ne la retient aumoins vne heure, ou anuiron. Ce terme passé, il ne se faut autremant contraindre a ne vomir point: d'autāt que la medecine ne fera pasguieres moins, que si on la gardoit plus long tams: & par le vomissemant on reiette quant & quant beaucoup d'excremans, qui se vuidet ainsi plus aysemant, au proffit de la personne. & de se contraindre dauantage à retenir cela, apporte souuant de grans inconuenians · foyblesse de cœur, euanouyssemant, sueur froide, grand passion d'estomach, comme s'il deuoit creuer. Puisque la matiere incline an haut, etant assamblee dans l'estomach, permettes qu'elle se vuide par là, c'et vn beau dechargemant. Et quand la medecine qu'on reiette ansamblemant ne feroit autre chose, ce n'et peu de proffit. Mais (comme i'ay dit) elle ne lairra pas de chasser les autres humeurs par le bas. Car sa qualité & vapeur se versant bien-tost par tout le cors, fait la principale

(ſinon totalle)operacion. Quant a dormir a-pres,ie ne le defans iamais, etant perſuadé tant de la raiſon, que de l'experiance. De ceus qui la defandet, les vns craignet que la medecine agitee de la chaleur naturelle (qui ſe ranforce au dedans par le ſommeil) an deuienne plus forte & furieuſe. Et que ne l'ordonnet-ils ſi foible, qu'auec le ſommeil (fort aggreable aus preneurs de medecine), & ſur tout du rhabarbe, icelle deuenant plus galharde, faſſe le deuoir qu'on an pretand? Les autres au contraire, ont peur que le medicamant diminuë de ſa vertu, etant affoibly de laditte chaleur. Et que ne l'ordonnet-ils d'autant plus fort, qu'ils panſſet qu'il perdra de ſa vertu par le dormir? Ou pourquoy tous d'vn accord le permettet, voyre l'ordonnet, ſur les pillules? On dit, qu'icelles etant fonduës, & leur vertu excitee par la chaleur naturelle, operet plus tot & mieus. Et n'et-il pas auſſi bon, que la vertu d'vn potus, d'vn bolus, ou d'vne tablette laxatiue, ſoit tantot excitee, affin qu'ils beſognet ſans grand delay, annuyant l'eſtomach & tout le cors de ſa preſance? Quelques vns craignet que les vapeurs de la medecine ne montet au cerueau: qui et ce qui les inuite ainſi a dormir, quelque fois de ſy grande force, qu'il y a extreme peine de ſ'an garder: & les perſonnes an ſont infinimant an-

nuyees, d'etre contrains d'an abſtenir. Et que peut nuyre cette vapeur! Mais au contraire, elle et fort proffitable, quand nous voulons purger le cerueau. Car telle vapeur y antrant, elle an retire ou chaſſe les humeurs que nous voulons euacuer. I'accorde bien, que quand la medecine commance a operer, il ne faut plus dormir, ſinon qu'on voulut arreter ſon operacion: ainſi qu'il et quelque fois de beſoin. Car le dormir fait ceſſer toutte euacuacion, excepté la ſueur. Dont Hippocras dit treſ-
Aph.15. liur.4. bien, Quand tu voudras que l'hellebore purge dauantage, remuë le cors: & quand tu voudras que la purgacion ceſſe, fais dormir & non mouuoir. Il y ha qui oſet bien dire, que la medecine par le dormir ſe conuertit an nourriture (dont nous ſommes fruſtres de nottre intancion) meſmes ſi elle et debile: comme de la caſſe, mauue, tamarins, ſené, rhabarbe, & ſamblables. O la grand viande pour deiuner! Et-il poſſible que le medicamant deuienne alimant, veu qu'il eſt etrangier à nottre nature, & non familier an ſubſtance, pour andurer telle metamorphoſe? Ils ne ſ'auiſet pas, que c'ha eté par bonne aſtuce, que noz ancetres ont perſuadé au peuple, que les medecines quelque fois ſe conuertiſſet an nourriture: af-
fin

affin que si elles ne produiset l'effait pretãdu, le patiant n'an soit marry, faché & depité,cõme si elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'et la plus belle & fauorable excuse du monde,de dire que la medecine (qui n'ha eu asses de force à operer)se soit conuertie an alimant. Outre ce, ie n'accorde pas,que l'estomach ayt plus de force a digerer par le dormir:ainsi q̃ ie panse auoyr suffisammant prouué an mes paradoxes.Mais ie m'oublie.il samble que i'an veulhe aus medecins, auquels ie n'antans parler an ce traité,ains à toutt' autre sorte de jans,iusques aus apoticaires,qui nonobstant noz auertissemans, oset biẽ dire quelquesfois aus malades que nous traitons, qu'il ne faut dormir apres la medecine. Parquoy souuant ie suis contraint, d'ecrire au bout de mes ordonnances,et *superdormiat*, c'et a dire, qu'il dorme apres. Quelqu'vn pourroit bien repliquer,a ce que ie viens de dire, & soutenir contre moy, que l'on peut etre nourry de poison : comme il et ecrit d'vne vielhe d'Athenes,nourrie dez son anfance a la Ciguë, & de la ieune Indienne anuoyee au roy Alexandre le grãd,nourrie deNapel.Cõbien plus aysemant pourra se conuertir an nourriture vn medicamãt purgatif,lequel n'et tenu q̃ moyẽ antre le venin & le cors humain, ainsi que Galen remoutre au cinqieme de la vertu des

ſimples medicamans? Il et ayſé de repondre a telle obieccion: c'et, que la poiſon ne peut iamais etre alimant, de ſorte qu'elle ſoit conuertie an la ſubſtance de nottre cors: Mais que le cors ſe peut bien accouſtumer a ſa qualité, qui ſ'inprime de peu a peu aus eſpris, humeurs & parties ſolides. Ainſi ſe peut on accoutumer au froid, a l'ardeur du Solhel, a la moulheure, au vant, au traual, a tout deſordre, y procedant de petit a petit, de ſorte qu'on n'an ſera point offancé. Ainſi pluſieurs ſont tant accoutumés au malaiſe, & a quelques maladies, qu'ils n'an ſantet rien, ſi l'obiet ou ſuiet n'et exceſſif. Ainſi quelques vns ſ'accoutumet tellemant aus clyſteres, medecines, & autres drogueries, que a la fin ils n'an ſont aucunemant emeus, ou fort peu, ſinon qu'on les rande plus fortes. Car la qualité de long tams accoutumee n'excite aucune paſſion, mouuemant, ou alteracion au cors. Mais que les choſes ainſi qualifiees, ſe conuertiſſet an nottre ſuſtance (qui eſt autant comme dire, qu'elles nourriſſet) il ne le faut pas croire. Touchant au boulhon qu'on prand auant diner, il eſt nômé lauatif, ſignifiant ſon vſage: qui eſt de nettoyer & lauer l'eſtomach & les boyaus des reſtes de la medecine. Parquoy il ne doit etre prins, tandis que la medecine ſeiourne

an

an l'estomach. Car an la detrampant, il luy feroit perdre sa force, comme si on mettoit beaucoup d'eau sur vn peu de vin: dont elle ne pourroit aueuir a l'operacion pretandue. Or de limiter le terme du seiour que la medecine fera dans l'estomach, c'et chose impossible: veu que la mesme chose an mesme personne, quelquesfois ira plus vite, & quelque fois plus tard, selon qu'il r'ancontrera diuerses occasions. Combien plus grãd' diuersité an effet, doit on attandre de diuers medicamans, an diuers cors? Pourtant on ne peut dire iustemant, qu'il faille humer le boulhon a tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairemant: ains le terme doit etre prefis par cette coniecture, laquelle signifie que la medecine (au moins pour la plus part) ha passé outre l'estomach. C'et quand elle ne reuient plus a la bouche par sa vapeur, & qu'on se sant l'estomach dechargé, apres quelque remuemant au vantre: & qu'on ha bien vuidé outre son ordinaire, comme de la medecine: ioint qu'il y a notable tams que on l'ha prise. Adõc, qu'ell'heure que ce soit, & non plu-tost il faut humer le boulhon. Depuis ce boulhõ (qui est plus pour lauer, comme dit et, & faire dessandre les restes de la medecine,

que pour nourrir,combien que il y ſerue auſ-
ſi aucunemant) iuſques au diner , il faut interpoſer le terme du ſeiour,que le boulhon peut faire dans l'eſtomac.Car on le veut lauer & rincer principalemant, a-ce que la viande ſuruenante rancontre l'eſtomach net , & non infet de la medecine : d'autant que les viures an ſeroint corrompus. Donqu es il faut differer,iuſques a tant que cette rinceure & laualhe an ſoit dehors,& que le diner ne rancontre ledit boulhon. Autremant il an auiendroit, comme qui rinceroit vne pinte,& y laiſſant la rinceure,y mettroit de bon vin. Or ce boulhon,ſoit an grande ou petite quantité, ſeiourne dãs l'eſtomach plus de deus heures,comme fait bien la moindre choſe qu'on aualhe.Dont ie ne puis approuuer, ce qu'on ordonne communemant,de diner demy'heure,ou vn'heure apres le lauatif.Vray et, qu'il n'et poſſible de limiter iuſtemant le terme du diner , nomplus que celuy dudit boulhon:mais par coniecture,& a peu pres,on rancontrera l'heure. C'et quand il y a ia long tams qu'on ha prins le boulhon,& on ſant l'eſtomach vuide,comm'ayant appetit.Pour lors il faut diner , qu'elle heure que ce ſoit:& c'et volontiers bien tard. Car vne medecine priſe a cinq ou ſis heures du matin, a peine et elle hors de l'eſtomach a
neuf

a neuf ou a dis. Lors il faut prandre le boulhō: lequel seiournera dans l'estomach deus ou trois heures, tellemāt que le diner echerra sur le midy ou vn heure. Et il ne faut pas craindre, q̄ ce pandāt celuy qui se purge anandure quelque foiblesse. Car si le cors a besoin de nourriture, il an aura pris du boulhon, asses pour attandre son repas. D'alheurs, il faut donner loisir a la medecine de faire son deuoir: & ne detourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) an toute purgacion. Car si on mange auant que la plus part soit executee, nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant a la medecine: laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grand force. Aussi c'et l'vn des moyens que Mesuë nous ansegne, pour arreter le cours d'vne medecine, quand ell' et trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulieremant, & comme vn priuilege: mais il et commun à tout laxatif, que son operacion et affoiblie ou rompue, si on māge ou boit quelque chose, qui le puisse rancōtrer. I'aiouteray ancores cette raison, que l'estomach abhorre & dedaigne la viāde, tant qu'il y a du reliqua de la medecine: & si on le contraint de receuoir le diner, plutost que d'etre bien laué, remis, & reposé, il ne fera son proffit de la viande, ains an sera plus traualhé que sustanté. Pour cette mesme cause, le diner doit etre fort legier, d'autant que l'e-

ſtomach n'et pas bien à ſoy, tout annuyé du paſſage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & deſſeiche aucunemant (dont il auiēt cõmunemant qu'on an et alteré) il faut vſer de choſes humectantes & raffraichiſſantes, a peu pres cõme ſi on auoit la fieure. Parquoy le boully ſera plus conuenable que le roty: & vn potage de laituës, pourpier, ozeille, borrages, & ſamblables. Il faut auſſi tramper fort le vin, qui ſoit rouge vn peu couuert & bien meur: & abſtenir de tout fruit mol & fuyart, de peur qu'vn flux de vantre ne ſuccede a la purgacion. Mais pour deſſert et permiſe vne poire de ſaueur bruſque, cuitte & couuerte de fenouil dous & ancor plus le coin, ou codignac pour reſerer & ranforcer de leur aſtriccion, les parties que la medecine & les humeurs an paſſant ont debauché. De ſouper, ie ne luy trouue pas grand lieu a tel iour, qui eſt for rõpu, & l'eſtomach detraqué: de ſorte qu'on ne le peut ranger aus heures ordinaires de ſes repas: ſinon qu'on eut prins la medecine a deus ou a trois heures apres minuit: qui n'eſt pas inconueniant, ſi on n'a riē ſouppé, ou fort peu, le ſoir au parauant. Car ainſi pourroit bien auenir, qu'on ſeroit pret de diner a dis ou onze heures & ſouper antre ſis & ſet. Il y auroit auſſi plus de lieu de dormir, ſur la medecine, cõme on fait volontiers iuſques au iour. Mais d'au-

d'autant que la plus part des malades, & autres qui ont a prandre medecine, veulet que l'Apoticaire mesme la leur baille: & qu'il et trop incommode a l'Apoticaire de sortir auāt l'aube ou pointe du iour, sans autre necessité, l'on ha prins cett'heure pour la plus commune. Dont si c'et annuiron les iours æquinoccials (que nous supposons, parlans absoluemant du iour: & aussi que c'et le tams plus propre aus purgacions choisies, & non contraintes) la pointe du iour et a cinq heures: & on ne peut diner auant onze heures, ou midy: suiuant le comte que i'ay fait. Dont ie conselhe volontiers, que ce iour là on ne souppe pas autremant, que d'vn coulis, ou orgemondé, fait du boulhon de chair, ou de lait d'amandres: ou bien de manger vne rotie au succre. Ce qu'on prandra sis ou set heures apres diner: puis se coucher de là a vne heure, ou deus, pour dormir an plus grand repos, que si on auoit fort souppé. Et si on et alteré, on peut boire vn peu de vin fort trampé. Voyla commāt i'ordonne le regime a ceus qui sont an ma charge, pour vn iour de medecine, s'ils me veulet croire: & comme i'an vse an mon androit, & des miens & c'et le vray *regimen artis*, que nous antandōs a la fin de noz receptes. Quant a lautre mot, qui est *custodia*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire panſe,que nous ordõnons l'arret dans la chambre, ſeulemant a cauſe que l'air exterieur peut offácer celuy qui ha prins medecine. C'et bien vne de noz raiſons:mais il y an ha d'autres que ie deduiray cy apres. Et quant a l'air,il y faut vſer de cette diſtinccion,s'il et diuers ou ſamblable. Car s'il et de meſme tamperature, & dedans & dehors la chambre (comme il et volontiers an ſaiſon tamperee)commant peut nuyre l'exterieur, plus que celuy de la maiſon ? Quand l'air des rues et vanteus, pluuieus, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons tamperé,ou de ſoy ou par artifice, vrayemant il y a bien grand rayſon, de condamner celuy qui ha prins medecine,a ne ſortir de la maiſon. Car le froid, le vant, ou la pluye,ſurprenant les pores, & penetrant au cors emeu, ouuert, & lache au moyen de la medecine,l'offance grandemant.Le chaud auſſi,rancontrant vn cors plus ouuert & echauffé de la medecine,peut cauſer fieure, grand' alteracion,laſſitude,foibleſſe, & autres facheus accidans.Il faut donc ſe contenir dans vn air tamperé,tel qu'on peut fayre an tout tâs,pour ceus qui ont des commoditez. Mais ſi l'air et de ſoy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la mayſon, il ne peut nuyre au patiant: & peut on pour ce reſpect, tenir les fene-

fenetres ouuertes, mais il y a autre chose qui le defand: c'et que l'obscurité sert a la purgacion, antant que les humeurs se randet plus aysemant au dedans, & vers le santre du cors, an tenebres : etans au contraire inuites de la clarté & lumiere, de se presanter au dehors. Parquoy si on ha grand' clarté, & mesmes que les fenetres etant ouuertes, on ait l'aspect de quelque lieu plaisant, ou qu'on voye dans la chambre quelques belles couleurs, tableaus, peintures, & autres ouurages, cela peut detourner secrettemant l'operacion de la medecine. Et ainsi il vaud mieus que tout soit fermé, iusques aus vitres, & qu'on allume de la chandelle, se contẽant ainsi tout le iour a l'obscur : & n'auoir point de visite, pour ne se contraindre rien, ne se reiouir extraordinairemãt. Car cela aussi detourne l'operacion, ou la rãd moins galharde. Les autres raisons, pourquoy il ne faut sortir de la chambre, sont premieremant, que si on va par ville, an tel androit on peut auoir besoin de vuider le vantre, qu'on n'an aura la commodité: & les excremans agités, quand ils sont retenus par force, causet beaucoup d'inconuenians, outre le mal de vãtre & les facheuses tranchees. Secõdemãt, l'aller par ville & tracasser, echauffe le cors mal a propos, an dangier d'exciter vne fieure: veu que d'ailheurs le cors et cõmunemant echauffé.

& alteré de la medecine. Tiercemant, si on negocie quelque chose (dequoy on ne se peut bonnemant abstenir, si on ha liberté de sortir) on traualhe l'esprit, qui ha plus besoin de repos, quand le cors et an peine. Ce sont des poins qu'il faut bien obseruer. Ancor ne suffit il pas, de reposer & se contenir le iour qu'on a prins medecine: il le faut continuer iusques au landemain apres diner: & se retirer de bon' heure an la maison: c'et a dire, auant soleil couché.

I'ay eté vn peu prolixe a discourir le regime de l'art, que nous disons deuoir etre obserué quand on prand medecine: d'autant que l'on commet cela volontiers aus apoticaires, auquels s'adresset noz ordonnances pour les executer: & la plus part d'iceus antandet mal ces poins. dont il s'ansuit, que le peuple an et plus mal seruy. Les fames qui seruet ou gouuernet ceus qui prennet medecine, sont ancor plus ignorantes. Dont il m'a fallu instruire le vulgaire, affin que chacun pour soy antande commant il s'y faut gouuerner. Car la medecine n'et chose de petite importance, ains qui peut nuire & proffiter grandemant, selon qu'ô an vse bien ou mal. Il ne faut oblier les tranchees, que donne souuant la medecine: auquel les nous remedions auec des draps chaus, qu'ô applique sur le vantre. Ce sont des vantosites,

ou

ou des grosphlegmes, qui causet ces douleurs: sauoyr et, les vantositez excitees de la matiere emeuë, lesquelles anflet & tādet les boyaus tout ainsi que an la colique. Les gros phlegmes ne peuuet antrer des orifices ou bous des veines mesaraques, dās les boïaus (ainsi qu'il faut, s'ils vienet de plus loin) sans donner quelques extorsions. Nous voyons souuant des phlegmes fort epais, randus par les dernieres selles, qui n'etoint pas dans l'estomach, ne dans les boyaus. Car ils n'eusset tant seiourné là. Ils vienet donques de plus haut: & faut qu'ils passet par les bous des petites veines mesaraïques, non sans faire grand' douleur: ja soit qu'ils n'y passet autant gros, que nous les voyons au bassin. Car ils filet prim au sortir, & depuis se ramasset. Les draps chaus fondet & liquifiet ces gros humeurs, & les font couler plus doucemant: la chaleur aussi cōsume & dissipe les vantousitès. Ainsi les tranchees cesset de tourmanter.

DIS-ET HVITTIEME CHAP.

D'ou auient communemant, que les plus cheris menret le plus souuant.

ON void souuāt auenir, que le mary fort cheri de sa fame, & mignardé a toutte outrance, mourra plutost (le reste demeurant samblable, quāt a la maladie, age,

condicion & force du paciant, la saison, le lieu, les commodites requises, & autres particularites) que celuy duquel la fame voudroit bien etre vaiue. Comme aussi la fame, de qui le mary sera tant amoureus, qu'il samblera an etre assoté, mourra plu-tost, que telle que son mary aymeroit mieus an terre que an pré. On void de mesmes au fait des peres & des meres, à l'androit de leurs anfans. Car ils perdet le plus souuant, ceus qu'ils aymet le plus. Ie ne dis pas que cela soit d'ordinaire, mais que il auient fort souuant: de sorte que le vulgaire s'ā plaind, comme si l'excessiue (& quelque fois desordonnee) amytié, etoit cause de la mort. Ce que ie ne veus pas reprouuer, sachant que Dieu peut etre offancé, & se courroucer de l'extreme affecciō, qui trāsporte les personnes ainsi passionnees, & les detourne de son seruice (qu'il requiert de tout le cœur, de toutte la pansee, & de tout l'antandemant) & les ampeche de s'accorder humblemant à sa sainte volonté. Dont souuant il nous ote ce que nous auons de plus cher an ce monde, comme vn fis vnique, bien né & de grand' esperance, affin que nous plaisions moins an cette valee de miseres, & desirions la fruicion de l'obiet digne de l'excellance de noz ames. Touttesfois parlant ancores humainemant, & cōme il nous appert au sans, i'ose bien dire, que l'excessiue amitié

mitié que l'on porte aus siens, iointe a indiscrecion et ignorance, et souuant cause de la mort de ceus qu'on cherit le plus tandremāt. Car de ceus qu'on n'ayme pas tant, on an laisse volontiers le pansemant & charge totalle aus medecins, & aus persones soigneuses de leur seruice: lesquels souuant on appelle & amploye par maniere d'aquit, plus que d'affeccion, pour euiter ce reproche, d'auoir laissé mourir sans secours, son mary, sa fame, son anfant, ou autre parant sien. Or a ceus-cy le medecin fait libremant ce qu'il cognoit etre requis, sans que persone luy contredise, ou cōtrerolle ses accions, & il pratique biē a son ayse: dequoy il ressoit plus dhōneur, que de gré. Mais quand c'et pour vn qu'on ayme fort, quelque fois trop & indiscrettemant, le vulgaire des parans, alliès, ou amys (desquels la plus part sont presomptueus, outrecuidés, & panset sauoir plus que majtre Mouche) veut antandre & sauoir tout ce qu'on ordonne au patiant: il conteste, debat & marchande presque an touttes choses, ignorant de ce qu'il cō uient faire: tient an peine & an crainte le medecin, l'arguant a tout propos, ou de l'exces, ou du defaut: il se veut faire a croire de la quātité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prises du potage, de l'ordre, de l'air, de la couuertu-

re, & autres apartenances du regime : il attribue tous accidans qui suruienet, iusques a ceus qui sont ordinaires, a la procedure du pauure medecin: & aus remedes il fait tant de scrupule, que le medecin craintif n'ose ordonner la moytié de ce qu'il feroit autremant, pour bië tost guerir le malade. Car si nöobstant son deuoir, & sa bonne procedure, suruient quelque grief symptome inopiné & nonpredit (comme il y an ha plusieurs, qu'il n'et possible de preuoir) ou bien la mort, on attribuera tout le desordre au medecin : & il sera grandemant blamé ou calomnié, s'il ha fait quelque chose contre l'auis du vulgaire, & des assistans. Car le peuple ha vsurpé cette tyrannie sur les medecins: auquels il deuroit totalemant s'accorder, accommoder, obeyr & soumettre, pour le seruice du patiant : nompas les tenir aucunemant an crainte & defiance, ains les laisser an pleine liberté & autorité souueraine. Autremant le plus suffisant du monde n'et pas dimy medecin, & ne peut rien faire d'excellant, ayant perdu la hardiesse, tresrequise a combatre le mal. Dont contraint de flechir, complaire & s'assuiettir a ceus qui contrerollet tout, ou qui iettet des mots piquans a la trauerse, il n'ose presser (moins contraindre ou conuaincre) par raison, ce qu'il estime etre melheur. Ainsi plusieurs meuret bien pauuremant, &

d'vn

& d'vn mauuais menage, a l'appetit de ceus qui les aymet desordonnemant. N'et ce pas grand pitié, que le vulgaire ignorant tienne le medecin (qui ayme son honneur & sa reputació, plus que chose du monde, ou il et indigne de cet etat) an telle subieccion & seruitude, qu'il n'ose & et craintif, mesmes a l'androit des siens, pour peu qu'il y ait de doute & difficulté? Car si sa fame, son anfant, ou autre parant, et pansé & traité de luy autremant que les idiots presumet sauoir & antandre, il sera soupsonné, ou de n'aymer pas beaucoup, ou d'etre mal auisé, hazardeus & temeraire. De sorte que nompas a soymesme, s'il croyoit le vulgaire, il ne seroit bon medecin. Ne voila pas vn grād desordre, & horrible confusion, que celuy qui doit etre obey, voire admiré, sans aucune defiance, ou de sa preud'hommie, ou de sa capacité) soit contraint de s'assuiettir au plaisir des plus ignorans du monde: & que cela redonde au detrimant & preiudice des pauures malades, lesquels seroint beaucoup mieus secourus, & plus artificiellemant traites, si les assistans an etoint moins soucieus: ie dis nomplus, ne autremant que le Medecin l'ordonne.

DIS ET NEVVIEME CHAP.

Contre ceus qui diſet, que mort ne fut iamais ſans regret.

CE propos et trop general, & faus pour la plus part. Car ceus qui meuret d'extreme vielheſſe, & comme vne chandelle qui ſ'etaind, la meche n'ayant plus de ſuif, ou de cire, meuret ſans regret d'aucune procedure tenue an leur regime ou traitemant. Car il faut ainſi antandre le regret, an ce propos icy. De meſmes, ceus qui ſont blecès a mort ineuitable & que chacun tient pour mors dez leur bleſſure. Car comme on n'eſpere qu'ils puiſſet guerir, auſſi n'ha on aucun regret a ce qu'on y ha fait. Reſtet ceus qu'on iuge gueriſſables dez le commancemant, leſquels an fin mourans (quelque fois comme a la derobee) laiſſet vn grand regret a leurs amys, qui ne ſ'an peuuet contanter. Or le regret peut etre de deus ſortes, & la chacune raiſonnable, mais nompas ordinaire, ou toujours veritable, an ce qui touche les medecins: comme veulet antandre ceus, qui vſet volōtiers de ce lãgage a tout propos. L'vne et, des grans fautes q̃ cōmettet les malades, ou leurs amys, quãd il ne pouruoyet bien

bien & soudain au commancemant des maladies, d'vn bon & fidelle medecin, ansamble de touttes choses requises au recouuremant de la santé. Quelque fois on aura le secours pres, & on le meprisera, comme on meprise la maladie: laquelle ampirant, & an fin cōduisant a la mort sans qu'on y puisse remedier, cause vn extreme regret. On fait aussi mille nullités par ignorance, ou pour complaire au paciant, qui coutet bien cher, & laisset vn grand regret, quand on cognoit depuis a veuë d'œil, que cela ha causé la mort. On ne sauroit expliquer, la grāde diuersité des fautes que commettet les malades, ou ceus qui les gouuernet: dont il s'ansuit finalemant, le regret de la mort suruenuë. C'et asses d'auoir remoutré par ces trois condiciōs, de l'extreme vielhesse, des naurés a mort subite, & des fautes que commet le vulgaire, qu'il n'y a toujours regret fondé sur la procedure qu'aura tenu le medecin: qui et l'autre sorte de regret, des personnes qu'on pansoit guerissables. Ie ne veus icy maintenir, que nul meure de la faute des medecins. Car ie ferois tort aus plus suffisans, doctes, & bien auises, si i'estimois tous ceus qui se meslet de nottre etat, d'vne mesme fasson irreprehensibles. Aussi ie say biē, que les ignorans, & les nonchalans medecins, font de si lourdes fautes, que les cimetieres an sont bossus: & comme dit l'anciē auteur, la ter-

re couure les erreurs des medecins. Mais pour certain les plus ſauans, prudans, & diligeans, ſont fort ſouuant calomniés, & a grand tort ſoupſonnés ou accuſés, de la mort des perſonnes qu'ils ont panſé. Car, combien que ie confeſſe, que aucuns meuret d'vn mal qui n'etoit, ou ne ſambloit, premieremant mortel, ſi et ce que le medecin an doit etre excuſé, ſ'il n'y a rien oblié, & ſ'y et porté diligeammant, auec toutte curioſité & deuë obſeruacion: d'autant qu'il y ha ſi grãde diuerſité de cors, & de maus, que l'imbecillité humaine ne peut toujours auenir, à comprandre iuſtemant, ou le naturel, ou la grandeur d'yceus. Et quãd Dieu veut appeller quelqu'vn a ſoy, il ote tous moyens d'ampechemant: de ſorte qu'on n'aura pas meſme l'auis d'appeler au ſecours le medecin à tãs oportun: ou le medecin ne pourra bien iuger du mal, & de la portee du patiant: ou les remedes n'auront point d'efficace an cettuicy, comme ils ont d'ordinaire. Il ne faut donques reietter la coulpe ſur le medecin, quand quelcun vient a mourir, duquel il auoit bien eſperé dez le commancemant: ni auoir regret a ſa procedure (pourueu qu'il ſoit ſauant & expert, homme de bien & diligeant, affectioné au malade, comme il doit) ains ſe reſoudre chretiennemant, que Dieu an ha ainſi diſpoſé a ſa volonte, laquelle ſeule eſt ray-

ſonnable. Où ſi on ha regret de quelque choſe, qu'on le ſupporte humainemant, comme cas fortuit, & qu'on n'ha peu preuoir pour l'euiter. Car ainſi auient il an tous affaires, aus plus accors & prudans, auquels ſuccedet ma! pluſieurs bonnes antrepriſes, ſans qu'il y ait de leur faute, ſi ce n'et faute de deuiner : ce que l'eſprit humain ne peut comprandre, par moyens ordinaires & legitimes.

VINTIEME CHAPITRE.

Contre ceus, qui pour auoir le vantre lache, marchet piés nus ſur vn lieu froid: ou boiuet de l'huille an quātité: & qu'et ce, qu'auoir bon vantre.

IL et euidant & certain, que le froid des piés cauſe flus de vātre. La raiſon et, que le cerueau, ſource de tous les nerfs, ſe morfond & refroidit, quand les extremites du cors (parties fort nerueuſes) ſont refroidies: Et c'et, a raiſon de la continuacion qui et antre elles, & le cerueau, au-moyen deſdits nerfs. Or le cerueau fait part de ſon morfondemant a l'eſtomach, & a tout le vantre inferieur, auquels il et fort allié par la ſiſieme couple des nerfs.

Dont il auient,que les antralhes de meſme refroidies,ne retienet aſſes long tams la viande, pour la cuire & digerer. Parquoy il ſ'an anſuit indigeſtion & deuoyemant d'eſtomach, qui cauſe vn flus de vantre. Et cela et il ſain? Non vrayemant. Il vaudroit beaucoup mieus garder ſa conſtipacion:ou bien de raffraichir tant ſeulemant les reins , & le foye par dehors,affin que la matiere fæcale ne fut ainſi recuitte: dequoy procede, qu'on ne la peut bien libremant vuider.Et a cela ſuffiroit l'onguant roſat commun, & ancor plus le violat, que i'ay mis an mon Diſpanſaire. Mais de ſe faire venir vn deuoyemant de vantre par froidure de piés, c'et treſ-mal auiſé,d'autant que l'eſtomach, les boyaus, & autres parties du vantre, ſ'an affoibliſſet. Et de fait,c'et vn trait de poſte ou frippon de college,qui pour auoir occaſion d'etre r'ãuoyé a ſa maire pour quelques iours,eſſaye de ſe faire malade.Tel flus de vãtre, quand on an ſait la vraye cauſe, ſe guerit a force de verges.Et ſi on craint de decouurir les feſſes,pour ne morfondre d'auantage le cul, ou pour n'attirer ancor plus les matieres a l'androit qu'elles ont prins leur cours, il faut treſ-bien fouëter le doz:& cela ſeruira d'vne bonne reuulſion.Touttefois le fouët ſur les feſſes,rechauffee tellemant ces perties là,qu'il fait bien paſſer le morfondemant.

A M. FRANC. IOVBERT, CONSEILHER ET MAITRE DES REquestes ordinaire de l'hostel du Roy de Nauarre, iuge mage de Valance, Christophle de Beauchastel, son tres-humble neueu, Salut.

MONSIEVR, voyant que M. Bertelemy Cabrol, ha bien osé publier & faire imprimer, quelques chapitres des Erreurs populaires & propos vulgaires, discourus par M. IOVBERT *(vottre tres-cher fraire, & mõ tres-honnoré oncle) cõme à la derobee: me l'ayant communiqué touttesfois, & fait que i'an ay tiré proffit: i'ay pansé de luy an fournir ancores quatre (pour faire vn quarteron) lesquels i'ay trouué parmy les broulhars de l'auteur. Ce sont quatre propos, discourus autremant qu'ils ne sont au premier liure de la premiere partie. Ie ne say s'ils ont eté composes premiers ou derniers: mais il me samble qu'on les trouuera aussi bons, ou melheurs, que ceus que leur auteur ha fait luy-mesmes imprimer: outre ce, que la diuersité et aggreable. Ainsi on aprette vne viande an plusieurs fassons, & an la chacune elle et trouuee bien sauoureuse. Dauantage, ayant veu le Catalogue que ledit M. Cabrol, faisoit imprimer des propos vulgaires & Erreurs populaires, qu'on ha anuoyé à M.* IOVBERT, *ie me suis auisé de faire le samblable & publier vn ramas des autres que i'auois an main: des-*

quels la plus part ont eté fournis par M. Ian Momin, do-cteur an medecine de l'vniuersité de Mõpelier: hõme fort studieus. Ie say bien qu'il y an ha beaucoup de discours par M. IOVBERT*: qui outre ce ha touttes prestes les cinq autres parties promises de son œuure, diuisee an trãte liures: mais ie ne say quãd on le pourra auoir. Ce pandant on passera le tans a voyr ce que on luy adresse de touttes pars, & chacun sera inuité à faire de mesme, suiuãt son exhortatiõ præmise a la premiere partie,* au lecteurd'esprit libre & studieus. *Et si par fortune quelcun vouloit traiter vn tel suiet, il et prié d'abstenir au-moins des propos qui luy sont ia voués. M. Cabrol s'et adressé a Mõsegneur de ville-Roy, pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marry & courroucé de son antreprise: à mesme fin ie m'addresse à vous, qu'il respecte & hõnore singulieremant, comme son fraire ainé, & pour les rares vertus qui vous illustret, & font tres-digne successeur des principaus biens de voz maisons paternelle & maternelle, des* IOVBERS ET GÉNAS. *Prenes donc (s'il vous plait) & soutenes la deffance de cette mienne antreprise: & s'il y a du mecontantemant, ie vous supplie de faire mon apointemant: comme il vous sera tres-aysé, ie m'an assure: & ie prieray Dieu que vous augmante ses graces, an toutte prosperité. De Paris ce 15. iour de Feurier, 1579.*

VINT ET

Contre ceus qui iuget de la suffisance des medecins par le succes, qui et deu souuant a l'heur, plus qu'au sauoir.



L n'y a etat plus suiet a calõnié, que celuy du medecin, pour la dignité de la vie & santé, que l'on prise & cherit sur touttes choses du monde. Aussi n'y a il etat de qui plus de ians se veulhet meler, qui ayt plus de contrerolleurs, & duquel chacun veut cognoitre pour iuger de la suffisance de ses professeurs. Or le plus iniuste iugemant et du succes, qui souuant et d'vn bon heur & rancontre, nompas da la suffisance ou bõne procedure du medecin. Car on void quelque fois guerir le malade, auquel on aura ordonné tout au rebours de ce qu'il falhoit. De sorte que la force du paciant aura resisté, & au mal, & au desordre du medecin. Comme quelquefois les malades echappet, ayans fait quelque grand faute, qui ne les a pu accabler. D'alheurs, il y ha de medecins tant heureus, que communemant ils rancontret des malades guerissables, & ne sont appelles pour ceus qui ont a mourir: qui et vn grand heur, mais nompas ordinaire, & pour

y fonder iugemant, Donques il an faut venir au sauoir,& a la diligeance, accompagnes de preudhommie, prudance& fidelité. Car le succes bon & mauuais, n'e sont distinccion du sauãt medecin a l'ignorant, veu que au melheur medecin du monde il peut mal succeder, apres auoir fait tout deuoir. Mais s'il et autremant heureus qui et de n'etre communemant appelle pour les mortels, on an verra de si beaus & frequans effets, qu'õ pourra iuger de sa suffisance. A ce propos ie dis volontiers, quand on meprise quelque sauant medecin pour auoir fally a son iugemant ou desseín,& on vãte vn ignorant ou de peu devaleur, pour auoir mieus rancontré au mesme fait, ou samblable, que les fautes du sauant sont de bon comter, tout ainsi que les beaus succes de l'ignorant. Et pourtant cettui-cy les preche ordinairemant: car on les peut aisemant reciter. Et ses fautes sont innombrables. Du sauant, tout au contraire: les calomniateurs repeteront souuant les fautes, ou vrayes (car le bon Homere somelhe quelques fois) ou pretandues. Aussi ses braues cures sont infinies. Le peuple ingrat met facilemant an hobly les benefices, qu'il aura souuant ressus, & donne lieu an sa memoire aus plus legieres fautes. Mais pour moutrer euidammant l'abus, de iuger par les

suc-

ſucces,de la ſuffiſance des medecins,ie ne veus autre argumant, ſinon que vn meſme perſonnage ſera dit bon & mauuais medecin (choſe contraire,& partant impoſſible) a cette preuue là. Car de ſamblable mal, an meſme tams, & touttes circonſtances parelhes de deus malades l'vn guerira, & l'autre mourra, etant traittes de meſme medecin: d'autant que le mal ſera plus vehemant, & la vertu moindre an l'vn, qu'an l'autre: ou que l'on n'aura amployé ſamblable deuoir a tous deus. On ne peut donc iuger de la ſuffiſance du medecin par le ſucces, qui bien ſouuant et deu plus a l'heur que au ſauoir.

VINT-ET-TROIZIEME CHAP.

Que le vulgaire n'eſtime rien, ſi on ne guerit contre ſon opinion, que les derniers remedes ont tout l'honneur, & bien heureus le medecin qui vient a la declinacion du mal.



Omme il n'y a plus iniuſte & deraiſonnable que l'ignorant, auſſi n'y a il rien de plus ingrat ou mecognoiſſant. Car l'ignorance aueuglit tant, qu'on fait mauuais gré du bien reſſu. & on ſe tient pour obligé du contraire,

An la curacion des maladies, le vulgaire (iuge incompetant) estime peu ou rien, si on ne guerit contre toutte esperance: ou plutost & plus aysemant que il n'auoit comprins. Autremant il dit, que c'et tout de l'effort de nature: que la ieunesse luy a bien serui, que les bons potages, coulis & autres alimans, ou le bon seruice des gardes l'ont gueri. brief le medecin n'y aura part ne quart, ains aura fait plus de mal que de bien, & dira on bien souuant, que s'on n'y eut rien fait, le malade fut plutost gueri: & autres samblables absurdites, que le peuple ignorant debagoule. Mais si on tiēt le malade pour mort, & puis il vient a guerir, quand bien ce ne seroit du bon ordre qu'y aura donné le medecin (pourueu qu'il ayt continué a le visiter, & faire toujours quelque chose, ou bien ou mal, sans l'abandonner aucunemant) on estime qu'il ha tresbien fait, & que c'et vne belle cure, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'auoit ressuscité, ou absout de la mort, a laquelle on l'auoit condamné. Samblalemant aus douleurs vehemantes de teste, des yeus, des oreilhes, de la colique, nephritique, goutte, & samblables, si les remedes ne les otet ou diminuet soudain, ils ne sont rien prises, & dit on qu'il falhoit biē que a la fin le mal s'an alla ainsi qu'ainsi, & les medicamans n'y ont de rien seruy: combien qu'ils soint cause que la douleur

s'et

s'et appaisee, mais non si tost qu'on eut bien desiré. Car les remedes, comme toutt'autre chose naturelle, requieret tams a produire leur effet. Y a il rien au monde plus actif que le feu? touttefois si vous luy voulez faire consumer & mettre an sandres vn gros bois verd, ou fondre du cuiure, a vn instant, vous seres deraisonnable. Et qui dira, que ce pandant il ne fait rien? C'et pourquoy le peuple veut, qu'on change d'heure an heure des remedes, comme si celuy qu'on ha ordonné & appliqué ne faisoit rien. A quoy le prudant medecin ne se doit accorder, si le medicamant et propre & bien institué: suiuant l'Aphorisme d'Hippocras, que s'il ne succede selon rayson, a celuy qui fait tout par raison, il ne faut passer a autre remede, tant que perseuere ce qui ha sãblé des le commancement. Ceneantmoins, affin de contanter & amuser le patiant, on peut bien de mesme matiere ordonner vn autre forme de remede, & continuant an la qualité ou geãré des medicamans, changer souuant de forme & composicion. Et voicy vn autre erreur, qui se decouure: c'et qu'on attribue la guerison au dernier appliquè, ia soit qu'il ne fut differãt des autres an vertu, & que tous les precedans y ayet leur bonne part. Ainsi quand au centieme coup de hache vn arbre tombe, ce n'et pas le cẽtieme qui ha tout fait, Ap.52.li. 2.

ains le chacun des nonante & neuf ya fait sa rate porcion. Le peuple voudroit(& il n'a pas tort de le vouloir ou desirer, comm'il ha bien tort d'an importuner le Medecin)que comme on romt vn rayffort, &q̃ l'ō coupe vn filet, ainsi on trācha le mal, qui et quelq̃ fois aussi roide & anraciné qu'vn vieus chesne, lequel resistera a mille coups auant q̃ de tōber. Mais de peu a peu tout se fait, & plus seuremant, q̃ par grand violance: cōme l'eau, qui et molle, vse & rompt la pierre par frequance de gouttes. A ce propos reuient, ce qu'on dit communemant, heureus le medecin qui vient a la declinacion du mal. Car il et impossible, que le paciant meure de la maladie qui diminue, puisqu'il ha eu la force de resister a l'effort de la vigueur, du mal, comme Galen nous ansegne. Dont ceus qui donnet sus la queuë du mal, où il n'ya guieres de resistance, n'ont pas grand' besogne a faire. Et ce pandant ils acqueret (mais a mauuais titre) reputacion d'auoir sauué la vie au patiant, & que les autres medecins n'y ont rien fait que valhe. C'et pour reuenir toujours a nottre proposicion, que le vulgaire n'estime pas beaucoup, si on ne guerit contre son opinion. Car an la vigueur du mal tout et si debordé par inquietitude, veilhes, reuerie, soif insaciable, & autres tels accidans, que le vulgaire n'an attand que la mort. Si vn
Me-

Medecin arriue la dessus, & le malade meurt: les premiers an sont accuses ou soupsonnes, s'il guerit (comme apres vne tintamarre d'accidans le mal va an declinant, s'il et guerissable) le dernier l'aura sauué. Et voila commant on recompance d'ingratitude ceus qui ont eu la plus grand peine. Dequoy i'excuse ancores le peuple ignorant, nompas les medecins presomptueus & vains, qui arrogammant & impudammant s'attribuet l'honneur de la guerison: combien que (s'ils ne sont ignorans & frasqueus) ils sachet bien que cela ne leur appartient pas de droit. Car etants venus sur la fin, ils n'ont fait que voir le fruit du labeur d'autruy, ou quelque effort inopiné de Nature.

VINT ET QVATRIEME CHAP.

Des importuns & soupsonneus, qui calomniet les procedures du medecin. Des outrecuides & presomptueus, dangereus au pres d'vn malade.



E medecin n'ha faute de besogne, quand outre le mal qu'il doit combatre, il trouue resistance du couté du malade, des assistãs, ou de ces deus ansamble. Car comm'il combat l'annemy,

qu'il se met & propose au deuant, il et assally ou detourné par derriere, & de touttes pars, de l'importunité de ceus qui interpretet tout an mal, & rapportet les accidans, auec la lõgueur de la maladie, aus procedures du medecin. Car s'il auient, que les acces de la fieure soint plus grans apres la saignee, ou la purgacion, ils murmuret ou reprochet que lesdis remedes an sont cause. Ils ne s'auiset pas, que tout mal va an augmantant iusques a vn certain etat: apres lequel, si le mal est gueriſſable, il commance a decliner: & n'antandet pas, que les acces seroint ancor plus vehemans, & auroint plus long accroiſſemant, si telles euacuacions eussent eté omises. Ils ne s'auiset pas aussi, que souuant les maus recidiuet par diuerses occasions: que quelquefois ils donnet des traiues, puis font plus forte guerre qu'au parauant, selon que les humeurs se remuet & rebellet, faisans sedicion les vns apres les autres. Quelquefois il auiendra par vn malheureus rancontre, que la medecine sera suiuie d'vn flus de vantre iusques au sang. Ce flus etoit a la porte, & on l'attribuera a la medecine, qui n'a peut mais. Souuant auient de soymesme quelque douleur de teste, vomiſſemant, alteracion tranchees de vantre, inquietude, faute de dormir, & autres facheus accidans, qui n'etoint dez le commancemant de la maladie: comme le plus

le plus souuant les maus commancet de peu, simples & legiers. Que diront ceus a qui tout et suspet, & causet mal les accidans? Cecy et auenu depuis le clystere, ou depuis l'epitheme l'onccion, la poudre, le potus, & autres remedes qu'on aura amployés. Il sera biẽ vray que c'et depuis, mais nompas que le precedant an soit cause. Ou ie diray samblablemant, cela et auenu depuis qu'il et au lit, ou depuis qu'il ha prins du boulhon, ou qu'il ha dormy, ou parlé a quelcun, &c. Donques ces choses an sont cause. Il n'y a que le medecin expert & sutil a l'inuestigacion des causes, & diligeant obseruateur des effets suruenans aus maladies, qui puisse vrayemant dire d'où partet ces accidãs: & si c'et de la nature & essance du mal, ou de l'erreur du malade & des assistans, ou des choses externes. Ce pandant le Medecin et chargé de tout: & si on ne luy an fait plainte ou reproche, c'et par crainte de l'annuyer, voyãt qu'on ha besoin de luy. Mais on ne laisse pas d'an murmurer, & d'auoir regret a tout. C'et grandissime peine au medecin, de se voir ordinairemant interroguer & ergotiser, d'où viẽt cecy, d'où vient cela? il ne l'auoit pas hier: c'et depuis telle chose. Ie disois bien, que cela luy ameneroit quelque accidant: & autres tels reproches piquans & aigres, tresdifficilles a supporter ou dissimuler au medecin qui ha

bon cœur, & s'employe fidellemãt au secours du malade: qui ha tous ses espris bandés & tãdus, comme les chordes d'vne epinette, a inuanter & accorder les moyens de surmonter le mal: & ce le plutost que luy sera possible, le plus seuremant, & auec la moindre facherie que faire se pourra. Et qu'etce (ie vous prie) ainsi l'importuner a tout momãt, & metre toutes choses an doute & soupson, sinõ q̃ par vne opinion de defiance, ou de sa volõté ou de sa suffisance, luy faire perdre courage, & la hardiesse qu'il doit auoir a bien faire sa charge, etant fauori & acouragé de tous les assistans, lesquels ne se doiuet etonner d'aucun accidant, tant que le medecin plus clairvoyant les an assure. I'accorde bien touttesfois, que luy
1. aph. 1. mesmes y et souuant trompé, comme le iu-
li. 2. cha. 6 gemant des maladies est difficile & incertain
» suiuant la protestacion du grand pere Hippo-
» cras. Car (ainsi que Celse ha tresbien remou-
» tre) la medecine et art coniecturel: & la raison
» de la coniecture et telle, que quand elle aura
» souuant repondu, quelque fois nous abuse.
» Mais si aucunesfois & apeine au millesieme
» cors nous y sommes trompes, cela n'et pas
» notable, veu qu'elle repond bien & rancon-
» tre an infinies personnes. Ce que ie dis, non
» seulemant an ce qui et dangereus, ains
» aussi an ce qui et salutaire. Car souuant on
et

et frustré de son esperãce: & tel meurt, duquel "
le medecin an premier s'assuroit: & les choses "
inuãtees a guerir, quelquefois font ampirer le "
mal. Ce q̃ l'imbecillité humaine ne peut euiter
an si grãd diuersité de cors. Il y a touttesfois
creãce a la medecine, veu qu'elle proffite le pl'
souuãt & a beaucoup plus de personnes. Il faut
tenir cela pour resolu, q̃ tãt qu'il plait a Dieu
(auquel il faut toujours remettre le principal,
voire le tout) nous preuoyõs a peu pres l'auenir,
par ce qui et presant, & ce qui et passé, dequoy
nous assurõs, ou nous defiõs de la guerison
des malades. Mais il y suruient des cas si
inopines & fortuis, que les plus auises du mõde
ne s'an pourroint douter. Et que feries
vous là? Il n'y a personne qui puisse repondre,
de sant mille succes que nous obseruõs
an diuerses maladies. Car nature ha interieuremant
des secres mouuemans, & quelque
fois des erreurs de son impuissance: desquels
ne se presantet a nous aucuns indices qu'on
puisse remarquer, iusques a tant que l'on
void le desordre auenu, & au decouuert.
Lors le vulgaire ignorant & plein de soupson,
le rapporte a quelque chose de celles
qui ont eté faites pour le melheur.
Et voila vn blame au medecin. Il le faut
bien prandre autremant, & iuger sainemant,

que nōobſtant la bonne procedure, infinis accidans peuuet auenir; & que c'et du naturel de la maladie, qui continuellemant fait nouuelles ſorties, & aſſaut du cotè qu'on ſe doute le moins. Quelque fois on pâſe auoir acheué, & c'et a recommancer. La maladie n'et pas vn annemy qu'õ voye a l'œil, & duquel on puiſſe comprandre tous les deſſeins, pour les rompre ou preuenir. C'et biē beaucoup dereparer toujours les ruines qu'elle fait, & finalemant la contraindre a quitter la place. An ces antrefaites ſuruienet mille & mille accidans ou inconueniens, qui troublet & peruertiſſet la curacion. Il faut prandre le tout an bonne part, & ſans moleſter les medecins (qui an ſont autant fachés que perſonne qui ſoit) eſtimer, qu'on n'y ſauroit donner autre remede, que celuy qu'on pratique.

Nous auons taxé les importuns & ſoupſonneus, qui ne ceſſet de contreroller les accions des medecins, & les troubler de mille doutes. A preſant nous parlerons des outrecuides, temeraires & preſomptueus, qui ont opinion de ſauoir quelque choſe au fait de la medecine & des maladies, ou par obſeruacion, ou par vſage: & aucuns pour y auoir etudié quelque peu. Ce ſont perſonnes fort dangereuſes, & qui traualhet infinimant vn bon medecin. Les ſimples ignorans & non outrecuides, n'antre-

Au

prennet que ce qu'on leur commande pour le seruice du paciant, sans y aiouter ou diminuer, emeus d'vne sage crainte de mal faire. Au contraire, ceus qui cuidet sauoir, & n'an ont aucun fondemant, gloset toujours sur le *Magnificat*, & n'estimet rien que ce qu'ils s'imaginet, iugeans le medecin fort suffisant, s'il s'accorde a leur propos. Autremant, il et rhabarbatif, hazardeus, rude, & non amy de nature. De telles jans parle Terance bien au vray, disant, qu'il n'y a rien plus inique ou iniuste, que l'homme ignare: car il n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Donques il ne faut aupres des malades, pour les seruir, traiter & gouuerner, ou auiser de leur affaire, que les medecins bien sauans, & les seruans ou seruantes qui ne sachet rien, sinon executer propremant ce que leur sera commandé, & qu'ils peuuet cõprandre. Car ceus qui sauet a dimy, ou pansent sauoir sans rayson, sont meruelheusemãt dãgereus Ils ne sont ne chaus, ne frois, ains tiedes: parquoy on les doit vomir, c'et a dire, ietter hors, de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans, pour assister aus malades, nõ pas qui soint lourdaus & bestials, ains qui antandet seulemant le seruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordonne le medecin, cuire les viandes, fassonner le lit, leuer & coucher le malade, vser discrettemant de tout

tes choſes ordonnees comme luy ſera dit, meſmes de l'apoticaire, an ſuiuant l'ordonnance du medecin: Leſquels ſachet bien racconter ce qui eſt paſſé, ou de iour, ou de nuit, obſeruant touttes choſes fort curieuſemāt. Ie trouue bon auſſi, qu'ils propoſent quelques doutes au Medecin, comme l'auertiſſant de ce que il peut moins ſ'auiſer, n'etant toujours preſant & d'ordinaire. Car cela le met au chemin bien ſouuant de tenir autre procedure.

VINT-ET-CINQVIEME CHAP.

Que ce n'et le proffit des malades, d'auoir pluſieurs Medecins d'vn ordinaire.



LE vulgaire s'abuſe grandemāt an ce qu'il cuide auoir plus de ſecours tant plus il ha de medecins: comme a la guerre, le grand nombre de jans, fait plus de force. Il et vray, que pluſieurs de bon accord, ne font qu'vn: mais cōme il et tref-difficile de rancontrer perſonnes qui ayet meſme auis an touttes particularites, bien ſouuant la multitude et dommageable, comme eprouua le bon empereur, qui dit an mourant, l'antree de pluſieurs medecins m'ha perdu. Ie trouue fort bon, que a la moindre difficultè d'importance, on appelle

le an conseil quelque nombre de personnes doctes & expertes:mays a executer la resolucion,& regir le malade ordinairemant, il n'an faut qu'vn surintandant a touttes les particularites,lequel de sa prudance & discrecion aioute,diminue,change,auance,retarde, dispãce, inuante & ordonne chaque chose par le menu.Autremant on n'auance pas grand' besogne,l'vn se reposant sur l'autre,ou bien cõtredisant de chose qui ne vaudra presque le parler. Cepandant mille belles occasions se passet & perdet; dequoy le paciant an souffre,lequel s'atand a la discrecion de ses gouuerneurs. Vn' autre incommodité bien grande et,quãd les medecins ne sont expres cheus vn malade & d'ordinaire, ains le visitet par ville,c'et qu'etans plusieurs an part,il ne se rãcontre pas de pouuoir toujours s'y trouuer a mesme heure:& si l'vn attand l'autre, il perd tams, qui fait bien besoin à d'autres malades. S'il ne l'attand pas,il n'y aura communicaciõ auec discours,ainsi que le malade ou ses parãs desiret. Cela et meruelheusemant incommode aus pacians, & mesmes aus medecins. Dont ie dis volontiers,que qui veut etre mal secouru , ayt plusieurs medecins . Voicy commant il faudroit faire : des le commancemant an appeller quelque nombre, affin de consulter & conclurre ce qui et à faire

pour mettre le malade an bon train de gueriſon. Puis retenir celuy de tous qui ſera plus aggreable, auquel ſeul on remette la diſcreciō de tout. Et quand il ſuruient quelque accidant nouueau, ou que le mal et opiniatre, ou qu'il ſe preſante occaſion de panſer a autres remedes, r'appeller le conſeil, lequel ſera depuis executé par le medecin ordinaire.

RAMAS DE PROPOS VVLGAIres, & erreurs populaires, auec quelques problemes, anuoyes de pluſieurs à
M. IOVBERT.


Es barbiers de village, ne veulet point de chemiſes de fame ; pour faire de la charpie, des plumaceaus, tantes, compreſſes & bandages ; ne auſſi du lin, ou etouppes de lin. a panſer les playes, vlceres, contuſions, & fractures.

2. On auertit ceus qui ont le carboncle, de ne paſſer l'eau, ſur pont, ou ſur bateau, ne an ſorte que ce ſoit.

Pour-

Noli me tangere.

ON appelle ainsi le chancre au visage, d'autant qu'il ne le faut traiter tant soit peu rudemant, parce qu'on l'ampireroit. Il an et de mesme du chancre des autres parties: mais au visage on l'estime plus dangereus, a cause de la beauté qui an diminuë: & pour le dangier imminant, à cause du cerueau qui an et fort voysin, dequoy la mort s'an peut ansuiure.

Saigner du nez.

ON dit volontiers cela, de celuy qui et fayli de cœur: cõme ayant antreprins ou promis quelque chose, laquelle il n'ha courage de tenir ou exequuter. On dit, il saigne du nez, ou il ha saigné du nez. C'et, que la saignee affoiblit le cœur, quand elle et copieuse. Car les forces consistet au sang & aus espris, qui se perdet ansamblemant: & de cette perte, le cœur etant refroidy, deuient craintif, & on n'ose antreprandre ou exequuter, ce où l'on void quelque peu de dangier.

Migraine.

C'et la douleur d'vne moitié de la teste: mot corrompu du grec *Hemicranie*, qui signifie

dimy test. On ha dit premieremãt, an corrompant le mot, *Micranie*, puys *Migranie*, & puis *Migraine*: qui signifie vne Grenade an Languedoc: fruit ainsi nommé, pour la pluralite des grains, excellans a raffraichir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui an porte le nom: ou bien, ce fruit ha prins son nom de là.

Lunatic, & tenir de la Lune.

LEs grecs nommet *Seleniaques* (c'et de mot à mot, *Lunatics*) ceus qui au defaut de la lune, sont egares de leur sans. Et maimes tous maus qui suiuet fort euidammant le cours, & les faces de la Lune, sont dits *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit an grec Epilepsie, & quelques especes de folie, ditte Melancholie. Ainsi dit on communemant, que les fames tienet de la Lune, d'autant que la Lune definit les moys: & les fames se purget tous les moys. Dont leur purgacion et ditte *Mois* & *Menstruë*. Puis donc qu' elles sont regies & conduittes de la Lune, on dit qu'elles *an tiēnet*, supplees (affin de sauuer leur honneur) le principal point de leur santé, & de la fecondite. Autremant on dit, *tenir de la Lune*, pour dire etre inconstant & variable, cōme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au sexe feminin: touttesfois c'et vn reproche d'honneur: antant

Tenir de la Lune.

que

que cela procede d'vne grande pureté & ſimplicité de matiere, qui rand les fames legieres & muables,cõme le ciel: Dequoy ie l'ouë ieur, condicion, contre l'opinion vulgaire, an mes Erreurs populaires. Au chap. que les fames tuet les febric. & cæt.

Mal caduc,Mau de terre,Mal S.Ian,Mau de las paſſeras,Haut-mal.

C'Et le mal qu'on dit an grec *Epileſie*: lequel mot ſignifie,ſurpriſe on retancion de tous les ſantimans. Dõt il auient que l'homme chet a terre,ſ'il n'et ſoutenu. Car il perd tout a vn coup la veuë,l'ouye,& autres ſantimans, comme par vne ſyncope, vulgairemant ditte *Euanouyſſemant*: ou comme par vn Apoplexie, Mais il y a grãd differance:an ce que par l'apoplexie, & par la ſyncope, il n'y a nomplus de mouuemant,que de ſantimát:& an l'Epilepſie, le cors ſe demene fort roidemant, traualhé de conuulſion, an grec dit *Spaſme*. On l'appelle *Mal caduc*,de tomber & choir a terre. Cõme vn homme fort vieus,et dit caduc,quãd il et courbé inclinãt vers la terre, & quil ha(cõme on dit vulgairemant)vn pié dans la foſſe.Pour meſme raiſon (a mon auis) on appelle ce mal an Languedoc,*Mau de terre*,a cauſe qu'il iette par terre ſeluy qui an et attaind: comme ſi on luy auoit Mal caduc. Mau de terre.

donné vn coup de masse sur la teste. On le nõme aussi, *Mal de sainct Ian*, pource (parauanture) que la teste de sain Ian Baptiste cheut a terre quand il fut decapité: puis mise dans vn plat, à l'appetit d'Herodias. An Gascogne on l'appelle, *lou mau de las passeras*, c'et à dire des passereaus: d'autant que les moneaus y sont fort suiets. Le commun des Fransois l'appelle *Hautmal*, pour sa grandeur & vehemance : ou pour les sudittes raisons, qu'il fait tomber l'homme de son haut.

Mal de S. Ian.

Mau de las passeras.

Hautmal.

Mau loubet.

C'et vne des imprecacions du vulgaire de Languedoc, comme le sudit *Mau de terre*. Ie panse qu'ils signifiet le loup, qui et vn chancre vlceré aus cuisses & aus iambes (mal incurable de vraye cure, sinon par extirpacion) comme celuy du visage et dit, *Noli me tangere*. Et an diminutif ils l'appellet *loubet*, qui signifie petit loup. Car ils diset *loub*, *loube*, & *loubet* pour loup, louue, & loueton.

La male bosse.

C'et vne troisieme imprecacion du mesme pays: qui signifie la peste: sauoir et, la tumeur ou bossę pestilentiale, laquelle (sans

doute) et male & mortelle. Ainsi les Italiens (comme dessus auons noté (diset *La ghiandozza*, par imprecacion. Car la peste propremant dite, et vne bosse ou tumeur & anfleure an quelque glãde (*ghiande* an Italien) de celles qui sont au cou, aus aissellles, & aus aines. Ghiandozza.

Escannar,

CAnne et la gargamelle, ou le sifflet par où nous respirons. Ceus qu'on etouffe & etrangle, sont priues de leur cãne: & par cõsequant ils sont *Ecannés*, que le Languedogeois (amy des SS) prononce *Escannats*.

Aualisque, Euanoïr, Spasme, Pasmaison.

AValir an Languedogeois, et se perdre & disparoir, de sorte qu'on ne le void plus, cõme si le diable l'auoit amporté, ou qu'il fut abimé. Nottre vulgaire de Mompelier, ha ce mot fort frequant an la bouche, & le dit quelque fois en risee & familieremant. On le peut dire an Fransois *Euanoïr*, signifiant se perdre an l'air, & au vant: comme quand on dit, ce la *s'euanouït*, & ne sait on qu'il deuiant. Mais autre chose et *Euanoyr*, qu'on dit autremant tõber an *Pasmaison*. C'et quãd soudain touttes forces defailhet, q̃ nous disons an terme grec *Syn-* Euanoïr. Pasmaisõ

Spasme. *copiser.* Spasme et vn autre mal, duquel l'epilepsie et espece: mais on abuse vulgairemant dudit mot, pour denoter l'euanouyssemant & foiblesse de cœur.

Deieuner, Boire, Ressiner, Gouter, Souper.

Deiuner. DEiuner et propremãt rompre le iune. Car on et a iun iusques au premier morceau que l'on mange: & la syllabe *De*, et icy priuatiue, comme an *Dedire*, *Demordre*, *Defaire*, *Delier*, *Denouër*, *Desalterer*, *Desopiler*, *Desanyurer*, *Deployer*, *Desannuyer*, *Demambrer*, *Demeubler*, *Depriser*, *Desobeyr*, *Debrider*, *Desangager*, *Deshonorer*, *Dechausser*, *Debander*, *Detandre*, *Decrouter*, *Deroulher*, *Deferrer*,
Demãtir. *Decoudre*, *Decouurir*, & samblables. Ainsi *Demantir*, et oter la manterie: comme quand quelcun mant, & vous luy dittes qu'il ha manty, c'et demantir, qui signifie oter ou se priuer, exampter & vindiquer, de la manterie. Ainsi et *Deiuner*, priuacion de iune. Dont ceus là abuset fort du mot, qui diset, i'ay deiuné auiourdhuy deus fois, trois fois, &c. Car on ne peut deiuner (qui et à dire, rompre le iune) qu'vne fois le iour: & c'et au premier morceau. Car on n'et pl⁹ a iun, pour peu qu'on ait mangé. Que les autres repas soint appelles comme on voudra, le premier sera toujours le deiuner, quand ce seroit bien à midy, voyre au soyr: & lors on dira, i'ay

iuné iuſques au ſoir. Et ſi on ne fait que deus repas, qu'on appelle Diner & Souper, le diner et vrayemant deiuner. Si on an fait trois, le premier etant au matin ſ'appellera Deiuner: & le ſegõd Diner. Mais ſi le premier et aſſes tard, on le nommera Diner, le ſegond ſera le Gouter, ou Reſſiner, & le tiers Souper. Lequel ſamble etre dit de la Souppe, que l'on mangeoit au ſoir, plus qu'à autre heure. Gouter et dit, de ſa petiteſſe: d'autant que c'et comme vne collaciõ, an laquelle on goute & tate quelque fruit, ou l'on ne fait que boire, auec vn morceau de pain. Le boire abſoluëmant, et dit pour le Deiuner: à cauſe que les anciens, auteurs de ce repas, ne faiſoint que tramper du pain au vin pur, & beuuoint cela, qu'on diſoit *Acratiſma*, An Lãguedoc, on n'vſe que du mot Boire, pour le premier repas, que les Frãſois appel et Deiuner: & le mot Deiuner et prins tout au contraire, pour dire Iuner & abſtenir. Ainſi l'Italien dit, *Io ſon digiuna*, pour dire ie ſuis a iun.

Graſſe matinee.

LE matin n'et ne gras, ne maigre: touttefſois on dit communemant, dormir *La graſſe matinee*, parce que le dormir du matin angraiſſe fort. Car comme ainſi ſoit, que la premiere. coction (action du vantricule) et plus

tardiue la nuit & an dormant, que n'et pas le iour & an velhant : & que le dormir fauorit plus la ſegonde concoction, qui et generatiue du ſang, duquel (etant plus copieus & dous) prouient la graiſſe: il et certain, que le dormir tard, comme la matinee, angraiſſe & fait l'ambompoint. Dequoy ſont communemãt priués les grans etudians, qui ſont fort matiniers: parce que l'aube et amie des Muſes.

Panſer vn malade.

C'et vne phraſe & faſſon de parler vulgaire, pour dire auiſer, pouruoir, & inſtituer ce qu'il faut au malade, & de fait y mettre la main, ſi la Chyrurgie y a lieu. Ainſi dit on, panſer les cheuaus; qui n'et pas les imaginer, & auoir an panſee ou cogitacion, ains les etrilher, frotter, bouchonner, nettoyer l'eurs piés, donner a mãger & a boire, leur faire bonne litiere, &c. C'et donc vn ſoin & panſemant auec effait, de ce qui et neceſſaire au malade, quand les medecins ou chirurgiens le panſet: comme ſi on diſoit, panſer au malade, & pouruoir à ce qu'il faut.

REME-

DES REMEDES SVPERSTICIEVS *ou vains & cerimonieus.*

IL y a mille ſuperſticieus remedes, qui n'ont aucun fondemant an rayſon, n'y an experiãce: iaſoit que pluſieurs s'abuſet, an croyant que ils ſoint bien eprouues. Leur erreur procede, de ce qu'il auient quelquefois, qu'on guerit pour lors, & durant qu'on an vſe: tout ainſi qu'il auient de guerir apres pluſieurs choſes priſes, appliquees, faites, ou dittes, auquelles on attribue toutte la gueriſon. De tels remedes vains, & ineptes moyens, i'an reciteray quelques vns, qui m'ont eté communiques de diuerſes perſonnes, pour grans ſecrets. Il et bien vray, que an aucuns il y a quelque myſtere, & qu'ils gueriſſet, nompas de ſoy, ains par accidant: comme ie pourray expliquer apres les auoir propoſes. Touttesfois le peuple et an erreur, de ce qu'il ne ſait la vraye cauſe, & attribue totallemant l'euenemant, a ce qui luy apert, ſoit fait, ſoit dit, ou appliqué.

Pour arreter tout flus de ſang.

IL faut auoir vne egulhette rouge, qu'vn marié ait dõné le iour de ſes noces. Serres an fort le petit doit de celuy qui ſaigne: & q̃ ce ſoit de la main qui repõd a la partie ſaignante.

Le ſang tãtoſt ſ'arretera, de quelque part qu'il verſe, & fut ce d'vne playe.

Item, la pierre du cerueau d'vne carpe, miſe contre le ply du petit doit, repondant a la partie qui ſaigne, arrete le flus de ſang, le plus impetueus qui puiſſe etre.

Item mettre vne palhe an crois, ſur le doz de celuy qui ſaigne, etant vetu, & qu'il n'an ſache rien. Ou le faire ſaigner ſus vne palhe an crois.

Contre la Iauniſſe.

TRouues du plantain qui naiſſe ſus vne maiſon. Que celuy qui ha la iauniſſe, piſſe deſſus par pluſieurs fois, tant que la plante an meure. A meſure qu'elle mourra, la iauniſſe ſe paſſera.

Contre la goute grampe.

FAut porter toutte la nuit aus piés, contre les cheuilles, vn iazerant, comme des braſſelets, fait de letton vierge.

Pour faire ſortir plu-toſt les dans aus petis anfans.

PRenez le tuyau d'vne plume : rampliſſes-le d'Alum. ſoit biẽ bouché des deus bous:

&

& que l'anfant le porte pandu au cou.

Pour ne vomir point sur mer.

METtes du sel sur vottre teste, quand vous antreres au vaisseau.

A faire perdre le lait.

QVe la fame alhe sauter trois fois, ou durant trois matins, sur la sauge du iardin d'vn prestre.

Contre toutte fieure.

POrtes vne araigne viue, dans vne nois, pāduë au cou.

Contre la fieure quarte.

QV'vn fraire mandiant la vous demande pour l'amour de Dieu: vous la perdres, & il la prandra.

Pour faire perdre ses verruës.

TOuches-an la robbe d'vn que vous sachies bien etre cocu: an quelque androit de son abilhemant que vous le touchies, sans qu'il s'an auise, voz verruës se perdront. On

dit aussi, que si voulant trancher vn leuraut, connil, perdris, volalhe, &c. vous etes ampeché a trouuer les iointures, panses a vn cocu, & vous les trouueres.

Item, pour perdre les verrues, faites les cõter a vne personne qui soit plus ieune que vo⁹: elle les prandra, & les pourra aussi donner a vn' autre plus ieune, par samblable moyen.

Item, faites les toucher auec autant de pois, a qui que ce soit, & il les vous prandra.

Item, prenes vne pognee de sel, & alles tout courant le ietter dans vn four, & les verruës s'euanouiront.

Pour guerir de l'hydropisie.

IL faut pisser durant neuf matins sur le marrube, auant que le Soleil l'ait touché. & à mesure que la plãte mourra, le vantre se desanflera.

Contre le masclon.

POrtes vn anneau de letton au petit doit. On dit que ce remede et bon aussi contre le haut mal.

Contre le mal de maire.

IL faut porter au doit vn anneau, qui soit de trois filets antortilhes, l'vn d'argeant, l'autre

tre de letton, & le tiers de fer.

Coniuracion de l'amarry delouëe, an langage Agenois.

Mairo mairis, que as cinquanto dos rasits,
Et vno mais que l'on non dis.
Tiro te das coustas:
Aqui non son pas tous estas.
Tiro te de las esquinas:
A qui non son pas tas esinas.
Tiro te del fon del ventre:
A qui non te podes estendre.
Mais boute te a l'ambounil,
Là on la vierge [Mario] portet son [car] fil.
Cric croc, Mairo torno te al loc.

Pater noster. Aue Maria. Faut reiterer cela par trois fois

C'et a dire an Fransais.

Amarry merasse, qui as cĩquãte & deus racines,
Et vne plus que l'on ne dit,
Tire toy aus coutés.
Ce ne sont pas la tes etres, ou places.
Tire toy vers l'echine:
Yci ne sont pas tes aises.
Tire toy au fond du vantre:
Yci tu në te peus etandre.
Mais boute toy au nombril,

Là où la vierge[Marie]porta ſon [cher]fis.
Cric,croc,mere retourne a ton lieu.
Pater noſter.&c.

Propos fabuleus.

LE peuple erre an pluſieurs propos des animaus, leſquels il n'ha pas inuanté, ains les tient des anciens qui ne les ont pas biē antandus ou expliques,ou (parauanture) ont expreſſemant feind telles choſes, pour quelque bonne raiſon: comme les ſages & diuins poëtes ont anſegné la vertu aus hommes beſtials,par fables & inuancions plaiſantes. Ce que leur ha etè & ſera toujours permis, nonmoins que aus Peintres, ainſi que temogne le jantil Horace,diſant:

Touiours egal pouuoir & hardieſſe ont u.
Le poete & le peintre,an ce qu'ils ont voulu,

QVant aus peintres,voyes commant ils repreſantet vn Ange, an forme de iuuanceau,reuetu d'vne etolle blanche ceinturee,la teſte nue, ayant des ailes comm'vn oiſeau. Et l'Ame de l'homme, comm'vn petit anfant tout nud. Le diable, auec des cornes, & vne queuë. Touttesfois ce ne ſont qu'eſpris ſans cors,leſquels ne reſſamblet a aucune creature viſible.Ainſi l'anfer,qui n'et qu'vn lieu , et figuré comme vne grand gorge:la mort qui n'et ſinon

ſinon priuacion de vie, comme l'oſſemāt d'vn trepaſſé, tenant vne faus an ſa main. Ainſi l'amour qui n'et que paſſion & accidant, ne ſubſiſtant aucunemant de ſoymeſme, et peint & repreſanté comme vn anfant nu, & aueuglé ayant des ayles, vn arc, & vn carquois garny de fleches. Les vans qui ne ſont que l'air emeu & agité, ſont peins cōme teſte d'hommes ayās les ioues fort anflees, ainſi qu'vn ſonneur de trompette. Et quand les Aſtrologiens ſe ſont voulu ſeruir des peintres, pour inſtruire les ignorans, ils ont fait repreſanter les douze ſignes du Zodiaque (qui ne ſont que certaines etoilles diſpoſees an diuerſes figures) l'vn de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deus anfans gemeaus, & cæt. Ainſi les images du ciel qui ſont hors du Zodiaque, l'vne an Ourſe, l'autre an Aigle, les autres an riuiere, an Harpe, an chien, dragon, &c. Puis les planettes, qui ne ſont qu'etoilles ou aſtres, Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & venus, an perſonnages de diuers habis & contenances. Le Soleil autremant, & autremant la Lune. Les peintres ont toujours retenu la figure des etoilles. A cinq raions, denotans leur brilhante lueur, ja ſoit que touttes n'etincellet pas ainſi: & on ſait bien que touttes ſont de figure ronde, ſans pointes, ne rayons corporels. Quāt aus elemans, ils peignet le feu, qui et inuiſible, cō-

me nottre feu articiel: ce que n'et trop mal a propos. L'air ne peut etre peint, nomplus que le ciel, cors diaphanes & transparans: mais on les represante de couleur bleuë. L'eau et figuree a ondes, & la terre an globe, comme vne boulle. Des animaus: ils an contrefont quelques vns fabuleusemant, comme la salamãdre, qui n'et pas telle qu'on la peind, ny le Dauphin aussi, comme on le met an deuises & armoiries. Nompas mesmes la fleur de lys, qui et asses vulgaire. Et le cœur, soit de l'homme, ou d'autre animal, n'et pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné contre sa poitrine, qu'il bequette pour an sortir du sang a nourrir ses petis, tant qu'il an meurt. & touttesfois nous voyons, que le Pelican ha le bec mousse, plat & large, iustemant a la fasson des spatules d'apoticaire: tellemant qu'il n'an peut blecer sa poitrine. Aussi le nom Grec Pelecan, signifiant vne hache ou doloire, moutre bien que son bec doit etre plat. Ioint qu'on dit, que le pairé bat les petis, comme a coup de soufflets, tãt qu'ils sont presque mors: & q̃ la maire se blesse pour les restaurer de son sãg. Or les soufflets se donnet de quelque chose plate, & non d'vn bec pointu. Le Phœnix qu'on represante, se brulant au feu qu'il s'et preparé, et ancor plus fabuleus. Mais tout cela et permis aus peintres & aus poëtes, comme nous auons dit, pour

le faon paroit depuis an forme d'animal. Ainſi qui verroit ſortir vn chien, ou autre beſte parfaite, de la bourbe ſort gluante, il ne ſauroit cognoitre que c'et d'vn premier rançontre. Apres qu'il an et nettoyé, on recognoit touttes ſes parties diſtinctemant.



A MONSIEVR.

MONSIEVR IOVBERT, CONSELHER ET MEDECIN ORdinaire du Roy & du roy de Nauarre, Chancelier de l'Vniuersité an medecine de Mompelier, à Paris.

IL et bien raisonnable, Monsieur & tres-honoré paire, que ie vous rande raison de mes etudes, tant pour obeyr à vottre commandemant, que pour demoutrer par quelque bon effait (comme ie desire toujours) le progres de mon petit sauoir, depuis votre depart. Monsieur Giraud, mon bon maitre, & tresmethodique precepteur, m'ha balhé ces iours passés à traduire pour mō exercice, deus de voz Paradoxes: & ayant approuué ma version (apres l'auoir vn peu corrigee) il ha bien voulu, que i'antreprinse de la vous anuoyer: comme pour moutre de ce que ie say faire. Ma-damoiselle, & treshonnoree maire, continue auec nous tous voz anfans le melheur portemant qui se peut an vottre absance: laquelle nous etant grieue, nous dimi-

minue autremant la bonne chere. Mais nous esperons vous reuoyr au brief, ayant acheué de seruir ce quartier cheus le Roy, ainsi que promettes par touttes voz lettres. Dieu nous an fasse la grace, & vous maintienne toujours an bonne prosperité. Nous vous baisons tous les mains, saluans tres-humblemant voz graces. De vottre maison, ce premier iour de Ianuier) pour etraines) 1579.

Vottre tres-humble, tres-affectionné, & tresobeyssant fis, ISAAC.

C'et le dernier Parad. de la segonde Decade.

QVE LES POISONS N'E PEVVET ETRE BALHEES A CERTAIN iour, ne faire mourir à certain tams: au tres-renommé Docteur an Medecine, M. PIERRE PERREAV, le ieune.

Combiẽ que vous puissies beaucoup plus promtemant & plus exactemãt expliquer ce doute, tres-docte PERREAV, touttesfois puis qu'il vous plait d'an ouyr aussi mõ auis, sur la limitaciõ & efficace des venins à iour prefis, ie vo⁹ diray an brief ce que i'an panse. I'ay bien toujours estimé absurde & ridicule, ce qu'on affirme vulgairemãt, que les venins soynt limites des ampoisonneurs à certain tams. Car comme ainsi soit, que des medicamans, voire qui sont vtiles, la vertu (de la notice de laquelle on limite a chacun sa quantité & dose) ne peut etre apprise, que par longue & frequante experiance, & icelle etant cognuë ne nous laisse ancor vn art certain, ains coniectural : ie ne voy point par quelle raison, les ampoisonneurs ayet vn tams prescrit a l'efficace de leurs venins. Car il n'et pas loisible de les eprouuer sans danger, ne mesme sans punicion, tout ainsi qu'on experimante l'action des medicamans salubres. I'ay opinion qu'ils essayet les leurs sur des bestes,

chiens,

chiens, porceaus, & oiseaus. & que de là ils se constituet des reigles, ayans obserué diuers tams de mourir, selon la nature des venins. Comme si les natures, de l'homme (le plus tamperé dés animaus) & des autres, n'etoint fort differantes. Outre ce qu'il et beaucoup plus facile, que vne heure certaine & precise de l'yssuë auienne aus bestes, que aus hommes. Car les animaus priués de raison, ont fort peu de diuersité chacun an son espece, paissans le mesme pasturage, & n'etans adonnes a diuers etudes [ou occupations] Dont il s'ansuit, que des mesmes choses les bestes anduret presque samblable passion. Mais les hommes, ja soit qu'ils conuiennet an vne espece, toutesfois ils sont tant differans, que iamais vous n'an trouueres deus samblables [de face]. Et de diuerses complexions, conditions, & occupations, combien de milliers an trouue l'on? Certainemant ie panse, que an la seule espece des hommes, il y a autant de differance antre les particuliers, qu'il y a d'especes diuerses au reste du geanre des animaus. Et pour-tant il faut estimer totallemant abusiue & non ferme, la coniecture des ampoisonneurs: comme il et aisé a antandre, de ce que i'ay a dire incontinant. Commansons donc nottre antreprise.

Plusieurs cuidet & tiennet, que Theophraste (tres-graue & approuué Philosophe) soit auteur de cette opinion, parce qu'il ecrit ainsi
„ de l'Aconit. On dit, qu'on le compose de
„ telle sorte, qu'il peut faire mourir a certain
„ tams: sauoir et, dans deus mois, trois moys, sis
„ moys, vn an antier, & quelque fois an deus ans.
„ Et dit on, que ceus-là meuret plus miserable-
„ mant, qui y peuuet plus long tams resister. Car
„ il faut que leur cors transisse petit à petit, pe-
„ rissant d'vne langueur diuturne : & ceus qui
„ meuret soudain, ont la mort plus facile.
Mais l'autorité de Theophraste ne nous doit rien emouuoir, veu qu'il ecrit cela, plus de l'opinion d'autruy, que de la sienne, comme les mots recités declaret tres-euidammant. Et si quelcun requiert la cause de cette persuasion, il la trouuera double. La premiere et l'astuce des hommes, qui se flatet trop, & mignardet leurs vices. Car combien an trouuera l'on, qui ne portet plus paciammant, qu'on leur reproche vn mal auenu de cause externe, que si on le disoit auoir eu source de la mauuaise temperature de leur cors, [ou de leur intamperance]? Car ia soit que nul puisse etre dit cause de sa premiere constitution, & que par consequãt le reproche de son imperfection ne touche pas a luy, toutesfois par ce qu'elle et nottre, nous [la couurons &] luy fauorisons outre mesure: telle-

tellemant que ſ'il arriue quelque faute de la part de nottre imperfection, nous craignons qu'elle nous ſoit reprochee. Dõt il auient, que nous accordõs plus voluntiers, la cauſe du mal proceder de quelque choſe externe, que de l'interieur. Les examples an ſont plus manifeſtes, an ceus qui ont moins de ſauoir, ignorans les bons ars & ſiances, tranſportes du ſimple iugemãt de l'amour de ſoymaime. Comme ſont les vieus, & le ſurplus des idiots: auquels on ne peut rien dire de tant receuable, que ſi on rapporte la cauſe de leur mal, ou à vn ſaint, ou à la poiſon ſecrettemant donnee, ou à l'aſpet ſorceleus d'vne vielhe. De la procedet les plaintes, desquelles Virgile an dit vne:

L'ignorãce des cauſes introduit fort ſouuant, le faus ſoupſon de poiſon & ſorcelerie.

Ie ne ſay pas quel regard mal-veulhant,
Va mes agneaus tandres anſorcelant.

Car ne pouuans mantir probablemant, que preſantemant, ou vn peu au parauant on ait donné de la poiſon, on controuue plus ſeuremant, qu'on l'ha balhee long tams y a. L'autre cauſe de cette opinion et, la deprauee interpretacion des theoremes aſtronomiques. Car comme ainſi ſoit, que les aſtrologiens conſtituet (ce qui et vray) les diuerſes manieres des affections ou paſſions des cors inferieurs, etre de la diuerſe conionction, oppoſicion, & aſpet rechãgé des ſuperieurs, le vulgaire ignorant ha

prins de là occasion, d'etablir & fonder la varieté des effais, sur les moindres differances qu'il peut obseruer aus cors celestes. Comme quand il constitue, quelque plante auoir efficace a l'ancôtre des fieures, pourueu qu'elle soit cullie auant Soleil leué. Or cet erreur et allé fort auant. Car non seulemant de ces differances (certainemant fort legieres) les hommes construiset communemāt la diuersité des effais an espece, ains aussi veulet que les accidans de ces effais soint diuers, pour la maime raison: cōme et, le tams de manifester l'efficace des poisons. La raiuerie dequels ecriuāt „ Theophraste, dit, que la mort suruient an au- „ tant de tās, que la plante ha eté cullie. Recherchons donc la vraye solucion de ce probleme, par raison, plû-tost que par la relacion ou temognage d'aucun. Ce que nous ferons tres-commodemant (si ie ne m'abuse) commanceās par la definiciō de venin ou poison: a celle fin qu'on antande plus aysemāt, qu'et ce dequoy nous antreprenons la dispute.

Ainsi et il des herbes cullies la velhe de la S. Ian.

Nous disons propremant etre venin, tout ce que prins dans le cors, repugne tellemant à la nature du cors, qu'il n'an peut etre surmonté: ains au contraire il change le cors ainsi que le cors change coutumieremant les viandes. De tous venins il y a deus souueraines differances. Car ou ils sont annemis de la nature hu-

humaine,a raiſon de leur qualité manifeſte,ou ils luy ſont aduerſaires de toutte leur ſuſtance. Dauantage, les vns peuuet tuer plu toſt, les autres plu-tard, de leur propre naturel. Ceus tuet ſoudain & dans peu de iours, ou dans peu d'heures, qui ſont incontinant portés au profond du cœur. Tels venins ſont extrememant chaus, & pour la plu-part corroſifs ou putrefactifs, des grecs nommes *Septiques*, douës de parties treſ-ſubtiles. Car les frois & groſſiers ſont pareſſeus, & ſe inſinuet tard aus veines & arteres. Il y an ha qui infectet & detruiſet noz cors de la ſeule vapeur, ou exhalacion inuiſible: antre lequels tiennet le principal lieu d'atrocite & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant ſutile, que an ayant oint ou frotté les etrieus, ils penetret les bottes de l'hōme a cheual, iuſques a paruenir aus plantes des piés nuës: & de là antrans au cors, par les ſoupirals de la peau, corrompet tous les mābres. On an infeſte auſſi les ſelles & brides des cheuaus: & ſont depuis introduis de la chaleur naturelle, aus veines & arteres de celuy qui et a cheual, par les pores des mains & des cuiſſes. Finalemant on an ampoiſonne les abilhemans, lits & couuertures. A ce geanre peuuet etre rapportes, ceus qui tuet par la ſeule veuë ou odorat, & qui ſeulemāt goutés (ſans etre analés) ſoudain precipitet l'hōme an ruïne, ſans

aucun retardemant. Tous ces venins apportet auecques eus vne mort presante: de sorte qu'il ne reste aucun tams de secours, aus miserables qui tiret a la mort. I'antans que telles poisons sont an frequant vsage aus Turcs, & autres nations sauuages. De ceus-cy differet les venins grossiers, qui sont plus paresseus & tardifs a faire leur action: mais an fin ils brulet biẽ fort, ronget, manget, tourmantet, & du seiour aquieret plus grandes forces & plus de malefice. Or il n'y a pas seulemant differante efficace ez poisons de diuers geanre, mais aussi il leur auient grande varieté du terme de nuire, selon la constitucion & tamperamant de ceus qui an ont pris. C'et, que les vns santet plu-tost ou plutard la nuisance, que les autres, accablés de la poison: quelques vns aussi an echapet. Car il auient aucunes fois, que la force venimeuse et mitiguee & vaincue, de la complexion de celuy qui ha prins le venin: ou qu'elle soit de soy asses robuste, ou qu'elle soit ranforcee par le moyen de la contrepoison. Ainsi de ceus qui habitet an vn maime air pestilant, il y an ha qui ne sont attains de peste: & de ceus qui an sont malades, les vns meuret soudain, les autres plus-tard, les autres an fin an rechapet. S'il et ainsi, il samble totallemant ridicule ce qu'on affirme, qu'il soit possible de balher de la poison, laquelle a iour prefis & an

certain

certain tams fasse mourir: & que ce soit de la condicion du venin. Auquel erreur samble fauorir vn autre, que nous auons ranuerse dez long tams: sauoir et, que les medicamans prenet de nottre chaleur le commancemant de leur mutacion, comme Galen ansegne. Dont il s'ansuit, qu'etant pilés grossieremant, ils produiset plus tard leur effait. Mais ancor que ie leur accordasse cela, toutesfois ils n'auiendront pas à ce qu'ils affirmet icy, si ce n'et captieusemant. Car si quelcun argumante ainsi: Cette drogue deploye ses forces plu-tard, que cette-là: donques il le fera à certain tams, l'argumantacion sera fausse: & et nommee d'Aristote *Elenche au consequant*. Ne plus ne moins que si quelcun disoit, la Chieure et vne beste, donques la Chieure et vn Ane. Car *faire tard & faire à certain tams*, sont especes diuerses de ce qui fait ses actions an quelque tams. Or que telles jans ne regardet, que a la seule condicion des poisons, cecy le preuue asses, que vous ne les ouyes faire aucune distinction des cors, ains seulemant feindre l'espece de la poison, à laquelle ils mettet la limitacion du tams, & nom pas de la complexion des hommes. Mais on ha veu souuant, que ayant balhé d'vne poison au maime pois, & a maime heure, a plusieurs qui banquetoit ansamble, les vns moururet soudain, les autres apres quelque iours, & que a

Parad. 1. Dec. 1.

aucuns elle ne fit guieres de mal,

Nous voyons tous les iours auenir le semblable des medicamans purgatifs : lesquels etant donnes au maime tams, maime mesure, & parelhe preparacion, a diuerses personnes, ils vuidet les vns fort vite, les autres tard : & les vns bien fort, les autres peu ou rien : & outre ce, les vns vuidet sans facherie, les autres auec grande difficulte, grieues tranchees, & frequante foiblesse de cœur. Et qu'et-il de besoin alleguer diuers hommes, quand à vn maime le maime medicamãt ne produit toujours maimes effais? Puis donc que selon la diuerse & non-pareilhe complexion & conformation des cors, nous voyõs telles choses auenir pour la plu-part: & d'alheurs qu'õ ne peut iustemãt comprãdre la propre tamperature de chaque homme: commant saura quelcun, combien de tams pourra la chaleur naturelle resister au venin? Quand i'accorderois bien que quelcun fut si expert ampoisonneur, qu'il pesat d'vn certain iugemant le pouuoir de sa poison, autant exquisemant qu'on pese le musc à la balance: touttesfois ie n'admetray iamais, qu'on la puisse tãt exactemant limiter, au naturel de celuy qui la doit prandre, qu'elle ne falhe aucunemant de la fin, ou du terme qui luy et propose. Car la Medecine maimes et tenuë pour [siance] fondee an coniectures, quant et de

pre-

prescrire a chaque homme la quantité & la propre qualité de ses remedes. D'autāt qu'on ne sauroit aucunemant ecrire ou dire, le iustemant propre, comme dit Galen, au troisieme de la methode, troisieme chapitre. Et vn peu apres: An l'art de medecine il n'y a chose ou "
remede (dit il) qu'on ne puisse nommer an es- "
pece: mais ce qu'on ne peut dire, ne ecrire, ne "
ordonner antieremant, c'et la quantité pour "
vn chacun. Il repete cela bien souuant aus propos qui s'ansuiuet, ansegnant que chaque homme ha sa propre curacion, & que la proprieté naturelle et indicible, & incomprehansible d'vne exacte siance. Le vulgaire des medecins appelle *Idiosyncrasie*, la proprieté naturelle, comme Galen remoutre. Et parce que tous confesset, qu'on ne la peut comprandre, on attribue le vray art de Medecine a Aesculape & Apollon. Car le principe & comme fondemant de la Medecine parfaite ou accomplie, & infaillible (laquelle Galen nomme, *la de vray medecine*) et la particuliere cognoissance des naturels. Dont il aioute: Si ie sauois reco- "
gnoitre iustemant la nature de chacun an par- "
ticulier, ie panserois vrayemant etre tel, que "
ie consoy an mon antandemant auoir eté Ae- "
sculape. Mais d'autāt qu'il ne se peut faire, i'ay "
deliberé de m'exercer tant, que i'an approche "
le plus pres qu'il peut l'homme, & i'exhorte les "

autres de faire comme moy. Donques si la medecine et coniecturelle, & non certaine, de la partie qui ordonne a chacun ses remedes, & que cela ne peut etre apersu, sinon finalemant par vne longue obseruacion & experiance, qui se pourra persuader cela des venins? Car si an l'art de medecine l'experiance et dangereuse,
Aph.1. Liu.1. comme sagemant nous auertit Hippocras, il et aisé à panser, combien et incertaine la preuue des poisons: parce qu'il n'et pas loisible d'experimanter leur vertu, sans danger & sans punicion, ainsi que des medicamans salubres, an diuerses personnes. Et ce que peut quelcun auoir obserué aus bestes brutes, i'ay dit par cy deuāt, qu'il et inepte de le vouloir accommoder a l'homme: d'autant que les naturels des hommes & des bestes sont grandemant differans, maimes par cet argument, que les etourneaus viuet seuremāt de la cigüe, & les calhes de l'hellebore, qui nous sont poisons & medicamans. Nous pouuōs an fin colliger de ces raisōs, qu'il faut estimer fort erronnee & peu ferme, l'art (si art se peut dire) & la coniecture des ampoisonneurs: veu maimemāt, qu'vn venin produit son acciō, autresfois hatiue, autrefois tardiue: & ce non tant a raison de soy, que pour la nature & cōplexiō du cors, lacheté ou etroitesse des passages, force ou foiblesse de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremans sābla-

blables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelque fois vaine, ou fort rabbatuë: comme ez cors de ceus qui ont les facultes de l'ame robustes, a raison d'vne tresbonne trãpe. Aussi Galen panse, que le batimant & la composicion du cors, et cause que la cigüe tue l'homme, & nourrit les etourneaus. Aquoy il aioute, la force de la chaleur menuïsante & subtiliante: a raison de laquelle il panse, qu'il auient aussi, que les venins frois demoutret plu-tost & mieus leur force, a l'androit des natures chaudes. Ce qui pourra sambler paradoxe a plusieurs: mais ayant eté tres- ouuertemãt demoutré par ledit auteur, i'ã omets la preuue a mon eciant. Quant au naturel des excremãs, ils affoiblisset les accions des venins, repugnãtes a leurs qualites. Car s'il y a aus antralhes de la pituite an abondance, la force du venin chaud an sera grandemant rabbatuë: & au cõtraire, l'humeur chaud hatera l'accion d'vn tel venin. Ainsi la cholere copieuse, rebouche & romt le narcotic qu'on ha prins: & la pituite le fauorit. Ce que peuuet sauoir les mechans ampoisonneurs, n'et gueres autre chose, sinon qu'ils cognoisset, quels venins sont mourir seulemant de l'euidante condicion de leurs qualites: & quels nuiset de toutte leur sustance. Tels sont ceus qui tuet par pourriture ou corrosion, auquels il auient de se ranforcer a-

uec le tams, comme dit Galen : an lieuq̃ les autres s'affoiblissēt par leur retardemant. Car tous ceus là pourissēt auec le tams & de tant plus, que le lieu sera plus humide & plus chaud. Donques ceus qui agissēt an pourrissant, le tams augmante leur accion: par ce que il augmante la pourriture :& veu qu'ils ne cessēt de se pourrir, reciproquemãt ils pourrissēt [le cors]. De là procede, qu'ils font mourir long tams apres, principalemant les venins qui sont de sustance grossiere & terrestre. Voila (dis-ie) que les ampoisonneurs peuuent auoyr apris par longue obseruacion: de sorte qu'ils sachēt distinguer, les venins qui tuēt de leurs insignes qualites, d'auec les autres qui font mourir de toutte leur sustance: itē que ceus cy aportēt de leur nature a quel homme que se soit, vn mal plus soudain :& que ceus là ne deployēt leurs forces, sinon an plus long tams. Et outre ce, que de touttes les deus sortes, ils tuēt plu-tost ou plutard (sans auoir aucun egard aus cors,) selon qu'il y an ha plus grand ou moindre quantité. Ils peuuēt bien aussi faire, que tous venins soint tamperes a leur plaisir, & randus plus dous, ou plus apres, a ce qu'ils tue, plus vite, ou plus tard: ce qui et sans aucun secret ou miracle de nature. Car nous aussi coutumieremant vsons de tel artifice aus drogues purgatiues, agui-

sant

ſant les plus pareſſeuſes, & leur donnans comme des éperons: & au contraire, retenans la trop hatiue penetration des autres, an y melant de ceus qui ſont naturellemant plus tardifs & groſſiers. Mais qu'on limite les effais des poiſons a certain iour & point nommé, nous panſons etre abſurde & du tout ridicule: d'autant que la nature de chaque homme ne peut etre parfaitemant cognuë (ainſi que nous auons cy deſſus ſuffiſammant demoutré) d'où procede le treſ-incertain terme de chaque venin, a faire mourir l'homme. Car toutte accion naturelle rancontre diuers effais, ſelon la diuerſe diſpoſition, tant de ce qui agit, que de ce qui andure. Et cela auient, non ſeulemant a raiſon des qualites euidantes, ains auſsi des occultes & propres: dequoy procede auſſi, q̃ a vn autre nuit beaucoup, ce q̃ proffite a cetuy cy. Pierre de Abano (lequel on nõme Conciliateur) la où il explique cette queſtion, propoſe qu'il ſe peut faire, q̃ ayant cognu certainemant la duree de la vie d'vn hõme, par la quantité meſuree de ſon humeur radical, on balhe vne poiſon, qui le conſume an dis ans. Dont il collige, quelques vns etre ampoiſonnes, qui vont toujours an deſſeichant (on les appelle an vulgaire [Italien] *herbati & ſtrigati*) & qu'on peut faire aucunesfois, que la poiſon ſoit limitee. Mais ce qu'il pre-

ſupoſe de l'Aſtrologie, a-peine peut etre bien deuiné. Ie confeſſe, que tous ceus qu'on void tranſir de peu a peu, etans ampoiſonnes, ils ont vn mal long, mais il et pour amporter l'hôme an tams a nous incertain. Pline ne dit pas vn terme plus certain, de la mort qu'apporte l'vſage du lieure marin (poiſſon venimeus)
» quand il dit: Les hommes qui an manget ſan-
» tet au poiſſon: & de ce premier ſine on aper-
» ſoit ce venin. Au reſte, on an meurt an autant
» d'heures, que le lieure ha vecu. Car qui deuinera l'age de ce lieure, affin de pouuoir predire l'heure ordonnee a mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut ſauoir combien de iours ha vecu le lieure, touttesfois ie n'accorderay pas, que tous hommes an meuret a maime tams, veu que vne maime poiſon agit fort diuerſemant, ſelon la diuerſité des cors, ainſi qu'il ha eté plus q̃ aſſez prouué. Tellemãt qu'il ha etè dit plus veritablemant (ce que le maime Pline ajoute) ledit venin etre a tams incertain, comme diſoit Licinie Macer.

C'et PERREAV, treſ-amy & treſdocte, ce que me ſamble deuoir etre tenu de la verité de ce Probleme. Pardonnes moy, ſi i'ay eté vn peu prolixe a l'expliquer: & ſaches que ie l'ay fait, pour l'amour de quelques ecoliers an Medecine, qui par fortune ſont ſuruenus quand ie le pourpanſois. Car ils m'ont prié de leur

don-

donner la copie de ce discours. Ce que ne pouuant refuser honnetemant, il m'ha fallu traitter la question plus au long, affin de m'accommoder a leur capacité. Vous excellant an sauoir & antandemant, eussies facilemant comprins an beaucoup moindre propos, mon auis là dessus, comme vous l'aues desiré.

QV'IL YA RAISON QVE, QVELques vns puisset viure sans manger, durant plusieurs iours & annees: au tresrenommé Iurisconsulte, M. IAN PAPON, Iuge & lieutenant general au Bailliage de Forest.

C'et le segond Paradoxe, de la premiere Decade.



LA Religion chretienne nous anseigne, qu'il faut soudain aiouter foy aus propositions Theologales qu'on oyt reciter, & que ez choses nullemant sujettes à preuue, la fiance & le ferme consantemãt, et tres-agreable à Dieu: veu que c'et luy qui peut rompre les lois de nature. Mais aus disciplines, qui meritet d'etre appellees Mathemates, & vrayemant sciances, d'autant qu'elles expliquet tout par ses causes, d'affirmer quelque chose sans demonstration, & an ordonner comme fait vn legislateur, nous estimons cela ridicule. Car il n'ya rien

qui samble plus absurde, que le consantemāt precipité, sans conseil, & temeraire : anuers ceus maimemant, qui cognoissēt l'esprit humain tres-auide & tres-apte a rechercher la verite. Touttesfois vous an voyes beaucoup, qui si plusieurs autres ont dit de maime, ils n'y contredisēt pas: & ne pansēt point à cecy, s'il et plus licite de dire vray, ou au contraire de mentir, d'vne cause cōmune. O qu'il vaudroit bien mieus s'arreter-là, & douter des choses q̃ l'esprit ne peut comprandre! Ce que i'ay acoutumé de faire: & a raison de cela, plusieurs qui sont de temeraire consantemant, m'appellet incredule. Car ie me suis proposé dez long tams, n'admettre aucune chose comme vraye de celles qu'on peut comprandre par raison & discours, pour grande que soit l'autorité, de celuy qui les propose. Ie confesse bien, que la cause de tout ce que l'experiance nous temogne, n'et pas ancores trouuee & cognuë de nous: comme aussi ie tiens pour tres-vrayes plusieurs opinions, qui sont Paradoxes au cōmun, n'etant ancor persuadees. Mais comme ie ne veus pas que l'on croye aus miennes sans raison, ainsi me soit-il permis de n'accorder les autres, auant que i'aye aprins de leurs auteurs les causes de tels effais, ou que ie les puisse comprandre an raisonnant moymaime. Qu'il soit libre a tous, de n'ajouter foy aus propos sans demonstracion. Car ceus-là samblet

peu

peu auises, & que plus et fort lourdaus, qui resoiuet les admirables affirmacions, emeus de quelque vaine opinion du discur. Telle et celle que ie proposois hier, tres- renomme President: que quelques vns peuuet viure sans manger, non seulemant plusieurs iours, ains plusieurs mois & annees. Vous aues prudammant dit, que vous ne la receuries pas, ains que ie l'eusse preuuee : d'autant qu'elle vous samble la plus paradoxe, de touttes celles qu'aues ouy de moy. Touttefois ell'et tres-veritable, comme les autres, & desormais vous n'y contredires pas. Car vous ne douteres point de venir an mon opinion, veu qu'ell'ha pour fondemant des raisons & causes tres euidantes, prises des choses naturelles. Ie ne diray pas de l'auoir obseruè, mais ie confirmeray qu'il se peut faire. S'il falhoit prouuer le fait par temoins, nous an produirions quelques vns, irreprochables & de grand'autorité. Hippocras limite a vne semaine, le iune mortel de l'homme. Mais Pline dit, qu'il n'et pas mortel d'vne semaine, veu que plusieurs ont durè plus d'onze iours. I'antans qu'il y a pour le presant an Auignon, vn homme de soissante ans, qui mange fort peu souuant, & par longs interualles, de cinq, sis, dis, & plusieurs iours. Ce que Albert ecrit et samblable, qu'il y auoit vne fame, laquelle passoit quelque fois vint iours sans manger, & bien souuant trante. Il dit

aussi, auoir veu vn homme melancholique, lequel vequit set semaines sans manger, ne beuuant que de l'eau, vn iour & autre non. Athe-
Li.2.des dipnosoph. næe raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit touttes les annees dans vne cauerne, comme les Ourses, l'espace de deus moys: viuant sans aucun alimant que de l'air, a demy-morte, de sorte qu'apeine la pouuoit on recognoitre. Personnes graues rapportet, auoir eté veuë an Espagne vne filhe, qui ne mangeoit rien, & antretenoit sa vie ne beuuãt que de l'eau, & auoit deja vint & deus ans. Plusieurs ont veu an Languedoc vne garse, qui demeura trois ans, & nous sauons par ce qu'an ont ecrit quelques bons & doctes personnages, qu'il y an ha eu vn'autre a Spire an Allemagne, qui vequit autant d'annees sainemant, sans autre viande ou breuuage que de l'air. Guilhaume Rondelet atteste, d'an auoir vu vn'autre, qui de parelhe maniere de viure, paruint iusques a dis ans: puis quand elle fut grande se maria, & eut de beaus ansans. Ian Bocace ecrit d'vne Allemande, laquelle vequit trãt'ans, sans manger aucunemant. Pierre d'Abano (qu'on nommé Conciliateur) raconte d'vne Normande, qui ne mangea rien de dishuit ans, & d'vn autre qui dura trante & sis ans sans manger. On tient pour certain, que a Romme vn praitre vequit quarante ans, de

la

la seule inspiracion de l'air: cela etant bien obserué sous la garde du Pape Leon [disieme] & de plusieurs prinees, & fidellemant temogné par Hermolao Barbaro. Mais pourquoy m'arrete ie tant a reciter ces miracles, qui peuuet sambler pures fadaizes, iusques a-tant que ie les aye expliques par raison ? Certainemant l'autorité & l'obseruacion des autres et de tres grand pois: mais ce ne doit pas etre asses, là où il n'ya faute de raison a confirmer son dire. Ie suis bien aise, que vous n'ayes voulu receuoir sans cela ma proposition, affin que ie puisse cōmodemant exercer mon esprit, a rechercher sa cause, ainsi que i'ay de long tams desiré.

C'et vne santance ferme & ratifiee, que tous cors viuans, soint plantes, ou animaus, viuet a raison de la chaleur qu'ils ont anclose an eus: au moyen de laquelle ils attiret l'alimant, le cuiset, s'an nourisset & soutiennet, croisset & angeandret: outre ce que les animaus santet & se meuuet. & tant plus parfaites sont telles œuures, tant plus et abondante la vertu & la sustance de la chaleur. Pource Aristote, qui ha definy la mort etre l'extinccion de la chaleur, ha laissé pour memoire (comme chose fort remuée & diuulguèe) que la vie et contenuë de la seulle chaleur : & que sans la chaleur ne peuuet viure, ne animaus, ne plantes. A son imitacion

tous les philosophes d'vn consantemant, definisset la vie par chaleur, & la mort par extinccion de chaleur. Car pour petite que soit la chaleur, le cors qui an ha iouït de la vie, & produit lesdittes accions de soy, ancor qu'elles soint obscures. Cette chaleur et nourrie & antretenuë d'vn humeur gras & aëree, qui inferé dans la sustance des parties similaires, et du tout inuisible. C'et le premier [ou principal] humeur, commun a tous viuans, auquel lied premieremant & par soy l'esprit, muny de chaleur: tellemant que ne l'esprit, ne la chaleur peuuet etre, ou durer longuemãt, sans l'aide dudit humeur. Donques la vie, & la duree des choses animees, git au consantemãt & accord de ces deus, chaleur & humidité. Cette-là et tenue pour ouuriere de toutes accions: cette-cy luy et sou-mise, affin que laditte chaleur dure plus longuemant. Et tant que cette humidité vtile & aggreable, peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il auient, que ceus ont plus longue vie, qui ont plus d'humeur naturel, ou iceluy plus epais & plus resistant a dissipacion. Car il et de nature gras, huilleus & gluant, affin que la chaleur (qui an etant anueloppee, an gate & consume tout bellemant de petites porcions) l'eboiue & absorbe plutard. Touttesfois auant que cela auienne, l'animal

nimal rand l'ame à Nature, luy etant otee sa propre matiere, languissans l'esprit & la chaleur. Or puis que le cors des viuans s'ecoule & diminue ainsi toujours, si vne sustance semblable a l'ecoulee n'et restituee, certainemant il s'euoporera & dissipera tout. Mais il n'ya dequoy remettre an lieu de l'humide sustantific (comme on l'appelle) consumé, ie ne dis pas antant qu'il s'an diminue incessammant, ains seulemant vn petit brin de tel. Car il ha toutte son origine de la semance, & des principes de notre generacion, & nous ne voyons pas, qu'on puisse aiouter a noz cors aucune telle chose. De là procede la mort ineuitable: par ce qu'il n'ya aucun artifice de reparer, ce que seul retient la chaleur. On restitue bien la sustance charnue, epuisee du transissemant: l'humide primitif, iamais. Et veu que la pature etant consumee, la chaleur s'etaind quant & quant, si ell'et cause consumante la pature (comme certainemant ell'et) il s'ansuit incontinant, que la chaleur maime et cause de sa mort. Il nous reste seulemant, q̃ puisqu'on ne peut totallemant detourner la cause de notre mort, a tout le moins no⁹ la retardiõs & rebouchiõs, etãt trop hatee & precipitée (s'acheminãt vite de son naturel à l'yssue de la vie) affin que l'animal ne s'etaigne si tost. Ce q̃ peut etre fait, au moyẽ des alimans: quand par addicion de quelque plaisante hu-

midité, on arrouſe la naturelle, affin qu'elle reſiſte dauantage a la voracité de ſa chaleur. Car ell'et ainſi plus long tams conſeruee, quand la chaleur naturelle ne peut libremant exercer ſa force ſur le ſuiet humide: parce qu'elle et aucunemant rebouchée, quand elle agit an la maſſe charnuë, & aus humeurs nouriſſãs, & ce pandant elle conſume moins de l'humeur radical. Touttesfois il s'an conſume touiours quelque petite porcion, mais moins quand il y a de l'autre an quantité ſuffiſante. Et a ces fins Nature, non ſeulemant aus animaus, ains aus plantes auſſi, ha donné des le commancemant certaines vertus, d'appeter continuellemant ce que leur defaut & manque, affin que tout ſe preſerua de mort, le plus longuemant que faire ſe pourroit. Car tout ce qui et angeandré, & tient de la nature, deſire extrememant d'etre prorogé treſ-longuemant, & ſubſiſter au monde. Pource les animaus n'ont iamais aprins d'aucun à manger, boire, & reſpirer: ains dez le commancemant ils ont des facultes, qui parfont cela ſans precepteur. Dequoy il appert, comme ie panſe, que l' vſage des alimans et neceſſaire a tout ce qui ha vie, non pour autre choſe, que pour antretenir cet humeur interne (familiere, & vrayemant vnique pature de la chaleur naturelle) affin qu'il ne ſoit ſi toſt ebeu. Et tant que no⁹

le

le pouuons faire, & que l'humidité primitiue et de reste, an suffisante quantité pour conseruer la chaleur vitale, nous sommes autant de tams an vie.

De cecy on peut colliger (pour la segonde proposicion que nous auons a expliquer) que il ne faut beaucoup de nourriture, a ceus qui ont la chaleur moindre & plus languide: parce qu'elle ne samble fort d'efficace à consumer son humidité. Tout ainsi que le petit feu, ne peut porter beaucoup de boys, ains et de peu antretenu: mais le grand feu s'etaint incontinant a faute de pature, si vous n'y aioutes vn grand amas de boys. Et pource les vieus anduret facilemant le iune, comme dit Hippocras: an segond lieu, ceus qui sont au plus fort de leur age: moins les adolessans: le moins de tous, les anfans, & antre autres, ceus qui ont l'esprit plus vif, & sont plus vigoureus. Car ceus qui croisset, ont beaucoup de chaleur naturelle: dont ils ont besoin de beaucoup d'alimant: autremãt leur cors se consume. Les vieus ont peu de chaleur: pourtant ils n'ont besoin de grans viandes, d'autant qu'ils an suffoqueroint. Car cõme la flame des lampes (dit Galen) ia soit qu'elle ayt l'huile pour alimant, touttesfois si on l'y met tout a vn coup, ell' an se ra plus etainte, que nourrie: samblablemant aus vielhes ians, & autres qui ont la cha-

Aph. 13. li. 1. « « « «

Aph. 14. li. 1.

Au comm. dudit Ap.

leur plus remiſe, l'abondance des alimans leur nuit,an ſuffoquant la chaleur, & l'accablant de ſa multitude. Ceus qui ont beaucoup de chaleur,comme les anfans & les adoleſsans ſe plaiſet a l'abondance des viures: parce que la maſſe de leur cors ſe cõſume fort,&leur chaleur vorace diſſipe antieremant la naturelle humidité,ſi elle n'ęt bridee & retenuë par addicion d'vn familier ſuc. Donques la proporcion & meſure dęs alimans et ordonnee,a raiſon de la chaleur,ſans autre anſegnemant que de Nature. Car la faim ou l'apperit,qui ſuit la neceſſité naturelle des alimans,et ſa reigle certaine: tellemãt que ceus ont beſoin de copieus & plus fréquant alimant,qui ont plus ſouuant & grand appetit:ceus qui n'an ont point, ou peu,& moins ſouuant,n'ont pas affaire qu'on leur donne alimant,ſinon fort peu,& par lõgs interuales. Les laboureurs, artiſans, & autres qui traualhet tout le iour an fortes beſognes, ſont contrainsd'vſer grãd quantité deviandes, & de repas coup a coup reïteres,pour la faim qui les preſſe. D'autant que la qualité de la chaleur naturelle,deuient plus acre, & conſume plus, par l'exercice:de ſorte que ceus qui s'adonnet totallemant au traual,ne peuuet iuner,ſans treſgrand perte de leur ſanté & force. Ainſi Galen remoutre, que aus *picrocholes*, c'et a dire bilieus, l'abſtinance et treſ-nuiſan-

te:

te:& que de iuner longuemant ils tombet an treſ-piquãtes & treſ aiguës fieures, deſquelles il et aiſé de venir aus hectiques, & an outre de celles-cy au maraſme roty. Les ſanguins anduret plus facilemant le iune, parce que l'humide ſuſtantifique redonde an eus, & l'alimantaire auſſi. D'auantage, leur chaleur et plus remiſe & moins aiguë, comm'etant grõmee de l'humidité. S'ils ne prennet aucun plaiſir a l'exercice, ains ſont toujours an repos, pareſſeus & andormis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils deuiennet phlegmatics, & le plus ſouuant ſe mettet a manger ſans neceſſité, ſeulemant par coutume: aus heures ordonnees. Ceus-cy ont vrayemant la chaleur plus remiſe & comme angourdie, laquelle il ſeroit melheur d'exciter & aguiſer par trauaus affin que etant diſſipee la grand quantité de l'humeur ſuperflu, elle approchant de la moderee, fit ſantir l'appetit: lequel n'et autre choſe, que naturel deſir de ce qui defaut & manque. Ce que defaut & manque a chaque particule, et l'alimant, qui ſoit ſubſtitué au lieu de la ſubſtance qui ſ'ecoule perpetuellemant, par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'ya point d'appetit, il et vray-ſamblable, que la chaleur agit an autre humidité, laquelle et excremanteuſe & nõ na-

turelle: la consomption de laquelle n'etant point dommageable, qu'et-il de meruelhe si sans nuisance ou douleur, le desapetit perseuere, tandis q̃ cet humeur superflu amassé resiste a sa dissipació: maimemant veu que la chaleur languissante d'oisiueté, ne peut guieres consumer? C'et la segonde raison, pourquoy les vielhars portet le iune plus aisemant & sans incommodité: sauoir et, d'autant, que outre la petitesse & foiblesse de la chaleur, ils ont a raison de cecy vn grand amas d'excremãs pituiteus, & que leur cors lourd, pigre, & tardif, et tres inepte à tous mouuemans & exercices. Pourtant il leur auient, de n'auoir besoin de beaucoup d'alimans: veu que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort peu de la masse du cors. Or ce que nous auons ansegné etre aus vieus, cela maime conuient iustemant aus naturels samblables. Car si quelcun et, ou de complexion naturelle, ou de sa maniere de viure, plus humide & plus froid, il aura peu d'apetit, & se soulera aysemant de peu de viande: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grand sustance. De la vient que les bestes exangues (des Grecs dittes *anaimes*) auquelles le froid et tres-offansif, a cause de leur petite chaleur, se cachet tout l'hyuer, & viuet sous terre, ez lieus plus

plus tiedes ſans alimant . Cela et aprins de l'experiance, à laquelle conſant bien la raiſon. Car le beſoin des alimans et, pour reparer ce que perpetuëllemãt ſ'ecoule, affin que l'humeur primitif, pature de la chaleur naturelle, ne ſoit ſi toſt conſumé : ceus auquels rien ne ſ'ecoule, & il n'y a preſque point de chaleur, (au moins par quelque tams) n'auroint aucun beſoin ou prouffit de la viande. Or les ſerpans, laizars, & leurs ſamblables, ſont frois de nature . La chaleur qu'ils ont fort petite, ne diſſipe guieres, & durãt l'hyuer ancor moins que d'ordinaire: parce que adonc elle deuient plus languiſſante , de la violance du froid. Pource il n'y a comme point d'effluxion ou diſſipacion, la peau etant epaiſſie & exactemant conſtipee, de la force du froid hyuernal . Et autant qu'il y a de fuligineus excremant ſuſcité de leur amette languiſſante , il ſ'amaſſe au cuir : lequel an fin deuenant plus ſec & plus rude , ſe depoulhe & ſepare de la peau ſuiette , ſans faire mal au cors. C'et ce qu'on appelle, la depoulhe du ſerpant , de laquelle il ſe deuetit au milieu ou a la fin du printams. Puis quand le Soleil reuenant à nous, excite leur chaleur, ayant chaſſé l'angourdiſſemant, ils deuienet plus remüans, & reprenet leur premiere agilité : car la chaleur conduit & fait les mouuemans. Dõt Vitruve diſoit: Les ſerpans ſe remuet terrible- Liu. 6. de l'architect. chap. 1.

» mant, quand le froid de leur humeur et epuisé
» par la chaleur. Durant les petis iours an tams
» d'hyuer, ils sont sans aucun mouuemant, an-
» gourdis du froid, qui prouient du changemãt
de l'air. Que les glirons & les rats de montaigne [dis marmotans] non seulemãt s'abstiennet tout l'hyuer de mãger, & ne font que dormir, ains aussi qu'ils an deuienet plus gras, il et autant meruelheus, que confirmé de vraye experiance. De là et sorty, ce que dit Martial du Gliron, an ses distiques:

Durant l'hyuer ie dors,
Et suis plus gras alors,
Que nourry suis de rien,
Sinon de dormir bien.

Vous repõdres, que les petis animaus se peuuet passer quelque tams de la viande, mais nõ pas les plus grans. Sur quoy ie produiray le Crocodil, baite sauuage de fort grand' talhe: duquel seul on ha opinion, qu'il croit tant qu'il vit: & il vit longuemant. Or Pline ecrit, qu'il passe toujours quatre mois de l'hyuer à jun, dans sa cauerne. On affirme aussi, q̃ l'Ours peut viure tout l'hyuer sans manger. Donques comme les vielhars, à raison de leur froideur, n'ont pas grãd appetit, & n'ont besoin de grãd nourriture: ainsi touttes les complexions, qui ont plus de froid que de chaud, duret long tãs

ſans viande.Et qu'ont beſoin de nouuelle pature, ceus auquels la naturelle ou l'appliquee ne ſe conſume point? Et que conſumera la chaleur languiſſante ? Si elle conſume quelque choſe,& il y à abondance de choſe qui luy reſiſte, on ne ſantira pas ce beſoin incontinant, ains apres vn long tams . A la diſſipacion de l'humeur naturel , reſiſte quelque fois l'alimantaire humidité accumulee, quelque fois l'excremanteuſe ;ſur laquelle ſexerceans la chaleur naturelle, & la diſſipant, fait ce pandant , moins de dommage à l'humeur naturel.

On peut tirer d'icy la troiſieme propoſicion,qui ſeruira de preuue a la cōcluſion propoſee:ſauoir et,que la ſeule petite chaleur, ne rand pas l'abſtinance plus facile,ains auſſi l'abondance de l'humeur ſuperflu , qui amuſe la chaleur naturelle . Car ce que fait l'alimant toujours epars,arrouſant les parties,& abreuuant l'humeur naturel, cela maime fait quelque fois le copieus humeur excremanteus accumulé an noz cors:quand il rebouche l'acrimonie & force de la chaleur, & l'ampeche de conſumer vne melheure ſuſtance, iceluy ſe preſantāt à etre conſumé. Pource le vantricule etant plein de pituite (ſinon qu'elle fut aigre) nous n'auons point d'appetit , & dedaignons les viandes : &(a mon iugemant) nous

n'auons [grand] besoin d'alimant, iusques à tant que le vantre ayt digeré cette matiere là, ou qu'il l'ayt iette autre-part. Il peut biẽ etre, que tandis que l'estomach refuse les viandes (parce qu'il n'ha besoin de nouuelle pature) les autres mambres anduret faim naturelle: laquelle n'et pas sansible, dont ils languisset & s'amaigrisset, si on ne leur ottroye de la nourriture. Parquoy souuantesfois il vaud mieus, luy presanter de la viande, sans attandre qu'il soit venu a bout du reste: Touttesfois il vaud mieus au prealable (si faire se peut) artificiellemant auoir purgé le vantre, affin que la viande ne s'y corrompe. Si tout le cors vniuersellemant etoit plein de maime humeur que l'estomach, chaque partie n'appeteroit nõplus que luy, & n'auroit besoin d'autre alimant, tandis que tel humeur suffiroit a la chaleur. Mais l'estomach le plus souuant et sou, parce qu'il ressoit premier tout, & sa cauite et plus ample. Il auient moins souuãt, que tout ce geanre d'excremant s'epande par tout le cors. Ce qui arriue toutesfois aus vielhars, & aus autres frois de nature: parce que la petite chaleur, ne peut digerer l'alimant ordõné à chaque partie, ains laisse par tout beaucoup de crudité. Ces humeurs sont pituiteus & dous, conuenables à nourrir la chaleur, s'ils sont plus elabores. Car les medecins ansegnet, que la pituite se parfait

de

de la chaleur dedans les veines, où elle se cuit a loysir, & se conuertit an sang loüable. Car (comme ils parlet) le phlegme n'et que sang moins cuit: lequel seruira à nourrir les parties, apres qu'il aura eté sogneusemant elaboré. Il faut donc permettre, que la chaleur s'exerce a vne si loüable euvre: ce que la viande continuëllemant aualee detourne. A cela proffitet les iunes, fort sains à ceus qui ont abondance d'humeur pituiteus, ou dous ou insipide, accumulé an tout le cors. Dont Hippocras conselhe bien la faim, à ceus qui ont les chairs humides: parce que la chaleur vse plus plaisammant des humeurs, ancor qu'ils soint crus, que de la viande nouuellemant receuë. Car la viande et beaucoup plus elongnee de la forme du sang, & de la nature des parties, que n'et la pituite: & la chaleur aura plu-tost apreté l'humeur ja fait, que de la viande. Et s'il ne le fait, d'autant qu'on luy fournit toujours nouuelle matiere, il et force que tout se corrompe, & que tout deuienne excremant. Lequel etant retenu au cors, par tout pullulet des maladies familieres à tel humeur, œdemes, vitiliges, alphes, scirrhes, loupes, neus, & [autres] infinis maus de la classe des phlegmatics: lesquels celuy euitera, qui permettra à la chaleur, de parfaire & exactemant elaborer cet humeur froid, an ne prenát aucune viande, ou pour le moins an prenant

Aph. 61. Liu. 7.

plus tard & raremant. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doiue toutte occuper an cet affaire, elle an et detournee par la nouuelle matiere, laquelle et inutile, & ancor dommageable. Mais quand la chaleur ha consumé, ce qu'elle ha trouué plus commode, pour l'vsage des parties qu'il falhoit nourrir, des-lors chacune d'elles commance d'auoir appetit, & de faire antandre leur indigeance, par mutuëlle communicacion iusques au vantricule : Toutesfois, comme nous disions par cy-deuant, quelque fois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il et plain d'humeur) ja-soit que les autres parties iunet: & au contraire, l'estomach etant vuide & affamé, les autres parties peuuet etre rassasiees. Adonc, etans contrains de la facheuse faim, de prandre de la viande, nous tachons par autre moyen, de decharger les autres parties de leurs humeurs, affin que la chaleur ne soit accablee de leur trop grande quãtité. Mais si la replecion et commune a tout le cors, de sorte que l'on sante le vantricule, ansamble touttes les autres parties, pleines d'humeur pituiteus, lors qu'il n'y a aucun appetit, la chaleur tamperee etant occupee an beaucoup de matiere, pandant qu'elle fait cette autre besogne, il n'y a pas necessité de viãde. Car la chaleur ha prou besogne, & peu de force : dont elle ne fait pas euidante consom-
ption

ption de l'humidité naturelle des parties, tandis qu'elle iouyt d'vne autre qui luy et tresplaisante: comme et, la douce pituite. Cecy fait bien pour ceus, qui demeuret an jun trois ou quatre iours, & plus long tams. Car que faut-il presanter des viures, quand tout le cors verse d'humeur froid, & mal-aisé a dissiper, si nous auons appetit de manger, seulemant lors que la premiere viande et depechee ? Quoy ? si quelcun dedaigne les viandes, & luy font mal de cœur à les voir, n'et-ce pas vn certain indice qu'il n'ha [grand] besoin de viande: de laquelle c'et Nature maime qui nous an ha dôné l'appetit, sans ansegnemant de personne. Et de qui pourrions nous antandre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité? An ces choses nous suiuons de nous-maimes, l'inclinacion naturelle, & le desir exant de toutte raison. Parquoy celuy qui abhorre totallemant la viande, il n'an ha pas [grand] besoin: veu que c'et vn appetit naturel, & nompas voluntaire, ne qui obeysse a la raison. Il et dôc ja plus que asses confirmé par noz raisons, ce que l'experiance atteste: que aucuns ont vecu par plusieurs iours sans manger, & ce sans aucun dommage de leurs forces & santé : ains (que plus et)on croid, qu'ils ont preuenu des maladies, qui les menassoït, ou qu'ils sôt echappes des presantes. Car les maus menacet, ceus

qui sont ainsi sous, & ont grande replecion de tout le cors, si vous y mettes toujours de la vi∂ de: parce que il et force, que le tout se corrompe. Dont Hippocras dit, tant plus tu nourriras les cors mal-nets, tant plus tu les offanceras.

Aph. 19. Liu. 2.

Du mal presãt excité de cacochymie, echappa la filhe Allemande, qui iuna trois ans. Car on raconte, qu'elle etoit douce & benine, taciturne, oysiue, & andormie, pleine de pustules & rognes, à raison de l'abondance de l'humeur pituiteus gros & visqueus. Elle ayãt soutenu, de son propre mouuemant, vn si long iune, an fin les humeurs etans consumes, & la matiere de son mal otee, elle remise an sante, commãcea d'auoir appetit. Cecy ne doit sambler absurde, veu que l'esprit comprand facilemant, que non seulemãt il peut ainsi auenir, ains aussi qu'il se fait tres sainemant. Peut etre que cela et dur, d'admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deus ans ou plus, à la consomptiõ des humeurs vne fois assamblés. Vous accorderes bien, que le plus long terme de iuner, soit limité à vne semaine ou deus, ainsi qu'ont dit Hippocras & Pline. Mais ie feray, que la lõgueur du tams ne vous retiendra pas, de venir de pies & de mains à ma santãce. Moy certainemant, qui suis moins a condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous con-

considerés (s'il vous plait) d'où ie collige que cecy peut etre fait, apres que vous aurés acheué de lire, ce peu qui nous reste ancore à dire.

Quand l'humeur pituiteus abreuuãt le cors, & soulant plaisammant les parties, et copieus, telle nourriture suffit long tams. quand il et an petite quantité, la matiere an-brief etant consumee, soudain l'appetit reuiẽt. Or si l'humeur n'et pas seulemant copieus, ains aussi gros & visqueus, qui doutera ancores, que la vie ne puisse etre prolongee longuemant, sans qu'on y aioute aucun alimant? Soit an outre, la chaleur petite & lãguissante, ou de nature, ou par accidant: elle ne pourra pas dissiper beaucoup d'humeur: & pourtant il luy resistera fort lõg tams. An vn vielhard, vne filhe, vn prestre, la chaleur et moindre & plus remise, à cause de l'age, du sexe, & du repos. Et l'abondance des humeurs gluans, peut etre si grande an iceus, que la chaleur naturelle n'an sera moins aggreablemãt antretenuë de son acointance, que de l'abord d'vn autre alimãt nouueau & iournalier. Cela continuë, tant qu'on luy fournit d'humeur an abondance. & il an et fourny lon guemant, quand à-raison de son epaisseur, viscosité & froideur, il an et fort peu dissipé de la chaleur, laquelle n'et vehemante, ne acre. Et combien qu'elle ayt ete quelque fois telle, aumoins elle et maintenant rebouchee. Ainsi

nous auons eprouué, la Salamandre (que l'on croid vainemant n'etre brulee du feu, comme
Liu. 2. ch. 67. Dioscoride dit) mise sur le feu, pouuoir longuemant resister à la bruleure, & etaindre le feu s'il etoit moindre : parce qu'elle et toutte plaine d'humeur froid, epais & comme lait, an lieu de sang. De samblable matiere (à mō auis) sont farcis les cors, de ceus qui abstiennet des viandes durāt quelques annees. Et ie me doute, que tel et le naturel du Chamæleon, si ce
Liu. 8. ch. 33. qu'an ecrit Pline et vray, que luy seul d'antre tous animaus, vit la bouche toujours beante, sans manger, & sans boire, ne vser d'autre ali-
Liu. 7. ch. 2. mant que de l'air. Car ce que luy maime narre des Astomes [c'et à dire, jans sans bouche] lesquels viuet de la seule exhalacion, & des odeurs qu'ils tiret par le nez, se fait par vn autre moyen, si vous receues le tres-ingenieus rai-
Liur. 2. de la triple vie, ch. 18. sonnemant de Marsile Ficin, qui et tel: On dit, que an certaines regions chaudes, & qui flairet par tout de grand odeur, plusieurs de graile stature, & d'estomach debile, viuet quasi seulemant des odeurs. C'et (parauanture) d'autant que la nature du lieu reduit an odeur presque tous les sucs des herbes, des grains, & des fruis mols : & la maime nature resout an espris, les humeurs des cors humains. S'il et ainsi, quel ampechemant ya-il, qu'ils soint nourris seulemant de vapeur, veu que tout samblable et nourry

nourry du ſamblable. Mais ceus qu'on ha obſerués iuneurs an l'Europe, ont eté pleins de ſuc froid & viſqueus. Nous pouuons aiouter aus ſudittes condicions, le reſſerremant des pores de la peau, lequel Alexandre Beniuen ha cognu, auoir grand pois an cecy : quand parlant d'vn, qui a Veniſe iuna quarante iours cõtinuels, n'ha pas ſeulemant noté, qu'il fut de mambres frois, contenans au dedans du phlegme gros & cru, ains auſſi que les pores du cuir etoint ſerres. Or ſ'il m'et loiſible de conduire cecy, des animaus aus plantes, i'ay an main plu ſieurs telles experiances. Car l'ognon, l'al, & le fromant, pluſieurs mois apres qu'ils ſont ſeparés de la terre, qui leur forniſſoit d'alimāt, non ſeulemant viuet, ains germet auſſi : parce qu'ils ont vn humeur gros & copieus, qui reſiſte beaucoup au flaitriſſemant & ſechereſſe, antretenāt la chaleur naturelle, maime ſans aide d'aucun humeur nouuellemant reſſu. Ainſi la loubarbe, herbe nommee *Semperuiue*, le Aloë[dit Perroquet] & celle qu'on appelle vulgairemant *Faba inuerſa*(on panſe que ce ſoit *Telephiõ*, des Latins nõmé *Illecebra*, & des boutiques *Craſſule maieur*) etās arrachees de terre & pāduës [an l'air] viuet fort longuemant: parce qu'elles ont du ius viſqueus, & abõdāt an leurs feulhes biē epaiſſes. Et quel beſoin ont elles de frequāt ou cõtinuël alimāt, puiſque elles ont vn ſuc tāt

gluant,qu'à-peine il peut finalemant etre conſumé par les grandes chaleurs? Et affin que perſonne ne ſe moque de ce diſcours (par leq̃l ie compare les plantes aus animaus, an ce que concerne la facile abſtinance des viures) ie veus bien qu'on ſache, qu'il et beaucoup plus mal ayſé, que les plantes demeuret quelque tams viues ſans nourriture, que les animaus. Car pourquoy faut-il que les plãtes ſoint toujours attachees à leurs racines,ſinon affin que elles attiret continuëllemant du ſuc, qui leur et neceſſaire à tout momant de tams? Nature ha donné mouvemant aus animaus,parce qu'il ne leur conuenoit pas chercher des viandes, ſinõ par quelques interualles. Et pource vous voyes,que les animaus priués de viande,viuet au-moins quelques iours: & les plantes preſque touttes ſe fletriſſet, auſſi-toſt que nourriture leur defaut:& ſur tout la race des herbes. Touttesfois celles qui ont beaucoup d'humeur,& la ſuſtãce ſerree& epaiſſe,ſont de plus grand duree,& viuet quelque tams apres que elles ſont arrachees.Car elles retienet vne porcion de l'humeur gluant,auquel l'ame et conſeruee,qui ſuffit a pluſieurs iours.Ainſi de pluſieurs arbres les rameaus retrãches,meuret tard ainſi des beſtes inſectes,les parties decoupeesſe remuët:parce que l'humeur tenace& difficile à diſſiper,retarde leur ame,comme anuelopee

&

&campetree, qu'elle ne ſan voiſe toſt. Cela mai m. fait, que les beſtes exãgues puiſſet (comme cy deuant nous auons remoutré) viure fort longuemant, ſans l'vſage des viandes.

Ie panſe que rien n'ampeche plus, que ie ne concluë etre vray (comme treſ bien preuué) que telle abondance d'humeur gros & gluãt, ſe trouue quelque fois amaſſee an vn cors froid, que la chaleur naturelle ne fera autre choſe durant pluſieurs annees, ſinon le conſumer. Ce pandant le cors n'ha beſoin de nouueau alimãt: dequoy le ſine et, qu'il n'ha point d'appetit. L'experiance nous l'ha premieremãt anſegne : la raiſon preuue cela maime, auec la comparaiſon de pluſieurs choſes ſamblables. S'il vous plait examiner cecy plus attantiuemant, treſ-renommé PAPON, vous n'y pourres plus contredire, ains ſoubſcrires a notre auis: & vous emeruelheres (cõme il et biẽ-ſeãt à tout homme d'eſprit) commant des principes les plus petis & vulgairemant notoires, ie vous ay tiré à l'opinion que vous iugies tant reietable. C'et la force des demonſtracions, deſquelles les Geometriẽs, beaucoup plus certainemant que les autres, inferet leur concluſions, des ſuppoſicions confeſſees & cognuës du vulgaire. Car ils ne parlet premieremant que de lignes, de poins, de ſuperficies, quarres, angles, cercles, & ſamblables: puis ſoudain ils

deduiset tellemant l'vn de l'autre, que an fin sans aucune capcion ou habilité sophistique, ains de necessaire consequance, ils conduiset de main an main leur disciple, a mesurer la grãdeur des cieus, la distance des astres, la maniere des eclypses, & autres choses fort cachees. Pareilhemant celuy qui et expert an Physique, & es choses naturelles, sachant trouuer par certaine methode les principes & causes de tout, peut facillemant affirmer des propositiõs paradoxes, tres-veritables touttesfois, & les prouuer de ce que le sans & l'vsage cõfirmet. Cecy suffira à vous, qui etes biẽ verse an toutte discipline, & non tardif, pour confirmacion de mon propos, lequel du cõmancemant vous aues pansé, n'etre pas seulemant vray-samblable. l'an debatrois auec vn autre plus au long, si ces demonstracions ne luy faisoint rien: mais vous y consantes deja (ie le say bien) & y aioutes vottre suffrage.

Ayant paracheué cecy, i'ay rancontré fortuitemant vn lieu d'Auicenne l'Arabe, qui cõfirme nottre opinion, par le phlegme: lequel etant plus copieus, il panse pouuoir auenir, que nous viuions longuemant sans manger, parce que telle matiere tient place de viande. Il ne nie pas aussi, que cela ne puisse auenir aus hõmes sains. Ie suis bien aise, de ce que vn si grãd auteur approuue mon opinion, laquelle ie pãsois

ſois n'auoir eté traitee de perſonne.

Ce que ſ'anſuit, et traduit de la ſegonde partie des Opuſcules de M. IOVBERT *pag.*136.

OR ie preuoy facilemant, que deus ſortes de jans ſe peuuet emouuoir, ou du ſeul ſuiet de ce diſcours, ou de ſes preuues. Les vns ſont ignorans de la Philoſophie naturelle, & de la Medecine, perſonnes venerables pour leur ſimplicité & pieté : comme le menu peuple, & tous ceus qui n'appliquet leur etude à examiner les cauſes de chaque choſe. Les autres ſont diaboliques, qui pourſuiuet de calõnie treſ-impudante, ce qu'ils ſauet etre biẽ dit. Ie ne m'arreteray point à ceus-cy, parce que ils n'attandet pas l'explicacion [de mon dire] & qu'ils deprauet & infectet de leur poiſõ, tout ce qui et reſſu de leur panſee impure. Aus autres il me ſamble qu'il conuient ſatisfaire benignemãt & ſynceremãt. Ie voy qu'on me pourroit obietter cecy: Les iunes de quarãte iours antiers, leſquels IESVS CHRIST, Elie & Moyſe, ont ſoutenu, ainſi que temognet les ſaintes Ecritures, dictees par le ſaint Eſprit, ne ſeront plus tenus pour miracles, ſi par quelque raiſon naturelle on peut andurer le iune, voire par pluſieurs mois & ans. Certainemant il ſeroit vray, ſi on ne recognoiſſoit, que cela eut eté donné tellemant

Obiectiõ

Reſpõce:

contre les lois de Nature, à des hommes parfaitemant sains, par certain priuilegé, comme nous croyons piemant. Car il leur fut diuinemant ottroyé, exampcion de l'infirmité de la chair pour vn tams: de sorte que leur condicion etoit pour lors, autre que du geanre humain. Mais ceus que nous auons aprins des histoires prophanes, auoir vecu durãt quelques annees sans manger, si elles disét vray, il faut qu'ils ayet tous eté mal sains & pleins de beaucoup de suc froid, duquel le cors ha pu etre nourry longuemant: comme i'ay demoutré amplemant par ce discours. Ainsi nous aprenons de ce qui auient iournellemant, que plusieurs malades n'ont point d'appetit, à cause que leur vantricule et farcy de mauuais humeurs: & ils prennet moins de viande an vne semaine, qu'ils ne prenoint chaque iour quãd ils se portoint bien. Mais qu'vn hõme de cors tres-sain, puisse passer seulemant vn iour [ou deus] sãs viãde, & n'auoir pas faim, cela excede les bornes de Nature, & et vn miracle diuin. Combiẽ plus et il admirable, qu'vn tel hõme iune quarãte iours antiers, de sorte qu'il ne sãte point de faim, n'ayt à combatre la cõuoitise de mãger, & n'appete la viãde ou le breuuage, nomplus que l'vn des anges? Nous croyõs que IESVS CHRIST ha ù le cors extrememãt tãperé & pur, ja soit qu'il fut suiet a maladies, selon

selon la condicion de sa nature humaine. No° recognoissons samblablemāt, que Moyse & Elie, quand ils s'abstindret durāt quarāte iours de manger & de boire, etoint parfaitemāt sains pour lors par certaine prerogatiue exams de la commune vie des hommes. Dequoy il s'ansuit, que a bon-droit on estime cela illustres miracles, par lesquels l'autorité de ces prophetes & de IESVS CHRIST fut etablie. Or ce n'et pas chose nouuelle, que samblables essais auienet, par l'ordre des choses que Dieu tres-bon & tres-grand ha prescrit a Nature, & par vn miracle euidant contre les lois de la maime Nature. Car telles fieures, & plusieurs autres maladies, que les Sains ont guery, les medecins otet aussi. Mais les moyens desquels il vset, y apportet tres-grand' differance. Car les Sains de leur seule parolle, ou de l'atouchemāt, defai soint (moyennant la grace de Dieu) les causes de tels essais, auec la necessité imposee a Nature. Les medecins ne font autre chose, que opposer aus causes naturelles d'autres samblable mant naturelles: par lesquelles si la vertu des remedes donnee du Createur, et plus puissante, & qu'il ne veulhe que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal et effacee. IESVS CHRIST guerit parfaitemant le sang menstrual inueteré, du seul attouchemant de la frange de sa robbe. Nous par art medecinal

duquel luy-maime (comme paire benin, ayãt pitié de la condicion humaine) et auteur & vray instituteur, remedions a samblable mal par certains medicamans. Ainsi certainemãt, l'humeur phlegmatic plus copieus, peut indui re [naturellement]le iune, comme il a eté aus sunommes se portans bien, de la seule volontê du treshaut Dieu. Mais outre ceus-cy, il ya infinis miracles qui excedet nottre antandemant, lesquels ne l'art humain, ne la Nature maime sait imiter an aucune maniere. Telle et la guerison de l'aueuglemant naturel: de chasser les espris immondes du cors humain: ressusciter les mors ia à demy pourris, & samblables, qui confirmet l'autorité de Dieu tout puissant. Ie panse qu'il appert de cecy, que les choses qu'on dit auenir par certaine loy de Nature (ia-soit que raremant) ne reprouuet point les vrais miracles, ou ne diminuet leur certitude: & que celuy ne contredit à la foy chretienne, qui examine diligeammãt les causes de tels euenemans. Ains plu-tost: n'an confirme l'on pas mieus la verité des miracles non feins: an otant quant & quant l'occasion des impostures, affin qu'elles n'abuset facilemant le peuple mal expert? Car si quelcun de ceus qui viuet sans manger, a cause de leur intemperature froide, & l'abondãce de phlegme, vouloit contrefaire le Prophete inspiré de Dieu:

Dieu, combien de mille hommes precipiteroit il an treſ-graues erreurs & ruine? Certainemant celuy et impie, & ignorant de la vraye (c'et la diuine) philoſophie, quiconques panſant a ces choſes, & les eſtimant, prononcera etre impie & treſ-irreligieus, de vouloir diſtinguer par raiſons non fardees, les œuures & (cōme les nottres parlet) miracles de Nature, des miracles diuins. Ce que tous jans de bien & de pieté confeſſeront libremant, cōuenir fort à vn homme de bien, religieus & notammant charitable.

Ce qui et entralaſſé au texte, par ces marques [ ], et de l'auteur, apres auoir recognu & approuué la verſion de ſon fis.

FIN.

P.REVEILLES, SVR LE TRAIte des Erreurs populaires, expliques ou refutes par M. IOVBERT.

Tu as fait, mon IOVBERT, *que tout le monde honore.*
Faisant preuue de toy, tes si doctes escrits.
Et mesme as estonné les plus rares esprits,
Dont le lustre diuin nostre siecle decore.
*Icy, tousiours plus grād, ainsi cōme l'*Aurore
Dissipe de son taint les brouillars obscurcis,
Tu chasses les erreurs dont le vulgaire espris,
Populaire ignorant, cōme vn Oracle adore.
Tu fais que maintenant on voit a descouuert
Ce qu'vn masque trōpeur auoit pieça conuert
Embrouillé dans l'obscur de mille resueries.
Courage dōc, IOVBERT, *tu rabbattras l'effort*
Du temps qui ronge tout, tu rabattras l'enuie,
Et, hoste du tombeau, viuras apres la mort.

DV

IE louangeroy bien le cours d'vne riuiere,
Qui d'vn calme ſourcil, douce, ſe va roulãt:
Mais ie m'ẽbrouille alors que ie vay louãgeãt,
Le reply mutiné de l'onde mariniere,
Ie lou'roy bien auſsi la ſcience ordinaire
Qui ſait que le commun eſt eſtimé ſcauant:
Mais la tienne qui va les autres ſurpaſſant,
Me fait demeurer court, accable de matiere.
Car qui pourroit louer le ſcauoir ſi exquis,
Et les graues diſcours qui ornet tes eſcrits,
Et ſõt qu'vn ſeul IOVBERT *ſoymeſme ſe ſurpaſſe?*
Il vaut dõc mieux me taire, affin de ne ſembler
Vouloir de tes honneurs les louanges embler,
Par vn chãt trop ſubmis de ma rime ſi baſſe.

P. Reueilles.

VOz plumes deſormais (ingenieux eſprits)
N'vſes, pour enrichir d'vne eternelle gloire,
Le nõ de mõ IOVBERT. *Il l'ha par ſes eſcripts*
Graué au haut du cœur du temple de memoire.

I. Heroard.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY..

PAr grace ſpeciale & priuilege du Roy, donné à Poitiers, le 30. iour d'Aouſt. 1577. il eſt permis à M. Laurens Ioubert, premier docteur regent, & Chancellier en l'vniuerſité de Medecine à Mompellier, de choiſir tel imprimeur & libraire, que luy plaira, pour imprimer touttes ſes œuures & liures: auec inhibition & deffence à tous autres, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, de ne les imprimer, vendre, ne diſtribuer, durant le temps & terme de dix ans, apres la premiere impreſſion de chaſque œuure, & liure. Le tout à peine de confiſcation des liures, d'amende arbitraire, & de tous deſpens, dommages & intereſts. comme plus à plein eſt contenu par les lettres patētes dudict priuilege, ſigné HENRY. Et plus bas. Verifiees & enregiſtrees au ſiege preſidial d'Agenois, le 7. Nouembre 1577.

Ledit M. Laurens Ioubert, ha permis par ſedulle ſignee de ſa main, à Lucas Breyer libraire. &c. d'imprimer ou faire imprimer vne ſecōde partie de ſon œuure des Erreurs populaires & propos vulgaires, touchant la medecine & le regime de ſanté (qui luy ha eté baillée par

M.Ber-

M.Berthelemy Cabrol chirurgien ,de Mompellier)pour le temps & terme de cinq ans , à conter du dernier iour de l'impreſſion.

